)PE EN AUTOMOBILE

voyage en Dalmatie Bosnie-Herzégovine et Monténégro

PAR

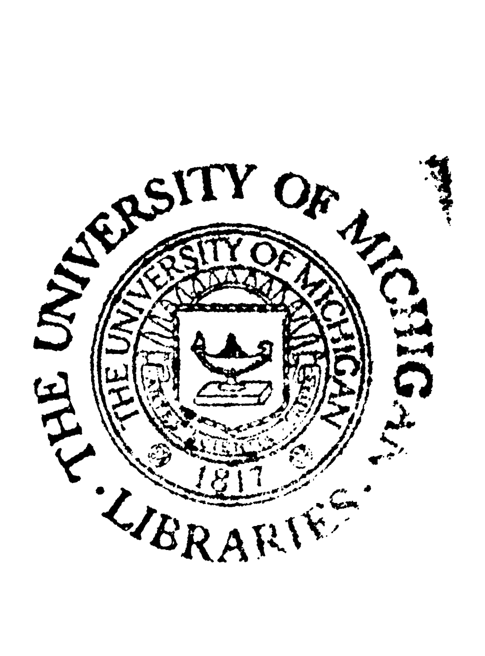
PIERRE MARGE

Ouvrage orné de 56 gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

Voyage en Dalmatie

Bosnie-Herzégovine

et Monténégro

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Le Tour de l'Espagne. 2e édition. Un volume in-16, illustré de gravures dans le texte et hors texte d'après les photographies de l'auteur . . . . 3 fr. 50

Voyage dans la Hongrie pittoresque. *Fatra — Tatra — Mátra*. Préface de M. Edouard HERRIOT. 2e édition. Un volume in-16 orné de six gravures hors texte . . 3 fr. 50

En préparation :

Sur les routes d'Italie. *I. Calabre et Sicile.*

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 17109

L'EUROPE EN AUTOMOBILE

Voyage en Dalmatie
Bosnie-Herzégovine
et Monténégro

PAR



PIERRE MARGE

Ouvrage orné de 56 gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1912

A

MONSIEUR ÉDOUARD HERRIOT

SÉNATEUR

MAIRE DE LYON

Mon cher ami,

En vous dédiant cet ouvrage, je n'accomplis point une banale formalité; c'est moins pour moi un devoir qu'un plaisir, car je ravive ainsi le souvenir si cher de ces journées vécues ensemble sous le ciel d'Orient, quand nous allions d'enthousiasme en enthousiasme, unis par des sentiments communs et par une étroite amitié.

PIERRE *MARGE.*

INTRODUCTION

Ce livre est, — comme mes précédents ouvrages, — une simple *étude de tourisme*.

Il est fait, en partie, avec des notes prises au cours du voyage, sous la dictée des impressions. Il contient aussi des éléments que j'ai été chercher dans les auteurs — trop rares — qui ont publié sur ces pays d'intéressantes choses; et, dans ce cas, je me suis fait un devoir d'indiquer chaque fois la source où j'avais ainsi puisé.

Bien qu'ayant déjà parcouru par deux fois, à quatre années d'intervalle, la *Dalmatie*, le *Monténégro*, l'*Herzégovine* et la *Bosnie*, je n'ai nullement la prétention de connaître ces provinces assez complètement pour pouvoir les décrire avec autorité.

J'ai cherché à intéresser un peu ceux qui aiment à lire les récits de voyages; j'ai essayé aussi de faciliter ceux qui — à notre exemple — voudraient

aller eux-mêmes dans ces contrées goûter les saines et fortes impressions qu'elles procurent. Je me suis donc efforcé de réunir en cet ouvrage, sans trop de profusion, tous les détails susceptibles, soit d'être utiles aux touristes, soit d'être agréables aux curieux.

J'ai eu la bonne fortune de visiter la *Bosnie* et l'*Herzégovine* avant et après l'annexion (en 1905 et en 1909) et de constater ainsi des changements fort intéressants, montrant avec quelle rapidité l'Autriche-Hongrie arrive à tirer ces deux provinces de leur longue barbarie. D'ici peu la Bosnie-Herzégovine sera un pays comme ceux d'Occident... il faut se hâter si l'on veut aller y voir la *turquerie* pendant qu'elle vit encore.

La *Dalmatie,* si proche et cependant si éloignée de nous, avec son incessant contraste de vie et de mort, ses coutumes et ses costumes arriérés, la Dalmatie, anachronisme vivant rappelant le moyen âge au milieu du vingtième siècle, la Dalmatie est le pays d'Europe le plus curieux qui se puisse voir.

Et le *Monténégro,* dont on a tant parlé, en bien et en mal avec une égale exagération, et qui est tout autre que ce qu'on se l'imagine, si particulier, si étonnant, si sauvage, si farouche.

Les nécessités de nos itinéraires nous ont fait parcourir des régions très peu connues, parce que privées encore de moyens de communication, — en Dalmatie et en Bosnie surtout, — des régions

demeurées primitives où j'ai pu noter des particularités vraiment dignes d'intérêt.

Je crois sincèrement que j'aurai fait œuvre utile si j'ai fait prendre quelque goût à ces pays, amené certains lecteurs à les aller voir et facilité ceux-ci dans leur programme.

Je sais trop combien les renseignements des autres m'ont souvent profité pour ne pas désirer de tout mon cœur que les miens puissent profiter à d'autres pareillement.

Pierre MARGE.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

DALMATIE INCONNUE

CHAPITRE IV

LES BOUCHES DE CATTARO

CHAPITRE V

MONTENEGRO

CHAPITRE VI

HERZÉGOVINE

CHAPITRE VII

BOSNIE

CHAPITRE VIII

LA SUISSE CROATE



MONTÉNÉGRINS

VOYAGE EN DALMATIE

CHAPITRE PREMIER

DALMATIE PÉTRÉE

Départ de Fiume. — La légende des îles du Quarnero. — Rivages de pierres. — Zengg. — Les Uscoques. — Le col de Vratnik. — Otocac. — La Lika. — Gospic. — Le col du Vélébit. — La Zermanja. — Obrovazzo. — Le pays des hêtres. — Mers de Karin et de Novigrad. — Zara. — La Bora. — La basilique de Saint-Donat. — Souvenirs vénitiens. — Costumes dalmates. — Ponti di Bribir. — Scardona. — Les chutes de la Krka. — Sebenico. — La race dalmate. — Montagnes de pierres. — Souvenirs français. — Le déboisement. — Le col de Prapatnica.

Nous sommes à *Fiume* (1).

La foule enfiévrée, bruyante, bigarrée, se presse sur le *Corso,* la voie aux larges dalles. La brise du soir rafraîchissant la fin de cette soirée d'été, chaque

(1) La route la plus directe et la plus commode pour se rendre de notre pays dans la ville de *Fiume*, sur l'Adriatique, est celle qui franchit les Alpes au *col du mont Cenis.* En voici les grandes étapes, à partir de *Chambéry :*

Chambéry, Lans-le-Bourg, col du Cenis, Turin..	216	kilom.
Turin, Novare, Milan..........................	151	—
Milan, Brescia, Vérone.......................	161	—
Vérone, Vicence, Trévise, Latisana, Palmanova.	222	—
Palmanova (frontière italo-autrichienne), Trieste, Fiume....................................	132	—
TOTAL...........	882	kilom.

habitant, qui s'était tenu soigneusement clos au milieu du jour, alors que le soleil transformait la ville en fournaise, s'empresse de sortir de sa maison, et ce flot nouveau s'ajoute au flot humain qui roule sans cesse dans les rues de l'unique port de la Hongrie. Les costumes les plus divers se mêlent dans un désordre tout oriental, depuis l'uniforme moderne jusqu'aux pittoresques accoutrements croates, dalmates, albanais et turcs. Un bourdonnement fait de toutes sortes de langues, italien, allemand, serbo-croate, hongrois, anglais, levantin, s'élève de cette cohue en laquelle chaque passant parle un idiome différent de celui de son voisin.

Sur les quais l'animation est plus intense encore : aux gens qui vaquent à leurs affaires, pressés, se mélangent les portefaix, les débardeurs, les marins, des wagons, des chariots, des marchandises de toutes sortes et de toutes formes, les uns comme les autres s'unissant dans une frappante unanimité pour bousculer les promeneurs oisifs qui vont lentement au milieu de ce courant semé d'écueils.

Le soleil va se coucher : il a jeté sur l'Occident un vaste manteau de pourpre dont le reflet nuance de teintes sanglantes les claires maisons du *Tersato;* dans les bassins, les navires de la *Ungaro-croate*, tout de blanc peints, semblent avoir des coques roses; et dans la mer, les îles, *Veglia, Cherso,* apparaissent au milieu des eaux frissonnantes et glauques comme des cétacés fabuleux dont l'échine formidable a la couleur du safran. Ah!

ces couchers de soleil sur l'Adriatique, fêtes de la Lumière et de la Couleur! On dirait que tous les rouges éparpillés sur la palette d'un peintre se sont déversés sur le paysage; la mer, les montagnes, les maisons, tout est noyé dans une teinte rouge dont les nuances varient à l'infini, depuis le rose le plus pâle jusqu'au brun ardent. C'est une orgie de rouge. Chaque objet vous apparaît alors comme ruisselant de sang ou comme reflétant les lueurs d'un immense incendie, au gré de l'imagination.

Au milieu d'un pareil décor l'on se plaît à évoquer l'apparition des hommes rouges d'Aristote, soit qu'on admette qu'on les avait ainsi appelés parce qu'ils s'habillaient entièrement de rouge, soit qu'on attribue leur nom à leurs instincts qui les faisaient se rougir du sang de leurs semblables.

Mais bientôt l'astre de lumière disparaît, les rougeoyantes clartés vont s'effaçant par degrés et l'on n'a plus devant les yeux que les flots si bleus du *Golfe du Quarnero,* qui va s'arrondissant avec grâce au pied du *Monte-Maggiore.*

Le *Quarnero carnivoro,* comme disent les gens du pays, mangeur de chair humaine, champ de carnage de la *bora* et du *siroco.* Il est pourtant doux et tranquille en ces heures vespérales, il berce mollement au rythme de la houle des quantités de petites barques aux voiles brunes... qui courraient les plus graves dangers si la bora venait à se déchaîner tout à coup au milieu du ciel pur, comme c'est son habitude.



Nous ne séjournerons point à *Fiume* dont j'ai essayé de faire ailleurs une courte description (1). Nous nous enfoncerons tout de suite dans le sud mystérieux en longeant la côte d'Adriatique, cette côte si dentelée, si effrangée qu'on dirait le bord d'un haillon, mais si belle aussi car chacune de ses déchirures constitue un *fjord* admirable, digne de la Norvège.

Malgré l'état déplorable d'une route très accidentée, l'auto ne mettra que peu d'instants pour franchir l'arête rocheuse qui sépare Fiume de *Buccari* la charmante. Tapie dans les chênes verts, paresseusement étendue sur la grève, *Buccari* sommeille... laissons-la reposer, nous en avons déjà parlé jadis (2).

Le chemin suit fidèlement les contours de la baie qui semble un lac aux eaux tranquilles; on roule presque au niveau de la mer, immense tapis bleu couvrant le fond d'une arène formée par de sévères montagnes. La pâle verdure des chênes et des vignes qui tapissent les pentes est rayée de longues lignes blanches : ce sont des routes, route qui dévale du col par lequel nous sommes venus de Fiume, route qui enchevêtre ses lacets jusque tout là-haut dans les pierrailles du Karst et qui

(1) Dans mon *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque*, chez Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1910.

(2) Dans le même ouvrage.

TONNARA A BUCCARI

UN FJORD DE LA CÔTE ADRIATIQUE

s'en va vers Agram, la métropole croate (1).

Mais voici qu'on aperçoit subitement l'entrée du fjord de Buccari : entre les montagnes enserrant le grand lac, une brèche s'ouvre sur la pleine mer qui sourit. La route, pressée, — j'ai remarqué qu'en ces pays les routes étaient toujours pressées, — escalade brusquement la croupe rocailleuse d'un cap pour rejoindre au plus vite le rivage. Je tiens à noter ici tout spécialement ce passage. J'ai rarement vu depuis une montée pareille : deux ou trois virages, des cailloux à profusion et une pente effrayante, invraisemblable, que je n'ose estimer, même approximativement. Les routes de ces contrées sont fertiles en surprises de ce genre et l'automobiliste qui les parcourt doit sans cesse être prêt à faire face à leurs caprices les plus bizarres. Nous nous sommes demandé durant quelques minutes si notre voiture, pesamment chargée, parviendrait à atteindre le sommet de ce chemin qu'on peut qualifier de paradisiaque.

On découvre alors le vieux château carré de Porto-Ré et la longue côte croate et la mer parsemée d'îles : tout ce qui est terres, îles et côte, est d'un gris uniforme désespérant, mais la mer est adorablement bleue et le ciel resplendit de lumière. Contraste frappant, pays de désolation qu'encadrent la couleur et la clarté joyeuses.

On traverse *Porto-Ré,* misérable village de pêcheurs accroupi au bord de la mer. Tristement vide

(1) Ouvrage cité ci-contre.

est le grand bassin creusé par les ordres de l'empereur Charles VI qui voulait faire de Porto-Ré le port de guerre de l'Autriche.

Puis le chemin, courant à mi-hauteur sur la pente qui unit les montagnes à la mer, traverse des campagnes tristes, des champs de rocailles où végètent de maigres oliviers, pauvre chemin de deux à trois mètres de largeur, fait de cailloux épars, enserré entre deux petits murs de pierres sèches. Ici, la côte n'est séparée de l'*île de Veglia,* à la croupe pelée, que par un étroit chenal, le *canal de Maltempo,* au nom significatif. Les vents s'engouffrent en hurlant dans le goulet; que ce soit la *bora* ou le *siroco,* ils soufflent avec fureur dans le canal du *mauvais temps*. C'est surtout la bora qui empêche toute végétation sur ces îles grises, sur cette côte désolée.

Des hauteurs que suit la route on distingue un grand nombre des îles du Quarnero, disséminées sur la mer en un pittoresque désordre. Avec quelque imagination, il paraît qu'on découvre à chacune d'elles une ressemblance avec un os humain : *Veglia* figurerait une large omoplate, *Cherso* un long tibia, *Lussin* un humérus, *Pervicchio* une rotule, et ainsi de suite, toujours avec quelque imagination. La légende assure que ces os sont bien des os : ce seraient ceux de cet infortuné Absyrtos, tué par sa sœur Médée, et que celle-ci sema dans sa course éperdue, alors qu'elle fuyait son père irrité.

Novi est un petit port tranquille, construit en amphithéâtre autour d'une anse gracieuse, au pied de monts sévères du Karst; ses maisons étagées, sa

vieille église au campanile italien se mirent dans l'eau calme.

Mais plus on avance et plus l'aridité s'accentue. Les arbres, la verdure, les animaux, les hommes eux-mêmes vont se raréfiant par degrés. Toute vie disparaît enfin : on arrive en une région où ne subsiste plus que le règne minéral, des pierres, du sable, des cailloux, des montagnes de roches nues, une contrée qui a sa place marquée dans l'Enfer du Dante. Je ne connais pas de pays d'Europe qui présente aussi complètement que ce coin de Croatie l'image de la désolation; c'est le *désert,* mais le désert dans l'acception complète du mot, le désert d'où est exclu tout ce qui renferme une étincelle de vie. Et cependant ce pays n'est point réellement triste, la mer est là qui l'égaye, il s'en dégage une poésie sauvage et dure, qui lasserait vite peut-être, mais qui pénètre en sensations amèrement puissantes.

Les falaises se sont rapprochées, elles tombent maintenant à pic dans la mer et la route s'accroche à elles comme elle peut. La côte, dentelée, effritée, rongée, est parfois pénétrée de fjords adorables en leur sauvagerie, où l'eau bleue et les pierres grises forment les deux seules couleurs d'un tableau cru.

Au fond d'une anse voici un ancien port, maisons en ruines, quai désert, *piers* où l'on attachait les navires montrant encore leurs anneaux de fer aux trois quarts rongés par la rouille. Jadis les galères vénitiennes venaient s'amarrer ici, les barques des pêcheurs se balançaient le long du quai ou couchées sur le sable de la grève sommeillaient, les habitants

allaient et venaient joyeusement ; aujourd'hui pas un être, les maisons sont vides, tout est mort, seules quelques mouettes glissent silencieuses et blanches sur ce décor funèbre.

Et l'on avance ainsi longtemps dans une effrayante solitude. Parfois, au bord du chemin, une maison sans toit, qui semble un crâne de squelette avec ses baies vides. La mort partout ; le pays fut habité, il est aujourd'hui totalement désert.

Sur un roc gris et nu, entouré d'un amoncellement de pierres, un vieux castel ruiné, fièrement encore se dresse ; ses murailles décharnées et branlantes s'écroulent peu à peu et leurs débris vont se mêler aux pierres de la montagne avec lesquelles le château disparu un jour se confondra.

* * *

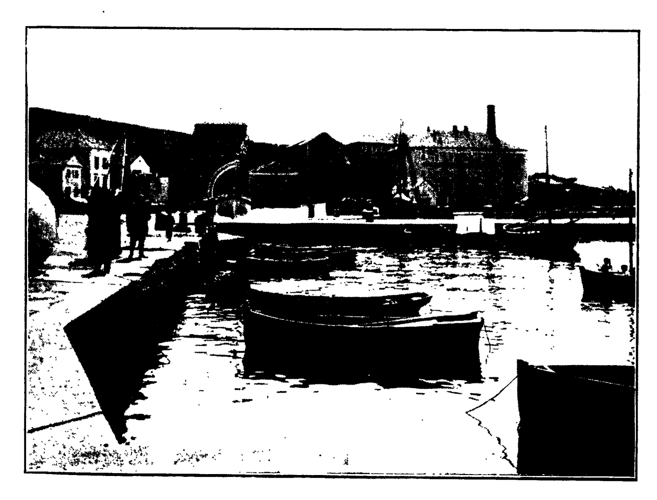
Enfin ! voici un lieu qui n'est point mort !

C'est *Zengg,* avec son port rempli de barques aux voiles couleur de rouille, avec ses petites maisons étroitement pressées, l'ancienne cité des *Uscoques,* dominée par son vieux château carré.

Bien qu'arrivés sur le coup de midi, à l'heure où la chaleur fait éclater les pierres, nous avons trouvé la petite ville remuante de monde ; il y a marché et fête, heureux contraste avec la solitude que nous venons de traverser. Et dans une auberge sale, un homme sale nous a servi des choses répugnantes dans des assiettes sales. La saleté est la plaie de la côte orientale de l'Adriatique ; qui veut voyager ici,



LA ROUTE AU BORD DE L'ADRIATIQUE



ZENGG

et connaître les petites villes où ne se trouvent que des auberges indigènes, doit faire abandon de ses goûts pour le confort et la propreté modernes, il faut accepter les gîtes tels qu'ils se présentent, les yeux fermés, oui, les yeux fermés! Il y a quatre années, j'avais poussé la bravoure jusqu'à passer la nuit dans cette même auberge de Zengg et je me souviens que les chambres y étaient encore plus immondes que le repas que nous y fîmes cette fois. Le plus aimable de mes compagnons de voyage eut l'ingénieuse idée de suppléer à l'infériorité du repas en faisant appel aux denrées qui se débitaient sur le marché : il revint chargé d'une quantité de beaux melons, à la chair savoureuse, auxquels nous fîmes le plus sympathique accueil; je dois à la vérité d'ajouter que ceux-ci, la torride chaleur de ces pays aidant, firent en notre malheureuse caravane de déplorables ravages.

Zengg, aujourd'hui calme et honnête, fut jadis un véritable nid de pirates, les *Uscoques,* dont le nom n'était jamais évoqué sans terreur par les marins et par les marchands de Venise.

Les Uscoques étaient, à l'origine, un mélange de Serbes d'Albanie qui avaient fui leur pays, envahi par les Ottomans, et de transfuges turcs. Comme il y a gibier d'eau et gibier de terre, il y avait Uscoques d'eau et Uscoques de terre (1); ceux de Zengg appartenaient à l'espèce aquatique; ils s'étaient tout

(1) Ces derniers allèrent chercher refuge et vivre dans les vallées orientales du Monténégro.

d'abord établis à Clissa, en Dalmatie, puis quand cette place tomba à son tour au pouvoir des Turcs, ils s'en vinrent à Zengg.

Ignorant la culture et tout métier, habitant en un port, protégés du côté de la terre par d'inhospitalières montagnes et sur mer par la barrière des îles et des multiples écueils, ils choisirent la mer comme moyen d'existence : ils firent la cueillette de la mer comme un paysan fait la récolte de son champ. Devant leurs yeux passaient sans cesse les bateaux vénitiens portant vers le Levant de riches cargaisons ou ramenant à Venise de véritables trésors, il semblait qu'il n'y avait qu'à tendre la main pour s'approprier un facile butin : ils tendirent la main!

Ne craignant ni Dieu ni diable, braves jusqu'à la folie, faisant bon marché de leur vie, ils s'élançaient sur ces proies qu'ils n'avaient pas longtemps convoitées. Montés sur de petits bateaux plats, se jouant entre les écueils, ils se répandaient dans les canaux de l'archipel croato-dalmate, et là, dissimulés derrière quelque roche, attendaient patiemment le passage des navires. Ils s'élançaient à l'abordage, massacraient les équipages et ramenaient à Zengg des richesses inouïes, qu'ils dissipaient en démoniaques orgies; quand ils avaient dépensé tout leur butin, ils recommençaient.

Venise dut fréquemment diriger contre les Uscoques d'importantes expéditions militaires pour délivrer son commerce et rendre confiance à ses marins qui ne voulaient plus naviguer, tellement ces redoutables bandits leur inspiraient de terreur. Elle ne put

jamais en venir à bout. Un jour, cependant, la flotte vénitienne parvint à s'emparer de Zengg... la nuit suivante les pirates revinrent à la charge, reprirent leur ville et en même temps quatre-vingts vaisseaux vénitiens dont les équipages furent mis à mort dans des flots de sang et au milieu d'une orgie sauvage.

En 1617 enfin, l'Autriche, qui jadis leur avait accordé le refuge qu'ils s'étaient choisi à Zengg, cédant aux sollicitations réitérées de Venise et dans l'intérêt de sa propre sécurité, l'Autriche, dis-je, expulsa en bloc les Uscoques de leur repaire et les transporta à Karlstadt ; là, pas de mer pour vivre, ils durent cultiver les terres qu'on leur assigna.

Une partie de leurs descendants revinrent dans la suite à Zengg, mais assagis ; aujourd'hui les habitants de cette ville tirent gloire de descendre des anciens Uscoques, la fête qui se célèbre aujourd'hui est en leur honneur : sur des arcs de triomphe élevés à l'entrée de la place nous vîmes le mot « *Uskok* » s'étaler complaisamment en gros caractères.



La tyrannie de la route va nous faire abandonner la mer à partir de Zengg ; nous ne la retrouverons qu'à Zara. Il y a bien un chemin qui continue le long de la côte jusqu'à *Carlopago,* où, du reste, il abandonne aussi la mer à son tour, mais il est, paraît-il, encore impraticable aux automobiles. Bornons-nous à la *grand'route,* celle-ci a tout ce qu'il faut pour

satisfaire les plus exigeants en matière de difficulté.

La haute falaise du Karst se dresse immédiatement derrière Zengg : la route l'escalade.

Le chemin, horriblement mauvais, serpente au flanc de la montagne; il est noyé de poussière, troué de cavités profondes, rayé d'ornières, barré de rigoles et de dos d'âne, de ces inévitables dos d'âne que les Autrichiens sèment à profusion sur leurs routes sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi et qui obligent à avancer tout doucement si l'on ne veut pas abîmer irrémédiablement voiture et voyageurs. On croise à chaque instant des charrettes croates, étroites et longues comme des prolonges d'artillerie, attelées de petits chevaux vifs et ombrageux; elles sont peuplées d'indigènes singulièrement vêtus du blanc costume croate, hommes et femmes blancs, à toques rouges, qui vont à Zengg pour la fête.

On monte doucement, on monte interminablement dans la montagne sauvage et nue, dans la poussière, sous un soleil de flamme, dans une chaleur de four; l'air surchauffé, matérialisé, se zèbre de stries qui s'élèvent en tremblotant; mais à mesure qu'on monte, la vue, libérée, s'étend au loin sur la mer et sur les îles, sur la belle Adriatique bleue, embrumée de vapeurs azurées qu'aspire le ciel blanc de lumière.

Vers le sommet, une fraîche brise succède à l'accablante chaleur, l'aridité des pierres fait place à quelque végétation, d'abord des pins maritimes, bientôt des chênes et des hêtres; les pentes sont

tapissées d'herbes aromatiques dont les délicieuses senteurs embaument l'atmosphère. On atteint ainsi le *Col de Vratnik* (1).

Du sommet des *Monts Kapella,* ainsi se nomme cette partie des Alpes croates, on domine un fort beau panorama : l'Adriatique et ses îles, les montagnes qui bordent la côte, et tout en bas, Zengg et son château.

On redescend lentement de l'autre côté, par une route exécrable, dans un pays qui paraît riche et bien cultivé. C'est le grand plateau de Croatie intérieure, la plaine bosselée, parsemée de bois, de champs et de prairies, plateau élevé de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer où les étés sont chauds et les hivers rudes. On voit des champs de blé, de chanvre, de maïs et même de riz, oui, de riz, à 400 mètres d'altitude, dans une contrée que la neige recouvre entièrement durant quatre mois d'hiver!

Otocac (2), où nous passâmes la nuit, est une petite ville croate entourée de marécages; une ville est beaucoup dire : l'apparence est celle d'un village composé d'une rue unique. Il n'y avait point fête ici, cependant notre troupe — de cinq personnes — dut requérir les deux auberges pour trouver à se loger tout entière. Et quelles auberges! L'hôtel *Muller* et l'hôtel *Plivitz,* tous deux recomman-

---

(1) Six cent huit mètres.

(2) De *Fiume* à *Otocac* il y a 110 kilomètres de routes horriblement mauvaises : cailloux, ornières, dos d'âne nombreux, raidillons très durs.

dables pour leur saleté et pour leur approvisionnement en puces et en punaises.

Notre nuitée à Otocac restera mémorable parmi mes souvenirs de voyages. L'un de nos compagnons, dont la chambre était à côté de la mienne, fit, durant plusieures heures, un vacarme périodiquement effroyable : dès qu'il voulait s'étendre sur son lit, celui-ci, rebelle, s'effondrait bruyamment sur le plancher; on entendait ensuite mon ami, grognant et sacrant, qui cherchait à mettre quelque ordre parmi ses matelas, son oreiller, ses draps et couvertures, épars et emmêlés; qui rééditiait péniblement son fragile édifice; qui se recouchait et... qui s'écroulait à nouveau sur le sol. Malgré ce bruit, j'espérais que la fatigue me ferait trouver le sommeil lorsqu'il me sembla que d'autres êtres animés partageaient ma couche; une impression de mouvement sur mes mains, sur ma face, suivie très vite d'une démangeaison fort vive, ne me laissèrent malheureusement aucun doute sur la nature de la compagnie qu'un hôte prévoyant m'avait ménagée. Je rallumai ma bougie et après de courtes recherches je découvris avec horreur que la face inférieure de mon oreiller était littéralement couverte de punaises; il y en avait des milliers, de toutes les tailles, de toutes les couleurs; de cette base d'opérations, si proche de moi, elles avaient beau jeu pour se répandre sur mon individu. Je dus me débarrasser de mon oreiller, de mes draps, de mes couvertures, j'entrepris ensuite une chasse homérique parmi mes matelas et me résignai enfin à coucher sur mon lit sans literie, enroulé dans

une des couvertures de l'automobile, visité encore de temps en temps par un insecte obstiné. Enfin mon voisin finit par s'endormir sur son plancher, au hasard d'une dernière chute, mes punaises, probablement, s'endormirent à leur tour et au moment où je me demandais si je ne ferais pas bien d'aller coucher au milieu de la rue, malgré une nuit froide et humide, je réussis à m'endormir aussi.



Otocac est située au milieu d'un vaste *polje* (1) où les alluvions ont amené une uniforme couche de terre fertile sur laquelle se développent de belles cultures; on dirait le fond d'un ancien lac, qu'entourent des montagnes calcaires arides. Comme il arrive si souvent dans ce pays de surprises qu'est le Karst, une rivière y sort toute formée du pied d'une montagne, et va, serpentant lentement sur le fond plat, arrosant les cultures ou créant parfois de larges marais.

Quand on a atteint l'extrémité orientale de ce *polje,* la route grimpe vivement sur l'arête montagneuse qui le borde, puis redescend dans un autre *polje,* plus élevé de cent mètres que le précédent.

Un peu avant d'arriver à *Gospic* on traverse la *Lika*, la rivière qui a donné son nom à toute la con-

(1) Se prononce *polié.* Les *poljes* sont de grands cirques que les eaux ont aménagés dans les éboulis calcaires du Karst, immenses entonnoirs au fond poreux comme un crible mais où les eaux ont fini par amonceler assez de terres alluviales pour en faire de fertiles vallées.

trée qu'elle arrose. Pauvre rivière qui se tord capricieusement dans les calcaires, qui se grossit peu à peu de tous les affluents descendant des montagnes, qui parcourt une vallée sans issue et qui, tout à coup, arrivée au bas des monts qui lui interdisent la mer, disparaît dans un gouffre pour ne réapparaître jamais! Quel curieux pays de contrastes, où les rivières n'ont pas de source ou pas d'embouchure; quel pays de mystères, où tout a besoin d'être expliqué, où rien ne se déroule naturellement!

Nous avons traversé *Gospic* un dimanche; de graves Croates en costumes de fête, vestes bleues, chemises blanches débordant sur des pantalons de toile, petites toques rouges, y devisaient placidement en fumant d'énormes pipes de porcelaine. Gospic est un nom de victoire française : c'est là que l'armée de Dalmatie, sous les ordres de Marmont, allant rejoindre l'Empereur à Vienne pour prendre part à l'immortelle bataille de Wagram, culbuta les forces autrichiennes qui s'opposaient à son passage.

C'est ensuite un parcours monotone dans la longue plaine de la Lika, landes stériles, émaillées de quelques champs cultivés, parsemées d'énormes blocs ératiques étonnés de se trouver là, si loin des montagnes de roches d'où ils furent détachés; quelques chaumières basses avec leur enclos potager et leur curieux puits à la mode hongroise dont la longue perche à contrepoids se dresse vers le ciel comme une aiguille; des vaches maigres et petites, quelques chevaux à l'œil vif paissant la lande, qui s'enfuient à

notre approche, la tête droite, la queue et la crinière au vent.

Mais, sur la droite, la chaîne du *Vélébit,* aux pentes couvertes de forêts, se dresse majestueuse et donne au tableau une note réellement grandiose (1).

On atteint bientôt le pied des montagnes où l'on pénètre dans les grands bois; la route se met à monter sous la feuillée, hêtres, trembles, bouleaux, sycomores et chênes, et vers le haut, des sapins; tous ces arbres ont la cime dévastée, rompue, déchiquetée, ouvrage de la furieuse *bora.* Parfois, le vert rideau s'écarte, la vue s'étend alors lointaine sur la vallée de la Lika, plus grandement à mesure qu'on arrive à des régions plus élevées; on découvre la lande nue parsemée de rochers et jalonnée parfois de collines coniques isolées, plus loin les montagnes de *la Grande* et de *la Petite Kapella* que nous traversâmes hier, et plus loin encore, imprécis et embrumés, les monts de Bosnie.

Sous les grands arbres, la terre est couverte de mousse verte et spongieuse comme un moelleux tapis; les talus sont gaiement coloriés par une abondante collection de charmantes fleurs alpestres : œillets rouges, campanules bleues, belladones en grappes violettes, églantines roses et toute une variété d'orchidées aux nuances imprévues, aux formes

---

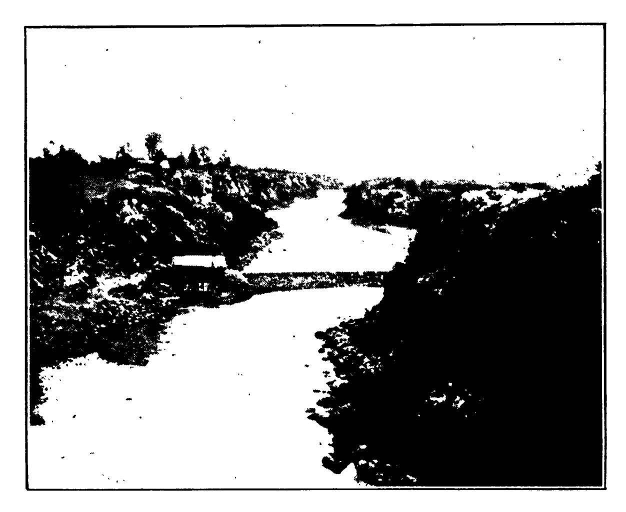
(1) Le *Vélébit* est une des principales parties de cette interminable chaîne de montagnes qui forme comme un gigantesque rempart tout le long de la côte orientale de l'Adriatique, depuis l'Istrie jusqu'en Albanie. Les deux principaux sommets du Vélébit sont le *Svato Brdo* ou Mont-Sacré (1 753 mètres) et le *Vaganski Vrh* (1 758 mètres).

inattendues. Des bouquets de serpolet, de thym et de romarin, disséminés parmi les grandes fougères, lancent leurs odorants effluves dont l'air que nous respirons est agréablement parfumé.

Le chemin monte toujours, il va nous conduire au sommet du Vélébit; les lacets vont et viennent, les virages se succèdent au milieu de la forêt, dans la solitude de ces lieux qui paraissent inhabités : c'est à peine si nous rencontrâmes deux ou trois humains, pâtres ou charbonniers, durant toute cette montée.

Mais voici une maison, c'est la station forestière de *Mali Halan;* nous sommes presque au sommet. En effet, encore quelques tours de roue et la montée se termine en même temps que cessent les arbres devant un sauvage défilé fait de rochers nus, dentelés, farouches et désolés. Une grande borne de pierre indique que nous sommes parvenus au *Col du Vélébit,* à 1 045 mètres d'altitude.

La chaîne du Vélébit, couverte de belles forêts sur sa face continentale, est aride et nue sur son versant maritime. Jamais je n'avais vu contraste si marqué, absence si complète de transition. Au seuil de ce couloir désolé, dans lequel l'œil ne pouvait percevoir la moindre trace de végétation, nous nous arrêtâmes longuement, longuement nous laissâmes errer nos regards sur ces belles forêts que nous venions de traverser, sur ce paysage riant de vie et de couleur que nous allions abandonner pour nous enfoncer une nouvelle fois dans le pays de l'aridité et de la mort.



LA LIKA



LA ROUTE AU SOMMET DU VÉLÉBIT

Le col est un passage naturel qui s'ouvre dans la redoutable chaîne, entre deux parois de rocs déchiquetés, formées de pyramides aiguës et branlantes, hautes comme des flèches de cathédrale. La route serpente là au milieu, comme elle peut, accrochée aux rochers, surplombant des précipices, côtoyant des plateaux étroits, mais partout c'est le règne de la pierre que la végétation a fui; le sol de la route est lui-même composé de débris de rocs, tranchants, épars, fuyant sous la roue qui les projette au loin avec un bruit de fusillade, qui coupent les pneus et qui transforment rapidement ceux-ci en loques lamentables.

De l'autre côté du défilé, le regard, tout à coup libéré, s'épanouit sur le panorama le plus étendu mais aussi le plus décevant qui se puisse voir. Les parois du Vélébit sont, sur cette face, à peu près à pic, on domine tout le pays comme d'un balcon de géants, d'un balcon qui serait établi au sommet d'une maison haute de mille mètres! A part la mer, qui dans le lointain scintille, on n'aperçoit d'abord qu'une immensité jaunâtre, les monts, leurs parois, leurs sommets, les collines qui, à leurs pieds, ondoient comme des vagues, et l'immense plaine qui leur succède, tout est terne, unicolore, aride, nu, paysage lunaire.

Deux grandes taches d'azur s'étalent au milieu de l'uniformité jaune, la *mer de Karin* et la *mer de Novigrad* qui se soudent entre elles et qu'un étroit chenal, le *canal de la Montagne,* fait communiquer avec l'Adriatique. Un peu sur la gauche une longue

ligne verte raye le sol, c'est le caniveau au fond duquel se traîne la *Zermanja* parmi la végétation réfugiée près de son onde bienfaisante, la première de ces bizarres rivières de Dalmatie que nous allons successivement rencontrer.

Vaguement, très vaguement, bien loin, au bord du liséré brillant de la mer, on distingue comme une petite île, c'est *Zara,* la capitale de la Dalmatie.

Les *Alpes Dinariques* bordent la mer à droite et à gauche et vont, des deux côtés, se perdre dans l'horizon vaporeux.

La borne auprès de laquelle nous nous étions arrêtés tout à l'heure ne marque pas que le sommet du col, elle indique aussi la limite entre la Croatie hongroise et la Dalmatie autrichienne : dès lors nous allons rouler en *Dalmatie.*



Il y a quatre ans, lorsque nous fîmes notre premier voyage en ces pays, nous étions parvenus au sommet du Vélébit en pleine nuit, il était quelque chose comme onze heures du soir ou peut-être même minuit; je me rappellerai toujours le terrifiant spectacle que nous offrit alors ce col étrange, dont les fantastiques rochers, éclairés par les rayons blafards de la lune, se dressaient comme autant de sentinelles au seuil dalmate; leurs ombres, bizarrement contournées, ressemblaient à de monstrueux dragons postés là pour nous interdire le passage. Il me souvient que, craignant les surprises qui pouvaient nous

attendre dans la descente si longue s'ouvrant devant nous et n'osant nous risquer plus avant dans la nuit, nous couchâmes là, dans les rochers, sans dîner, pelotonnés dans nos couvertures, pendant que la fraîche brise des montagnes s'engouffrait dans le sombre couloir. Le lendemain nous eûmes la joie d'assister à un splendide lever du soleil sur les monts dentelés.

Mais cette fois nous avons traversé la montagne au milieu du jour; malgré l'altitude, il faisait terriblement chaud dans les roches calcinées.

La route croate de la montée était tout ce qu'il y a de plus mauvaise; la descente en Dalmatie s'effectue au contraire en d'excellentes conditions : la route est bonne, on n'y rencontre plus ni caniveaux, ni dos d'âne, ni trous, ni ornières, seuls subsistent les inévitables empierrages. Nous verrons plus loin que c'est à nous, Français, que les Dalmates sont redevables de la plupart des grandes routes qui sillonnent leur patrie, mais la voie du Vélébit est, elle, bien autrichienne. Elle fut construite de 1829 à 1832 avec des soins extrêmes, elle coûta très cher, elle constitue une véritable œuvre d'art. Sa pente est faible : elle varie entre 3 et demi et 5 pour 100; la descente depuis le col jusqu'à Obrovazzo déroule ses innombrables lacets sur une longueur de 23 kilomètres, tandis que la distance, à vol d'oiseau, n'est que de 11 kilomètres. Durant la construction on dut sans cesse faire jouer la mine, non seulement pour frayer la voie dans le roc, mais aussi pour enlever d'énormes souches provenant des grandes forêts qui,

jadis, couvraient les flancs aujourd'hui dénudés de ces monts (1).

Hardiment, la descente commence, la route accrochée aux parois à pic; on est doublement impressionné, et par le précipice vertigineux qu'on côtoie et par la sévérité du paysage aux roches nues, uniformément grises et luisantes au soleil, sur lesquelles quelques maigres lichens font seulement par endroits comme des taches de rouille. Devant nous, rien que le vide, tout en bas la terre qui ondule et s'étend longuement jusque vers la mer lointaine parsemée de petits écueils noirs (2).

A mi-hauteur, au coude d'un lacet, on trouve le refuge de *Podprag :* une chapelle commémorative de l'empereur François I[er], un petit presbytère, une auberge et la maison du fonctionnaire autrichien, inspecteur des routes.

La route atteint enfin le pied de la montagne, elle ondule quelque temps au gré des collines qui se pressent comme les vagues au bas d'une falaise, puis plonge tout à coup dans une tranchée profonde que rien ne faisait prévoir. Changement à vue : du désert inhospitalier on se trouve brusquement transporté dans une charmante oasis; là tout est vert, riant et frais. Imaginez au milieu du pays désolé un ravin étroit, aux deux parois verticales, et tout au fond, des prairies, des arbres, un fleuve qui promène

---

(1) Reinhard E. PETERMANM : *Guide en Dalmatie*, traduction libre de l'allemand par la comtesse Marianne DE HARRACH. — Vienne et Paris, 1900.

(2) Les *scogli* et les îles innombrables du littoral dalmate.

doucement ses eaux vertes. Tout ce qui vit s'est réfugié dans ce val où une végétation exubérante semble vouloir faire oublier le désert voisin; des légions d'oiseaux gazouillent dans les arbres, sautillent parmi les branches; des bandes de palmipèdes sauvages glissent gravement sur l'eau; des animaux domestiques paissent l'herbe grasse et l'on voit des hommes, oui, même des hommes et des maisons. Ce fleuve est la *Zermanja,* le *Telavius* des Romains, au bord duquel s'étage la petite ville d'*Obrovazzo* dont les quelques maisons se mêlent en un pittoresque désordre.

On descend au fond du ravin, on traverse le fleuve, large et profond, sur un pont de pierre et l'on entre dans la première ville dalmate de notre voyage, ville misérable, qui paraît plus misérable encore au milieu du charmant décor. Quelques masures se succèdent sur la pente d'une petite colline, que couronnent les ruines d'un vieux castel (1); un peu plus grandes mais tout aussi pauvres sont les maisons qui bordent la rivière. Le long d'un quai, où viennent s'amarrer les blancs navires de la Compagnie Ungaro-croate (2), je note comme monuments remarquables : une mauvaise auberge, où il y a quatre années nous dûmes nous faire violence pour manger les choses innommables qu'on nous y servit,

---

(1) Le château fort d'*Obrovazzo* fut détruit en 1647 par le général vénitien Foscolo.

(2) *Obrovazzo* est en communication maritime avec Fiume par le cours profond de la *Zermanja,* qui se jette dans la *mer de Novigrad,* celle-ci communiquant elle-même avec l'Adriatique par le *canal de la Montagne.*

un café, qui ne mérite nullement son nom puisque cette fois nous ne pûmes y boire que de la limonade, seule boisson dont cet établissement était approvisionné, et enfin une petite église et son presbytère au seuil duquel rêvait le curé, maigre et sale comme on sait être sale en Dalmatie.

En sortant d'Obrovazzo la route remonte sur l'autre bord du ravin, puis subitement la Zermanja, son eau et sa verdure ne sont plus que rêve: on se demande, en effet, si l'on n'a pas rêvé, si réellement on a bien traversé cette délicieuse oasis, lorsqu'on se retrouve sur le vaste plateau aride et désert.

Le chemin que nous suivons maintenant était jadis la seule voie par laquelle la Dalmatie septentrionale communiquait avec la Croatie. Marmont dit en effet, dans ses fameux *Mémoires* (1), qu'à son arrivée en Dalmatie, la seule route qui existait alors était celle qui unissait Zara à la frontière croate, par Obrovazzo (2).

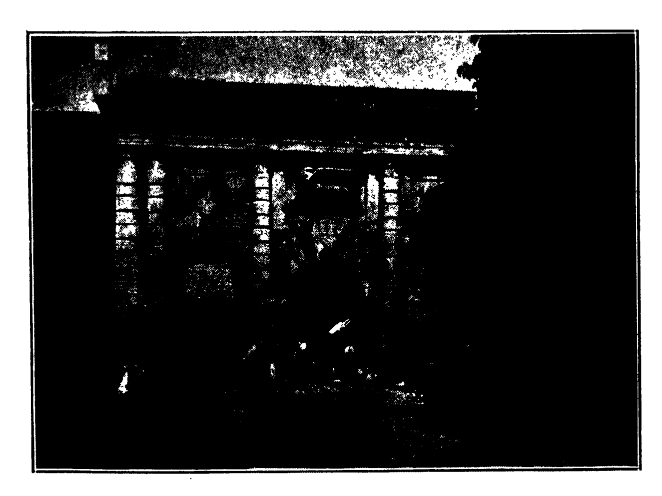
Mais la contrée ondulée va s'élevant par degrés; au bout de quelques kilomètres on atteint un plateau sur lequel des forêts apparaissent, c'est *la Bukovica, le pays des hêtres,* région sauvage, qui, l'hiver, se couvre de neige alors que le soleil fait fleurir les roses à quelques pas plus loin, et où, comme isolée du reste du monde, vit une forte et robuste population de montagnards.

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse,* Paris, 1857.

(2) Marmont veut parler de la route qui, à partir d'Obrovazzo, suit le cours supérieur de la Zermanja et contourne les montagnes, et non de celle du Vélébit qui, on l'a vu plus haut, ne fut construite qu'après 1829.

OBROVAZZO



ZARA. — LA PORTE DE TERRE

Sur l'autre revers du plateau, c'est la *mer de Karin,* au bord de laquelle la route descend parmi les oliviers. La mer de Karin et la *mer de Novigrad* qu'on aperçoit plus loin communiquent entre elles; ce sont deux adorables saphirs dans leur gangue de terre jaune.

Un ruisseau marécageux se jette dans le fond de la mer de Karin, on le traverse sur un pont de bois qui branle, qui oscille et qui ploie sous l'automobile. Sur la rive un vieux couvent de franciscains proclame que la religion est partout, même en ces lieux déserts.

Puis la route se met à filer tout droit vers la grande mer, vers Zara, tout droit sans se soucier des immenses vagues de terre dont le pays est fait et qu'elle monte et descend sans détours, comme prise de hâte à l'idée que la fin de l'étape est proche. De part et d'autre, d'immenses landes calcaires, infertiles, où ne poussent que des broussailles, alternent avec des espaces où les cultures sont répandues dans la marne grasse. Des espèces de prairies essayent d'être vertes, mais le jaune leur va mieux. Parmi les buissons et les cailloux paissent des moutons maigres, que gardent des chiens étiques, sous l'œil indifférent de somnolents bergers. Des alouettes, grosses et grasses comme des cailles, familières comme des poules, s'élèvent indolemment devant nous, lançant leur roulade aiguë pour protester contre cette machine étrange qui vient interrompre le bain qu'elles prenaient dans la poussière du chemin.

Une épaisse couche de poussière recouvre la route; au moindre souffle on la voit s'élever en tourbillonnant, puis elle va se déposer dans les champs, sur les arbres et les herbes, pour produire un effet de neige. A chaque instant, maintenant, nous croisons de grandes charrettes dalmates attelées de deux chevaux toujours trottant : ce sont de rustiques chars, composés de deux planches, de quatre roues et d'un long timon, et qui font un bruit effroyable. Au travers des nuages de poussière qu'elles soulèvent nous distinguons vaguement des brochettes de Dalmates, vêtus de rouge, alignés sur les planches et sautant, sautant, au gré des trous de la route que les chevaux franchissent à leur allure échevelée.



Voici *Zara* (1).

Un large fossé rempli d'eau, puis une muraille du moyen âge. Sur le fossé, un pont-levis; dans la muraille, une adorable porte surmontée du lion ailé de Venise qui tient ouvert sous sa griffe le Livre des Évangiles, et sur les pages on lit : *Pax tibi, marce Evangelista meus.*

C'est la *Porte de Terre* (Porta terra ferma), monument de l'époque vénitienne, œuvre de Sanmicheli.

---

(1) Il y a 168 kilomètres d'*Otocac* à *Zara*. La route est très mauvaise d'*Otocac* au *col du Vélébit*, passable du col à *Obrovazzo*, médiocre ensuite jusqu'à *Zara*.

Sitôt qu'on a franchi la porte, l'auto circule avec peine au milieu des petites rues étroites d'une ville italienne; Zara et tous les ports de la Dalmatie semblent construits d'après une idée unique : ils portent l'empreinte de Venise qui les domina si longtemps, empreinte d'ombre et de mystère, maisons obscures, ruelles étroites et noires, fenêtres grillées, portes basses et dissimulées, le tout formant un labyrinthe compliqué où, sur des dalles polies, circule une population silencieuse qui semble glisser plus que marcher. Les Vénitiens, gens de mer, paraissaient mépriser souverainement toute circulation qui n'était pas aquatique; chez eux, à Venise, les barques et les gondoles peuplent les canaux; dans leurs villes de Dalmatie ils ont creusé le plus de canaux qu'ils ont pu, mais partout où ils ne pouvaient faire se glisser l'eau, ils ont fait des rues semblables aux rios secs de leur patrie, d'étroites ruelles pour piétons... Et les voitures? direz-vous; les voitures? les Vénitiens les ignoraient ou plutôt les dédaignaient. Nous verrons que dans toutes les rues des villes maritimes de la Dalmatie, qui remontent à la domination vénitienne, les voitures ne circulent pas, et pour cause.

Zara, bien que capitale déjà aux temps vénitiens, n'échappa pas à cette générale règle : on peut dire qu'il n'y a pas de voitures à l'intérieur de ses murailles : partout des gens à pied dans des ruelles étroites, dans l'ombre perpétuelle, dans le silence,... comme à Venise.

L'hôtel est heureusement tout à côté de la Porte

de Terre, l'auto y parvint sans trop de peine ; mais là, il fallut l'abandonner devant le seuil, sous la garde du concierge et de la population assemblée, car à Zara point de garages parce que point de voitures sans chevaux... nous venons de voir que les voitures *avec* chevaux y sont elles-mêmes inconnues, alors !

L'hôtel Bristol n'a, fort heureusement, rien de dalmate ; c'est un vaste *palace* où l'on trouve à loisir confort et propreté. Il s'élève sur la *Riva Nuova*, large quai établi par les Autrichiens à la place des anciennes fortifications. De ses fenêtres, nos regards plongeaient sur le *canal de Zara* où toute une escadre austro-hongroise était alors à l'ancre ; ce canal n'est rien moins qu'un bras de mer formant devant Zara une vaste rade, ouverte des deux côtés ; on aperçoit l'*île a'Uljan* qui le sépare de la haute mer, elle s'étend sous le regard longuement et, haute, s'élève jusqu'au *Mont Saint-Michel* (1) d'où l'on découvrirait les rives d'Italie aux environs d'Ancône.

Zara couvre de ses maisons étroitement pressées les unes contre les autres une petite île rattachée à la côte par le pont de la Porte de Terre que nous avons passé tout à l'heure. Presqu'île jadis, les Vénitiens coupèrent la mince chaussée qui la reliait au continent et depuis lors la ville est entièrement entourée d'eau.

La Riva Nuova est le quartier moderne et élé-

---

(1) Le *mont Saint-Michel*, qui s'élève au milieu de l'*île d'Uljan*, a une altitude de 600 mètres.

gant, c'est une longue et large esplanade où s'alignent de hautes et régulières constructions autrichiennes parmi lesquelles l'hôtel Bristol se fait remarquer par sa masse imposante ; c'est la promenade du beau monde, officiers, fonctionnaires et étrangers ; beaucoup de cafés, dont les innombrables tables envahissent les deux tiers de la chaussée, sans grand inconvénient d'ailleurs, puisqu'on n'y voit que des piétons ; c'est aussi un quai où viennent s'amarrer les vapeurs du *Lloyd autrichien* ou de la *Compagnie Ungaro-croate*, et d'où la vue s'étend très largement sur la mer et sur les îles.

Quand le soleil vient de se coucher, lorsque la brise de mer a remplacé l'accablante chaleur du jour, il fait vraiment bon sur la Riva Nuova, soit qu'on s'y promène lentement en devisant comme cette foule endimanchée, ces femmes en toilette à la mode de Paris, ces officiers fringants sous leur tunique bleu de ciel, trop étroite, ces gens graves, fonctionnaires autrichiens très certainement, que leur dignité oblige à se couvrir le chef d'un chapeau de soie, ou qu'on s'attable aux terrasses des cafés pour s'y rafraîchir de boissons glacées, ou enfin qu'on y dîne en plein air au bord de l'eau, comme nous le fîmes bientôt, imitant l'exemple d'une quantité de gens dont les tables se pressaient autour de la nôtre.

Sur ce quai, dans cette partie si moderne de la vieille ville, rien ne rappelle le pays sauvage que nous venons de parcourir, ni les étranges costumes indigènes que nous avions exclusivement vus pen-

dant tant de kilomètres; ici tout est européen, civilisé, raffiné.

Et quand il fut tout à fait nuit, sous le ciel pur tout pailleté d'étoiles, c'était encore un spectacle charmant que celui de toutes ces tables en plein air, brillamment éclairées, où dînaient tant de gens. Les officiers de l'escadre, dont les cuirassés profilaient leurs noires silhouettes là tout près au ras de l'eau, étaient venus en grand nombre se mêler aux dîneurs; leurs uniformes sévères, noirs avec de larges galons d'or, ajoutaient à l'allure déjà si familière pour nous de cet endroit qu'on aurait dit un coin de France, Nice ou Toulon.

Nous nous couchâmes très tard. Nous avions abandonné comme à regret l'air délicieux de la riva, cette atmosphère si calme, ce ciel si pur, cette mer si tranquille..... Nous fûmes réveillés brusquement, au milieu du premier sommeil, par un épouvantable vacarme; bruit de portes s'ouvrant et se fermant avec violence, fracas de volets entre choqués, grésillements de vitres brisées; on entendait les pas de gens affolés courant dans les corridors de l'hôtel; mais par-dessus tous ces bruits dominait un incessant hurlement, lugubre, terrifiant, formidable, un hurlement de mort fait des voix de mille bêtes féroces. Je me précipitai sur le balcon; pour y rester je dus me cramponner à la balustrade : un ouragan terrible était déchaîné dont le vacarme assourdissait, dont l'impétueuse violence faisait trembler l'hôtel comme une maison de bois. Ce hurlement formidable, c'était la voix de la *bora*.

Il me fut donné d'assister alors à une tempête de bora, terrible entre les plus terribles, une tempête comme je n'en avais jamais vu, comme je n'en reverrai probablement jamais. Les gens de la ville, que nous interrogeâmes le lendemain, nous déclarèrent que Zara avait rarement eu à supporter assaut d'une semblable violence et cependant, dans un pays où le vent souffle pendant 242 jours par an (1), les habitants ont bien le droit d'être quelque peu blasés sur ce phénomène.

Le ciel, si pur et si clair tout à l'heure, devait s'être couvert subitement de sombres nuages, car pas une étoile n'apparaissait; la violence du vent avait éteint toutes les lumières du quai; quand j'arrivai sur mon balcon, j'eus la sensation de l'obscurité absolue, il faisait noir, un noir opaque, matériel, un noir qu'on aurait pu couper en tranches avec un couteau. Je ne connais rien de si terrifiant que la sensation du danger dans l'obscurité; terrifiés, nous

---

1) D'après les observations faites à Zara par le *Dr Menis :*

Moyenne annuelle : 242 jours de vent.
123 — de calme ou variable.
365 jours.

Les 242 jours de vent se répartissent ainsi :

Siroco (Sud-Est)	82 jours.
Bora (Nord-Est)	52 —
Maestro (Nord-Ouest)	28 —
Levant (Est)	22 —
Libeccio (Sud)	16 —
Garbino (Sud-Ouest)	16 —
Tramontane (Nord)	14 —
Ponent (Ouest)	12 —
TOTAL	242 jours.

le fûmes réellement alors. Les yeux ne voyaient rien, rien, rien, par contre les oreilles entendaient trop, les hurlements du vent étaient assourdissants, les vagues mugissaient à nos pieds, et cependant il faisait si noir qu'on ne les voyait pas.

Mais bientôt le tonnerre vint mêler sa voix grave à ce concert de l'Enfer; les éclairs trouèrent l'obscurité et la pluie commença à choir en énormes gouttes. En peu de temps, le noir de tout à l'heure fit place à un magique spectacle, les éclairs se succédèrent avec une telle rapidité, ils se multiplièrent avec une telle profusion que le ciel tout entier apparut embrasé et qu'enfin on put voir quelque chose. Mais ce qu'on vit, bien que grandiose au delà de toute expression, était un tableau d'horreur : l'escadre autrichienne était là devant nos yeux, luttant contre la tempête; les bateaux, chassant sur leurs ancres, s'entremêlaient, risquant à chaque instant de s'entrechoquer irrémédiablement; sous pression, leurs cheminées crachant des flots de fumée noire, leurs ponts couverts de matelots affairés, ils manœuvraient péniblement contre les éléments. On voyait d'énormes cuirassés soulevés à de prodigieuses hauteurs sur la crête de monstrueuses vagues, qui plongeaient ensuite au fond de véritables abîmes et l'on s'attendait sans cesse à ce qu'un de ces mastodontes écrasât dans sa chute l'un des microscopiques torpilleurs qui s'agitaient autour d'eux, dansant sur l'écume comme des bouchons de liège.

La tempête dura jusqu'à l'aube. Elle cessa comme elle avait commencé : tout d'un coup. Subitement le

vent tomba, les nuages disparurent, l'air et la mer redevinrent calmes.

On pourra se faire une idée de la force colossale du vent qui souffla cette nuit par le fait suivant : nous avions laissé notre automobile devant l'hôtel, dans la rue ; la tourmente la poussa, la voiture s'en alla toute seule, mue par ce moteur d'un nouveau genre, et Dieu sait où elle serait allée, — dans la mer probablement, — si le hasard n'avait placé sur sa route un arbre providentiel contre lequel elle vint s'arrêter.

La *bora* est le fléau de la Dalmatie, c'est le monstre qui rugit et qui détruit, qui survient à l'improviste et qui ravage tout dans sa furie de bête malfaisante.

Elle vient du nord-est, c'est la sœur du mistral de Provence ; femme elle est plus fantasque, ses colères sont plus brusques, plus imprévues, mais moins longues.

La *bora* naît à la suite d'une brutale rupture d'équilibre entre deux couches d'air de densité différente. On me dira que c'est là l'explication de tous les vents ; oui, mais pour la bora le phénomène est d'un particularisme vraiment curieux. On sait que l'Adriatique est bordée par une longue ligne de montagnes abruptes derrière lesquelles s'étendent de hauts plateaux : l'Adriatique est un gouffre qui s'ouvre au pied d'une haute muraille. Quand l'atmosphère est calme, l'air qui séjourne sur les montagnes se refroidit peu à peu ; il arrive un moment où cet air, devenu de plus en plus lourd à mesure qu'il se

refroidissait, et dont la masse s'accroissait sans cesse, surplombe au-dessus du gouffre; au moindre souffle un véritable écroulement se produit : toute la masse bascule du sommet des montagnes et tombe brusquement dans l'abîme où l'air surchauffé et plus léger qui s'y trouvait n'oppose aucun obstacle. Un écroulement d'air, telle est la bora. On comprend comment il se fait que ce terrible vent naisse et meure aussi subitement : c'est un vase qu'on viderait d'un seul coup. On comprend aussi pourquoi il peut faire d'aussi grands ravages et aussi pourquoi son souffle est toujours glacé (1).

Un dicton populaire prétend que la bora naît près de Fiume, qu'elle atteint son plus haut degré de violence dans la région de Zengg et qu'elle retourne mourir dans le golfe de Trieste : *A Fiume la nasce, a Segna la fiorisce ed a Trieste la crepa*. Ce dicton — comme tous les dictons — est d'une justesse fort contestable. Le *fléau de la Dalmatie* souffle avec son entière violence dans tout le nord de la province, il va même exercer sa rage dans le sud, jusqu'à Raguse, et même jusqu'en Bosnie et en Albanie (2).

La violence de ce vent est telle qu'il balaie et jette au loin les pierres, renverse les bêtes et les gens, arrache les fenêtres des maisons, brise les arbres les plus forts et sur mer soulève les vagues à des hau-

(1) Dr Henri NOE, *Du Danube à l'Adriatique*, Zurich.
(2) Géza KENEDI et Guillaume GERLAI, *Du Danube au Quarnero*, Zurich.

teurs prodigieuses (1). Nous avons vu ses dévastations dans les forêts du Vélébit. Sur la côte, toutes les pentes qui regardent le nord-est sont nues et infertiles à cause de son souffle mortel. Dans certaines régions du Karst on munit les facteurs de crampons de fer avec lesquels ils s'accrochent aux rochers pour ne pas être enlevés par la bora, et malgré cela il arrive souvent que des villages restent entièrement isolés pendant plusieurs jours, le vent interdisant toute circulation (2). Enfin l'on m'assura qu'il y a quelques années un train entier fut jeté hors de la voie par ce terrible fléau.



Le lendemain matin le ciel était souriant, le soleil chauffait comme d'habitude et seuls quelques nuages, longues bandes floconneuses et blanches qui filaient rapidement, rappelaient l'orage de la nuit. L'escadre autrichienne était partie de bon matin, fuyant cette terre où elle avait eu si peur de se briser.

Si la Riva Nuova fait voir Zara sous un aspect tout moderne, il n'en est pas de même du reste de la ville. Partout ailleurs Zara apparaît comme une cité vétuste, figée dans une attitude vénitienne.

La capitale de la Dalmatie n'a d'importance qu'au point de vue administratif; elle est fort peu

(1) Géza Kenedi et Guillaume Gerlai, *Du Danube au Quarnero*, Zurich.

(2) *Ibid.*

peuplée (1), n'a pas d'industrie, son commerce est restreint. Le port de la *Riva Vecchia* n'abrite plus que quelques modestes barques de pêcheurs, alors que jadis de nombreuses galères, venant d'Orient, y provoquaient une intense animation. Au temps de la domination de Venise, Zara était riche, ses négociants étendaient leur commerce sur toute la Méditerranée, ses principales familles étalaient un luxe tout vénitien. Aujourd'hui, sous l'Autriche, c'est la capitale morte d'un pays mort.

Parlant de la Dalmatie, Marmont écrivait ces lignes : « Si ce pays devient l'objet de soins particuliers il pourra atteindre une grande prospérité (2). » Quel cruel reproche que cette affirmation du brillant administrateur atteignant l'Autriche après plus de cent années! A chaque pas, à mesure que nous avancerons, nous verrons dans quel état d'abandon le gouvernement de Vienne semble vouloir tenir comme à dessein la Dalmatie.

Autrefois, Venise aussi maintenait soigneusement les Dalmates dans leur état de demi-barbarie; elle avait besoin des côtes de la Dalmatie pour assurer son hégémonie maritime, elle avait besoin des Dalmates pour se faire des soldats (3) et ne se souciait pas d'enrichir ni de civiliser des peuples qui riches n'auraient plus voulu servir, ni civilisés lui obéir.

---

(1) Zara comptait 36 600 habitants au recensement de 1910. Mais dans ce chiffre sont compris les habitants des faubourgs; la population de la ville proprement dite atteint tout au plus 20 000 habitants.

(2) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, Paris, 1857.

(3) Les soldats que Venise tirait de Dalmatie étaient connus sous le nom d'*esclavons (schiavoni)*.

Il faut bien avouer que, si l'Autriche paraît faire preuve d'une coupable négligence vis-à-vis de la Dalmatie, les gens de ce pays ne se montrèrent jamais impatients de goûter aux bienfaits de la civilisation moderne. Il semble que l'âme dalmate est foncièrement hostile à toute innovation, les Vénitiens le savaient et en profitaient, les Français s'en aperçurent à leurs dépens et les Autrichiens laissent faire pour ne pas déplaire à la Hongrie. On pourrait donner mille exemples de l'horreur du changement qu'ont nos braves Dalmates; je me bornerai à citer un fait caractéristique. En 1798, un industriel — étranger très certainement — demanda aux pouvoirs publics l'autorisation de construire des moulins à vent en Dalmatie; s'il est une contrée où les moulins à vent doivent réussir, c'est assurément celle-ci. Les autorités locales furent unanimes pour refuser l'autorisation sollicitée : n'avait-on pas assez des moulins à eau? Quel besoin avait-on de changer (1)?

L'âme dalmate est admirablement peinte par ce proverbe indigène : *Quand le Dalmate a faim, il croit qu'il ne se rassasiera jamais, et quand il est rassasié, alors il croit qu'il n'aura jamais faim.*



Le marché n'est qu'à quelques pas de la Riva Nuova, et pourtant on a déjà sauté du décor mo-

(1) Abbé Paul PISANI, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris, 1893.

derne dans le cadre antique où se meuvent les Dalmates... les Dalmates restés volontairement antiques eux aussi, vêtus de leurs vieux costumes, cramponnés à leurs coutumes du moyen âge. Là, sur une place étroite (1), — n'oublions pas qu'ici tout est petit, — la foule indigène remue parmi les éventaires; les paysans y ont apporté les fruits et les légumes de la plaine zaratique, les pêcheurs y étalent sous les yeux des chalands les *fruits de la mer,* poissons et coquillages, les célèbres huîtres de la mer de Novigrad et les écrevisses, plus célèbres encore, de la mer de Karin. Au centre du carrefour, une colonne corinthienne, surmontée d'un lion ébréché, porte quelques restes des chaînes auxquelles on attachait jadis les banqueroutiers frauduleux avant de les marquer au fer rouge.

Zara renferme des quantités de monuments archéologiques, souvenirs de ses splendeurs successives. Cette ville ne fait-elle pas remonter ses origines jusqu'à mille ans avant l'ère chrétienne? Ne prétend-elle pas avoir été la capitale de l'antique Liburnie? Elle fut en tout cas cité romaine importante (2), et sous Venise capitale encore, résidence du provéditeur, cette espèce de vice-roi, cette manière de doge qui exerçait un pouvoir presque absolu et qui déployait un faste éblouissant, digne de la Sérénissime République qu'il représentait.

Le plus curieux des monuments anciens de Zara

---

(1) *Piazza delle Erbe.*
(2) La *Zader* ou *Jader* des Romains.

est, sans contredit, l'*église de Saint-Donat,* tant par elle-même que parce qu'on en a fait un musée archéologique.

Saint-Donat fut construite au commencement du neuvième siècle par Donat, évêque de Zara. C'est un des rares exemplaires de ces basiliques en forme de rotonde, des premiers siècles du christianisme, dont le type le plus parfait est représenté, je crois, par San Vitale de Ravenne (1). Cette rotonde était couverte par une coupole, aujourd'hui ruinée et remplacée par une toiture en bois. L'église est toute petite (2), elle est entièrement faite des débris de monuments plus anciens dont les sculptures disparates produisent un curieux effet; on sent que les chrétiens qui l'érigèrent ne disposaient encore que de bien modestes ressources; ils parvinrent cependant à créer un monument d'un caractère artistique indiscutable. Donat construisit sa cathédrale sur le pavé romain de l'ancienne *Jader,* pavé qui forme encore aujourd'hui le sol à l'intérieur du monument; il tira ses matériaux de deux carrières qui présentaient cette particularité merveilleuse que les pierres y étaient toutes taillées et toutes sculptées; ces carrières étaient deux villes romaines en ruines : *Jader,* qui avait occupé l'emplacement de la ville actuelle,

(1) L'église San Vitale, à Ravenne, date du sixième siècle. Un autre type remarquable du genre est le Dôme d'Aix-la-Chapelle qui est, comme Saint-Donat de Zara, du neuvième siècle. Il est fort probable que les rotondes d'Aix-la-Chapelle et de Zara furent copiées sur San Vitale de Ravenne.

(2) Elle est formée par une rotonde unique qui mesure 27 mètres de hauteur et qui a un diamètre de 22 mètres.

et *Nona,* dont on retrouve encore quelques vestiges dans la campagne voisine. On peut dire que toutes les pierres composant l'édifice furent taillées et travaillées par les Romains. Il est curieux de voir avec quelle superbe indifférence les chrétiens disposèrent les débris architectoniques des anciens temples païens pour construire leur église : on voit apparaître çà et là dans les murs de la basilique des morceaux d'autres édifices, plinthes, corniches, architraves dont le temps n'a pu calmer la surprise de se trouver à des places si imprévues. Les pilastres ont pour assises des fûts cannelés d'antiques colonnes qu'on a placés non pas droits, mais couchés côte à côte et qui font l'effet d'engrenages en prise. La rotonde est formée par une colonnade circulaire composée de six pilastres et de deux colonnes antiques en marbre cipolin. *Saint-Donat* fut pendant longtemps la cathédrale de Zara, l'évêque Donat y avait déposé les reliques de sainte Anastasie qu'il avait rapportées de Byzance; il y fut lui-même inhumé. Elle fut désaffectée en 1798, servit de magasin militaire, puis d'entrepôt privé, enfin, depuis 1877, on en a fait un musée archéologique où l'on voit de nombreux documents des civilisations gréco-illyrique, romaine, longobarde, serbe et vénitienne.

La ville renferme plusieurs autres églises, anciennes et fort curieuses.

La cathédrale, basilique romano-byzantine à trois nefs, dont l'intérieur rappelle un peu Saint-Apollinaire de Ravenne; elle date du treizième

siècle. Sa façade, ornée de nombreuses colonnettes, avec un beau portail roman surmonté d'une grande rosace, est dans le goût des églises de Pise, de Sienne et de Lucques. Elle renferme un remarquable autel du quatorzième siècle, des fresques du treizième, de belles stalles vénitiennes et un baptistère gothique qui remonterait au huitième siècle.

Sainte-Marie, petite église de style renaissance qui renferme une assez riche collection de tableaux, parmi lesquels une toile de Palma l'Ancien. *Saint-Siméon,* église romane avec plafond, qui abrite la sépulture du saint dont on lui a donné le nom. Enfin *Saint-François,* où l'on admire un fameux crucifix byzantin du neuvième siècle.



La *Piazza dei Signori* est une véritable place de Venise, couverte de larges dalles polies par de successives générations, entourée de vieilles petites maisons qu'on croirait extraites d'un *rio* et de palais qui semblent venir en droite ligne des bords d'un canal de la cité des lagunes, avec sa *Tour de l'Horloge,* son élégante *loggia* italienne, œuvre de l'immortel Sanmicheli, et son vieux *palais public,* aujourd'hui hôtel de ville, *rathaus* ou *municipio.*

Tout est ici réminiscence de la ville des doges; n'était l'absence des canaux, Zara serait Venise, et cependant cité aquatique quand même, entièrement entourée par l'eau.

Quelle force avaient-ils donc ces Vénitiens pour avoir pu façonner cette ville si pareillement à la leur? L'âme de Venise s'était infusée dans Zara, on sent qu'elle avait pénétré les hommes et les choses, jusqu'au cœur des moellons. Les Français sont venus, puis les Autrichiens, mais Zara est restée vénitienne : le lion de Saint-Marc plane toujours sur la ville, qu'il couvre de l'ombre de ses ailes largement éployées.

Dans l'étroitesse des petites rues, toujours dans l'ombre, toujours agréablement fraîches, on aime à flâner en regardant les types divers de gens, croisés au hasard, et les petites boutiques obscures où l'on vend de tout, mais surtout du *marasquin*, la fameuse liqueur dalmate, onctueuse et parfumée, qu'on fait avec de petites cerises sauvages, pour laquelle Zara jouit d'une véritable célébrité et dont elle tire le plus clair des revenus de son commerce actuel. L'une de ces rues aboutit soudain, après l'orbe d'une arcade basse, en plein soleil, sur un quai, au bord de la mer. Ce quai est la *Riva Vecchia*, l'arc, celui de la *Porta Marina* que surmonte l'inévitable lion ailé. Au temps de l'ancienne Zara, de la Zara prospère, c'est là que venaient s'amarrer les vaisseaux vénitiens, là que, sur des tapis de velours, de pourpre et d'or, débarquaient le provéditeur et le capitaine de la mer. Aujourd'hui, on voit quelques barques de pêcheurs et quelques bateaux lourds d'où l'on décharge des tuiles et des briques.

Le vieux port de Zara, aujourd'hui solitaire et

triste (1), ressemble à l'estuaire de quelque fleuve. C'est, en réalité, le large canal qui sépare la ville de la terre ferme. Il s'allonge entre la Riva Vecchia et la rive continentale où se sont établis les faubourgs de *Barcagno* et de *Cereria,* aux maisons éparses parmi les oliviers gris.

Un endroit fort curieux est certes cette partie de la ville, voisine du vieux port, qui n'est plus séparée du continent que par le mince fossé, prétexte à pont-levis, qui serpente devant la Porte de Terre. Là, contre les remparts de Sanmicheli (2), au bas des verts ombrages du jardin public, s'ouvre la pittoresque perspective de la *Piazza della Colonna.* Ce lieu doit son nom à une grande colonne cannelée qui s'érige en son centre, colonne sœur de celle que nous vîmes tout à l'heure sur la place du Marché (3). Le sous-sol de la place est formé par une vaste citerne, œuvre encore de Sanmicheli, ce rival de Michel-Ange dont nous trouverons les ouvrages dans la plupart des villes dalmates, et l'on voit les cinq bouches par lesquelles on puisait l'eau de pluie, les cinq puits aux margelles élégamment sculptées, les *Cinque Pozzi* exactement semblables à ceux qui se trouvent au milieu de maintes places de Venise.

C'est à l'un des angles de la *piazza* qu'on voit se dresser dans l'air cette grosse tour à cinq faces, fruste, trapue, la *Torre del Bovo d'Antona,* qui

---

(1) Il n'est accessible qu'aux bateaux de faible tonnage. Les steamers accostent au môle situé sur la *Riva Nuova.*

(2) Zara fut fortifiée par Sanmicheli.

(3) Ces deux colonnes proviennent d'un ancien temple romain.

s'aperçoit de loin dominant Zara. Voulez-vous que nous montions au sommet de la tour? On y jouit d'une vue adorable. Sous nos pieds se déroule le panorama de la ville insulaire, des toits et des toits, des toits rouges ou noirs, irréguliers, diversement inclinés, séparés par de petites rues, si étroites qu'on les distingue à peine, écartelés de places, dominés par la masse des églises et par leurs campaniles carrés. Zara se découpe ainsi dans ses détails et l'on embrasse toute la petite cité dans son île, rectangle de maisons de toutes parts environné par la mer bleue.



Quittant Zara, on remonte le chemin du Vélébit pendant quelques kilomètres, jusqu'à *Demonico :* là, on prend à droite la direction de *Scardona*.

Cette nouvelle route est assez bonne; c'est une œuvre française, elle fut construite par les soldats de Napoléon. Elle est bordée sur la droite par une longue ligne de collines peu élevées, arides, qui forment comme un interminable rempart masquant la mer; à gauche, au contraire, des champs de maïs s'étendent infiniment, marée verte oscillant au souffle de la brise. La chaîne du Vélébit, derrière nous se dresse comme une muraille formidable, droite et polie, aux parois de laquelle il semble impossible que nous ayons pu descendre.

Il paraît que nous passons très près des ruines de l'antique *Asseria;* mais nos yeux interrogent en vain

ZARA. — HOTEL DE VILLE



PONTI DI BRIBIR. — DALMATES

ces amas de roches brunes capricieusement édifiées, rochers en forme de ruines ou ruines en forme de rochers, impossible de préciser, en tout cas ruines insignifiantes et bien près d'être retournées au néant.

Un vieux château s'élève solitaire sur un monticule entre la route et la mer, jadis inquiète sentinelle qui guettait l'apparition du Turc ou de l'Uscoque sur l'Adriatique.

Nous croisons des charrettes traînées par de petits chevaux vifs, à l'œil intelligent, qui conduisent de grands paysans à l'air idiot. Comme il y a des pays où la Providence fait donc mal les choses! Il me semble qu'ici il eût été bien plus rationnel que les charretiers idiots fussent conduits par les chevaux intelligents.

Après avoir traversé *Benkovac,* qu'un auteur autrichien admire parce qu'elle se compose de soixante-douze maisons (1) et qui nous fit l'effet d'une misérable bourgade, nous nous trouvâmes au milieu d'une campagne où abondaient les vignobles; il paraît que ces coteaux produisent l'un des crus les plus renommés de la Dalmatie.

Mais aux vignobles succèdent bientôt d'immenses champs où l'on ne cultive plus que des cailloux. On peut dire que cette culture est celle qu'on rencontre le plus fréquemment en ce pays, d'où je conclus que les cailloux constituent la principale richesse de la Dalmatie.

---

(1) Reinhard E. PETERMANN, *Guide en Dalmatie.*

A mesure que nous avançons dans le sud nous voyons les costumes indigènes se faire de plus en plus caractéristiques, de plus en plus curieux. Les paysans passent nombreux sur cette route, par groupes ou isolés. Des femmes en théories gracieuses, pittoresques et babillardes; elles portent des robes blanches ou crème, en drap, droites comme des sacs, souvent fendues sur les côtés comme des chasubles : serait-ce la *dalmatique?* Les broderies abondent, surchargeant le costume d'un véritable poids, ornant jusqu'au tablier d'étoffe brune. Elles ont les reins serrés par de larges ceintures de cuir constellées de broderies et de perles, qui leur donnent des allures rigides, des airs hiératiques. Une minuscule toque rouge, crânement inclinée sur l'oreille, leur fait un air coquet, bien femme, qu'accentue encore leur manière d'arranger leurs cheveux, noirs ou blonds, en larges bandeaux plats collés sur les tempes et tressés en nattes qui tombent entre les épaules. Elles portent des monnaies de cuivre ou d'argent en rangs multiples, autour du cou, sur les épaules et dans les cheveux. En somme les femmes dalmates sont fort gracieuses en leurs atours nationaux; malheureusement, il faut les admirer au repos; dès qu'elles marchent, les bottes de gros drap dont elles s'entourent les jambes leur font des pattes énormes, alourdissent leur démarche et leur impriment un cachet d'ours en promenade!

Les hommes, eux, sont de grands diables rouges. Vestes rouges, pantalons blancs, toques rouges.

Ah! cette petite calotte, si plate, si exiguë qu'elle ne peut tenir toute seule sur la tête et qu'on doit la fixer au moyen d'un élastique passant derrière l'oreille, si petite qu'elle ne recouvre même pas la place de la tonsure. Les Dalmates portent fièrement sur le côté du crâne, — je ne puis dire sur l'oreille, car, vu ses petites dimensions, elle en est encore fort éloignée, — leur coiffure nationale, la plus petite coiffure que j'aie jamais vue, un vrai chapeau de clown, sans bordure, admirable outil pour se protéger contre les rayons du soleil, et l'on sait si le soleil est ici prodigue de ses rayons.

A mesure qu'on approche de *Scardona,* l'aspect du pays se modifie, se peuple d'arbres, on roule dans les taillis de chênes, petits et touffus. Des cochons hirsutes grognent dans les fossés. Des ânes passent, gris souris, propres, luisants, qui semblent de gros rats; ils ont l'air malin avec leurs oreilles penchées.

Voici une bifurcation. Nous sommes à *Ponti di Bribir,* les fameux ponts qui, durant tout le moyen âge, jouèrent un rôle stratégique si important que les féodaux s'en disputèrent sans cesse la possession; c'est à la fois un multiple carrefour et une frontière naturelle dont les ponts forment autant de clefs.

Là, sur la gauche, on voit se détacher la route de *Kistanje,* par laquelle nous vînmes repasser il y a quatre années, alors qu'après de vaines tentatives, nous avions dû renoncer à franchir la Krka, à *Scardona,* et que nous fûmes contraints de faire un

long crochet par *Dernis* pour pouvoir atteindre *Sebenico* (1).

La route de *Scardona* se sépare du carrefour par un brusque virage sur la droite. Elle monte et descend parmi les ravins entre des mamelons arrondis que couvrent les bois de chênes, puis elle descend enfin sur *Scardona* qui se cache dans une crevasse au fond du profond ravin où coule la *Krka*.



Scardona est une des plus anciennes villes de la Dalmatie; importante et florissante au temps des Romains, puis au moyen âge, les Turcs la ruinèrent comme tant d'autres villes, hélas! Ruinée, elle nous parut l'être toujours; ses maisons délabrées et sales, ses habitants misérables nous firent chaque fois une bien pénible impression. Elle est triste et sans animation, bien que point de départ des touristes qui viennent visiter les célèbres chutes de la

---

(1) Après *Scardona* il n'y a point de pont sur la *Krka;* on doit traverser sur un bac son cours large et profond. Il peut se faire, soit pendant une crue, soit au contraire quand les eaux sont trop basses, en tout cas lorsque par suite du niveau du fleuve l'écart entre le plancher du bac et le rebord de la route est trop grand, qu'on ne puisse charger une automobile sur le bateau très rudimentaire affecté à ce service; alors, pour pouvoir rejoindre *Sebenico*, il faut se résigner à revenir en arrière jusqu'à la bifurcation de *Ponti di Bribir*, y prendre la route qui remonte sur *Kistanje* et la suivre jusque vers *Djevrske* où l'on trouve, sur la droite, une autre route qui ramène à la vallée de la *Krka* et qui franchit le fleuve sur un pont au-dessus de la septième cataracte, dite de *Roncislap*. De ce point on gagne rapidement *Dernis* en parcourant une plaine aride du Karst; et de Dernis on rejoint Sebenico.

Krka; à vrai dire, ces touristes sont encore peu nombreux!

Cette ville fut le foyer des insurrections contre les Français lorsque la Dalmatie était province du premier Empire. Après maints soulèvements, Napoléon Ier la condamna à être détruite de fond en comble, mais cette peine fut par la suite commuée en une amende de rachat de 100 000 francs (1). Il faut croire qu'on y put trouver pareille somme, puisque Scardona ne fut pas détruite.

Quand on a dépassé les dernières maisons, on aperçoit soudain la *Krka* dont le cours uni scintille comme un miroir gigantesque. Les eaux affleurent des rives couvertes de gazon vert et d'herbes aquatiques; de part et d'autre, des collines de pierres nues forment repoussoir, faisant ressortir avec plus de force encore la fraîcheur et la verdure de ces lieux. Lac ou bras de mer si l'on veut, mais rivière non; on ne peut s'imaginer qu'on a devant soi un cours d'eau à voir cette grande étendue tranquille, sans courant, et qui paraît sans issue. Voilà le deuxième échantillon de ces si singulières rivières dalmates qui ne ressemblent pas à des rivières, qui ne ressemblent à rien de ce qui est classé en géographie, qui auraient besoin d'un nom spécial qui n'a pas encore été inventé.

La *Krka* — au nom si rugueux pour des gosiers latins — est ou paraît être une succession de lacs, dont quelques-uns fort larges, qui se font suite

(1) Abbé Paul PISANI, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, p. 328.

d'étages en étages, chaque étage étant séparé de son voisin par une chute.

Les *chutes de la Krka* sont justement renommées, elles se rangent au nombre des principales curiosités de ce pays de curiosités qu'est la Dalmatie. Elles sont au nombre de sept, si l'on ne compte que celles qui se succèdent dans son cours moyen, et de huit, si l'on ajoute celle (1) de sa source (2) : fleuve acrobate qui naît dans une cabriole !

Ce récit n'étant qu'une esquisse rapide, il ne m'appartient pas de faire une description méticuleuse de ce fleuve singulier et de son ravin encaissé, entremêlé de lacs et de cataractes (3). Je ne parlerai que des deux dernières chutes, qui sont les plus belles et dont l'accès est le plus facile aux touristes.

Imaginez-vous un noir défilé fait de rochers énormes qui se chevauchent dans un désordre gi-

---

(1) *Chute de Topolje* (1re chute).

(2) La *Krka* prend naissance près de *Knin,* au pied du *mont Dinara* (1 831 mètres), en un petit ruisseau qui s'appelle alors le *Krkic,* autre nom à la consonnance bizarre.

(3) Voici l'ordre de succession des chutes en suivant le fil de l'eau :

Chute de Bilusic (2e chute), haute de 16 mètres, à la sortie du *lac de Marasovic.*

Chutes de Coric (3e chute), hautes de 20 mètres, un peu après le *lac de Bijelober.*

Chutes de Manojlovac (4e chute), 62 mètres.

Chute de Sondovjel (5e chute), 12 mètres.

Chute de Miljecka (6e chute).

Chute de Roncislap (7e chute), 15 mètres, à partir de laquelle la rivière s'élargissant et se resserrant forme une série de lacs.

Chutes de Scardona (8e chute), hauteur 40 mètres, largeur 150 mètres, après lesquelles la rivière, parvenue au niveau de la mer, s'évase encore en plusieurs lacs.

gantesque, qui semblent amoncelés comme à la suite d'un brusque cataclysme, une gorge profonde où bouillonnent des eaux furieuses en un éternel grondement, un paysage d'enfer, un cadre fait pour y disposer une histoire de brigands. C'est à cet endroit sinistre que la route de *Zara* à *Dernis* traverse la vallée de la *Krka ;* on la voit descendre, s'accrochant au revers dénudé, puis s'engager sur un pont téméraire que les Turcs construisirent jadis dans ces lieux si dignes de leur terrible mémoire. De l'autre côté du pont, avant que la route ne remonte la pente, une auberge se tient, moitié dissimulée, en embuscade, seule maison dans la gorge déserte ; il y a quatre ans nous nous arrêtâmes à cette auberge louche pour y demander de l'eau, elle était remplie de figures patibulaires que les ombres de la nuit tombante rendaient plus patibulaires encore. Mais là, presque sous le pont, la masse des eaux se précipite avec un assourdissant fracas, au fond d'un gouffre qui apparaît tout blanc d'écume, c'est la septième cataracte, *la chute de Roncislap,* dont aucune parole, aucun mot, ne peut définir l'infernale sauvagerie.

Touristes qui visiterez la Dalmatie, allez voir la chute de Roncislap! Et, poussant au delà, vous pourrez passer par *Dernis,* l'ancienne cité des Turcs, où l'on voit encore un de leurs minarets branlant, mais pour l'amour de vos épidermes, ne vous y arrêtez pas trop, et surtout n'y passez pas la nuit, car si les Turcs n'y sont plus, leurs punaises y sont restées, elles ont conservé leurs sanguinaires instincts!

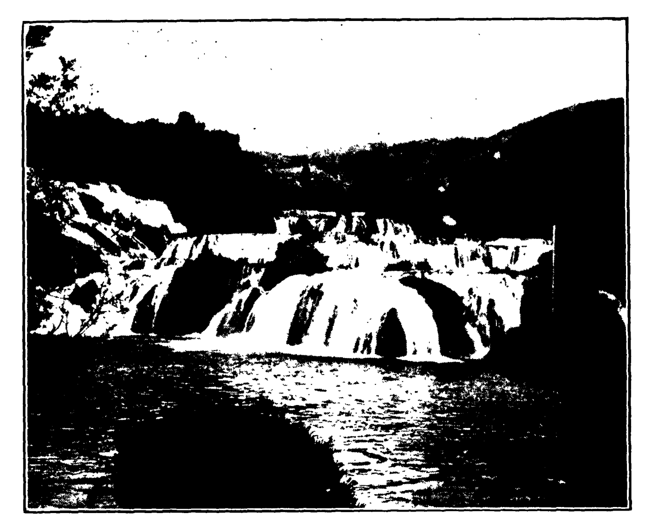
Redescendant au sud, une bonne route vous conduira à *Sebenico.*

Les *chutes de Scardona,* huitième et dernière cataracte, sont éloignées de plusieurs kilomètres de la ville dont elles portent le nom. Les touristes qui viennent de Sebenico pour les voir sont obligés de prendre un bateau à Scardona et de remonter le fleuve jusqu'au pied des chutes. De rudes Dalmates, en veste rouge et petite calotte, font le service de bateliers et rament vigoureusement sans s'inquiéter des terribles rayons que le soleil déverse sur leurs peaux brunies; mais si ces indigènes ne craignent point le Phébus de leur pays, j'ai peur que vous ne risquiez de vous trouver incommodés par les traits de feu qu'il répand à profusion sur le vaste miroir de la *Krka* et que le miroir obéissant renvoie sur ceux qui parcourent sa surface. J'en fis une fois l'expérience et le résultat fut une sérieuse insolation. Un petit chemin, qui se détache de la route de *Sebenico* à l'embarcadère du bac, permet aux autos d'arriver jusqu'aux chutes en suivant le bord de la rivière. Ce chemin, très mauvais, très étroit, domine généralement de plusieurs mètres le niveau de l'eau et permet d'admirer beaucoup plus agréablement qu'on ne peut le faire en bateau le très beau spectacle que forme la Krka depuis Scardona jusqu'aux chutes (1).

Ainsi que nous l'avons déjà vu pour la Zermanja,

---

(1) On pourra facilement faire faire demi-tour à l'automobile dans une petite prairie située auprès des chutes.



SCARDONA — CHUTE DE LA KRKA



ROUTE DALMATE

la Krka coule dans un ravin profondément creusé au milieu d'une contrée infertile. La vie du pays semble s'être réfugiée auprès des eaux bienfaisantes; au fond du val ce n'est que verdure d'où s'échappe un éternel concert d'oiseaux et d'insectes. Nous ne sommes plus ici dans le décor d'enfer de la chute de Roncislap, la Krka s'est faite souriante et douce, ses eaux d'émeraude sont désormais tranquilles, elles ont atteint le niveau de la mer. On ne perçoit pas le moindre courant : un lac, c'est un lac sur lequel des quantités de barques à voiles sont arrêtées, occupées à diverses besognes, les unes pêchant activement dans ces eaux abondamment poissonneuses, d'autres fouillant le fond pour en tirer un sable fin et doré; à la tombée de la nuit, toutes, orientant leurs voiles, s'en iront à Sebenico porter le fruit de leurs travaux.

De temps en temps, avec un grand bruit d'ailes, un héron s'élance vers le ciel comme une flèche; des canards surviennent, en bandes triangulaires, et s'abattent brutalement sur l'eau. Des mouettes au vol gracieux pêchent sans lignes ni filets, narguant les équipages des barques, et parfois un martin-pêcheur fend l'air en scintillant comme un diamant ailé.

Après un coude brusque du fleuve, au loin apparaissent les cataractes, toutes blanches d'écume. A mesure qu'on approche, l'œil a tout loisir pour se repaître de l'admirable décor qui se déploie dans la vallée élargie, et peu à peu un vague bruissement s'entend, qui va croissant par degrés et qui res-

semble au bruit du tonnerre lorsqu'on arrive au pied des chutes.

La vallée est barrée par une quadruple rangée de cascades superposées ; les eaux, dont la masse est considérable, se précipitent de plus de quarante mètres de hauteur sur des gradins qui forment un colossal escalier liquide. Chaque gradin se subdivise lui-même en plusieurs cascades accolées qui vont s'épanouissant au-dessus des chutes inférieures et qu'on peut assez justement comparer à autant d'éventails renversés. De ce merveilleux château d'eau on voit se dégager un nuage de poussière liquide où se jouent les chatoyantes couleurs d'un éternel arc-en-ciel.

On ne peut manquer d'être vivement frappé par le contraste qu'il y a entre l'animation désordonnée et bruyante des chutes et la silencieuse tranquillité du cours de la Krka qui s'étale ensuite en lac immobile. Et quel autre contraste que celui de cette fête de l'eau et de la verdure dans ce pays de la sécheresse et de l'aridité.



J'ai dit que la route de *Scardona* à *Sebenico* franchit la *Krka,* auprès de la première de ces deux villes, par le moyen d'un bac. Bien qu'on ait choisi l'endroit le plus resserré pour ce passage, la rivière n'en est pas moins encore très large et surtout extrêmement profonde. Il y a, paraît-il, un projet de pont, mais son établissement coûterait fort cher et

l'Autriche, très économe toutes les fois qu'il s'agit de la Dalmatie, a toujours reculé devant la dépense.

Le bac est un lourd et rudimentaire bateau, sans avant ni arrière, pouvant supporter les plus grosses voitures et que meut une équipe de passeurs.

Dès l'autre rive la route monte en serpentant sur les flancs du ravin, pentes de graviers arides qui semblent des talus de chemin de fer. On est bientôt revenu au sommet du plateau d'où l'on découvre l'immense épanouissement de la *Krka* dans le *lac Proklian* au delà de Scardona; sur sa surface lisse, de grandes voiles glissaient se dirigeant vers l'estuaire, du côté de *Sebenico*.

On roule longtemps sur des plateaux complètement déserts, où l'on rejoint la route venant de *Dernis,* puis on se met à descendre. La mer surgit et, tout au bas de la côte Sebenico (1) s'allonge au bord du long goulot de la *Krka* réapparue.

Je me rappellerai toujours le succès de curiosité que nous avions obtenu auprès des habitants de cette ville, la première fois que nous y vînmes : notre auto était la première voiture sans chevaux qu'un destin propice amenait parmi eux, aussi quels yeux, que la surprise ouvrait démesurément, quels airs ébahis et quelle bousculade pour voir de plus près ces êtres extraordinaires en leur plus extraordinaire véhicule! Nous avions traversé toute la ville dans la double haie d'une foule compacte aux cous tendus vers nous.

---

(1) De *Zara* à *Sebenico,* par *Scardona,* 94 kilomètres de bonnes routes.

Cette fois, notre entrée fut moins triomphale ; le concours de la population, quoique encore fort respectable, fut infiniment moins important, ces gens se sont vite blasés, ce à quoi nous reconnûmes que les Dalmates avaient monté d'un degré à l'échelle de la civilisation.



L'*Hôtel de la Ville,* où nous avions choisi notre gîte, n'est point une auberge indigène, les chambres y sont propres, la cuisine et la cave excellentes. Il est situé sur le port, devant un assez large quai où viennent s'amarrer les vapeurs qui parcourent l'Adriatique.

Sebenico est un important port dalmate, situé non pas sur la mer elle-même, mais dans l'estuaire de la *Krka* qui forme une rade où des escadres évolueraient à l'aise. Les navires sont merveilleusement à l'abri des tempêtes au milieu de ce grand lac, ils y seraient aussi très en sûreté en temps de guerre, car il débouche dans l'Adriatique par l'unique et étroit *canal de San Antonio,* derrière le rideau des îles, nombreuses, pressées, enchevêtrées, formant avec les multiples canaux qui les séparent comme un formidable rempart percé de meurtrières. Cette excellente position stratégique a fait que, dit-on, l'Autriche songerait à y créer un port de guerre (1). Il me

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, l'Autriche a, en effet, décidé d'établir une base navale à Sebenico.

semble cependant que celui-ci serait par trop protégé, l'excès étant nuisible en tout, et que les flottes qu'il renfermerait pourraient y être aisément *embouteillées* en obstruant le canal de San Antonio.

Venise, habile en toutes choses de la mer, avait parfaitement utilisé l'heureuse position de Sebenico. Elle avait chargé Sanmicheli — toujours Sanmicheli — d'assurer la défense de ce port où elle réunissait en toute sécurité et ses galères guerrières et ses navires de commerce. Sur un étroit îlot commandant l'estuaire de la Krka, l'immortel architecte avait accumulé de formidables ouvrages, — qui sont encore debout, massifs et puissants (1). Du côté de la terre, il entoura la ville de solides murailles et la couronna des forts *Sainte-Anne* (2), *Saint-Jean* et du *Baron* (3), aux pieds desquels on la voit toujours accroupie.

Sebenico est l'une des plus importantes villes de la Dalmatie. Oh! cela ne veut pas dire qu'elle possède un nombre bien élevé d'habitants (4), tout est relatif, car les grandes villes de ce sauvage pays atteignent tout au plus au niveau de nos sous-préfectures.

Ville faite d'archaïques maisons et de rues médiévales. Ruelles aux dalles polies, emplies d'ombre et de mystère; raidillons qui se transforment souvent

---

(1) C'est le *fort de San Nicolo.*

(2) Autrefois appelé *fort Sanmicheli.*

(3) Ainsi nommé en souvenir du baron de Degenfeld qui, en 1647, y soutint une défense demeurée justement célèbre.

(4) Au recensement de 1910 Sebenico comptait 29 548 âmes.

en escaliers glissants. Maisons aux pignons successifs s'étageant à rebours, masquant le ciel ; petites fenêtres trilobées, garnies de sculptures précieuses, de balustrades de fer forgé, de barreaux artistiquement modelés. Échoppes sombres où l'on vend des choses barbares, cuirs tressés, habits rouges, toques dalmates, viandes saignantes, bijoux curieux d'argent ou de cuivre, fruits savoureux de la Krka, raisins, pêches, prunes et figues monstrueuses. Rues sombres et malodorantes mais où règne toujours une opportune fraîcheur !

On ne peut faire un pas dans la cité désuète sans s'extasier devant un morceau de pierre, ou de fer, dont on sent que la forme a obéi, pour le plaisir de nos yeux, à la volonté d'un artiste. Comme ses sœurs dalmates, Sebenico apprit à aimer les arts sous la tutelle de Venise. Avec ses petites maisons sculptées au beau temps des Doges, elle nous est aujourd'hui un véritable musée.

La gloire de Sebenico est dans sa *cathédrale,* édifiée entre les quinzième et seizième siècles, à l'époque de transition entre le gothique oriental de Venise et le style de la Renaissance, monument d'une adorable élégance, fouillis de sculptures, floraison de pierres. Sa nef qui s'arrondit en une si gracieuse voûte est couronnée par une haute coupole, hardie et harmonieuse, qui est, dit-on, unique en son genre.

Contrastant avec le désordre de la vieille ville, la *Marina,* le quartier du port, aligne ses maisons neuves et régulières, et s'éclaire à la lumière électrique.



Au sortir de Sebenico, la route s'allonge dans une campagne à demi sauvage.

Parfois, au ras de l'horizon, l'on aperçoit la mer parsemée d'îles et d'îlots qui se découpent crûment dans une auréole de lumière rousse.

Ces îles dalmates, il y en a plus de six cents, petites ou grandes, qui s'alignent, formant comme un cortège le long des côtes de la Croatie et de la Dalmatie. Allongées parallèlement au rivage, pointues, elles ont toutes la forme de montagnes, car elles ne sont que les sommets d'une chaîne engloutie. Malgré leurs airs inhospitaliers elles sont habitées, plus habitées que la côte elle-même. Leur long chapelet s'égrène pendant des centaines de kilomètres et des centaines de kilomètres, produisant une succession de décors imprévus, toujours variés. Tantôt c'est un grêle campanile qui, de la croupe de l'une d'elles, s'élance dans l'azur et que l'éloignement fait prendre pour une mince aiguille, tantôt c'est la masse trapue d'un vieux monastère aux murailles ravinées et grises lourdement assis à l'orée d'un vallon, ou sur une colline la bizarre dentelure d'un castel ruiné, et des villages de pêcheurs, taches blanches au bord de l'eau, et même des villes enserrées encore dans leurs murailles séculaires nous disant aujourd'hui l'effroi des temps passés, car ces îles furent le salutaire refuge des populations de ce pays si souvent envahi par les barbares. Tout cela

forme des tableaux que la distance rend infiniment petits, mais que l'irradiant soleil de l'Adriatique baigne d'or.

Aux temps géologiques, le continent illyrique devait être formé par un unique plateau, élevé, surplombant à pic sur la mer Adriatique. Des mouvements plutoniens — dont les dernières ondes agitent encore parfois le pays (1) — disloquèrent violemment ce plateau; les oscillations procédant parallèlement à la côte, il en résulta une série de plissements ou de chaînes de montagnes, au nombre de quatre, parallèles entre elles, parallèles à l'Adriatique.

Le premier plissement, formé par le bord du plateau qui avait basculé dans les flots, a donné naissance à une première chaîne sous-marine, dont les sommets irréguliers, émergeant seuls, forment la ligne des îles, séparées du continent par un large canal, et les unes des autres par de petits canaux, vallée et vallons sous-marins.

Les trois autres plissements ont donné naissance à trois chaînes de montagnes qui suivent fidèlement la mer et qui donnent à la Dalmatie cet aspect si caractéristique sous lequel nos yeux surpris la contemplent.



Ayant quitté Sebenico de bon matin, nous croisions incessamment des indigènes se rendant au

(1) On sait que *Raguse* fut éprouvée par plusieurs tremblements de terre dont l'un, en 1667, détruisit la moitié de la ville. Des mouvements sismiques sont assez fréquemment enregistrés en Dalmatie.

marché. Quels superbes gaillards, ces Dalmates! Grands, bien faits, épaules larges, membres nerveux, démarche élastique, mais la tête un peu petite et le front un peu trop étroit : de beaux animaux. Marmont, qui admirait la beauté et la force du type dalmate, nous explique (1) que, comme chez tous les peuples barbares, — de son temps les indigènes de la Dalmatie n'étaient que des barbares, et aujourd'hui sont-ils bien plus civilisés? — cette beauté, cette haute stature, proviennent du régime auquel est soumise la population, régime de misère et de privations qui fait périr tous les enfants faibles et mal constitués; *chaque génération subit donc une espèce d'épuration obligée qui donne lieu à la production d'une race haute et vigoureuse*.

D'épaisses moustaches barrent leurs faces dures que leurs yeux, luisant sous la broussaille des sourcils touffus, rendent plus dures encore; voilà bien les descendants des farouches *pandours,* de ces soldats cruels, vindicatifs et indisciplinés (2).

Ces beaux échantillons de l'espèce humaine sont des *Slaves* et plus exactement des *Serbes :* la population dalmate appartient, en effet, à la grande famille serbe.

Les Slaves de Dalmatie sont dénommés *Serbo-Croates*. Cette double appellation veut-elle dire que

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse* (liv. X, tome III).

(2) Les *pandours* étaients des soldats dalmates que les Vénitiens avaient organisés en milice chargée de la police du pays. C'étaient des *gendarmes* quelque peu barbares. Nous avons corrompu leur nom pour faire le mot *pandore,* sobriquet des gendarmes français.

c'est un mélange de deux peuples? Un grand nombre d'auteurs veulent que les Dalmates soient plus près des *Serbes* que des *Croates*... Comme ces deux peuples sont frères, cela ne me semble pas avoir une bien grande importance. Ce double nom viendrait plutôt de ce qu'une partie des Dalmates emploie l'alphabet latin comme les Croates et l'autre les caractères cyrilliques à l'instar des Serbes (1). Enfin, ce qui est certain c'est que *Croates, Serbes, Bosniaques, Herzégoviniens, Monténégrins* et *Dalmates* descendent d'une souche slave commune : les *Serbes*.

Je ne voudrais pas déplaire aux Italiens, car il n'est pas de peuple pour lequel je professe une plus grande estime, et cependant je suis obligé de mentionner ici que la Dalmatie est une province essentiellement *slave*. En 1890, sur un total de 521 000 habitants, 501 000 se disaient *Serbo-Croates* et 16 000 seulement *Italiens* (2). Grâce à la vigueur de leur race, les Slaves ont peu à peu assimilé les autres peuplades de la Dalmatie; le mouvement d'absorption progresse toujours : en 1880, la Dalmatie comptait 93 pour 100 de Serbo-Croates, en 1890 la proportion était passée à 96 pour 100 (3), il

(1) On sait que les deux alphabets distinguent aussi deux Églises : les Slaves qui reconnaissent l'Église orthodoxe emploient généralement l'alphabet cyrillique, tandis que ceux qui appartiennent à l'Église romaine écrivent en caractères latins.

(2) Au recensement de 1910 le chiffre total de la population de la Dalmatie a passé de 521 000 à 646 000 habitants.

(3) Bertrand AUERBACH, *les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie*. Paris, 1898.

ne prendra fin que lorsque les Slaves auront tout englouti, qu'ils se trouveront seuls, et ce moment n'est pas éloigné.



On s'est écarté de la mer, son charmant tapis bleu a disparu. Il faut franchir une presqu'île de monts pelés qui représentent le Karst dans ce qu'il a de plus effrayant. Nous voilà encore dans la Dalmatie Pétrée, dans le pays de la désolation, sombres ravins où l'on ne voit que des pierres, rochers farouches, entonnoirs, crevasses; pas une maison, pas un homme, pas un animal, pas de végétation, pas même un brin d'herbe et une chaleur suffocante qui fendille les pierres. Si un poète veut jamais s'inspirer du néant, s'il veut donner une image exacte du pays de la Mort, qu'il vienne ici et qu'il nous décrive le chaos que nous traversions, ou plutôt, non, qu'il apporte avec lui un appareil photographique et qu'il prenne un cliché, oui, qu'il se contente du cliché!

La route est exécrable, déplorablement entretenue, faite de cailloux mobiles que rien n'attache au sol et dont les arètes tranchantes entaillent les pneus. Et cependant, il ne faudrait qu'un peu de travail, en ces lieux où abondent pierres et graviers, pour faire d'excellents chemins, tels qu'ils devaient être au temps où les Français étaient ici les maîtres.

Marmont prétend avoir fait construire cette route

par ses soldats (1), l'abbé P. Pisani, au contraire, assure que la route de Sebenico à Trau avait été établie de 1800 à 1803, c'est-à-dire avant l'occupation française (2), par un ingénieur dalmate au service de l'Autriche, nommé Zavoreo. Le duc de Raguse nous donne cependant des détails tellement précis sur la construction de cette route qu'il nous paraît difficile de ne pas le croire. Il y a tout lieu de penser que la vérité est entre les deux : Marmont aurait fait effectuer les travaux par les soldats de son armée d'après les plans de Zavoreo qu'il trouva tout prêts en arrivant en Dalmatie.

Ce qui est incontestable, — on ne saurait trop le répéter, — c'est que la plupart des principales routes qui permettent de circuler à travers la Dalmatie, en longueur comme en largeur, sont œuvres françaises et qu'elles furent construites partie par nos soldats, partie par les indigènes sur réquisitions françaises, alors que le général Marmont commandait cette province de notre premier Empire.



Les Français s'essayèrent aussi, — mais avec beaucoup moins de succès, il faut le reconnaître, — à doter la Dalmatie d'un autre bienfait. Je veux parler du reboisement.

Depuis que nous parcourons ce pays, nous n'avons

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse,* t. III, liv. X, p. 42.
(2) Abbé Paul Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, p. 91.

rencontré, à de très rares exceptions près, que landes stériles et montagnes arides. Tout le versant maritime est déboisé, partant infertile, dépeuplé. Jadis ce pays était couvert de grandes forêts. Mais les Romains, puis les barbares, puis les Vénitiens, pour leurs constructions navales, coupèrent sans raisonner, abattirent tous ces bois; les rivières se tarirent, les pluies ravinèrent les flancs des monts et entraînèrent à la mer la terre que ne retenaient plus les arbres, les derniers buissons disparurent sous la dent des chèvres et des moutons et les dernières parcelles de terreau s'enfuirent à leur tour. Le roc devint bientôt nu comme nous le voyons aujourd'hui.

Marmont donne une autre explication du déboisement des côtes dalmates (1). D'après lui, les anciens bois furent dévastés par les habitants eux-mêmes dans le but de s'affranchir des corvées que leur exploitation nécessitait pour le service de la marine vénitienne.

Que ce soit l'une ou l'autre explication, ou plus probablement les deux ensemble qu'il faille admettre, il est certain que c'est la marine qui est la grande coupable. Hélas! si Romains et Vénitiens avaient employé l'acier dans leurs constructions navales, la Dalmatie serait encore boisée et riche!

Ce fut le *provéditeur* (2) Dandolo qui, pendant

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.

(2) Le *provéditeur* était le chef civil de la Dalmatie française. Napoléon Ier n'avait pas voulu changer le titre porté par les gouverneurs vénitiens.

l'occupation française, alors que Marmont construisait ses routes, consacra ses efforts au *reboisement*. Ces deux autorités, se jalousant, luttant sans cesse l'une contre l'autre, firent, par leurs dissenssions, beaucoup de tort à l'influence française, mais, unies dans un commun amour du travail et de la grandeur de la France, elles accomplirent de gigantesques œuvres de réorganisation, de régénération, qui, si l'Empire avait duré, auraient peut-être fait de la Dalmatie un pays moderne. Dandolo créa des pépinières, promulgua des règlements forestiers, fit commencer le reboisement avec ardeur, stimula toutes les activités. Bientôt de beaux résultats purent être constatés, des progrès constants donnèrent la certitude que dans un délai normal la Dalmatie pourrait voir revenir à elle la richesse par son sol à nouveau fécondé. Hélas! après le départ des Français, les Dalmates et les Autrichiens, croyant faire œuvre de représailles, se ruèrent sur notre œuvre, détruisirent et pépinières et bois nouveaux. Pauvres gens qui se vengeaient sur eux-mêmes!



On s'élève dans ces arides montagnes jusqu'au *col de Prapatnica* au delà duquel c'est toujours la même solitude et le même horizon borné de roches. C'est à peine si, de loin en loin, on distingue un village dans une gorge ou sur une éminence, mais si petit et si pauvre, fait de huttes plutôt que de mai-

sons. On avance sans savoir où l'on est, où l'on va, ni si cette désolation finira jamais.

La vue ahurie de soleil, énervée par d'incessantes roches blanches, tout à coup s'extasie, ravie, devant la mer immense, et les îles et *la rivière des Sept-Châteaux* couverte de verdure, et la presqu'île de *Spalato*, et *Trau* sur son îlot. Du haut de la montagne, la vue embrasse un grandiose panorama, un adorable régal des yeux, où, dans la transparence d'un ciel d'Orient, sont réunies des quantités de choses jolies.

De cette hauteur on a une idée particulièrement nette de l'antique ville de *Trau*. Le long de la côte, seulement séparée par un très mince canal, s'allonge la grande *île Bua;* dans la partie la plus resserrée du canal, une autre île, toute petite celle-là, sur laquelle les vieilles maisons de Trau se pressent autour d'un haut campanile. Deux ponts relient l'îlot à la côte et à l'île Bua, où, de part et d'autre, quelques faubourgs ont été s'établir.

Une route hardie, zigzaguant sur les pentes de la montagne, nous amène rapidement au niveau de la mer, dans une campagne bénie, parmi les oliviers, les palmiers, les orangers et les aloès en fleurs : la Terre promise !

CHAPITRE II

DALMATIE HÉROÏQUE

La Dalmatie à travers les siècles. — Trau. — La rivière des Sept-Châteaux. — Ruines de Salone. — La vie et la mort de la grande cité romaine. — Clissa. — Spalato. — Le palais de Dioclétien. — L'empereur. — Naissance originale de Spalato. — Les Avares. — Effet produit par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. — Police autrichienne. — Récriminations dalmates. — Le musée archéologique. — L'antique Épétion. — La république de Politza. — Almissa. — Les pirates.

Sous la domination romaine, la Dalmatie était peuplée par 5 millions d'habitants; elle n'en compte plus que 600 000 aujourd'hui, environ le dixième! Et pourtant elle se repeuple! Il y a quelque cent ans, elle avait une population encore trois fois moindre (1).

Un mélange d'autochtones illyriens, de Grecs colonisateurs, de Romains conquérants, de divers

(1) Chiffre de la population de la Dalmatie :

En 1796	256 000	habitants.
— 1811	287 000	—
— 1820	320 000	—
— 1880	480 000	—
— 1890	521 000	—
— 1900	594 000	—
— 1907	634 000	—
— 1910	646 000	—

barbares qui passèrent, Goths, Avares, Longobards, Slaves, et enfin de Serbes qui restèrent, tel est le composé de la population actuelle de la Dalmatie. Mais on sait que les Serbes ont véritablement noyé les autres races et qu'à présent le peuple dalmate apparaît comme absolument slave (1).

Au seuil de l'histoire, la Dalmatie était habitée par des populations *illyriennes*. Ces Illyriens formaient le rameau le plus occidental de la grande invasion des *Thraces,* qui, environ deux mille ans avant Jésus-Christ, s'était étendue sur toute la péninsule des Balkans, peuple agriculteur qui avait apporté avec lui les céréales et la vigne. On croit que la langue parlée actuellement par les *Albanais,* — les voisins des Monténégrins et qu'on suppose être les descendants des anciens Thraces, — est la forme moderne de l'antique langage illyrien. Ce peuple, dont les origines sont ainsi perdues dans les nébuleuses préhistoriques, avait sa capitale, *Delminium* (2), au milieu de la plaine d'Herzégovine.

Dès le septième siècle avant Jésus-Christ, les *Phéniciens* d'abord, les *Grecs* ensuite, vinrent sur ces côtes chercher des débouchés à leur hardi commerce. Puis, bientôt, des colonies grecques se superposèrent aux aborigènes sur tous les points du rivage qui présentaient une favorable situation, dans les îles comme sur la côte ferme, colonies qui atteignirent un rapide et haut degré de prospérité et qui

---

(1) L. Jelic, Fr. Bulic et S. Rutar, *Guida di Spalato e Salona,* Zara, 1894.

(2) *Delminium* existait encore au début de la domination romaine.

donnèrent naissance à la civilisation gréco-illyrique, dont maints vestiges nous proclament aujourd'hui l'importance et la perfection.

L'hellénisation de la Dalmatie — de la Dalmatie maritime s'entend — était fort avancée lorsque les *Romains* s'en emparèrent (1). Les Illyriens, ou, si l'on veut, les Dalmates, comme nous les appellerons désormais, avaient été assez aisément apprivoisés par les Grecs dont les mœurs douces, dont l'esprit souple et subtil, sachant se plier à toutes les complaisances qui pouvaient être profitables à leur trafic, eurent vite raison de leur sauvage défiance. Mais les Romains, qui ne prétendaient point agir par la douceur, les Romains qui soumettaient le pays par les armes, durent faire un gros effort de troupes, d'argent et de temps pour transformer la Dalmatie en province romaine : ils y employèrent plus d'un siècle (2).

Le génie de Rome fit de la Dalmatie l'une des provinces les plus prospères, les plus riches, les plus civilisées de l'Empire; entièrement romanisée, elle ne tarda pas à apporter à l'immense communauté sa part de gloires et d'illustrations, de richesses et de puissance; plusieurs empereurs furent fils d'Illyrie : Aurélien, Septime-Sévère, Probus et, le plus célèbre d'entre eux, Dioclétien.

---

(1) En 168 avant Jésus-Christ.

(2) Ce ne fut qu'en l'an 33 avant Jésus-Christ que la Dalmatie fut définitivement conquise. Mais en l'an 6 de notre ère, Auguste dut y faire réduire un vaste soulèvement. Tibère, enfin, en l'an 12, y réprima ui-même la dernière grande révolte.

Le christianisme s'étendit sur toute la Dalmatie pendant la domination romaine, au premier siècle; il y fut introduit et prêché par un propre disciple de saint Pierre : *saint Doïmio*.

Puis vint la fin de l'Empire romain qui s'écroula sous les coups des barbares. La Dalmatie eut particulièrement à souffrir de leurs ravages. Comme un volcan qui, au fur et à mesure de ses éruptions, recouvre un riche pays de couches successives de lave dévastatrice, les barbares, cette lave humaine surgie du grand volcan asiate, vinrent inonder périodiquement le sol illyrien, détruisant peu à peu les œuvres de sa civilisation, chaque invasion renversant ce que les précédentes avaient laissé debout. Ce sont d'abord les *Ostrogoths* de Théodoric, barbares obéissant à un roi civilisé, qui, dès le cinquième siècle, s'emparent de la Dalmatie (1); leur joug fut léger, sous eux point encore de ruines, le pays n'avait fait que changer de maîtres, il poursuivait sa vie heureuse et riche, il continuait à peupler ses villes de monuments splendides. Vint ensuite (2) la domination byzantine, autorité débile que devait renverser aisément la première invasion.

A la fin du sixième siècle et au commencement du septième, une série de hordes *slaves* s'abattirent sur la Dalmatie, ravageant tout sur leur passage, et par derrière enfin, les *Avares* (3), les féroces Avares, dont le nom était synonyme de la plus terrible

(1) En 493.
(2) En 553.
(3) En 630-649.

cruauté, portèrent la terreur à son comble, détruisant les villes, abattant les monuments, massacrant les habitants, vague monstrueuse qui inonda tout le pays et qui, lorsqu'elle se retira, laissa la Dalmatie ruinée et pauvre comme nous la voyons encore aujourd'hui.

Vinrent enfin les *Serbes* (1) qui dominèrent tous les Balkans où ils formèrent cette série de royaumes (2) qui font éternelle la question d'Orient, Slaves dont la puissance d'expansion a donné à la Dalmatie sa définitive population. On sait que ces royaumes serbes succombèrent peu à peu, soit sous les attaques des Turcs, soit sous les ambitions occidentales et que ce n'est que de nos jours que lentement s'élabore leur reconstitution.

Ce fut en Dalmatie que les Serbes eurent le règne le plus éphèmère. Ils en avaient fait un royaume à part, dont le roi, Croate ou Serbe, comme on voudra, était couronné par le pape lui-même. Dès le douzième siècle on voit cette couronne passer au roi de Hongrie auquel Turcs et Vénitiens l'arracheront ensuite par lambeaux, mais quels que soient les maîtres qui se succèdent dans la possession de ce pays, sa population reste serbe, et même, elle va se slavisant de jour en jour encore plus.

L'histoire de la Dalmatie se partage dès lors en deux tranches bien distinctes, comme ses deux

(1) En 650.

(2) Royaumes serbes de Serbie, de Croatie, de Dalmatie, de Bosnie, etc., qui furent même un temps réunis pour former le Grand Empire serbe de Douchan.

tranches géographiques : histoire de la région maritime, histoire des pays de l'intérieur.

Toute la vie de la Dalmatie du moyen âge se résume dans la lutte contre l'infidèle (1). L'histoire de l'intérieur est d'abord faite des luttes des Slaves tantôt contre la Hongrie, tantôt contre les Turcs, puis elle se recouvre de l'habituel manteau d'obscurité accompagnant toute domination ottomane : les peuples courbés sous le joug du padischah n'ont plus d'histoire. Pour la région côtière, c'est la domination vénitienne, mais c'est aussi la défense contre les Turcs.

Venise, qui avait besoin du littoral dalmate pour étayer et sa puissance et son commerce, disputa tout de suite la possession de ce pays au roi hongrois. La lutte fut longue, les villes de la côte subirent tour à tour la domination de l'un et de l'autre adversaire. Les *Mogols,* puis les *Turcs* survinrent entre temps qui ravagèrent encore ce malheureux pays : les premiers passèrent comme une trombe, les seconds remplacèrent les Hongrois dans la guerre contre Venise. Enfin, après quatre siècles de luttes, celle-ci l'emporta et à partir du dix-septième siècle la cité des lagunes règne sur la Dalmatie qu'elle conservera jusqu'à sa propre chute, c'est-à-dire jusqu'en 1797.

Après une courte occupation par l'Autriche, la Dalmatie tout entière devint partie intégrante de

---

(1) Bertrand AUERBACH, *les Races et les Nationalités en Autriche Hongrie.*

l'Empire français (1). On peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagéré chauvinisme, que l'occupation française fut, pour ce pays, le plus grand des bienfaits : depuis les invasions, c'est-à-dire depuis des siècles, il croupissait dans un état complet de barbarie : les Français entreprirent sa résurrection. Nul n'ignore plus aujourd'hui les gigantesques efforts du général Marmont et du provéditeur Dandolo, rénovation économique, politique, ethnique, création des routes, fortifications, embellissement des villes, amélioration des ports, reboisement, irrigation, réorganisation de l'administration, enseignement de la langue slave, ils s'attaquèrent à tout, essayant de façonner ce pays sauvage à l'image de leur France dont le génie éblouissait le monde... Ils firent trop, hélas! On n'éclaire pas en un jour un peuple qui avait vécu des siècles dans l'obscurité; les Dalmates se révoltèrent contre cette civilisation qu'on voulait leur imposer trop vite et qu'ils ne comprenaient pas, et quand à l'heure néfaste de notre ruine les Autrichiens reprirent la Dalmatie, ses habitants leur ouvrirent les bras et s'unirent à eux pour nous chasser. Mais le temps ayant accompli son travail séculaire de justice, le souvenir de la France est aujourd'hui cher aux Dalmates, car ils se sont aperçus que c'était elle qui avait rallumé le flambeau de leur nationalité (2).

---

(1) De 1805 à 1814.

(2) C'est en effet sous la domination française et par elle que se réveilla en Dalmatie le sentiment national slave.



TRAU. – PORTE VÉNITIENNE



TRAU. — TOUR DE L'HORLOGE



L'auto avait franchi lentement le pont jeté sur un étroit canal et doucement s'était arrêtée devant la Porte de *Trau*, monumentale et finement sculptée, au-dessus de laquelle se dresse, fier et encore jeune, le Lion de Venise.

Ceinte de ses robustes murailles que construisit Sanmicheli, le Vauban vénitien, entourée d'eau de toutes parts, Trau est encore une ville aquatique. Le petit îlot sur lequel se pressent ses maisons archi-séculaires obstrue presque complètement le canal séparant l'île *Bua* de la côte. L'îlot devait être jadis un isthme et l'île une presqu'île (1); les deux canaux qui séparent Trau d'une part de la terre ferme et d'autre part de l'île sont si étroits qu'on peut même supposer que cette section de l'antique presqu'île est l'œuvre des hommes.

Cet endroit est l'un des points nombreux où s'essaimèrent les colonies grecques; l'origine de Trau remonte donc à la plus haute antiquité : c'était la *Tragurion* grecque (2), ce fut ensuite la *Tragurium* romaine.

Depuis le seizième siècle, Trau est restée pétrifiée. On la voit aujourd'hui très exactement sem-

(1) Les géographes de l'antiquité décrivent une péninsule là où nous voyons maintenant l'île *Bua,* péninsule qu'ils appelaient *Hyllica.*

(2) Dans la cour du couvent de San Nicolo, à Trau, on peut voir un fragment d'inscription grecque remontant au troisième siècle avant Jésus-Christ, alors que la ville était encore grecque.

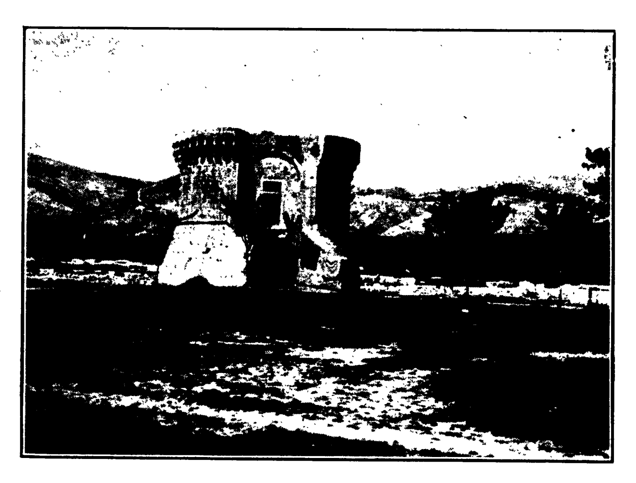
blable à ce qu'elle était alors, on n'a rien détruit, rien construit, le soleil a doré ses pierres, elle a confit dans sa vieillesse!

Si l'on parcourt ses petites ruelles ombreuses, on s'émerveille à chaque pas devant de curieuses maisons enjolivées et sculptées, datant de la plus belle période vénitienne, de nombreuses églises, — il y en a trente-deux dans cette toute petite ville, — des palais à demi ruinés mais encore exquis d'élégance, une adorable loggia où, sous Venise, on rendait la justice en plein air, un vieil hôtel communal qui semble arraché d'un décor d'Orient, et devant une très belle cathédrale romane, datant du treizième siècle, dont le portique majestueux attire et captive le regard et dont le campanile, hardi et gracieux, s'élance haut dans le ciel. Cette ville aussi est un musée d'archéologie et peut-être, plus encore qu'à Sebenico, chacune de ses maisons forme une étude artistique du passé.

Si l'on fait le tour de la ville, sur le petit quai qui sinue entre les murailles et la mer, tout aussi curieux est le spectacle; on voit défiler, de l'autre côté de l'eau, et la côte couverte d'une exubérante végétation exotique et l'île Bua à la croupe sombre, et les deux ponts qui coupent les deux canaux, et, sur la petite île elle-même, les hautes murailles rousses enceignant la ville, percées de part et d'autre par la porte de Terre et par la porte de Mer, toutes deux sous le joug du Lion ailé! Au-dessus de la porte de Mer, le Livre des Évangiles que le lion tient sous sa griffe est fermé : il paraît



TRAU. — PALAIS VÉNITIEN



TRAU. — TOUR DE SANMICHELI

qu'il était ouvert autrefois, suivant le geste habituel du lion de Saint-Marc, mais la légende prétend qu'il s'est fermé de lui-même le jour où sombra la Sérénissime République. Un peu plus loin c'est le *château Camerlengo,* castel fortifié élevé par Venise en 1420, puis, en avançant encore, la masse trapue et gauche de la *Tour de Sanmicheli,* puis enfin, isolé, se profilant à l'extrémité de l'île sur le fond bleu de la mer et sur le fond bleu du ciel, élégante et grêle silhouette entre deux azurs, un petit temple grec à la mémoire de Napoléon Ier.

On a vite fait le tour de la petite ville; il faut encore moins de temps pour la traverser. Mais qu'on erre dans ses rues ou qu'on flane en dehors de ses murs, on pourrait rester une journée entière à contempler les innombrables choses curieuses et vieilles qu'elle vous montre à chaque pas.



Poursuivons notre route. Nous sommes dans une des portions les plus intéressantes de la Dalmatie : nos yeux ne s'ouvriront jamais assez pour tout voir.

De Trau à Spalato nous allons suivre une rive enchanteresse où la nature, si avare de ses dons partout ailleurs en ce pays, semble vouloir prodiguer comme à dessein les merveilles de la végétation la plus riche et la plus variée. Cette contrée est justement fameuse sous le nom de *Rivière des Sept-Châteaux*.

Là, sur une étroite bande de terre déclive, pro-

tégée du souffle de la bora par de hautes falaises, doucement baignée par les flots d'une mer toujours calme, sous les effluves d'un soleil éternel, s'épanouit un jardin des tropiques. Les oliviers et la vigne garnissent les premiers échelons des montagnes; le rivage bordé de mimosas met un vert ourlet sur le manteau bleu de la mer. Dans cette campagne bénie, les roses fleurissent toute l'année, les prairies et les bois sont toujours verts. La route s'en va entre deux haies de grenadiers, dont la verdure brillante s'égaye de fleurs de sang et de gros fruits joufflus; sur les talus s'étalent des aloès aux feuilles barbelées qui projettent verticalement de grosses tiges supportant de minuscules fleurs; myrtes, orangers, citronniers, figuiers, buis, mêlent leurs frondaisons pendant que dans le ciel de grands palmiers gracieusement se penchent. Des allées de lauriers et de mimosas en fleurs forment de longues lignes rouges ou jaunes. C'est une orgie de couleurs, une débauche de vie, qui surprennent d'autant plus qu'on sort d'arides déserts gris.

Au milieu de la végétation s'espacent régulièrement de petits villages blancs dont les maisons se groupent autour des châteaux forts qui ont donné leur nom à la rive ensoleillée (1). Plus que toute autre partie des côtes dalmates, la *rivière* était en butte aux attaques des Turcs, Venise la divisa en fiefs qu'elle concéda à un certain nombre de nobles

(1) *Castello Stafileo, Castel Nuovo, Castel Vecchio, Castel Vitturi, Castel Cambio, Castel Badessa, Castel Sucurac.*

à la condition que ceux-ci élevassent chacun un château fort : elle créa ainsi un véritable chapelet de forts, elle opposa une barrière à l'Infidèle, soit que celui-ci vînt par mer, soit qu'il débouchât des montagnes.

Nous suivons une route que les chars des proconsuls parcoururent jadis. C'est, en effet, une voie romaine, — dont on reconnaît parfois les antiques vestiges, — qui fut édifiée sous Auguste pour relier Tragurium à Salone. Il est bon de savoir que la Dalmatie, qui n'a guère en fait de chemins que les seules routes construites par les Français, était, sous la domination romaine, pourvue d'un admirable réseau (1) de voies larges et bien tracées qui mettaient Salone, la capitale, en communication avec toutes les parties de la province et la reliaient aux pays voisins.

Comme sonnait midi, nous vînmes échouer dans l'un des Sept-Châteaux, à *Castel-Vecchio,* nous demandant anxieusement quelle pâture nous attendait en ce petit port aux pauvres maisons. Il y avait là une modeste auberge, tenue par un ancien maître d'hôtel du Lloyd autrichien, qui nous fut une agréable surprise : ce brave homme nous servit un succu-

---

(1) Les routes romaines partaient de *Salone* et allaient : à *Tragurium* (Trau) et dans toutes les cités littorales du Nord jusqu'à *Aquilée;* à *Clisium* (Clissa), *Andetrium* et à la frontière septentrionale; à la Save avec liaison au réseau des routes de Pannonie; à *Narona* (sur la Narenta) et au centre des Balkans; à *Epetium* (Stobrec) et dans les villes du littoral méridional jusqu'à *Dioclea;* ces routes principales étaient reliées entre elles par tout un réseau de ramifications secondaires.

lent déjeuner et, ce qui nous surprit encore plus, nous nous trouvâmes au milieu de choses de la plus extrême propreté; la nappe était immaculée, l'argenterie reluisait, les verres et les assiettes n'étaient point ébréchés, les meubles de la coquette salle à manger brillaient sous l'habitude d'un consciencieux astiquage... Ce petit hôtel nous fit l'effet d'une tache, d'une tache de propreté sur le pays dalmate.



La farouche grandeur des roches karstiques, verticales et nues, qui surplombent sur la gauche et que couronne le *mont Kozjak,* contraste singulièrement avec la verdure délicieuse du littoral et avec la fraîcheur de la vallée du *Jader* où s'entremêlent les arbres et les prés.

Sous nos yeux s'ovalise l'immense baie dont les eaux tranquilles baignent la Rivière des Sept-Châteaux, une baie que la nature a mise à l'abri des attaques et des hommes et des vents, et qui semble avoir été créée exprès pour y placer le plus admirable des ports, une baie qui s'appelait dans l'antiquité le *Port de Salone.*

Ah! les Romains avaient judicieusement situé la capitale de leur province de Dalmatie!

Protégée en arrière par de hautes montagnes (1), barrière infranchissable où ne s'ouvre que le seul

---

(1) Le *mont Kozjak* a une altitude de 677 mètres et le *mont Mosor* s'élève à 1 340 mètres.

passage de *Clissa,* étroit, facilement défendable, l'antique *Salone* s'étendait sur un terrain doucement incliné jusqu'à la mer, sur cette rive enchanteresse où la bora ni le siroco ne soufflent jamais et laissent prendre à la végétation toutes les licences tropicales. Le *Jader,* cette singulière rivière qui, abondante et pleine d'écume, sort toute formée de la falaise, envoyait à la cité romaine ses effluves rafraîchissants. Son port s'arrondissait au fond de la baie qui portait elle-même tout entière le nom de *Portus Salonitanus* et où l'on ne pouvait pénétrer que par le goulet que laissent entre elles l'extrême pointe de l'île Bua, le *cap Jove,* et la languette qui termine par le *cap Saint-Georges* le promontoire de *Spalato.* Les divinités elles-mêmes protégeaient l'étroite passe : sur le premier de ces caps il y avait un temple de Jupiter (1), sur le second un autel élevé en l'honneur de Diane (2).

La route moderne traverse la partie méridionale de la cité disparue. De part et d'autre on aperçoit des ruines, hélas! très mal conservées; on longe même pendant quelques cents mètres les vieilles murailles dont on ne voit plus que les fondements. Aucune ville, pas même un village, ne s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancienne métropole qui compta parmi les plus importantes cités de l'Empire romain. Ses ruines, éparpillées par tant de

(1) Dont ce cap a conservé le nom.

(2) Nous avons vu que la baie de Salone communique aussi avec la pleine mer, au nord, par les canaux de Trau, mais canaux si étroits qu'on a pu les fermer par des ponts.

barbares, ont en grande partie disparu: les Vénitiens en ont emporté les matériaux précieux, colonnes, statues, marbres, porphyres... la cathédrale de Saint-Marc n'a-t-elle pas été construite avec les dépouilles de cent villes? Les habitants de Spalato y sont venus puiser comme en une carrière. La nature, mue par un sentiment de respect pour ces pauvres restes, les a recouverts d'un linceul de terre. Mais les archéologues, moins respectueux, l'exhument aujourd'hui et l'on peut parcourir une grande partie du sol même de l'antique ville revenue à la lumière, parmi les débris de théâtres, de thermes, de basiliques, dans les nécropoles, au milieu des rues ressuscitées mais dont les maisons ne montrent plus que leurs assises.

La campagne, partout si luxueusement belle sur cette *rivière*, s'est faite subitement triste à l'emplacement de la défunte Salone. Les ruines s'étendent sur la plaine maritime qui s'incline au pied du *mont Caprario*. Le sol est couvert d'oliviers gris qui reçoivent sans trêve les rayons d'un soleil brûlant. Çà et là des aloès. La terre calcinée rejette des effluves de fournaise et se fendille : on a l'impression d'un paysage d'Espagne. La rivière elle-même, dont les eaux rafraîchissaient jadis la banlieue romaine, semble aujourd'hui impuissante, mais il paraît qu'elle est toujours peuplée par ces truites dont les ancêtres faisaient les délices des gourmets de la Salone impériale.

On suppose généralement que *Salone* fut fondée vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ par des

colons grecs, les *Hylliens,* venus s'établir sur les rives de la presqu'île légendaire d'*Hyllica.* D'aucuns lui donnent une origine plus ancienne encore et la font créer par les *Illyriens* eux-mêmes, Dalmates aborigènes, ce qui est aussi vraisemblable. Enfin, puisque nous sommes dans la préhistoire, pour d'autres, Salone serait née en 1230 avant Jésus-Christ et ses habitants auraient pris part à l'expéditions des Argonautes (1).

Hypothèses!

L'existence de *Salone* est prouvée à partir du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Et alors elle était déjà grande ville et port considérable.

Au milieu du dernier siècle avant notre ère, l'*Illyrie* devint province romaine et Salone en fut la capitale. Le premièr proconsul de la nouvelle province fut Jules César (2).

Ville très peuplée et très riche, la nouvelle capitale ne tarda pas à atteindre un énorme degré de prospérité; elle fut réellement *le centre* administratif, politique, commercial. Et quand Dioclétien vint y séjourner, y transportant le cœur et le cerveau de ce formidable organisme qu'était alors l'Empire, elle atteignit le comble de la fortune : elle fut alors la ville la plus peuplée et la plus riche de tout l'Occident.

Quand on contemple le site admirable où ne dorment plus que les ruines de ce qui fut une des plus

(1) L. Jelic, Fr. Bulic et S. Rutar, *Guida di Spalato e Salona.*
(2) *Ibid.*

grandes métropoles de l'antiquité, on se prend à regretter qu'il ne se soit pas élevé là une nouvelle ville, un port qui pourrait, si l'Autriche le voulait bien, attirer à lui un commerce intense et les richesses qui lui feraient cortège.

Durant de longues années, Salone résista assez bien aux assauts des barbares, Huns, Goths, Slaves, Celtes ; les Avares y firent de féroces ravages ; les Croates s'en emparèrent enfin par surprise et voici comment (1). Une année, mille cavaliers dalmates partirent de Salone pour aller surveiller la frontière du Danube. Là, dans cette contrée sauvage, ils montaient une longue faction en face des barbares menaçants. Un jour qu'ils avaient à escorter une caravane sur le territoire des Slaves, ils franchirent la frontière pour faire une reconnaissance. Or, n'ayant trouvé que des femmes et des enfants, parce que les hommes étaient partis en expédition, ils se laissèrent emporter par la furie du pillage, s'emparèrent des richesses de leurs ennemis et se retirèrent en entraînant avec eux cette population sans défense. Ils revinrent à Salone chargés d'un opulent butin. Quand les Slaves rentrèrent dans leurs foyers, ils trouvèrent leurs maisons désertes et saccagées, leurs femmes et leurs enfants disparus. Ignorant quels pouvaient être les auteurs de ce désastre, ils attendirent. Mais, suivant l'usage, les soldats d'observation de Salone revinrent bientôt sur la frontière et, alléchés par l'espoir d'un nouveau butin, ne tar-

(1) D'après Constantin Porphyrogénète.

dèrent pas à faire une incursion sur le territoire des Slaves. Ceux-ci avaient préparé leur embuscade : ils capturèrent tout le détachement. Ensuite, ils tirèrent de leurs prisonniers les renseignements dont ils avaient dessein de faire usage concernant leurs signes de reconnaissance et la façon de pénétrer dans leur capitale. Puis, les ayant dépouillés de leurs habits et s'en étant à leur place revêtus, ils enfourchèrent leurs coursiers et s'en furent, suivis à distance par toute la horde croate. Le jour du Samedi Saint, qui était celui pendant lequel le corps d'observation avait l'habitude de rentrer, mille Slaves déguisés apparurent devant Salone. Les habitants, trompés par les habits et par les signes de reconnaissance, les accueillirent solennellement et, avant qu'ils aient eu le temps de reconnaître leur méprise, Salone était au pouvoir des Croates barbares, qui massacrèrent la population et bientôt après s'emparèrent de toute la Dalmatie.

Si l'on dégage ce récit de sa forme un peu fabuleuse, il y a tout lieu de croire qu'il renferme la version à peu près exacte de l'arrivée des Croates en Dalmatie, au septième siècle, sous l'empereur Héraclius.

Mais les Croates ne détruisirent pas la ville; au contraire, ils cherchèrent à l'embellir encore et la conservèrent comme capitale. Ils y construisirent de nombreux édifices, dont beaucoup d'églises, et Salone (1) continua à être prospère sous ses nouveaux maîtres, pendant plusieurs siècles.

---

(1) En langue serbo-croate *Solin*.

Ce ne fut qu'au douzième siècle, lorsque la dynastie croate eut fait place à la domination hongroise, que Salone commença à perdre de son importance et à se dépeupler.

Puis vint la ruée sinistre des *Mogols* en 1242... Salone est détruite et ceux de ses habitants qui survivent s'enfuient, se dispersent, l'abandonnant à tout jamais. Ils vont habiter Trau, Spalato, Clissa et dans les îles (1).

Les Turcs et les Vénitiens apparaissent à leur tour : au dix-septième siècle ils sont face à face devant Salone et la destruction finale de l'antique cité fut l'œuvre de Venise qui en fit disperser les ruines afin d'enlever aux Turcs un point d'appui fortifié (2).

Alors Salone devient une simple carrière de pierres et de marbre où viennent s'approvisionner les habitants de Spalato, de Trau, après que Venise se fut emparée des marbres et des objets d'art les plus précieux.

Aujourd'hui on fouille encore parmi ses ruines, mais c'est pour essayer de remettre au jour ses merveilles et pour reconstituer au moins le squelette de la célèbre morte.

---

(1) On a prétendu longtemps que la destruction de Salone avait eu lieu plusieurs siècles auparavant, lors de l'invasion des *Avares*, en 630. Il est à peu près démontré que si les Avares saccagèrent la capitale de la Dalmatie, celle-ci put ensuite se relever et exista réellement jusqu'au treizième siècle.

(2) Cet acte barbare fut commencé le 22 mai 1647 par les habitants des *Castella* (les Châteaux de la côte) d'après les ordres du provéditeur général vénitien.



Quand, tournant le dos à la mer, on regarde le vaste champ de ruines, tout le fond du tableau se trouve formé par d'abruptes montagnes. Sur ce décor sauvage, au premier plan, se détache la silhouette d'un pic que couronne une forteresse blanche : c'est *Clissa,* la *Clisium* romaine, sentinelle séculaire qui veille encore.

Il est des positions qui semblent avoir été créées par la nature pour un but si nettement déterminé que de tout temps les hommes les ont utilisées comme obéissant à une inéluctable fatalité. Telle est la position de Clissa : aire d'aigle sise à l'orée d'une déchirure de la falaise, sentinelle toute-puissante du seul couloir faisant communiquer le littoral avec l'intérieur, elle fut employée dans tous les temps et par tous les peuples comme forteresse gardienne du passage. Clissa est perché sur une roche s'élevant juste au milieu de la gorge qui sépare le *mont Kozjak* du *mont Mosor*. Cet étroit défilé est célébré à l'envi dans les chants dalmates à cause des luttes homériques dont elle fut le théâtre entre Serbo-Croates et Turcs.

Poursuivons notre route vers *Spalato*. Dès qu'on a quitté les ruines de Salone, on franchit le *Jader* sur un vieux petit pont à arche unique qui fut construit par les Turcs. A côté sont les ruines d'un château fort qu'avaient édifié les Vénitiens, car Turcs et Vénitiens se regardaient en chiens de

faïence, des deux bords de ce singulier petit fleuve (1).

La grande baie fermée vient mourir là dans un bas-fond marécageux. Au milieu des eaux, à peine rattachée à la rive par une mince chaussée, une petite ville aquatique semble flotter; encore une Venise; mais celle-ci a voulu conserver le souvenir de la cité mère jusque dans son nom, car on l'appelle la *Piccola Venezia*.

A gauche du *mont Marjan,* dont la croupe couverte de bouquets de myrtes et de genêts se développe sur le promontoire que termine le *cap Saint-Georges,* on aperçoit maintenant le haut campanile de Spalato qui semble dresser la tête au-dessus de la colline qui nous masque encore et la pleine mer et la ville de Dioclétien.

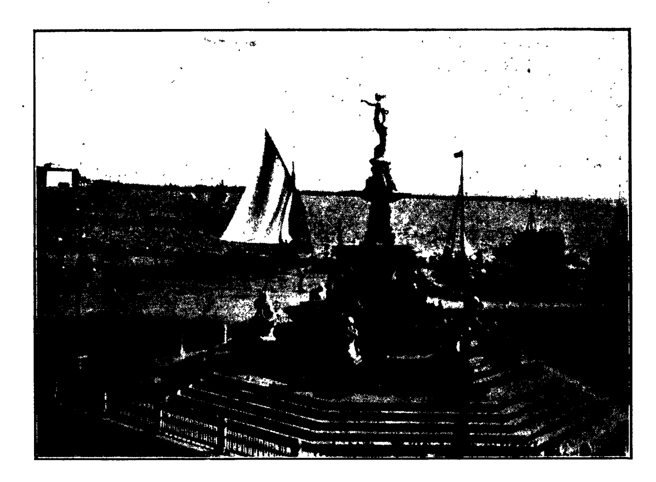


Spalato (2), que ses habitants ont poétiquement surnommée *Occhio del mare*, l'Œil de la mer, est une cité maritime à l'air vieillot, qui s'incurve en demi-cercle au bord d'une petite baie largement ouverte sur la mer.

Les touristes qui aiment les vastes horizons des-

(1) Le *Jader* ou *Rivière de Salone,* bien que roulant un volume d'eau assez important, n'a que 5 kilomètres de long. Il sort tout formé de la montagne. C'est ce qu'on appelle en géologie *une source vauclusienne,* la fontaine de Vaucluse ayant été considérée comme le type de ces formations.

(2) De *Sebenico* à *Spalato* il y a 75 kilomètres. La route est très médiocre; cailloux tranchants et épars dans la partie montagneuse, poussière le long de la côte.



SPALATO. — PLACE MARMONT



SPALATO. — TYPE DALMATE

cendront à l'*Hôtel Belle-Vue*, grand bâtiment qui prétend ressembler aux Nouvelles Procuraties de la place Saint-Marc à Venise, qui s'élève au bord de la mer, sur la *place Marmont*, et où l'on est excellemment bien. Ceux que séduit surtout le pittoresque de la couleur locale devront aller loger à l'*Hôtel Troccoli*, sur la *place des Seigneurs*, en plein milieu des vieux quartiers où l'on respire encore l'odeur du moyen âge; mais j'ajoute qu'on est aussi fort bien dans ce second hôtel.

L'excellent ouvrage sur Spalato (1), publié sous la direction de Mgr Bulic, l'éminent conservateur du musée spalatin, dit : « D'après le recensement de 1890, Spalato compte 15 707 habitants. Les habitants de Spalato sont Croates de langue et de nationalité, 1 964 seulement emploient la langue italienne (2). » Eh bien! il faut croire que les Croates sont d'une discrétion rare ou que les Italiens sont joliment bavards, car en cette ville je n'entendis parler qu'italien!

Spalato est un port de commerce (3) dont l'importance croît d'année en année malgré l'incurie du gouvernement autrichien qui réserve jalousement ses faveurs pour Trieste.

---

(1) L. Jelic, Fr. Bulic et S. Rutar, *Guida di Spalato e Salona*, Zara, 1894.

(2) Au recensement de 1910 le chiffre de la population de Spalato s'est élevé à 31 449 habitants.

(3) Le principal objet d'exportation de Spalato est le vin, que produisent en si grandes quantités les côtes dalmates et les îles. On en envoie des chargements considérables en France, à destination de Cette surtout, et aussi en Angleterre, en Norvège, en Allemagne (Hambourg et Brême).

Le grand intérêt, je dirais même l'unique intérêt de Spalato, — tellement de grands mobiles aux curiosités humaines effacent tout ce qui les entoure, — c'est le palais de Dioclétien. Le palais de Dioclétien, c'est tout Spalato. Et je n'emploie pas seulement une figure abstraite : la majeure partie de la ville est construite à l'abri des murailles de ce palais de géants.

« Palais sublime, aujourd'hui transformé en cité », s'écrie l'un des savants qui en ont fait la description (1). Hélas! l'abjection de la cité fait ressortir la magnificence de ce qui fut le palais. On a sous les yeux une antique ruche d'où les abeilles dorées sont parties et où de vils insectes ont élu domicile, amenant avec eux les stigmates de la pourriture, enfouissant les riches détails, les artistiques agencements sous les déjections de leur grouillement parasite. Les murailles impériales ont été cruellement percées de petites fenêtres borgnes, des bâtisses ridicules ont été se percher sur le faîte du palais, ses élégantes arcades se sont engluées d'échoppes, ses cours spacieuses sont envahies par de vilaines maisons, sales, noires, puantes, qu'habite une population débraillée, ses avenues géométriques se sont boursouflées de cabanes pustulaires. Les corridors du palais servent aujourd'hui de ruelles, ses chambres de places ou de maisons!

A la place de ce triste spectacle, essayons d'évo-

---

(1) Francesco LANZA, *Dell' antico Palazzo di Dioclesiano*, Trieste, 1855.

quer l'image de ce que furent ces lieux aux temps splendides de l'ère romaine.

Au bord de la mer ensoleillée, entouré de cette exubérante végétation dont nous vîmes un exemple sur la rivière des Sept-Châteaux, s'élève un colossal quadrilatère qu'on prendrait de loin pour une forteresse : c'est le palais que celui qui fut le maître du monde s'est fait construire pour y abriter sa sceptique lassitude. C'est là que, dans un faste inouï, vit Dioclétien, empereur désabusé, qui, alors qu'il était au faîte de la puissance et encore dans toute la force de l'âge, descendit du pouvoir, après avoir partagé l'Empire, comme s'il avait estimé qu'alors, hormis lui, aucun autre ne pouvait, seul, commander au monde.

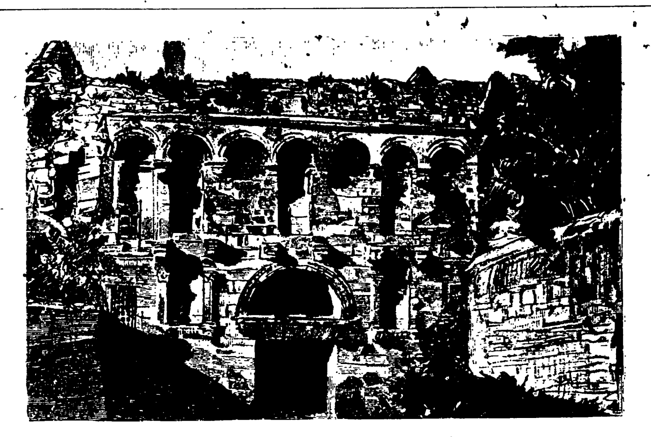
La face méridionale du palais regarde la mer. C'est moins une façade qu'une immense colonnade bordant une terrasse d'où, parmi les plantes exotiques, les fleurs embaumantes, les pampres qui s'enroulent aux cippes de marbre, sous des velariums tamisant le soleil, le vieil empereur aime à rêver en laissant son œil et sa pensée errer sur les flots cadencés, sur le bleu infini, infini comme cet Empire qu'il avait commandé. C'est une loggia géante, adaptée au géant qui l'habite, une loggia précédant le palais mais faisant corps avec lui. Non, ce n'est point une façade, c'est un lieu interdit, réservé pour le maître seul, pour lui seul et pour la mer!

La face septentrionale s'élève sur les ondulations d'une riche campagne limitée au loin par un bras de mer qui va se creusant profondément et au delà

duquel on distingue Salone, la grande cité remuante, et son port où se croisent mille galères.

Le palais de Dioclétien n'a rien qui ressemble aux autres demeures impériales des temps romains. Il n'est point formé, — comme la villa d'Adrien à Tivoli, ou celle de Domitien sur le lac d'Albano, ou comme la Maison Dorée de Néron sur l'Esquilin, — d'une série de constructions de tous genres entremêlées de jardins et de terrasses, occupant ainsi une superficie considérable; il semble au contraire que le palais de Dioclétien ait dû offrir non seulement un opulent ermitage, mais encore une sûre retraite à l'abri de tout danger extérieur. Nous voyons ici un immense édifice fermé de toutes parts et au besoin capable de soutenir un siège, tellement il forme un système défensif efficace, un édifice qui — comme le palais de Nicomédie qu'habitait Dioclétien durant qu'il régnait — était une splendide demeure royale et en même temps un château fort, idéal de l'Empereur qui était à la fois diplomate très subtil et habile stratège.

La construction n'est pas précisément carrée. Elle a la forme que les Romains avaient adoptée pour leurs camps fortifiés. C'est un rectangle aux côtés presque égaux, clos par quatre murs; quatre donjons carrés jonctionnent les quatre angles. Quatre portes percées chacune au milieu d'un des côtés donnent accès dans le palais, où deux avenues se croisant à angle droit correspondent chacune aux deux portes opposées; cela rappelle exactement le plan d'un *castrum* romain.



SPALATO. — LA PORTE DORÉE

PLAN DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN

Les trois portes terrestres sont défendues chacune par deux tours octogones; entre ces tours et les donjons des angles il y a encore une petite tour carrée, de telle sorte que les murailles sont défendues par seize tours en tout. Sur la face maritime, pas de tours, hormis les deux donjons : rien que la colonnade.

La porte Nord, appelée *porte Dorée,* est l'entrée principale; elle s'ouvre sur l'avenue aboutissant à la cour centrale du palais, c'est la *porte prétorienne* du castrum.

L'avenue transversale va de la porte Ouest ou *porte de Fer* à la porte Est ou *porte d'Argent* qui correspondent aux portes *droite* et *gauche* du camp romain.

La partie sud est réservée aux appartements particuliers de l'empereur. La *porte d'Airain* s'ouvre sur la mer, elle donne passage à un canal permettant à la barque impériale de pénétrer à l'intérieur du palais : c'est une voûte basse qui semble se dissimuler de son mieux au bas de l'uniforme muraille du côté réservé et qui, chose très certainement voulue, est aisément défendable.

Au centre du carrefour des deux avenues, il y a un péristyle formé par une double ligne de majestueuses colonnes. Un portique composé de quatre colonnes supportant un fronton grec donne accès dans un vestibule rond, à coupole, correspondant au *prætorium* du camp romain. Ce vestibule s'ouvre sur les appartements impériaux.

De part et d'autre du péristyle sont deux monu-

ments sacrés : à gauche le *temple de Jupiter* (1), à droite le *temple d'Esculape* (2).

Un aqueduc monumental, allant puiser à la source même du *Jader,* amène au palais l'eau pure des montagnes.

La mère de l'empereur, Dioclea, habite un superbe gynécée et l'innombrable foule des officiers, des courtisans, des gardes, des employés est logée dans de somptueux appartements situés dans la partie qui n'est point spécialement réservée au maître.

Tel est, tracé en lignes rapides, l'ensemble de ce palais colossal et magnifique, si grand qu'une ville entière a depuis trouvé refuge entre ses murs, si splendide que Constantin Porphyrogénète, l'ayant visité avant sa ruine, s'écrie qu'il n'est pas de description qui puisse en donner une idée approchante.

Et maintenant, quels termes employer pour se représenter la vie du maître au milieu d'un tel cadre!

Il est là, entouré d'une véritable cour, environné de la pompe impériale, car, bien qu'ayant abdiqué, c'est encore lui le chef de l'Empire, le maître du monde romain. Ses successeurs sollicitent ses avis, on le consulte dans toutes les circonstances graves, comme un dieu : n'est-il pas Jupiter? Le palais n'est point un palais, c'est un temple avec présence effective de la divinité!

---

(1) Qu'on suppose aussi être le mausolée de Dioclétien. C'est aujourd'hui la cathédrale de Spalato.

(2) Plus probablement la chapelle palatine dédiée à Jupiter Capitolin. Il sert actuellement de baptistére.

Il reçoit de perpétuelles ambassades au milieu de ce luxe insensé dont il a rapporté d'Orient la coutume. Souvent on le voit se rendre à Salone, sa ville chérie, et la foule qui l'escorte, chamarrée d'or, de pourpre, de pierres précieuses, est le cortège des monarques les plus fabuleux. Il parcourt même encore quelquefois l'Empire, et partout on le reçoit comme un dieu. Il a quitté les soucis du pouvoir et paraît n'en avoir conservé que les joies.

Et cependant le vieil empereur promène au milieu de ces jouissances surhumaines un scepticisme et une mélancolie incurables qui empoisonnent sa vie.

Pour terminer cette longue excursion aux temps romains, je veux essayer de dire quelques mots de ce que fut ce remarquable empereur.

C'était un parvenu dans toute la vérité du mot; fils d'affranchi, il partit du rang le plus bas et parvint à la dignité suprême par la seule force de sa volonté, de son courage et de son opiniâtreté.

Il est bien difficile d'établir exactement où naquit Dioclétien. Les uns veulent qu'il ait vu le jour à *Dioclea* (1), importante cité d'Illyrie d'où il aurait tiré son nom; d'autres le font naître à *Salone,* sa ville préférée; d'autres veulent qu'il soit né à l'endroit même où plus tard il vint mourir (2); d'autres enfin placent en maints pays le lieu de sa naissance.

---

(1) On peut encore voir aujourd'hui les ruines de *Dioclea* sur la rive de la *Moratcha*, près du lac de Scutari en Albanie.

(2) Mgr Bulic, conservateur du Musée spalatin, émet comme hypothèse la plus probable que Dioclétien serait né à *Aspalathos,* petite bourgade qui existait à l'emplacement de la Spalato actuelle.

J'avoue que la chose me paraît assez indifférente : qu'importe qu'un grand homme soit né là ou là, pourvu qu'il ait été *grand.*

On sait qu'obscur soldat des légions, il parcourut toute la hiérarchie militaire et qu'il parvint aux grades les plus élevés.

Lorsque simple soldat, il était en garnison, — on peut bien dire garnison, n'est-ce pas? — en Belgique, à Liège, une sybille lui fit la prédiction suivante : « Un jour tu tueras un *aper* (sanglier), sitôt après tu seras empereur. » Dès lors voilà mon légionnaire qui déclare une guerre acharnée aux *aper,* et il avait fort affaire à les pourchasser, car l'Europe, la Belgique surtout, était alors abondamment pourvue de ces bêtes hirsutes; tous les sangliers qu'il découvrait étaient impitoyablement mis à mort par lui, et cependant l'Empire ne venait pas; mais poussé par cette bienheureuse prédiction qui avait affolé son ambition, toujours il allait montant en grade, toujours il immolait des *aper* et peu à peu se rapprochant de la pourpre. Il était arrivé aux plus hautes dignités militaires lorsque l'empereur Numerianus fut assassiné; Dioclétien découvrit l'assassin, un certain Arius *Aper,* grand dignitaire comme lui, il le démasqua et, en plein prétoire, le frappa de sa main. Il avait donc encore tué un *aper,* mais il paraît que celui-là était le bon, car aussitôt les prétoriens le saluèrent empereur. On voit que ces bons Romains ne craignaient pas de s'abaisser jusqu'au vulgaire calembour.

Cet homme apparaît comme une grande figure

historique. A son avènement, l'Empire tremblait déjà du mal de sa dissolution prochaine. Dioclétien, seul, sut réduire les ennemis du dedans et du dehors, rétablit le calme et l'ordre et redonna à l'Empire tout son éclat. Puis, quand il est au faîte de la toute-puissance, mais quand il estime que son œuvre est achevée, on le voit d'abord partager la pourpre avec un collègue, puis avec trois, et enfin, il abdique (1) et se retire dans ce palais-forteresse de Spalato qu'il avait fait construire avec amour.

Ce grand empereur était un sceptique et un philosophe.

Son abdication, qui surprit tant, paraît avoir été un acte mûrement réfléchi. Ce palais auquel on travaillait depuis plusieurs années (2), n'est-il pas déjà une preuve de sa préméditation? Ce fut un artiste qui voulut se retirer de la scène alors qu'il était en plein triomphe. Quand sa puissance était à son apogée et quand tout paraissait lui sourire, Dioclétien se sentait malade, las, découragé; cet empire qu'il avait restauré et qui paraissait si solide, lui le sentait crouler de tous côtés : les barbares aboyaient aux frontières, le christianisme dissociateur de l'œuvre romaine se répandait comme une tache d'huile, les dieux anciens se mouraient. Il sentait la ruine imminente, il prévoyait la ruée des barbares accourant à la curée. Ce palais fortifié en forme

(1) L'abdication de Dioclétien eut lieu avec une solennelle pompe au milieu des plaines de *Nicomédie,* ville d'Asie Mineure dont il avait fait la capitale du monde romain.

(2) La construction du palais dura pendant douze années.

d'*oppidum* n'est-il pas encore une preuve de cette crainte? Il est visible que le vieil empereur avait prévu un désastre qu'il ne pouvait conjurer et qu'il avait tout fait pour se mettre à l'abri. La suite a montré que ses craintes n'étaient que trop justifiées, il ne s'était trompé que sur les temps; son palais n'eut jamais à le protéger contre les attaques des barbares, mais d'autres que lui devaient y trouver refuge plus tard.

Il vécut neuf ans dans la retraite qu'il s'était choisie.

Mais s'il fut jusqu'à sa mort entouré d'honneurs, s'il passa ces neuf ans dans la pompe impériale, au milieu d'une véritable cour, sa mélancolie empira bientôt au point de devenir une véritable torture qui empoisonna la fin de sa vie.

L'arrivée de Constantin au pouvoir fut le signal pour lui d'amères déceptions : la machine qu'il avait si soigneusement construite et mise en marche, cet empire à quatre maîtres, et qu'il croyait la sauvegarde du vieux monde romain, se détraque sous ses yeux, puis s'arrête. Lui, qui jugeait le christianisme comme le pire ennemi de la puissance de Rome et qui l'avait persécuté par tous les moyens, voit le pouvoir qui lui succède sourire à la religion nouvelle. Tout désormais marche à l'encontre de ses idées, les mauvaises nouvelles lui arrivent en foule au fond de sa fastueuse demeure, elles se succèdent, amères, irritantes... ses successeurs lui font savoir enfin qu'il ait à s'abstenir désormais de leur donner des conseils dont ils n'ont que faire. C'était plus que n'en pouvait

supporter le vieux lion, il devient alors presque fou, il pleure, il crie, il a peur... il se tue!



Bien avant le palais fameux, il y avait, là où se se trouve aujourd'hui la ville neuve, une petite bourgade qui portait le nom d'*Aspalathos,* mot d'origine probablement gréco-illyrique signifiant, selon Pline et selon les traducteurs du moyen âge, *pays fertile en aspalato* (1).

Quand l'empereur vint habiter son palais, le petit village s'accrut rapidement, profitant du rayonnement de l'astre si voisin. De nombreuses dépendances qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur des murailles se groupèrent à l'entour, augmentant encore l'agglomération.

Après la mort de Dioclétien, le fastueux palais connut d'amères destinées. Il fit retour à l'État. D'abord résidence impériale, surtout affectée aux princes exilés, il abrita des personnages célèbres, entre autres la sœur d'Honorius, cette Galla Placidia dont le mausolée de Ravenne est l'objet de l'admiration universelle. Puis on le convertit en une fabrique de laine!

Les barbares qui survinrent aux cinquième et sixième siècles le trouvèrent abandonné.

Quand, au septième siècle, se produisit l'épouvan-

(1) *Convolvulus scoparius lignum Rhodianum,* plante aromatique très recherchée alors pour la confection des onguents, du vin, de l'huile et pour la teinture des draps.

table ruée des *Avares*, tout le pays fut submergé, ravagé, incendié. Le village d'*Aspalathos* disparut comme un champ de blé sous une invasion de sauterelles, ses habitants et quelques fugitifs de Salone eurent l'idée de se réfugier derrière les épaisses murailles du palais de Dioclétien. Ils y trouvèrent un abri salutaire car ils ne pouvaient rêver forteresse plus facilement défendable contre toutes les attaques. Ils aménagèrent à leur usage cette place que le hasard leur avait donnée : ils se partagèrent les divers bâtiments, construisirent des maisons dans ces maisons trop vastes pour eux, du temple des anciens dieux ils firent une église... la moderne Spalato était née !

Cette ville enfermée et si sûre contre les incursions s'accrut alors dans de très rapides proportions, les fugitifs accouraient de tous les points de la Dalmatie. Les murailles furent bientôt trop étroites pour contenir tout ce monde qui se pressait, s'empilait, se superposait dans l'enceinte protectrice; les maisons avaient beau se serrer, envahir les ruelles déjà si étroites, se construire les unes au-dessus des autres, il vint un jour où l'on ne put plus admettre de nouveaux habitants. Alors la ville résolument s'étendit au dehors et lorsque la protection de Venise (1) fut acquise, Spalato se fit peu à peu telle que nous la voyons à présent.

---

(1) En 1420, Venise acheta Spalato au roi de Naples, Ladislas, pour la somme de 100 000 ducats.



Je vais avancer quelque chose qui surprendra. Et cependant rien n'est plus vrai.

Cette farouche horde avare qui vint assiéger le palais de Dioclétien il y a treize siècles et qui ne parvint jamais à s'en emparer, eh bien! elle est toujours là, assiégeant, assiégeant toujours!

Il y a, en effet, autour de Spalato, un faubourg habité par des *Avares,* descendants directs et sans mélange des barbares de la sanguinaire horde dont les flots courroucés vinrent se briser sur les infranchissables murs du palais. Leurs ancêtres avaient été fort surpris de trouver une forteresse qui leur résistât, mais alléchés par les trésors qu'ils croyaient cachés derrière ces murs si solides, ils avaient établi un véritable siège de la place qu'ils pensaient pouvoir réduire par la famine. Spalato ne put être prise par eux parce que ses habitants conservèrent toujours l'usage de la mer, grâce à la providentielle porte d'Airain et au canal de la barque impériale. Le siège se prolongeant, cette partie de la horde se trouva un beau jour séparée de ses frères qui étaient allés porter plus loin leurs ravages. Ses membres se fixèrent autour du château; pour vivre ils cultivèrent la terre; les siècles passèrent, ils sont restés. Mais, toujours farouches, ils se refusèrent constamment à toute adduction de sang étranger et, en parcourant le quartier qu'ils habitent, on a sous les yeux cet exemple à peu près unique d'une peuplade dont le

type ethnique est resté sensiblement tel qu'il était au moment des invasions.

Il est fort difficile à Spalato de se développer car ces dignes descendants des barbares enserrent la ville et se refusent obstinément à vendre leurs propriétés. Voilà comment les Avares assiègent encore Spalato!

Leurs mœurs sont assez curieuses. Ils vivent isolés du reste de la population, ils ne se marient qu'entre eux. C'est la femme qui gouverne le ménage; devant les tribunaux, l'homme ne se présente jamais qu'assisté de sa moitié.

On sent qu'il y a chez eux un esprit d'opposition inné, atavique. Ils sont, pour la plupart, démocrates et même quelque peu socialistes, ils se refusent à payer les impôts et se distinguent par une saleté repoussante.

C'est à leur compte que les Dalmates facétieux mettent la petite anecdote suivante. Un apôtre du socialisme avait, à Spalato, fait deux prosélytes, deux paysans des rampes du Marjan, qui devisaient entre eux sur les bienfaits que l'ordre nouveau qu'on leur avait annoncé allait apporter en Dalmatie :

— Ainsi, disait l'un, plus de riches, plus de pauvres, partage général. Par exemple si tu avais deux vaches on partagerait : tu m'en donnerais une?

— Oui, répond l'autre sans hésiter.

— Si tu avais deux chèvres, tu m'en donnerais une?

— Oui, dit encore l'autre, mais après un temps de réflexion.

— Si tu avais deux poules, tu m'en donnerais une ?

— Ah ! non, pas les poules, s'écrie le second qui était possesseur de deux poules et qui avait aussi une chèvre.

Voilà des socialistes qui ressemblent furieusement à ceux des autres pays. Il est vrai qu'on pourra me faire remarquer que ces deux paysans étaient des *Avares !*

Revenons à nos barbares et soyons sérieux.

Ces Avares sont tous cultivateurs, vignerons surtout. Frappante ironie de la destinée, ils se sont fait une spécialité de cultiver des choux réputés et ces choux s'honorent de quartiers de noblesse encore plus anciens que les leurs, ces choux sont les descendants de ceux que cultivait Dioclétien, de ces choux dont le vieil empereur, sollicité de reprendre le pouvoir, parlait en ces termes : « Si vous veniez me voir à Salone et que vous vissiez les choux que je cultive de ma propre main, vous ne songeriez plus à me suggérer une pareille entreprise. »

Cette peuplade curieuse se distingue encore par cette particularité : la peur irraisonnée de la mer. Alors que toute la population de ces côtes est essentiellement maritime, ils se refusent, eux, à monter sur un bateau.

Dans la pratique, ce sont de fort bonnes gens, ils sont honnêtes et travailleurs.

Mais on conçoit que leur obstination à ne pas vouloir renouveler leur sang n'est point faite pour

fortifier leur race. Et, en effet, leur nombre diminue sans cesse, ils sont appelés à disparaître dans peu, fauchés par la tuberculose qui les ronge.



La toute récente annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche a produit l'effet d'un coup de foudre sur les populations de la Dalmatie. Personne en ce pays ne s'attendait à ce que l'événement fût si prompt, même les gens mêlés aux choses de la vie publique. L'acte avait été tenu absolument secret par le cabinet de Vienne. Un beau matin les fonctionnaires de la Dalmatie l'apprirent en même temps que les habitants par de grandes affiches apposées pendant la nuit. Ces placards avaient été imprimés secrètement à Vienne et envoyés dans les provinces au moyen de grandes caisses soigneusement fermées.

Ce fut plus que de la surprise, ce fut de la stupéfaction. Les esprits slaves, yougo-slaves surtout, sont prompts à s'échauffer. L'annexion provoqua une importante effervescence en Dalmatie, mais les précautions du gouvernement autrichien étaient prises et bien prises.

Tous les Dalmates n'envisagèrent pas l'événement de la même façon. Chez bon nombre d'entre eux, ceux chez lesquels le sentiment du slavisme est le plus développé, il provoqua la tristesse et même la colère : ils virent un nouvel empiétement de l'Autriche sur leur nationalité, un nouvel écrasement

d'une partie de leurs frères qui voyaient fuir à tout jamais l'espoir de la liberté. Ils ne craignirent point de juger l'acte avec sévérité et furent prêts à toute éventualité.

Les autres, ceux qui sont sous l'étroite domination des prêtres, — dont l'autorité est toute-puissante à Vienne, — éprouvèrent au contraire une fort vive satisfaction. C'est que pour eux le rattachement de la Bosnie-Herzégovine à la Serbie eût été le triomphe de la religion orthodoxe, tandis que l'annexion à l'Autriche signifie la victoire de la foi romaine. Certains paysans des montagnes, chauffés à blanc par les prêtres catholiques, descendirent même dans les grandes villes, Sebenico, Spalato, Zara, croyant la mobilisation décrétée et demandant, aux Slaves, à marcher contre les Serbes!

Il y eut en cette circonstance l'habituel conflit entre ces malheureux Yougo-Slaves qui ne peuvent arriver à s'entendre, et que dépeint si bien cette petite légende du cru disant que lorsque après la création du monde Dieu demanda à chaque peuple ce qu'il désirait plus particulièrement, les Anglais ayant sans hésiter demandé de bons biftecks, les Français de jolies femmes, les Italiens de la musique et les Allemands de la choucroute, les Slaves répondirent : « Seigneur, attendez un moment, nous ne nous sommes pas encore mis d'accord sur ce que nous préférons. » Eh bien! l'Autriche a su jouer avec son habileté ordinaire des dissensions entre Slaves, elle a annihilé par ce moyen un soulèvement

que l'annexion des deux provinces aurait fort bien pu provoquer en Dalmatie (1).



Nous avons beaucoup causé de ces choses avec nos amis de Spalato. Lorsque nos conversations avaient lieu en plein air, au café ou sur la *Marina*, nous remarquions que ceux-ci se taisaient subitement, se mettaient à parler de la comète ou des Japonais dès qu'un étranger se trouvait à portée de nous entendre et qu'ils ne reprenaient le fil de leur discours que lorsque tout indiscret s'était éloigné.

C'était la peur de l'espion, la salutaire crainte de la police, qui les faisait agir ainsi.

Jusqu'à l'annexion, la Dalmatie n'avait pas eu trop à souffrir des tracasseries de la police. Mais à partir de cette époque la province tout entière est soumise au régime policier le plus inquisitorial et le plus dur... et l'on sait ce que peut être la police autrichienne! Les espions fourmillent, dans les grandes villes surtout, rapportant aux oreilles administratives toutes les conversations qui leur avaient paru subversives, les arrangeant même pour les besoins de la sainte cause. Les Dalmates qui occupent un certain rang doivent maintenant se défier de tout le monde, des garçons de café, des mendiants, des artisans, de leurs propres domes-

(1) Il serait superflu d'ajouter que l'Autriche ne s'en tint pas à cet habile jeu de la politique et qu'un considérable rassemblement de troupes avait été opéré en Dalmatie pour parer à tout événement.

tiques. On ne peut plus penser librement en Dalmatie, et encore moins parler, à moins que paroles et pensées ne soient une approbation sans réserves de l'annexion. Le cabinet noir fonctionne avec une régularité qu'on se plairait à voir imitée par les autres services publics : les personnes les plus loyalistes vis-à-vis de l'Autriche ont vu leur correspondance décachetée.

Le Dalmate a l'horreur innée du fonctionnaire, parce que celui-ci est toujours Autrichien; on conçoit que ce régime n'est pas fait pour lui infuser des sentiments plus tendres. On appelle ici les fonctionnaires des *kofferasi,* mot qui, en lui seul, a condensé la phraséologie suivante : *gens qui sont venus avec toute leur fortune consistant en leurs seuls bagages.* On assure que l'une des principales missions des fonctionnaires autrichiens consiste à envenimer les discordes entre Slaves.



Mais il est une haine qui a jeté de profondes racines dans l'âme dalmate, une haine devant laquelle s'effacent toutes ses inimitiés, c'est celle du Hongrois. « En Hongrie on vend tout, dit le Dalmate, même sa fille. »

On peut dire que c'est une haine séculaire.

Pauvres Slaves qui, faute d'entente entre eux, n'ont jamais su résister aux oppresseurs, ni opprimés se libérer. Tour à tour asservis par les Hongrois, les Turcs, les Vénitiens, les Français, les Autri-

chiens, ils ont conservé toutes leurs rancœurs de vaincus pour le seul Hongrois, comme se souvenant qu'après la chute de leur dynastie nationale ce fut lui qui le premier les plia sous le joug.

A cette raison, il convient d'ajouter des causes toutes modernes. Le Dalmate est jaloux du Hongrois parce que celui-ci a su conquérir son indépendance, il envie ce voisin si remuant, lui si apathique, ce peuple si uni, lui si divisé. Enfin le Dalmate souffre de voir que toutes les faveurs de l'Autriche vont à la Hongrie qui sait demander, exiger même, pendant que Vienne semble ignorer la Dalmatie, qui ne fait du reste pas grand'chose pour se rappeler à son souvenir.

Les habitants de Spalato disent ceci : « Il est certain que l'Autriche, obéissant aux suggestions de la Hongrie qui redoute une concurrence pour Fiume, fait preuve d'une évidente mauvaise volonté à l'égard du développement économique de notre port. »

Et les événements leur donnent raison.

Un auteur français qui a publié des renseignements du plus haut intérêt sur la Bosnie-Herzégovine, écrivait en 1896 : « En supposant le port de Spalato relié au réseau des chemins de fer de la Bosnie, il y aurait donc un intérêt, non seulement de transit des produits transportés par voie maritime, mais encore un intérêt direct à partager entre les régions côtières et celles de l'intérieur. Ces avantages n'ont point échappé à la considération du ministre (M. de Kallay). Dès le mois d'octobre 1893,

les trente premiers kilomètres de la nouvelle voie Lachva-Traunik amorçaient la future ligne de Spalato. Le 14 octobre 1894 on inaugurait le prolongement de la ligne par le col de Komar jusqu'à Dolni-Vakuf et Bougojno. Enfin le 1er mai 1895, la ligne de bifurcation de Dolni-Vakuf à Jajce vint ajouter 33 kilomètres de voie ferrée au réseau existant. *Il est à présumer que d'ici deux ans la ligne entière de Lachva à Spalato pourra être livrée à l'exploitation* (1). »

Eh bien! il y a, non pas deux ans, mais quatorze ans, et Spalato attend toujours! Pourquoi cette ligne qui tout d'abord s'établissait si vite, n'a-t-elle pas encore été achevée? Il faut y voir la main de la Hongrie, répondent les Spalatins.

Il va sans dire que tous les Dalmates ne partagent point cette haine des Hongrois, car il suffit que l'un des partis les haïsse pour que l'autre les aime.

Ces deux grands partis, qui luttent ici l'un contre l'autre, sont, d'une part les *slavo-croates,* ou radicaux, ou pan-croates, et d'autre part les *slavo-serbes,* ou yougo-slaves, ou pan-serbes, et bien que frères, serbes tous deux, ces partis ont des tendances nettement opposées et se déchirent à qui mieux mieux (2).

Les premiers rêvent du rétablissement de l'ancien

---

(1) G. CAPUS, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1896.

(2) La langue serbo-croate s'écrit en caractères latins, la langue serbe en caractères cyrilliques; si l'on ajoute que les deux idiomes sont *identiques*, on peut voir par cela une nouvelle preuve du fossé profond que l'Autriche a su creuser entre Serbes et Croates.

royaume croate : Croatie, Dalmatie, Slavonie, sous la suzeraineté de l'Autriche. Ce sont les catholiques, leur leader est Mgr Bulic, le directeur du Musée spalatin et des fouilles de Salone. On assure que ce parti, inféodé à l'Autriche, fait le jeu de celle-ci.

J'ai dit d'autre part (1) que les Yougo-Slaves, dont Mgr Strossmayer était l'apôtre désintéressé, veulent la réunion de tous les Serbes, la plus grande Serbie, qui comprendrait en un seul royaume tous les Slaves du sud. Ce parti est surtout composé d'orthodoxes et veut la séparation d'avec l'Autriche catholique; c'est celui dont les aspirations sont vraiment nationales, mais hélas! bien difficilement réalisables.



Le *Musée archéologique de Spalato* regorge d'intéressantes curiosités; ses collections, tellement riches et nombreuses qu'on ne sait plus où les loger, proviennent en majeure partie des fouilles de Salone. J'ai dit que Mgr Bulic était à la fois directeur de ces fouilles et du Musée. Nous n'eûmes pas le plaisir de le voir car, ainsi que nous l'assura un fonctionnaire autrichien plus versé dans l'histoire ancienne que dans la géographie moderne, l'éminent directeur se trouvait alors aux bains de mer, à Chamonix!

Tous les archéologues et savants qui sont venus

---

(1) Dans mon *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque*, chez Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1910.

voir le Musée et Salone ont entouré leurs récits de considérations historiques identiquement semblables, car tous avaient été pilotés et renseignés par Mgr Bulic, ce qui a fait dire à ceux des Spalatins qui sont du parti slave opposé à celui dont le directeur du Musée est le chef, que c'était « l'Évangile selon Mgr Bulic », et il faut voir l'air d'ironique doute avec lequel ces braves gens prononcent ces mots!



Quand vient le déclin du soleil, les élégants, les bourgeois et le peuple accourent sur la *Marina* pour s'y promener ou s'attabler aux terrasses des cafés, sous l'ombre gigantesque du vieux palais qui, chaque soir, contemple ce spectacle d'un air qui veut paraître étonné : façade grimaçante sur laquelle des volets verts déshonorent la noblesse des pierres rousses.

Et c'est alors que j'aimais parcourir le labyrinthe de la ville parasite, quand il faisait encore assez jour pour distinguer quelque détail, mais comme l'obscurité naissante enveloppait déjà les vieilles maisons d'un léger voile de mystère.

Au centre du palais, l'antique temple est toujours intact et majestueux, mais un *campanile* se dresse auprès de lui pour annoncer qu'on y adore un Dieu nouveau. L'addition chrétienne est une haute tour finement ajourée de colonnettes qui passe à juste titre pour un fort beau monument; malheureuse-

ment il est à moitié caché par le fouillis de maisons qui se bousculent dans l'intérieur du palais, de plus il n'est point ici à sa place et jure dans ce lieu que l'œil voudrait voir débarrassé de tout ce qui n'est point l'œuvre du vieil empereur. Il fut construit avec des débris de monuments romains provenant partie du palais lui-même, partie des ruines de Salone. Il s'élève très haut dans l'air; nous l'avons aperçu de la rivière des Sept-Châteaux, se dressant au-dessus de la colline et regardant du côté de Salone.

Tout à côté, faisant face à la porte d'Or, le portique impérial érige ses colonnes trapues qui semblent encore jeunes après tant de siècles. Et quand la nuit est tout à fait venue, la lune curieusement se joue avec les ombres de ces grosses pierres.

Il est à peu près impossible de classer l'architecture du palais de Dioclétien dans un style défini. A vrai dire il n'a pas de style parce qu'il en reflète plusieurs. Œuvre d'artistes grecs (1), monument de la décadence romaine, on y voit de nombreux détails architectoniques appartenant au moyen âge, apparus là pour la première fois (2).

En dehors de l'enceinte impériale est groupée la ville vénitienne qui se construisit peu à peu lorsque sous l'égide de la Sérénissime République la sécurité — une sécurité relative — sembla revenue; mais ses petites maisons se serrent éperdument contre les robustes murailles, comme pour demander encore

(1) On a trouvé les signatures de sculpteurs grecs sur plusieurs pierres de l'édifice.

(2) Charles DIEHL, *En Méditerranée*, Paris, 1909.

protection, tels des poussins qui se pressent contre les flancs de leur mère poule. Là encore nous voyons les étroites ruelles, ombreuses et pleines de silence, dallées de pierres sur lesquelles ne roule aucune voiture. Sur l'ancienne place des Seigneurs il y a le *palais du provéditeur,* — aujourd'hui *municipio,* — qui est un véritable petit bijou, gracile et fleuri.



Ce fut pour nous une chaude satisfaction de constater qu'en cette ville, où survivent tant de grands souvenirs, la mémoire des Français est honorée à plus d'un titre. Les quais, la place du port, les jardins, sont œuvres françaises; la place, place Marmont, commémore encore le gouverneur français de la Dalmatie.

Les noms des Français, et entre tous celui de Marmont, sont entourés en ce pays de l'auréole d'un souvenir glorieux. Dans les chansons populaires des Dalmates sont relatés les hauts faits des troupes de Napoléon Ier, tellement le courage de nos soldats avait frappé ces imaginations ardentes.



Les dernières maisons de Spalato ont disparu après un tournant du chemin et nous roulons dans la campagne solitaire, parmi les vignobles.

Sur notre droite, le sol descend doucement jusqu'à la mer. Bientôt, la route débouche au fond d'une

vaste baie en laquelle une rivière impétueuse se jette avec bruit. Ce paysage, presque désert aujourd'hui, fut un lieu fort peuplé dans l'antiquité : un grand port, une grande ville. Sur la pointe, où nous apercevons le petit village de *Stobrec,* s'était installé un port très important, *Epetion,* que les Grecs avaient fondé au quatrième siècle avant Jésus-Christ et que les Romains appelèrent ensuite le *portus Epetimus*... La baie, sur les eaux de laquelle nous ne vîmes que deux petites barques de pêcheurs, fourmillait jadis de bateaux marchands et de quinquérèmes guerrières. Et, à quelques kilomètres dans les terres, au bord de la rivière, qui s'appelait alors la *Badi,* une ville, l'*Epetium* romaine, avait pris un développement tel qu'elle en vint à rivaliser avec Salone elle-même.

La rivière, nommée aujourd'hui la *Zernovica,* roule ses eaux tumultueuses parmi les rochers d'une gorge qui s'enfonce au sein de cette contrée mystérieuse, oasis dans les pierres, qu'on appelle la *Politza*.

Sur les contreforts du rébarbatif *mont Mosor,* dans une vallée élevée et d'accès très difficile, vivent des habitants industrieux qui formèrent jadis (1) la petite république agricole de *Politza* (2), aux mœurs si curieuses. C'est dans une riante vallée, fertile et bien cultivée, où les *marasques* (3) poussent à pro-

---

(1) De 1235 à 1806.

(2) Ou *Poljica*.

(3) Espèce de cerisier sauvage dont le fruit sert à fabriquer la liqueur appelée *marasquin*.

fusion; des maisons, des villages s'égrènent, blancs dans la verdure, comme un petit Éden entouré par l'Enfer des pierrailles.

C'est grâce à une situation défensive un peu analogue à celle des Monténégrins que la petite république politzienne parvint, comme eux, à conserver son indépendance au milieu des troubles du moyen âge. Mais là, comme en tant de pays, l'épopée napoléonienne vint mettre un terme à l'ancien état des choses.

Les Autrichiens assurent que, pendant l'occupation, les Français réprimèrent avec sauvagerie une révolte de cette petite peuplade champêtre : ils prétendent que nous fîmes fusiller la plus grande partie des habitants et détruire par le feu toutes leurs maisons. Rien n'est plus faux : Marmont usa, au contraire, de longanimité à son égard et ne punit que légèrement une population qui avait tué de ses soldats dans un brusque soulèvement. Au reste, voici ce que Marmont lui-même en dit : *Le comté de Politza, situé dans une vallée délicieuse, mais très élevée, est hors de toutes les communications, et le chemin qui y conduit est très difficile à parcourir et très facile à défendre. L'isolement de cette localité, joint aux moyens que la nature a donnés à ses habitants pour se soustraire à l'obéissance, est sans doute la cause des privilèges que les Vénitiens leur avaient donnés; ils ne payaient aucun impôt, se gouvernaient eux-mêmes, nommaient leurs magistrats et ne fournissaient ni soldats ni matelots. On voulut leur enlever ces privilèges, on les mécon-*

tenta. Assurément la vue de ce petit pays parlerait en faveur du système de son administration : rien de mieux réglé, rien de plus soigné que leur culture, rien de plus joli que leurs villages (1).

La république de Politza était composée de douze communes ayant chacune à sa tête un *knèse*. L'autorité suprême était exercée par le *grand knèse,* dont l'élection ne manquait pas d'originalité. Je cite encore Marmont : ... *L'élection du grand knèse se fait par toute la population assemblée, dans un des endroits les plus larges de la vallée. On se rassemble là à jour fixe. Le grand knèse dont l'exercice finit dépose dans un lieu indiqué une boîte de fer renfermant la charte des privilèges. Le plus ambitieux et le plus hardi va la prendre sous une grêle de pierres : quand il s'en est emparé, s'il a pu le faire vivant, il est reconnu grand knèse* (2).



La route s'est faite corniche, elle suit le bord de la mer où l'on aperçoit des bandes de marsouins dont les dos noirs apparaissent et disparaissent avec une régularité de machines.

De grandes îles barrent l'horizon maritime : *Brazza,* où les sources sont inconnues, où l'eau est si rare que ses habitants ne peuvent s'alimenter du précieux liquide que dans les citernes de ses nom-

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X, p. 49.
(2) *Ibid.*, p. 50.

breux couvents; *Solta,* où, dans une luxuriante végétation, des abeilles complaisantes distillent un miel renommé; *Lésina,* dont le climat si chaud permet au nopal indien de se développer comme en son pays d'origine; *Curzola,* dont les indigènes ont acquis depuis des siècles la réputation d'être d'habiles constructeurs de navires; *Lissa* enfin dont le nom est une fanfare guerrière car il commémore deux grandes batailles navales : dans l'une, en 1811, la flotte française fut défaite par les navires anglais du commodore Hoste et dans l'autre, en 1866, l'héroïque amiral autrichien Tegethoff détruisit la flotte italienne.

Surgissant d'une nette coupée dans les montagnes pelées, voici la *Cetina,* verte et lente, et au bord, *Almissa.*

Almissa est couchée au ras de la haute falaise, ses maisons blanches à toitures rouges grillent sous le soleil ardent et se reflètent dans l'eau glauque dont le miroir poli leur renvoie mille traits brûlants.

Avant de s'unir à la mer, la rivière somnole dans les ajoncs qui paraissent plus verts que nature à cause de l'horreur grise de la roche formant repoussoir.

Il est neuf heures du matin, le thermomètre installé dans l'auto marque 45 degrés à l'ombre! Mais nous sommes acclimatés désormais à ces terribles chaleurs.

Almissa, endormie depuis des années, est aujourd'hui un petit port de nulle importance. Elle eut

son heure de gloire, gloire redoutable et criminelle, car elle fut jadis un repaire de pirates. C'était aux douzième et treizième siècles. De terribles forbans s'élançaient de l'horrible crevasse; montant de mauvaises barques trouées qui faisaient eau de toutes parts, ils fondaient sur les galères vénitiennes aux cargaisons précieuses ou sur les bateaux des pèlerins se rendant en Terre Sainte, ils massacraient équipages et passagers, rougissaient les flots de la mer du sang de leurs victimes, puis ils regagnaient leur repaire chargés d'or, d'étoffes somptueuses, d'épices, de vins fins. Et c'étaient des saturnales infinies. La nuit les rocs s'illuminaient à la lueur des feux de joie et leurs échos répétaient des chants d'ivresse.

Ils s'arrachaient à l'orgie pour s'élancer encore à l'abordage, car sans cesse les malheureux bateaux passaient à portée de leurs bras; et au bout de chaque bras il y avait un poignard!

Tout comme pour les Uscoques de Zengg, Venise chercha longtemps en vain à détruire les pirate d'Almissa qui causaient d'incalculables dommages à son commerce et à sa navigation. Quand on a vu ce repaire on comprend quelle difficile tâche elle avait assumée. Et ces brigands avaient encore ajouté à la force naturelle de leur position en élevant une haute muraille qui fermait l'entrée de leur tanière; ils ne -s'étaient ménagé qu'une étroite ouverture adroitement dissimulée et dont ils gardaient jalousement le secret. Venise parvint enfin à les réduire et le Lion de Saint-Marc, qui déploie ses ailes

sur les murailles d'Almissa, l'atteste péremptoirement.

Quand on voit ce paysage farouche, ces rocs rébarbatifs, cette rivière aux eaux sinistres et cette sombre gorge, de pareils souvenirs se font tableaux!

CHAPITRE III

DALMATIE INCONNUE

Les gorges de la Cétina. — Le mont Mosor. — La cascade de Duare. — Le Biokovo. — Makarska. — Le col de Glogovik. — La *strada maestra*. — Les routes de Marmont. — Les Jezeros. — Le delta de la Narenta. — Metkovich. — Marécages. — Le pays de Chanaan. — Le vallon de Klek. — Les monts de la Désolation. — Route invraisemblable. — La côte embaumée. — Cannosa. — Source de l'Ombla. — Gravosa.

Nous allons maintenant parcourir la partie la moins connue, la plus sauvage de la Dalmatie, et je serai presque tenté d'ajouter, la plus intéressante. Nous suivrons des routes où l'on ne passe pas, nous nous arrêterons en des villes où l'on ne va pas, nous traverserons des villages ignorés, nous contemplerons des paysages qui n'ont point été décrits encore... et l'attrait qu'éveilleront en nous ces contrées sera doublé par la sensation que nous aurons d'être des rares privilégiés de notre pays et de notre temps auxquels il aura été donné de les visiter.

Nous devrons cela à l'automobile.

La Dalmatie n'a pas, ou pour ainsi dire pas, de chemins de fer. A part l'automobile, il n'est d'autre manière de la visiter qu'en usant des navires qui font le service de la côte; ceux-ci vous feront voir

Zara et Spalato, Raguse et Cattaro, parfois Sebenico, parfois Metkovich, puis quelques îles, et ce sera tout. Ce moyen de locomotion ne vous dévoi lera rien des régions de l'intérieur, pourtant si curieuses.

Les agglomérations sont si éloignées les unes des autres que c'est presque une entreprise insensée que de vouloir parcourir la Dalmatie avec une voiture à chevaux. Avec l'automobile on peut aller partout. Chauffeurs, mes frères, imitez-nous! Vous nous direz ensuite les charmes inconnus que vous aurez goûtés dans ce pays d'étonnements que seule la locomotion nouvelle aura pu vous révéler.

D'Almissa à Raguse, la côte dalmate elle-même est une contrée encore mystérieuse pour nous Français, parce que les bateaux n'y touchent pas (1). Cela représente 250 kilomètres environ de pays où les choses et les gens attardés provoquent à chaque instant l'émotion du voyageur, 250 kilomètres pendant lesquels on croit errer au bout du monde, loin, loin d'Europe, aux antipodes!



La route abandonne la mer à Almissa. Elle s'enfonce brusquement dans l'intérieur et profite pour

(1) Hormis à *Metkovich* où certains services font escale pour la correspondance du petit chemin de fer de Bosnie-Herzégovine. Quelques vapeurs de cabotage s'arrêtent bien dans les petits ports, mais ils manquent tellement du plus sommaire confortable qu'il n'est pas possible de les mettre au rang des moyens que peuvent employer les touristes.

ce faire de l'étroite coupure que la Cétina s'est taillée à travers la falaise.

En face de la ville vieillote que ceinturent des pampres dorés (1), on franchit la rivière sur un pont de fer qui semble tout dépaysé en ce décor médiéval. Et l'on pénètre aussitôt dans le canon resserré et sinueux où la route s'accroche à la roche : deux gigantesques murailles grises, un plafond de ciel bleu, un plancher d'eau verte. Mais la gorge ne tarde pas à s'entr'ouvrir pour former une charmante petite vallée où, dans un fond d'herbes et d'arbres verts, la Cétina traîne indolemment son cours appauvri (2), vallée d'éclatante lumière en qui tous les rayons du soleil oriental sont sans cesse concentrés par les flancs nus des montagnes.

Voici *les Moulins de Radaman* où la Cétina élargie forme un étang sur lequel s'ébattent des canards sauvages. Puis, par une pente dure et agrémentée de nombreux tournants, la route s'élève au-dessus de la rivière, elle monte ainsi longtemps pendant qu'à mesure le panorama s'étend sur des monts tourmentés.

Devant nous, *le mont Mosor, le Mont,* comme

---

(1) Les vignes d'Almissa produisent d'excellents vins, justement renommés. Entre tous il convient de citer *le muscat à la rose,* dont le bouquet rappelle le parfum de la rose.

(2) L'abbé Paul PISANI, dans son remarquable ouvrage (*La Dalmatie de 1797 à 1815,* Paris, 1893), indique la Cétina comme navigable depuis Duare jusqu'à la mer. Je crois utile de rectifier ce renseignement car, au cours de mes deux voyages en Dalmatie, en 1905 et en 1909, il m'a été donné de constater qu'à quelques kilomètres de son embouchure son faible cours ne pouvait se prêter à la navigation, en été tout au moins.

disent les Dalmates (1), dresse son double cône décharné vers le ciel qu'il menace. Bien que son altitude n'ait rien d'alpestre (2), il s'élève comme un géant au-dessus des autres cimes qui protègent *la Politza*.

La route est solitaire. On croise rarement quelques *kolos,* ces chariots dalmates que de petits chevaux traînent au grand trot ; rarement aussi l'on voit une maison au seuil de laquelle un humain grave, coiffé de la calotte rouge, chaussé des *opankés* nationaux, fume dans une énorme pipe.

Après une chevauchée sur les montagnes, parmi les oliviers et les chênes verts, on redescend vers la Cétina. Lorsque nous fûmes parvenus au niveau de la rivière, nous découvrîmes que son lit était bouleversé par d'importants travaux de captation ; des quantités d'ouvriers remuaient la terre, il y avait là un chantier moderne, en plein désert : tranchées, canaux, digues, écluses et une usine électrique en construction. Une usine électrique en Dalmatie, c'est à n'y pas croire ! Est-ce donc un signe que ce pays va se réveiller enfin ?

Dans un de ses rapports à Napoléon le provéditeur de Dalmatie, Dandolo, écrivait : *En Dalmatie, il y a de l'argile et on ne fait ni poteries ni briques ; il y a de la silice et pas de verreries ; du bois en abondance et quelques misérables charbonniers ; de la pierre calcaire et pas de fours à chaux ; de beaux*

---

(1) Le nom antique du mont Mosor était *Masar*, signifiant *le mont* par excellence.

(2) Le mont Mosor a 1 340 mètres d'altitude.

marbres que personne ne sait travailler; du charbon de terre sans qu'on songe à installer des forges; du minerai de fer qu'on n'exploite pas. Le nombre des tisserands est insuffisant, qu'on le compare soit à la production de la laine, soit aux besoins des habitants. Il y a des peaux en abondance et pas de tanneries; on n'utilise pas le marc des olives, quand on en pourrait tirer du savon; on exporte les chiffons au lieu d'en faire du papier, et le suif, au lieu de fabriquer des chandelles (1). Or cela n'a guère changé depuis; l'indifférence des Dalmates en matière économique paraît être toujours la même qu'il y a cent années, alors que Dandolo écrivait ces lignes. Les villes et les villages que nous avons visités, par l'absence de toute industrie, par la forme antique de leur commerce, leurs petites boutiques où l'on vend des marchandises barbares, leurs échoppes où des artisans travaillent comme au temps des croisades, donnent l'impression d'un pays resté tel qu'il était au moyen âge. Vous comprendrez l'état de stupeur dans lequel nous fûmes plongés en nous trouvant tout à coup en face d'une usine électrique!

La vallée de la Cétina semble finir là, contre une muraille rocheuse. Mais la rivière vient de plus loin. On entend un sourd grondement de cataracte et d'une fissure du roc on voit s'élever un nuage de vapeur. C'est la *cascàde de Duare* (2). Elle est si

(1) Abbé Paul PISANI, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, p. 249.

(2) La *cascade de Duare* est formée par la *Cétina* débouchant d'une mince fissure qui sépare le massif du *mont Mosor* de celui du *Biokovo*. Elle a 30 mètres de hauteur.

bien dissimulée dans les rochers qu'il faut une véritable investigation pour la découvrir; elle est tellement encaissée qu'on a peine à trouver un endroit d'où l'on puisse l'apercevoir tout entière. En un couloir de pierre polie, la Cétina se précipite d'un seul jet avec un assourdissement de tonnerre, l'eau écume, on dirait une formidable coulée d'argent, du blanc le plus pur, dans un conduit de roche noire.

Pour parvenir au sommet du roc d'où jaillit la cascade, on grimpe par des lacets multiples et étroits. Sut le faîte, tout auprès de la bourgade de *Duare,* on voit s'en aller vers la gauche la route à peu près passable que nous avions suivie jusque-là; elle va rejoindre la *strada maestra,* la route majeure, la grande voie de l'intérieur. Pour nous, voici un petit chemin qui s'élance à l'assaut de la haute chaîne que nous voyons sur notre droite.

Eh bien! montons dans les montagnes arides d'où les arbres ont fui, où seuls de maigres moutons broutent une herbe introuvable, où dans l'air quelques corbeaux tournoient en croassant lamentablement. Montons par le chemin couvert de cailloux qui fuient sous l'auto. Montons sans trêve au flanc du *Biokovo* (1).

Et tout à coup la mer réapparaît; mais elle est si

(1) Le *Biokovo* est la partie des Alpes de Dalmatie qui longe l'Adriatique au-dessus de *Makarska;* c'est une véritable falaise qui n'est séparée de la mer que par un étroit liséré de terre, si étroit qu'il disparaît parfois, et très élevée puisqu'elle a en moyenne de 1 000 à 1 400 mètres et que son principal sommet atteint 1 765 mètres.

bas et nous si haut qu'on dirait un infini insondable et tout bleu !

Le petit chemin, qui se cramponne aux éboulis branlants, bascule soudainement en une descente effarante, vers le gouffre d'azur qui semble nous aspirer. Puis il s'assagit à moitié hauteur, alors qu'il a rejoint quelques arbres ; il se met à descendre raisonnablement, lentement, longuement en droite ligne. Quel adorable spectacle que celui dont on jouit de cette corniche élevée : des montagnes sauvages, une côte déchiquetée qui se déroule immensément, des îles innombrables qui sont comme autant de têtes de géants engloutis.

L'on s'engage dans de belles pinèdes couvrant le pied des monts de leur manteau de velours vert sombre et où l'on respire avec délices un air tout imprégné d'essences aromatiques.

Après un tournant de la côte, on aperçoit un petit port tranquille dont les maisons paraissent microscopiques tout au bas de la chaîne vertigineuse, et qui grillent sous le soleil au bord d'une jolie baie.

C'est *Makarska.*



Nous déjeunâmes en la seule *gostiona* de Makarska qui nous parût acceptable. Dans une petite salle, basse et enfumée, un capucin se délectait hiératiquement en face d'un poulet rôti. Il était une heure après midi, nous avions une faim de loups, nous

pensions faire là un copieux déjeuner. Hélas! On ne nous servira rien. Un garçon huileux et dépenaillé nous fait part de ses regrets, mais, paraît-il, les légumes sont finis, les fruits pareillement, nous arrivons trop tard, beaucoup trop tard! Et la viande? La viande! Horreur, c'est aujourd'hui vendredi. Nous l'avions oublié. Mais le capucin, qui tout à l'heure mangeait un poulet? Le capucin maintenant savoure béatement son café, les yeux mi-clos, son regard se pose sur nous narquois.

Notre déjeuner se composa de conserves tirées des coffres de la voiture; l'hôtellerie dalmate ne put nous fournir que son vin, car fort heureusement le capucin ne l'avait pas tout bu.

Makarska est une des plus anciennes villes d'Illyrie. Sa fondation remonterait aux Phéniciens qui auraient établi là une colonie de pêcheurs chargés de recueillir le coquillage dont ils extrayaient la pourpre (1). Tapie sur un mince liséré de terre entre la mer et la montagne abrupte, elle reçoit sans cesse les rayons solaires que l'une et l'autre se renvoient. Aussi y fait-il très chaud. Nous y subîmes une véritable souffrance de lumière et de chaleur. Avec ses maisons trop blanches, devant la mer resplendissante et sous un ciel implacable, les yeux sont éblouis, aveuglés, cuisants. Quel pays de soleil! Et quel soleil! C'est lui qui calcine ces montagnes, qui en a chassé la végétation; c'est lui qui, sur le rivage, roussit les plantes, fendille les pierres, tanne les

---

(1) Le *Murex brandaris*.

habitants. On se croirait dans un four à chaux, et qui fonctionne!

Des bateaux qui font le cabotage viennent aborder au quai; on en voit descendre de curieux types de voyageurs indigènes; déjà quelques musulmans enturbannés. La race des habitants de cette côte est assez belle, les hommes sont grands et forts, les femmes gracieuses, mais tous sont tellement bronzés qu'on dirait presque des nègres.

Sitôt après Makarska la route se remet à grimper. On domine bientôt le petit port qui s'abrite derrière une presqu'île élégamment arrondie en forme de croissant. On suit un chemin qui monte parmi les marasques. Mais où diable peut-on bien monter? La montagne unie qui longe la mer ne présente aucun défilé, aucun col, aucune dépression, elle paraît à pic, comme une lisse muraille; sa crête est horizontale, sans une échancrure. Eh! c'est bien simple! On va passer par-dessus. On aperçoit déjà les lacets qui lacent cette gigantesque bottine. Jamais ce terme ne fut aussi proprement employé pour une route : on voit ceux-ci qui rayent de blanc le mont gris et qui zigzaguent avec une régularité qu'envierait maint cordonnier; ils lacent ainsi toujours, jusqu'à la cime extrême qu'il nous faudra escalader. Et quelle pente! Jusqu'à 15 pour 100. Et quel chemin! Un sentier étroit, fait de cailloux roulants, sans parapet sur le vide troublant.

On monte comme cela de la cote zéro jusqu'à 897 mètres d'altitude, d'un seul coup, puis soudain l'on profite d'une petite fente, invisible d'en bas,

dans la muraille verticale, pour gagner le sommet de la chaîne.

Mais quel tableau! Quel ravissement à mesure que l'on monte! Quelle étrange sensation, faite à la fois de terreur et de plaisir, de se sentir comme enlevé par l'auto sur ce sentier de chèvres accolé à la falaise à pic, le long du précipice béant, devant l'immensité.

Nous voici au sommet : c'est le *col de Glogovik,* si l'on peut appeler cela un col! Là, risquant sans cesse la foudre, une petite chapelle se dresse qui, orgueilleusement, rappelle aux hommes l'orgueil des hommes; et du seuil de la divine demeure on admire l'un des plus beaux spectacles que la nature ait formés. La vue s'épanouit du haut d'une muraille de 900 mètres. Les eaux de l'Adriatique, d'un beau bleu d'outre mer, s'étendent à l'infini et semblent monter vers le ciel qu'elles rejoignent à l'horizon; elles sont parsemées d'îles innombrables, grandes et petites, vertes, jaunes, grises, rondes, longues, lisses ou dentelées, inondées de lumière, embuées des chaudes vapeurs du milieu du jour, *Brazza, Lésina*, *Lissa, Torcola, Busi, Curzola, Cazza, Lagosta* et tant d'autres entre lesquelles se glisse sournoisement la longue *presqu'île de Sabbioncello,* comme une langue avide. Des quantités de petits points noirs, des bateaux, évoluent alentour, semblant des mouches. La haute falaise qui nous porte s'étend sur la droite et sur la gauche, infiniment. A son pied, on voit se dérouler capricieusement le mince liséré vert de la côte, parsemé de blancs

villages et Makarska dont les maisons sont comme écrasées, aplaties, nivelées, par la titanesque muraille qui surplombe. Cette étroite bande de territoire, entre mer et montagne, s'appelle le *Primorje* et Makarska en est le chef-lieu (1).

Ainsi, nous sommes parvenus sur la crête même du Biokovo.

C'est encore la formation calcaire avec ses surprises, toujours le Karst aride et sans eau. La mer disparaît tout d'un coup et l'on pénètre dans un chaos intraduisible de rocs et de pierres où ne croissent que quelques chétifs végétaux, si rares et si maigres qu'ils ne parviennent à modifier la couleur uniformément terne qui se déroule à perte de vue. C'est un immense panorama de monts et de vaux qui se succèdent jusqu'aux cimes terribles du *Proloque* (2) que les Bosniens ont peuplées de leurs légendes.

Une très longue descente nous conduisit dans une vallée, large et profonde, formée d'un côté par le Biokovo et de l'autre par les Alpes Dinariques derrière lesquelles s'étend la Bosnie. On voit combien étroit est ici le territoire dalmate : deux chaînes de montagnes et une vallée, voilà tout. Au thalweg de la vallée notre petit chemin rejoignit la route de l'intérieur, la *strada maestra,* que nous aurions pu prendre vers Duare, qui nous aurait amenés ici beaucoup plus rapidement et avec infiniment moins

---

(1) *Primorje* veut dire le *territoire de la côte.*
(2) Le *Proloque* est une partie des *Alpes Dinariques.*

de peines, mais nous voyageons pour le plaisir de nos yeux et elle eût été incapable de nous faire voir le panorama unique au monde dont nous avons joui au-dessus de Makarska.



La *strada maestra* est l'une de ces anciennes voies romaines qui sillonnaient la Dalmatie en si grand nombre. Elle fut refaite par Marmont, ainsi que l'affirmait il y a peu de temps encore l'inscription suivante qu'on pouvait lire au col de Turia (1) : *Sous l'Empereur Napoléon le Grand et sous la direction du vice-roi d'Italie Eugène, au temps que le Général Marmont commandait en chef en Dalmatie, cette route a été percée de 1806 à 1809 sous la conduite technique du général Blancard, avec l'aide des ingénieurs Grljic et Zavoreo... elle va de la frontière de Croatie jusqu'à celle d'Albanie, elle est longue de 250 milles géographiques* (2).

J'ai eu, déjà plusieurs fois, l'occasion de dire que les Dalmates sont redevables aux Français du premier Empire de l'intelligent réseau des routes qui parcourent leur pays. Il est temps, je crois, d'examiner sommairement cette œuvre colossale accomplie ici par nos pères. Pour cela, il nous suffira d'ouvrir les *Mémoires* du duc de Raguse. Celui-ci

(1) La *strada maestra* passe au *col de Turia* (715 mètres) avant le point où nous la rejoignîmes, entre *Zagvozd* et *Zupa*.

(2) Reinhard E. PETERMANN, *Guide en Dalmatie*, Paris-Vienne, 1900.

nous explique que l'organisation de son système de routes fut basé sur la forme et sur la disposition géographique de la Dalmatie. Il réédita, en moins complet, ce qu'avaient fait avant lui les Romains; mais il fit en quelques années ce que ceux-ci avaient mis plusieurs siècles à accomplir. Il créa des voies parallèles à la mer, parcourant la province dans toute sa longueur, et d'autres, perpendiculaires aux premières, traversant la Dalmatie suivant sa largeur.

Marmont avait établi tout d'abord une route qui reliait les grandes villes maritimes les unes aux autres : Zara, Scardona, Sebenico, Trau et Spalato d'une part au nord, et Raguse et Stagno d'autre part au sud. On se fera une idée de la rapidité du travail des soldats français quand on saura que la route de Zara à Spalato fut faite en six mois. Et nous fûmes à même de juger des immenses difficultés qu'il avait fallu vaincre pour exécuter ces travaux sur des montagnes abruptes. *Les murs de soutènement de la descente de la montagne de Trau ont de 20 à 22 pieds d'élévation* (1). Cette route fut faite, comme dit Marmont, *d'après les principes, avec double empierrement et des cordons* (2).

Ce sont ces routes si vite construites qui valurent à Marmont sa principale renommée parmi les Dalmates qui disaient : *Les Autrichiens, pendant huit ans, ont fait et discuté des plans de routes sans les*

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.
(2) *Ibid.*

exécuter; Marmont est monté à cheval pour les faire faire, et quand il en est descendu elles étaient terminées (1).

Avant la fin de l'occupation française, Marmont termina son réseau longitudinal en reliant, à travers la partie la plus sauvage de la Dalmatie, — celle que nous parcourons en ce moment, — Spalato à la Narenta par Sinj et Vrgorac, la *strada maestra,* de sorte que, sauf dans la courte enclave d'Herzégovine qui vient toucher à la mer après Metkovich, les Français dotèrent la Dalmatie d'une voie bien tracée et bien construite allant d'un bout à l'autre du territoire, de Zara à Raguse.

La route transversale construite par Marmont va de la mer, de Spalato, par Clissa et Sinj, à la frontière de Bosnie, traversant la Dalmatie dans sa largeur.

Marmont était fier de son œuvre, et à juste titre. Il voulut que la postérité associât à son nom ceux de ses collaborateurs : *Chaque portion de route reçut le nom du régiment qui l'avait faite, et ce nom, ainsi que ceux du colonel et des officiers supérieurs, furent gravés sur le rocher* (2).

Enfin, parmi tous les compliments qui lui furent décernés, celui qui lui parut le plus précieux vint de l'ennemi même. L'empereur d'Autriche, visitant la Dalmatie en 1818, fut saisi d'admiration devant les travaux que les Français y avaient exécutés, et,

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.
(2) *Ibid.*

naïvement, ne put s'empêcher de dire au prince de Metternich : *Il est bien fâcheux que le maréchal Marmont ne soit pas resté en Dalmatie deux ou trois années de plus* (1).



Après un sévère trajet dans l'infertile vallée, on parvient à *Vrgorac*. C'est une petite bourgade fort pittoresque avec ses maisons accolées aux rochers, ses nombreuses étables, son église falote, ses quelques rues étranglées, et sa place étroite où la circulation est peu intense mais également partagée entre humains et animaux. Le paysage qui l'entoure est des plus sauvages, c'est une retraite perdue au fond de la montagne où elle semble se garder encore des attaques du Turc dont la frontière était jadis là tout près; ses habitants ont conservé l'air farouche d'autrefois, ils ont continué à vivre durement dans ces rocs où leurs pères étaient venus se réfugier alors que les féroces soldats du padischah égorgeaient les habitants d'Herzégovine. Son église renferme le tombeau d'un Monténégrin (2) demeuré célèbre depuis ces temps héroïques, et avec quelque raison, si l'on en croit son épitaphe qui assure que ce terrible homme avait occis, sa vie durant, quatre-vingt-dix-neuf musulmans.

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III. liv. X

(2) Le Monténégrin Miletich (1667-1737) s'était retiré au couvent de *Zaostrog* sur la côte voisine de l'Adriatique et il le défendit contre les attaques des Turcs.

La *strada maestra* est fort mal entretenue par les Autrichiens. Il est vrai qu'il y passe si peu de monde! Elle continue ensuite à serpenter sur ce sol mouvementé, montant, descendant, tournant, retournant et s'engouffrant parfois dans de longues tranchées qui, nous dit encore Marmont, durent ê re creusées à la mine et pour lesquelles on employa plus de 40 000 kilogrammes de poudre dans cette seule partie voisine de la Narenta (1).

Mais voici que nos yeux fatigués du pénible spectacle des pierres se reposent heureusement sur quelque verdure. Nous surplombons un grand *polje* dont le fond est couvert de pâturages. Ceci est encore un nouveau problème : cette prairie, où nous voyons aujourd'hui brouter moutons, chèvres, porcs et bœufs, se transforme deux fois l'an, en automne et au printemps, en un vaste lac. Il se trouve plusieurs de ces lacs temporaires dans cette partie de la Dalmatie; les habitants les appellent des *jezeros* (2).

La chaîne du Biokovo forme un immense barrage le long de la côte et empêche les eaux de l'intérieur de s'écouler librement. Mais cette contrée de calcaires est toute trouée de conduits souterrains dont le réseau enchevêtré, passant sous les montagnes, relie indirectement la mer à l'ensemble du pays. Quand vient la période des pluies certains poljes, les *jezeros*, se remplissent soudain par l'eau s'élan-

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.
(2) *Jezero* est un mot qui a le sens général de lac en serbo-croate.

çant des antres invisibles qui ne peuvent plus absorber tout ce qui descend des sommets; les pluies cessant, ceux-ci reprennent leur rôle de déversoirs, les jezeros se vident peu à peu pour redevenir des pâturages, enrichis par leur temporaire immersion.

Quand l'eau sort de terre pour envahir les poljes, elle apporte, chose assurément curieuse, sa population de poissons qui, lorsqu'elle redisparaîtra, se retireront avec elles dans les cavernes ignorées. Les habitants, connaissant ce détail, placent leurs filets aux orifices des gouffres, à l'arrivée comme au départ de l'eau.

Les jezeros offrent une opposition de couleurs très frappante. Ce sont des cuvettes dont les bords sont faits de rochers gris et dont le fond, qu'il soit d'eau ou d'herbe, est du vert le plus éclatant : on dirait d'énormes émeraudes serties d'acier!



Au coucher du soleil nous débouchions dans une grande plaine couverte de marécages où, dans l'eau tranquille, croissent à profusion joncs et nénufars. C'est le *delta de la Narenta*.

Les montagnes, qui bordent partout ailleurs la côte, se sont ici écartées pour laisser passer la grande rivière qui vient d'Herzégovine. Celle-ci a formé une vaste plaine d'alluvions, tellement fertile qu'on l'a comparée justement au delta du Nil, et qui comme lui est chaque année recouverte par les eaux de la rivière débordée.

Le delta de la Narenta était jadis un unique et immense marécage. Les hommes ont lutté contre le fleuve, ils ont, par des digues, régularisé ses débordements, ils ont desséché une partie des marais et créé ainsi un territoire artificiel (1) qui s'étend jusqu'à la mer et où toutes les cultures se développent avec une profusion et une richesse surprenantes (2).

Mais il reste beaucoup à faire pour assécher entièrement le delta. Nous traversons des palus qui s'étendent de part et d'autre de la route, des bouffées d'air pestilentiel nous viennent parfois prendre à la gorge, désagréablement.

Pour faire passer leur route dans ces interminables marais, les Français durent établir *une digue de vingt pieds de base, de huit pieds de hauteur et de 22 kilomètres de longueur* (3). Aussi Marmont ajoute-t-il fièrement : *Certes, les Romains n'ont rien fait de plus beau, de plus difficile et de plus admirable* (4).

La route arrive brusquement au bord de la *Narenta,* en face de la vieille *Tour de Norin,* puis faisant un angle droit, elle remonte le cours de la large rivière qui servit un temps de frontière entre les républiques rivales de Venise et de Raguse. Le che-

(1) Plus de 12 000 hectares de marécages ont été desséchés dans le delta de la Narenta.

(2) La fertilité de ces terres est étonnante. Nous y avons vu des raisins colossaux, des tiges de maïs hautes comme des arbres, des figuiers monstrueux. La quantité des fruits récoltés dans le delta passe la vraisemblance, tous sont énormes et savoureux.

(3) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.

(4) *Ibid.*

min est juché sur une digue : à droite la Narenta, à gauche le marécage.

La rivière, aux eaux toujours sales, coule paresseusement entre ses berges artificielles, elle avance silencieusement dans la grande plaine où tout bruit a cessé à mesure que venait la nuit. Des effluves capiteux et lourds se dégagent de la solitude aquatique alors qu'au ciel, où les étoiles hésitent à s'allumer, de longs nuages violets glissent vers la mer.



Des lumières apparaissent de l'autre côté de l'eau : ce sont les feux de *Metkovich* où l'on entre bientôt après avoir traversé la Narenta sur un pont métallique (1).

On dit que le séjour de Metkovich est horriblement dangereux pour les étrangers à cause des fièvres de marais. Tant pis, c'est cependant ici que nous coucherons bravement, et puis, si nous attrapons la fièvre, ce sera un souvenir de voyage de plus que nous rapporterons. Il est bon d'ajouter aussi que de Metkovich à Raguse c'est la solitude du désert pendant cent kilomètres, nous n'avons donc pas le choix !

Cette petite ville paludéenne tire son importance de ce qu'elle est le point de jonction entre les navires

(1) Il y a 161 kilomètres de *Spalato* à *Metkovich*, par *Markarska* : route terrible, pierres, chemin étroit, côtes très dures.

de l'Adriatique, — qui remontent la Narenta jusque-là, — et le petit chemin de fer qui va en Herzégovine et en Bosnie. Nous y logeâmes en l'hôtel Austria, qui tient le milieu entre ce que nous avons coutume d'appeler un hôtel et ce qu'est une auberge indigène dalmate, c'est dire que tout y était douteux. Durant la nuit nous avons été horriblement piqués par des moustiques. On assure que ces insectes sont les plus sûrs véhicules des fièvres paludéennes, donc si celles-ci existent dans ces bas-fonds, comme le prétendent certains esprits timorés, nous sommes certains de subir les conséquences de notre imprudence, au moins un sur les cinq membres de notre caravane aura attrapé un bon accès de fièvre qui nous permettra de faire des études approfondies sur ce fléau.



Nous allons partir pour l'étape la plus dure de tout notre voyage. Nous en avons accompli déjà de fort pénibles, et pour nous et pour l'automobile, ce sera pis aujourd'hui. La route de Metkovich à Raguse peut incontestablement passer pour la plus difficile de la Dalmatie.

Toute la population de Metkovich s'est assemblée autour de l'auto pour assister à notre départ. Il y a là un curieux mélange de types et de costumes. Quelques habits européens de fonctionnaires civils, des officiers autrichiens coiffés de leurs tuyaux de poêle obliques, des Dalmates aux vestes rouges

flamboyantes et aux microscopiques toques qui ne couvrent que la moitié du crâne et que retient un caoutchouc contournant la protubérance du cervelet, des musulmans avec d'énormes turbans rouges, — la Dalmatie est le pays des habits rouges, — et de vastes culottes dont le fond pend lamentablement comme un grand sac.

Nous côtoyons encore des marécages. Sur l'eau dormante, miroir tranquille que ne ternit aucune ride, flottent des nénufars aux larges feuilles parsemées de fleurs blanches ou jaunes. De temps en temps un oiseau aquatique, canard sauvage ou poule d'eau, s'envole à grand bruit d'ailes ou vient se poser dans un éclaboussement de perles (1). La route sinue au ras de collines de pierres nues dont le pied baigne dans l'eau; elle suit intimement la séparation entre l'eau et la pierre, entre l'aridité et la fertilité. Tout ce que peut atteindre la Narenta est couvert de la plus exubérante végétation, partout où ses eaux ne vont jamais on ne voit que roches arides. A gauche des collines de mort, à droite l'étendue infinie de verdure.

Les marais alternent avec des champs plantureux. Les espaces cultivés sont assez restreints, mais quelle fertilité! On voit qu'ils ont été conquis pied à pied. Il y a des champs de maïs qui sont

(1) Le delta de la Narenta est extrêmement giboyeux. La bécasse, le canard sauvage, l'oie sauvage, la poule d'eau, la sarcelle y sont légion. On y rencontre aussi abondamment des espèces rares telles que le cygne sauvage, le héron, le pélican, et enfin le vautour à tête blanche et l'aigle des marais.

comme une jungle impénétrable, des figuiers gigantesques surchargés d'appétissants fruits jaunes ou rouges, des vignes qui effacent la gloire de celles du pays de Chanaan, des légions d'arbres fruitiers phénoménaux craquant sous le poids de fruits énormes qui se touchent tous, des plants de tabac dont une seule feuille servirait de toit à une cabane, des choux gros comme des futailles, des oliviers hauts comme des peupliers, et du chanvre, et du blé, et des légumes qui semblent créés pour des géants. La fécondité de ces terres fait tout pousser avec une fantastique exubérance.

Au ras de l'eau, sur d'étroits canaux qui serpentent à travers marais et champs, à demi cachés par les roseaux, on voit glisser de petits bateaux, des pirogues de sauvages (1), que des indigènes manœuvrent adroitement avec une pagaie. C'est ainsi que les paysans vont aux champs, emportant au fond de l'esquif léger pioche, bêche ou hoyau; c'est ainsi qu'ils en rapportent leurs récoltes, légumes, fruits, blé ou foin; leurs bateaux, qu'ils munissent alors de ridelles, ressemblent à de véritables charrettes. C'est encore sur ces pirogues qu'ils vont pêcher dans les marais où fourmillent les poissons (2).

---

(1) Ces bateaux, que les Dalmates appellent des *trupina*, sont si légers qu'un homme seul emporte son canot sur ses épaules pour passer d'un canal à l'autre.

(2) La pêche est d'un revenu important pour les Narentins. Les anguilles grasses de la Narenta sont célèbres, ainsi que les écrevisses et surtout les truites saumonées qui atteignent le poids de 20 kilogrammes. Les habitants n'ont que l'embarras du choix pour aller pêcher : la Narenta, la mer, les lacs permanents ou temporaires, enfin les marais.

Sur le chemin, de vieilles femmes gardent des moutons à laine longue et soyeuse, elles portent quenouille et fuseau et filent en cheminant. Des jeunes filles passent qui ont sur la tête un périlleux équilibre de fardeaux agricoles ou de lourds brocs remplis d'eau.

Voici une théorie de paysannes qui s'avancent à notre rencontre : elles ont naturellement un chargement sur le crâne. Celles-ci portent de larges corbeilles de jonc recouvertes d'étoffe ; c'est le trousseau d'une fiancée que, suivant une coutume du pays, ses parentes transportent solennellement chez son futur époux. Il paraît qu'on mesure la richesse de l'épousée au nombre et surtout à la grandeur des corbeilles.

Quelques petits villages s'accrochent aux rochers sur le marécage, les maisons semblent se tenir sur la défensive en face des eaux menaçantes, et, comme un baigneur timide qui n'ose tremper ses pieds dans l'eau, se cramponnent à la rive, ne veulent pas se mouiller. Les habitants n'ont pas l'air de souffrir de la fièvre, le type est beau, les femmes, gracieuses, ont la figure jolie, sauf les vieilles dont la face ridée n'est qu'une grimace! Certaines d'entre elles sont vêtues comme les hommes : culottes bouffantes et veste, calotte rouge coquettement inclinée sur l'oreille. Les jeunes filles ont un air ravissant sous ce pittoresque costume.

Que font donc ces hommes au milieu du marais? Ils ont retroussé leurs culottes plus haut que le genou et, jambes nues, se tiennent immobiles dans

l'eau. Ils pêchent des sangsues. Ils attendent que ces annélides viennent gloutonnement se coller à leurs mollets pour les en détacher délicatement et les enfermer dans un petit sac qu'ils portent à la ceinture.

Mais la route se met à monter sur les pentes rocheuses qui bordent la vallée. Au loin Metkovich essaime ses maisons dans un curieux désordre auprès de la Narenta. Bientôt nous quitterons le riche delta dont la verdure va s'éloignant peu à peu. A mesure que la montée s'accentue on côtoie, puis on domine, un cul-de-sac où se sont réunies des eaux calmes, un grand lac glauque entouré de prairies (1). La montée se fait de plus en plus raide, les cultures, la vie disparaissent et l'on est à nouveau dans le chaos désertique, aride, où ne poussent que des genévriers entre les rocs en suspens. Le pays de Chanaan a disparu derrière nous.

La route serpente entre des collines qui se superposent sur des monts désolés. Elle monte, descend, escalade, se précipite dans des abîmes. Les pentes sont terribles : à certaines montées il nous fallut même soulager le moteur du poids des passagers.



Le trajet de Metkovich à Raguse s'accomplit à peu près en entier sur les croupes arides des montagnes qui, après l'ouverture de la Narenta, ont

(1) Le *Jezero Kuti* (ou *Kuti Jezerac*).

repris au bord de la mer leur consciencieuse faction. C'est comme une succession de hauts plateaux que dominent encore des collines et des monts plus élevés. On descend parfois au fond de quelque val, ou bien l'on vient effleurer la mer dont un bras a pénétré au cœur des mornes maudits, mais on remonte bientôt pour avancer encore et toujours à travers le Pays de l'Abandon.

Une échancrure s'est ouverte en face de nous, la mer s'étend au fond d'un charmant fjord, le *Vallon de Klek,* dont les pentes nous apparaissent au loin agréablement tapissées de verdure. Par delà le val, c'est encore la mer formant le *canal de la Narenta,* qui va s'amincissant pour finir dans l'impasse du *canal de Stagno piccolo* et par-dessus cette grande langue d'eau l'œil discerne les cimes jaunes et crénelées de la longue *presqu'île de Sabbioncello* (1).

Alors la route traverse un grand bois de pins. Bienheureux ombrage, trop vite disparu.

La carte nous apprend que nous roulons en Herzégovine. Nous traversons une courte enclave de quelques kilomètres que la sagesse de la République de Raguse avait donnée aux Turcs afin de servir de tampon entre son propre territoire et celui de Venise, sa rivale. Depuis, cette étroite bande de terre qui se détache de la véritable province d'Herzégo-

---

(1) La *presqu'île de Sabbioncello* est la partie la plus sauvage de toute la Dalmatie. Formée, comme les îles dalmates, d'une chaîne de montagnes arides dont le plus haut sommet, le *mont Vipera,* atteint tout près de mille mètres, elle servirait de refuge aux derniers représentants en Europe du chacal oriental, le loup d'or des anciens.

vine pour venir souder celle-ci à la mer, a toujours suivi la fortune de l'Herzégovine.

La mer n'avait fait qu'une courte réapparition.

Puis pendant des kilomètres et des kilomètres on erre sur les plateaux dénués de toute végétation et complètement déserts. Je ne puis trouver de mot, d'expression qui soient capables de rendre avec exactitude l'impression de néant qu'on éprouve dans ces monts de la Désolation. Il y a des pierres et de l'air, et puis rien! *Un paysage lunaire,* a dit Loti en parlant du Monténégro; j'ai vu le Monténégro, eh bien! je trouve la comparaison encore plus justement applicable à ce coin de Dalmatie. La surface d'une planète morte, oui, voilà je crois ce à quoi ressemble le mieux ce désert... il est vrai que je n'ai jamais vu de planète morte; ni vous non plus?

Des pierres, des pierres, rien que des pierres, point de maisons, pas d'humains, pas d'animaux; si, un seul, un énorme vautour aux ailes déchiquetées, au cou pelé, qui, juché gauchement sur une roche, nous regarde d'un gros œil rond, étonné et colère! Pas d'arbres non plus, et pas même de l'herbe, rien!

Parfois cependant quelque végétation se manifeste sous la forme de grands champs de romarins dont les timides feuilles s'entremêlent aux cailloux et dont les senteurs pénétrantes viennent agréablement nous caresser; mais ces plantes sont grises comme les pierres et, n'est leur délicieux parfum, ne modifient pas l'aspect uniformément triste du paysage.

La route n'est qu'un pauvre sentier, à peine assez large pour l'auto; elle est formée de petites pierres

concassées, moitié cailloux tranchants, moitié sable, qui rapent les pneus et qui font tirer péniblement le moteur. Des herbes folles envahissent parfois ce chemin, il est alors comme caché et l'on roule sur un tapis de maigre verdure. L'on ne fait aucune rencontre sur cette route barbare, ni humains, ni chevaux, ni ânes, ni mulets et surtout pas de voitures. Quelle voiture pourrait y transporter une charge utile? C'est un sentier pour piétons auquel, du moins quand nous y passions, ceux-ci eux-mêmes font défaut.

Enfin voici quelques arbres, mais si chétifs et si maigres! Ce sont de pauvres genévriers espacés dans les pierres et dont le feuillage sombre forme des taches noires sur le tapis gris, presque blanc, des romarins. Par moment, des buis à la verdure brillante mais encore plus foncée se mêlent aux genévriers, puis les rocs nus reviennent comme un ossuaire.

La mer reparaît, d'abord dans le lointain, puis plus proche, avec l'*île Meleda,* qui ressemble à un énorme navire à l'ancre près du rivage, Meleda, île parfumée sur laquelle flotte encore le souvenir de l'apôtre saint Paul (1).

En bas d'une interminable descente qui nous dépose au bord d'un fjord tout bleu, *Slano,* petite bourgade, unique village que nos yeux déshabitués auront vu sur un parcours de près de cent kilomètres,

(1) D'après une tradition, assez discutée du reste, saint Paul aurait abordé à *Meleda* en l'an 57 à la suite d'un naufrage.

Slano mire ses blanches maisons dans l'eau ensoleillée.



Et puis nous remontons.

Mais la végétation et la vie sont revenues. Elles ne nous quitteront plus jusqu'à Raguse, car nous ne rejoindrons pas les plateaux arides; la route, heureusement, va serpenter sur le versant maritime. Vous voyez que toute la Dalmatie est, du nord au sud, uniquement faite de ce perpétuel contraste entre deux régions si dissemblables : en haut, les landes sauvages, en bas, la mince bordure de la « rivière de mer ». Là-haut, les neiges des longs hivers, les vents glacés, l'aridité éternelle; ici, l'air toujours doux, toujours chaud et toujours parfumé par la brise de l'Adriatique et par les plantes exotiques.

Nulle part nous n'avions trouvé opposition si frappante entre les deux régions et surtout si brusque changement. Nous venons d'errer longtemps dans l'horrible domaine de la Mort, nous nous promenons délicieusement et mollement dans le Jardin de la Vie.

Car c'est à présent la végétation des pays tropicaux dans toute son exubérance. Ce sont d'abord des genévriers géants qui développent leurs frondaisons en forme d'immenses parasols, chez nous arbrisseaux, ici grands comme des chênes. Puis des ceps de vigne phénoménaux, tellement gros et tellement puissants que ce ne sont plus des plantes grim-

pantes, mais de véritables arbres avec tronc et branchages mariant en l'air leurs rameaux et se soutenant les uns les autres par leurs entrelacs, formant des dômes de verdure d'où pendent des grappes fabuleuses dont une seule suffirait à régaler plusieurs personnes, dont une douzaine produirait, je crois, une pièce de vin. Des grenadiers surchargés de fruits dorés et émaillés de fleurs rouges. De gros pieds de romarin que les indigènes cultivent pour en extraire l'essence précieuse. Des orangers et des citronniers couverts de pommes d'or.

On traverse des pinèdes formés par des pins parasols répandant une ombre bienfaisante. La route est bordée de haies de cactus, d'aloès, de myrtes et de grenadiers. Puis ce sont des bois d'arbres des tropiques, lentisques, caroubiers, mastics, lauriers-roses, eucalyptus, entremêlés d'oliviers, de chênes-lièges et de chênes verts et dominés par des palmiers majestueux. De beaux oiseaux de toutes couleurs sautillent et gazouillent dans les arbres pendant que des fleurs toujours épanouies embaument éternellement la rive enchanteresse.

La mer est désormais visible, là dans le bas, à travers le rideau de verdure. Elle scintille et renvoie les rayons du soleil, rendus inoffensifs par l'ombre qui nous protège. Quelques steamers lancent des nuages de charbon, mais on voit surtout des myriades de barques aux voiles safran qui se penchent et qui glissent gracieusement. Tous les enfants de cette côte sont marins et ce, depuis la nuit des temps.

Une source claire et glacée sourd au pied d'un

platane gigantesque, six fois centenaire, qui couvre de son ombre l'espace d'un village entier. C'est *Cannosa* (1).

Le tronc de l'arbre géant a plus de dix mètres de tour. Un autre platane, presque aussi gros et presque aussi vieux que lui, majestueux aussi, étale auprès de lui son ombre sœur. On les appelle *les patriarches ;* de nombreux touristes accourent de Raguse pour les admirer (2).

Nous avons déjeuné sous leurs ombrages tutélaires, servis par des indigènes aimables : les plats nous arrivaient d'un petit restaurant situé sur la route, les boissons venaient d'un café voisin et le café nous fut apporté d'un troisième établissement ; cette trinité fonctionna automatiquement sans que nous ayons eu à faire un seul geste pour la coordonner.

La *villa Gozze* est la seconde curiosité de Cannosa qu'on vient voir de Raguse. Son architecture légère d'arcs et de minces colonnes, ses jardins en terrasses qui dominent la mer, et son magnifique parc, où, sur des parterres odoriférants de violettes, s'élancent des ifs pyramidaux et de contemplatifs palmiers, sont d'admirables preuves de ce que furent jadis l'opulence et le goût des patriciens de Raguse (3).

---

(1) *Trstnik* en serbo-croate.

(2) Les deux fameux platanes de Cannosa sont réellement considérés comme les plus gros et les plus vieux qui soient connus. Ils éclipsent même les célèbres platanes de Buyuk-Déré à Constantinople, ainsi que nous avons pu nous-même le constater.

(3) La famille *Gozze* fut une des plus anciennes et des plus illustres dont s'honora la République de Raguse. Elle descendait d'un seigneur bosniaque qui était venu s'établir à Raguse au temps de Charlemagne.

***

Nous arrivâmes en vue de la presqu'île boisée derrière laquelle se cache l'irréconciliable rivale de Venise : j'ai nommé Raguse. Gravosa, port moderne de la cité déchue, couvre de ses maisons neuves, blanches à toitures rouges, les bords d'une grande baie en laquelle des vaisseaux de guerre étaient à l'ancre. Mais on voit s'ouvrir d'abord un large val dont le fond est empli d'eau tranquille.

Descendus au niveau de la mer, nous voici au bord de l'*Ombla,* la plus caractéristique d'entre toutes les rivières dalmates. La route passe à la source même (1) de ce cours d'eau mystérieux qui n'a que quelques kilomètres de long, qui a la largeur d'un grand fleuve et que les steamers peuvent remonter jusqu'à l'endroit même où, tout formé, il surgit des profondeurs de la terre au pied du *mont Vlastiza*.

On remonte donc l'Ombla, glissant doucement sur une petite route bien lisse, au ras de la vaste nappe d'eau, dans le val charmant qu'encaissent des montagnes, couloir large et court, fermé là tout près par une autre montagne. Quelques kilomètres, quelques tours de roue et l'on est au bout du *val d'Ombla,* à la source.

---

(1) La route rencontre l'*Ombla* près de son embouchure, un bac permet de la traverser, évitant le long détour qu'il faut faire pour aller la passer à sa source. Il est cependant préférable de faire ce détour qui fera voir comment naît cette rivière si curieuse.

L'eau commence au pied d'une haute muraille rocheuse. Ce n'est point un flot jaillissant qui s'écoule ensuite en cascades sur un lit de rochers comme notre fontaine de Vaucluse; non, ici, point de fracas ni d'écume, le calme uni. On dirait un de ces fjords comme nous en avons déjà tant vu, frangeant la côte de la Dalmatie, non pas rivière mais bras de mer. Seuls de légers bouillonnements, quelques vagues remous, perceptibles quand on se place sur le pont de fer qui enjambe la source, indiquent que l'eau sort par là du rocher. Le silence absolu plane sur la naissance de cette rivière, sur cette source dont le débit est cependant cent fois plus considérable que celui de la fontaine de Vaucluse. Mystère troublant, mystère nouveau à ajouter à tous ceux qui nous ont déjà étonnés en ce pays de surprises.

En voyant le jour, l'Ombla mêle ses eaux douces à l'amertume de l'Adriatique! Un grand navire est arrêté là, devant la source même!

Suivant Marmont (1), ce serait la rivière de Trébigné qui, disparaissant dans les montagnes d'Herzégovine, comme tant de rivières croates ou dalmates, ressortirait ici après un long cours souterrain.

Un petit pont métallique chevauche le fleuve naissant, accolé contre le pied de la falaise qui monte invraisemblablement vers le ciel. Puis on redescend l'Ombla pour revenir, par l'autre rive, en

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.

face du point où l'on avait débouché tout à l'heure sur le val.

Aux temps heureux de la République, les patriciens, qui commanditaient la marine ragusaine sans naviguer eux-mêmes jamais, avaient chacun leur villa sur les bords fleuris et verts de l'Ombla tranquille, à l'abri des murailles des grands monts chauves. On voit encore la plupart de ces villas, au style curieux et recherché, mais leurs nobles propriétaires ont disparu comme avaient disparu leurs richesses; ces maisons sont aujourd'hui demeures de paysans qui font pousser leurs choux là où de belles Ragusaines venaient respirer les parfums de parterres fleuris.

Sortant du val on passe sur les quais de *Gravosa* où l'on se trouve mêlé au mouvement d'un port animé : des vapeurs, des voiliers chargent et déchargent leurs cargaisons au milieu d'une foule de portefaix indigènes; des voitures, des chariots, des ânes attendent les marchandises, et des fiacres, de vrais fiacres, s'arrachent les voyageurs qui débarquent pour les mener à Raguse. Il y a même un chemin de fer dont les locomotives crachent des flots de fumée noire et puante (1).

Gravosa est l'un des meilleurs ports de la côte dalmate (2), qui en compte pourtant une quantité

---

(1) Raguse est reliée à la Bosnie-Herzégovine par un chemin de fer à voie étroite partant de Gravosa.

(2) Le vieux port de Raguse, trop petit, trop peu profond, est inaccessible aux navires modernes. Ceux-ci s'arrêtent à Gravosa, le port nouveau, qui peut être considéré comme un faubourg de Raguse.

d'excellents, qui pourrait en compter plus encore, car il n'y a qu'à choisir entre les nombreux fjords dont elle est parsemée pour en faire des havres sûrs, abrités, accessibles à tous les navires.

L'Ombla vient effleurer le port; large et profonde, elle en constitue une annexe commode.

Pour être à Raguse il n'y a plus qu'à franchir un léger épaulement, épine dorsale de la presqu'île formant la rade de Gravosa et derrière laquelle est tapie la vieille cité marchande. On peut établir une curieuse comparaison entre les situations analogues des deux principaux ports de la Dalmatie : Spalato et Raguse. Dans les deux cas, deux vastes rades formées par deux presqu'îles incurvées; dans les deux cas, un port ancien et un port moderne : Spalato c'est Raguse, tous deux sont au revers de la presqu'île, en dehors de la rade, ports incommodes, peu protégés, mal choisis... ports de l'époque médiévale où l'on faisait petit, où l'on pensait plus à protéger la ville contre les hommes que le port contre la mer. Et dans les deux cas encore on voit qu'une même époque a négligé deux situations merveilleuses que d'autres temps ont heureusement su utiliser : Gravosa c'est Salone, ports merveilleux, immenses, profonds, admirablement protégés... le premier est de création moderne, le second avait été choisi par les Romains qui savaient faire aussi grand qu'aujourd'hui.

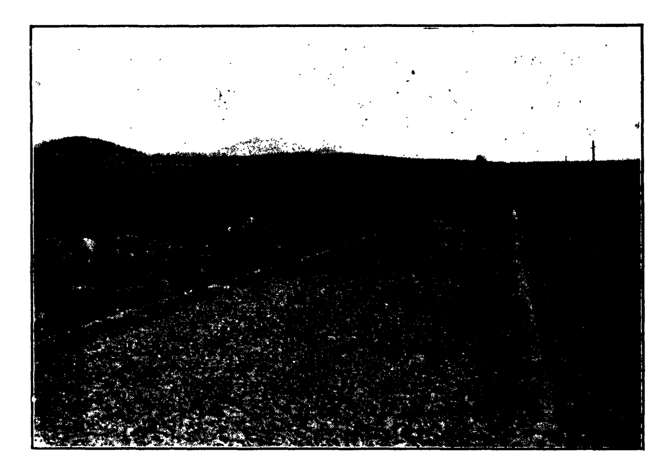
Et tout à coup *Raguse* surgit, baignant dans la lumière rousse entre la mer et le rocher; ceinturée d'épaisses murailles, flanquée de hauts bastions, elle

apparaît très vieille avec ses tours, ses églises et ses couvents, tel un vivant tableau du moyen âge. Voilà donc Raguse dont semblent s'échapper pour venir à nous, portés sur les ailes de la brise, tout un monde de souvenirs brillants des temps passés, Raguse, qualifiée par Marmont (1) d'*oasis de civilisation au milieu de la barbarie* (2).

---

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse*, t. III, liv. X.

(2) De *Metkovich* à *Raguse*, 97 kilomètres. Route très mauvaise et très dure : cailloux, chemin étroit, pentes inadmissibles. De la vallée de la *Narenta* à *Cannosa,* c'est-à-dire pendant les deux tiers du parcours, nous n'avons pas rencontré une seule voiture attelée.



LA ROUTE DE METKOVICH A RAGUSE



RAGUSE. — LE STRADONE

CHAPITRE IV

LES BOUCHES DE CATTARO

Raguse. — La vieille république. — Le siroco. — Le stradone. — Costumes ragusains. — Le vieux port. — Le cloître des dominicains. — L'île Lacroma. — La grotte d'azur. — Le val de Breno. Corniche de grenadiers. — Ragusa-Vecchia. — La vallée des Canali. — La Sutorina. — L'entrée des « Bouches ». — Castelnuovo. — La baie de Teodo. — Les Catene. — La baie de Cattaro. — Risano. — Les Bocquais. — Cattaro.

Raguse est la seule ville de Dalmatie qui ait su résister à Venise. Seuls entre tous, ses murs ne portent pas l'empreinte du Lion ailé.

Quelle histoire curieuse que celle de cette république maritime perdue tout au bout de la côte sauvage, aux confins extrêmes de l'occident et de l'orient, et quelle histoire peu connue !

Sait-on seulement que Raguse fut à son heure la capitale des Serbes ? Elle fut en tous cas et en tous temps toujours slave. Elle fut la Venise slave. Pendant les nombreux siècles du moyen âge et des temps modernes, jusqu'à l'épopée napoléonienne, deux puissances se disputèrent l'hégémonie de l'Adriatique : Venise et Raguse. Si cette dernière ne parvint pas à prendre le premier rang, du moins sut-elle rester libre en face de sa puissante rivale,

continuant ainsi les traditions slaves, et peut-être un jour pourra-t-on lui reconnaître le mérite d'avoir relié l'antique puissance de l'empire de Douchan aux brillantes destinées qui semblent réservées au peuple serbe (1).

En 689 avant l'ère chrétienne, les Grecs fondèrent la cité d'Epidaure qui plus tard devint ville romaine. Elle fut détruite par les Avares et ses habitants — Slaves déjà — s'en vinrent un peu plus au nord, dans une situation encore mieux protégée, créer la Raguse d'aujourd'hui. La fondation de Raguse remonte donc au septième siècle.

Vers l'an 900, *Rausice* (2), qui faisait alors partie de la province de la *Zéta* (3), fut choisie par les Serbes pour capitale (4). En 1115, ceux-ci ayant cédé

---

(1) Nulle part mieux qu'à Raguse on ne voit transparaître la vigueur des sentiments slaves sous la fragile pellicule italienne. De Zara à Cattaro la côte dalmate semble italienne pour qui regarde superficiellement : partout on parle italien, les noms des rues, la plupart des enseignes des boutiques, les affiches des murs sont rédigées en italien, les mœurs, les coutumes, les visages paraissent italiens. La façade est italienne mais la maison est slave. En effet, si l'on pénètre à quelques kilomètres dans l'intérieur, tout souvenir italien disparaît, même la langue, et l'on ne voit plus que des indices slaves. Bien mieux, sur le littoral même, le vernis italien cache des populations slaves. La Dalmatie est slave, croate ou serbe comme on voudra, mais pas ou plus du tout italienne; le parti italien, jadis si fort, n'est plus maintenant qu'un lointain souvenir. La Dalmatie appartenant à l'Italie nous choquerait autant qu'elle nous choque aujourd'hui faisant partie de l'empire d'Autriche. La Dalmatie ne peut trouver ses destinées que dans un empire slave.

(2) Raguse.

(3) La *Zéta* ou *Zenta* était alors infiniment plus étendue qu'aujourd'hui. On appelle actuellement Zéta la plaine qui s'étend à l'occident du lac de Scutari; elle fait partie du Monténégro.

(4) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie*, Paris, 1895.

la Zéta à l'empereur de Byzance afin de se ménager son appui contre les Bulgares, Raguse cessa son rôle éphémère de capitale serbe (1). Mais les Byzantins ne purent jamais posséder que nominalement leur nouvelle province, car déjà l'âpre amour de l'indépendance animait les Monténégrins dont la vaillante population couvrait une grande partie de la Zéta.

En 1170, les Vénitiens étaient parvenus à s'emparer de Raguse; Serbes et Byzantins s'unirent encore et Venise dut lâcher sa proie. Raguse fut érigée en république indépendante et c'est ainsi qu'elle va vivre si longtemps... jusqu'au dix-huitième siècle (2).

Après la chute du grand empire serbe (3), Raguse recueillit de nombreux fuyards éparpillés, qui vinrent y chercher refuge auprès de leurs frères et accroître sa population. Lorsque Constantinople tomba au pouvoir des Turcs (4), elle accueillit aussi beaucoup de savants byzantins et ceux-ci provoquèrent un rapide développement des lettres et des arts qui rendit son nom célèbre dans le monde du moyen âge et en fit la métropole intellectuelle des Slaves du sud (5).

La petite république était entourée de nombreux

---

(1) Ce fut alors *Krouchewatz*, dans la vallée de la Morava, qui devint capitale serbe, rôle qu'elle conserva si longtemps.

(2) P. COQUELLE, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie*.

(3) En suite de la *bataille de Kossovo* (1389) gagnée par les Turcs sur les Serbes.

(4) En 1453.

(5) On sait que c'est Agram qui aujourd'hui lui a succédé dans ce rôle.

et puissants voisins. Adroitement, elle se déclara tributaire de tous, si bien qu'en fait elle se trouva, de tous, indépendante.

Elle payait tribut au sultan de Constantinople, au roi de Hongrie, aux beys barbaresques, au doge de Venise et même au roi des Deux-Siciles, au pape aussi (1). Et son étendard portant les lettres de son patron, S. B. *(Saint Blaise)*, les plaisants traduisaient ces initiales par *Sette Bandiere*, sept drapeaux, pour exprimer la facilité avec laquelle les Ragusains se reconnaissaient vassaux de tout le monde (2).

A vrai dire, Raguse ne se croyait sujette de personne. Elle ne payait ses tributs que fort irrégulièrement, seulement à ceux dont elle avait un besoin immédiat et les années où cela lui paraissait indispensable.

Cette égoïste politique lui permettait d'envoyer paisiblement ses navires de commerce dans toutes les mers connues, jusqu'aux Antilles, jusqu'aux Indes, et cela lui évitait l'entretien d'une armée permanente qui lui aurait coûté autrement cher (3)!

C'est ainsi que cet État minuscule devint un foyer considérable d'activité intellectuelle et commerciale; cet infime groupe d'humains habiles sut, par sa culture, jeter un rayon de lumière dans l'obscurité

---

(1) Moyennant ce tribut, le pape, par un traité datant du quatorzième siècle, avait accordé à Raguse le privilège de commercer avec les infidèles.

(2) Abbé Paul PISANI, *La Dalmatie de 1797 à 1815*.

(3) Les bateaux ragusains naviguaient sous pavillon neutre.

médiévale, et par son génie du commerce, rapporter la richesse des quatre coins du monde (1).

Le gouvernement de la république était copié de très près sur les institutions vénitiennes. Il était composé d'un Grand Conseil ou Sénat, d'un Conseil des Dix et d'un Recteur.

Le Grand Conseil était formé par la noblesse, et quelle noblesse! Les patriciens de Raguse avaient des quartiers et des titres plus anciens et mieux établis que ceux de la plupart des nobles des autres pays. Nombre de familles produisaient une filiation remontant indiscutablement jusqu'au huitième siècle, jusqu'à Charlemagne!

Le recteur changeait tous les mois. Afin qu'il puisse conserver intacte sa dignité, il ne lui était pas permis de sortir de son palais, sauf pour se rendre aux cérémonies officielles et alors revêtu de l'habit de sa charge : une longue toge rouge ornée d'une bande de velours noir.

La République de Raguse disparut en 1808. Ce fut l'empereur Napoléon Ier qui termina son existence, comme, quelques années auparavant, le général Bonaparte avait consommé la fin de Venise, sa rivale. La situation exceptionnelle de ce port

(1) En 1797, c'est-à-dire à la fin de son histoire, la flotte de commerce de Raguse se composait encore de :

363 navires au long cours.
80 — de cabotage.

443 navires.

Le revenu que procurait la navigation s'élevait à 1 500 000 francs. Et la République tout entière, ville et territoire, comprenait en tout et pour tout 35 000 habitants.

n'avait point échappé à Napoléon. Parlant de l'ensemble des ports de Raguse et de Gravosa, du Val d'Ombla, de l'île Lacroma et du canal des îles, Marmont s'exprime ainsi : *L'imagination ne conçoit pas une localité maritime plus complète et plus belle. Aussi l'Empereur avait-il sur Raguse les projets les plus étendus : cette ville devait devenir notre grande place maritime dans les mers d'Orient, et être disposée pour satisfaire aux besoins d'une nombreuse escadre, qui y aurait habituellement stationné* (1).

Napoléon s'était contenté du titre de Protecteur de la République de Raguse, — cela faisait un protecteur de plus à l'État des *sette bandiere*, — mais les intrigues de ce gouvernement sournois, qui n'avait subsisté depuis des siècles que par son art d'échafauder les hypocrisies, déplurent au puissant empereur. Le 30 janvier 1808, Marmont fit assembler le Sénat de Raguse et son aide de camp, le colonel Delort, lut à l'Assemblée cette simple communication : « La République de Raguse a cessé d'exister, le gouvernement et le Sénat sont dissous, ainsi que les tribunaux. »

La vieille République avait vécu longtemps de ses intrigues, elle en mourut.



Nous étions arrivés à Raguse une après-midi, par une chaleur suffocante, car soufflait le *siroco,* ce

(1) *Mémoires du maréchal duc de Raguse,* t. III, liv. X

digne pendant de la bora. L'air, qui semblait sortir d'une étuve, était irrespirable tellement il était chaud, mais cette chaleur était lourde, épaisse, humide, si humide que les dalles des rues étaient mouillées comme s'il avait plu, alors que le ciel était pur et que le soleil brillait de tout son éclat (1). Ce vent éteint toute énergie; on dirait qu'on vous a attaché aux jambes et aux bras des poids énormes qu'on a peine à soulever : le moindre mouvement vous coûte un effort inouï; la moindre pensée aussi vous est pénible comme si l'on avait à résoudre le problème le plus compliqué. A cette action débilitante, le siroco joint des effets d'énervement très surprenants : mes compagnons sont doués d'un caractère charmant et enjoué, un accord parfait, une perpétuelle gaieté règnent toujours dans notre communauté, or, par ce maudit siroco, ils étaient devenus quinteux et moroses, moi-même je tenais rageusement ma place en ce concert où la plus futile chose était matière à discussion.



L'hôtel Impérial, où nous nous étions établis, est situé en avant de l'entrée de la ville, dans une

(1) Le *siroco*, vent chaud d'Afrique, dont l'air brûlant s'est chargé des vapeurs de la mer, s'engouffre dans le long couloir de l'Adriatique où il soulève les vagues à de grandes hauteurs. Son souffle amène une chaleur lourde et accablante, il dépose son humidité sur les pierres qui sont bientôt ruisselantes. Il souffle surtout l'hiver, mais quelle que soit la saison, il amène toujours la pluie; c'est à lui que la côte dalmate doit ses hivers doux et humides.

exquise situation dominant et la mer bordée de rochers et la vieille cité ceinturée de murailles, au milieu d'un parc où poussent à profusion des palmiers et quantité d'autres arbres exotiques. Nous bénissions l'heureuse initiative (1) qui a créé là, sur la côte sauvage et arriérée, cet hôtel aménagé avec tous les raffinements du confort moderne.

Au coucher du soleil, les montagnes qui dominent la ville se teintent de safran. Leurs flancs sont rayés de petits murs en pierres sèches qui soutiennent des terrasses superposées où sont plantés des quantités d'oliviers; l'indécise verdure de ceux-ci mouchète le fond uniforme d'une curieuse grisaille.

Une avenue bien ombragée, sorte de boulevard extérieur faisant suite à la route venant de Gravosa, bordée par les villas et les jardins du *faubourg de Pile,* permet de se rendre de l'hôtel Impérial à l'entrée des fortifications derrière lesquelles Raguse se tient rigide, confite en son passé. Comme craignant de troubler le silence de son recueillement, les voitures stationnent là, en dehors. Sur le revers du fossé, une tribu de tziganes a élu domicile, on dirait un tas de chiffons sales qu'on vient de jeter à la voirie, mais de chiffons qui remueraient; ces nomades semblent avoir une véritable passion pour l'entomologie, si l'on s'en rapporte aux recherches qu'ils font sans relâche dans les taillis de leur abondante chevelure!

(1) L'*Hôtel Impérial* doit sa création à l'initiative du président de la Compagnie de navigation du Lloyd autrichien.

Contre les remparts, une petite place, qui se termine d'un côté en terrasse sur la mer, forme une étroite et brusque trouée de lumière sur l'Adriatique dont le ressac chante une éternelle chanson parmi des rochers enchevêtrés et contre les vieux murs.

Une étroite ouverture, la *porte Pile,* adroitement dissimulée au fond d'un fossé, permet seule de pénétrer à Raguse de ce côté. Pour entrer dans cette ville on croit entrer dans une forteresse : fossé large et profond, chemin couvert, chemin de ronde, pont-levis, porte basse, couloir sombre (1). Mais après, l'œil charmé a devant lui l'admirable perspective du *Stradone,* cette superbe voie dallée qui va, traversant toute la cité, du *borgo Pile* au *faubourg de Ploce*.

Le *Stradone* c'est Raguse, comme le Graben est Vienne, comme la Puerta del Sol est Madrid, comme la place Saint-Marc est Venise. C'est Raguse non pas tant à cause de ses monuments, — ils ne sont en général pas très remarquables, — mais parce que c'est là qu'on sent battre le cœur de la vieille cité ; c'est là qu'on voit l'arrangement original des choses et des gens qui font Raguse si intéressante.

Le *Stradone* est silencieux parce que les voitures n'y circulent à peu près pas. Sur ses dalles, lisses et propres, les gens glissent plus qu'ils ne marchent;

(1) Il faut voir dans le soin qu'eut toujours Raguse de ses fortifications l'une des principales causes de sa fortune. Ces formidables ouvrages, qui la rendaient imprenable au moyen âge, lui permettaient non seulement de poursuivre tranquillement son œuvre commerciale, mais encore d'accueillir les réfugiés des pays voisins qui lui apportaient de précieux concours.

les indigènes chaussés d'*opankés* s'avancent sans faire le moindre bruit.

Tout d'abord Raguse nous rappelle qu'elle fut, qu'elle est toujours une ville fort religieuse : au commencement du *Stradone,* le couvent des Franciscains, l'église des Franciscains et l'église San Salvatore se font suite, leurs murs monotones et nus ne font qu'ajouter à l'air sévère de la cité. La façade de l'église San Savaltore présente cependant une mièvre harmonie qui rappelle, de loin et en petit, l'inoubliable dôme de Sebenico. Le couvent des Franciscains renferme un beau cloître, empli de verdure et de pierres dorées.

Une douzaine de capucins bruns s'avancent sur les dalles de la silencieuse rue : ils marchent deux par deux, comme des soldats, conduits par un chef, barbu et chauve, et sèment en passant des relents de bouc.

Il ne faudrait pas croire que le *Stradone* est une voie peu animée. J'ai dit qu'il était silencieux, je n'ai pas dit qu'il était désert. Une population nombreuse et variée s'y presse au contraire, où l'œil a peine à s'arrêter sur tant de costumes originaux ou bizarres. Le simple vêtement rouge des Dalmates du nord s'est, ici, enrichi et varié jusqu'à une profusion incroyable. Chaque contrée, chaque vallée des environs a son costume spécial, aussi bien pour les femmes que pour les hommes et chez ces derniers l'habit atteint un luxe et une richesse vraiment orientaux.

Du rouge, de l'orange, du violet, du jaune, du vert, du bleu et du blanc, et de l'or aussi, telles sont



RAGUSE



RAGUSE. — ÉGLISE DES FRANCISCAINS

les couleurs de cette foule qui se presse sur le *Stradone* et qui de loin font paraître la large rue comme recouverte d'un tapis turc.

Voyez ce riche seigneur qui se promène gravement, c'est pour le moins un opulent descendant d'un membre de l'ancien Conseil des Dix? Sa toque rouge porte un large chiffre d'or, sa longue houppelande mauve est surchargée de broderies et de pendeloques d'or fin, sa ceinture en cuir gaufré disparaît sous les broderies de perles, et ses bas blancs, immaculés, ne font pas un pli. C'est tout simplement un artisan ragusain qui a revêtu son costume de fête (1).

Voici un Monténégrin, venu à Raguse pour vendre son bétail, dont l'habit vert d'eau n'est pas moins resplendissant d'or et d'argent et dont la toque noire semble écrasée sous une énorme broderie d'or.

Et ce *Bocquais* à la dure moustache d'estafier, à l'habit rouge et bleu, doré sur tranches aussi. Et cette *Canalaise* toute de blanc vêtue, et ce campagnard du val d'Ombla ceinturé de vert et dont la petite veste bleue est garnie de larges broderies vertes, et cette *Brennaise* dont un foulard rouge cache les cheveux, dont un fichu multicolore couvre la poitrine, ornée encore d'un collier d'or, à triple rang, et dont la robe claire est couverte par un gentil tablier, tout de fleurs brodé.

---

(1) Les costumes d'apparat ragusains sont d'une richesse invraisemblable : certains valent jusqu'à 3 000 francs.

Un pope noir et mitré passe gravement au milieu de cette débauche de couleurs.

Mais voici un digne Ragusain qui semble n'avoir pas grand souci de son magnifique costume : rouge et doré comme les autres, il s'est étendu tout de son long sous le parvis de Saint-Blaise et dort bienheureusement... c'est un simple portefaix!

Les boutiques du *Stradone* sont emplies de tentantes curiosités. Vieux bijoux, tapis d'Orient, costumes somptueux et dorés du pays, objets en argent filigrané, chaussures et coiffures indigènes, babouches turques artistiquement ornées de perles de verre. On s'arrêterait indéfiniment devant ces étalages si le spectacle bigarré de la rue n'était encore plus captivant.

Aux flancs du Stradone les maisons, comme pour se donner de l'air, s'escaladent les unes les autres et montent à l'assaut des deux collines portant l'une le *fort Mincetto,* l'autre le *fort San Lorenzo.* Elles forment un dédale de petites rues tortueuses et grimpantes, aux dalles lisses entremêlées parfois d'escaliers glissants; les maisons sont proprettes, — chose surprenante en ce midi extrême, — et les ruelles solitaires... on se plaît à y errer... on aimerait à s'y perdre... si l'on pouvait se perdre en cette ville miniature.

La *Tour de l'Horloge* ferme l'autre extrémité du Stradone: c'est un monument trapu, qui veut être vénitien et dont le large cadran s'aperçoit d'un bout à l'autre de l'originale rue. Sous la tour, une porte voûtée et basse donne accès sur le port au travers

RAGUSE. — LA CATHÉDRALE



RAGUSE. — LA PORTE DE MER ET LA TOUR DE L'HORLOGE

des épaisses fortifications qui l'enserrent. Le Stradone est donc, qu'il me pardonne, une véritable impasse aboutissant de part et d'autre à de sombres poternes; cela donne à la ville l'aspect d'une forteresse. Raguse n'était pas autre chose, en effet, jamais elle ne crut ses murailles assez hautes ni assez épaisses, et c'est à cette salutaire crainte qu'elle dut sa prospérité, c'est grâce à cette prudence que nous voyons l'image de saint Blaise, le patron de la République, surmonter encore la *porte Pile* et la *porte Ploce*.

A côté de la Tour de l'Horloge, à angle droit avec le Stradone qui vient de finir, s'ouvre une autre artère, ou plutôt une succession de places constituant le véritable centre de la cité. Il y a là un café où se donnent rendez-vous tous les élégants, citadins, fonctionnaires, officiers de terre et de mer. C'est là qu'aux heures vespérales nous venions étudier la vie de la Raguse moderne.

Les principaux monuments se sont groupés autour de ces places : cathédrale (1), palais des Recteurs, église Saint-Blaise (2), palais de la Douane, hôtel de ville, et d'autres encore, mais il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de décrire en détail les édifices publics des villes que nous avons visitées, je laisse ce soin aux guides, car il en existe pour Raguse (3).

---

(1) *Sainte-Marie-Majeure*, qui contient entre autres œuvres d'art une adorable Assomption qui serait du Titien.

(2) En serbo-croate : *sveti Vlaho*.

(3) Voir surtout Reinhard E. PETERMANN, *Führer durch Dalmatien*, Vienne, 1899, et sa traduction libre en français par la comtesse Marianne DE HARRACH, Paris-Vienne, 1900 (beaucoup moins complète).

Ce que j'essayais de me représenter c'est ce que dut être cette ville au temps de sa prospérité, car presque tous les monuments, les palais, les maisons que nous voyons aujourd'hui ont été plusieurs fois reconstruits après les divers tremblements de terre qui secouèrent si terriblement Raguse à maintes reprises (1). Après chaque cataclysme, les Ragusains opiniâtres reconstruisaient leur ville, mais chaque fois les édifices perdaient de leur originalité, et la ville de son caractère. Raguse était alors sillonnée de nombreux canaux qui la faisaient ressembler à Venise bien plus qu'à présent qu'il n'en existe plus un seul ; ses palais de marbre ou de travertin étalaient de luxueuses façades qui se réfléchissaient dans l'eau; sa cathédrale, qui avait été fondée par Richard Cœur de Lion, ruisselait de dorures, l'intérieur disparaissait sous les tapisseries et sous les tableaux, criant par sa richesse l'opulence de Raguse comme Saint-Marc criait l'opulence de Venise; le palais des Recteurs, qui avait copié le palais des Doges, étalait son luxe officiel en face de la cathédrale; des cortèges somptueux, où se déployait à l'envi le goût de ces populations méridionales pour les riches habillements, sortaient des uns et des autres édifices et parcouraient la ville, magnifique-

(1) Raguse fut éprouvée surtout par les tremblements de terre de 1580, de 1639 et de 1667. Ce dernier fut un effroyable cataclysme durant lequel la moitié de la ville s'effondra. La plupart des palais et des monuments publics durent être reconstruits, aussi presque tous datent-ils de cette époque. Le tremblement de terre de 1667 fit écrouler le palais des Recteurs sur le Grand Conseil assemblé : il y eut de nombreux morts.

ment. Les couvents, sans cesse enrichis par d'importantes dotations, rivalisaient aussi de luxe et construisaient de splendides églises ou d'élégants cloîtres pour lesquels ils faisaient appel aux grands artistes de la Renaissance, et ceux-ci, malgré l'antagonisme qui séparait les deux cités, rapprochaient Raguse de Venise, faisant ressembler l'une à l'autre.

Les monuments que nous voyons aujourd'hui sont autrement modestes que ceux qu'un peu d'imagination permet d'évoquer. Et cependant Raguse ressemble toujours à Venise! Ce qui frappe l'esprit, c'est que tout y est petit, les maisons, les palais, les églises et les rues, tout paraît établi d'après une échelle réduite. Raguse semble une miniature de ville, comme Zara, comme Sebenico, comme Trau... comme Venise!



Nous glissant dans le couloir obscur de la *porte Ploce*, qui traverse craintivement le formidable mur, nous débouchons soudain dans un petit port, aux dimensions si réduites qu'on dirait une maquette, un bassin pour nacelles d'enfants. C'est le *porto Cassone,* l'antique port de la Raguse moyen âge. C'est de là que partaient les voiliers hardis qui allaient dans tous les pays du monde connu trafiquer pour l'intrigante république.

On n'y voit plus maintenant que des barques, quelques navires à voiles de faible tonnage et une

espèce de canot à vapeur qui fait le service de l'île Lacroma.

Le vieux port est encadré par les murs orbes, hauts et noirs de la cité enfermée ; la prudence ragusaine l'avait ménagé en dehors des fortifications : on pouvait s'emparer du port de Raguse, l'on n'était guère avancé, la ville se dressait toujours invaincue derrière ses murailles infranchissables que trouaient seules d'invisibles poternes. C'est un port médiéval que des volontés mystérieuses nous ont conservé tel qu'il était aux temps reculés et que, à l'heure où les premières ombres de la nuit environnent les choses de leurs voiles de rêve, l'on aime à repeupler des galères et des hommes qui l'animèrent jadis.

Auprès du port, dont il n'est séparé que par la muraille d'enceinte, on va voir le couvent des Dominicains à cause de son église qui renferme quelques chefs-d'œuvre (1) et surtout à cause de son cloître. Celui-ci est formé d'arcs romans soutenus par des piliers trapus ; l'intérieur de chaque arc est garni par une ornementation trilobée, faite de sculptures ajourées, si fines et si délicates qu'on dirait de la dentelle, et qui repose sur deux graciles colonnettes. La cour de ce cloître est toute emplie de la fraîche verdure d'un fouillis de plantes exotiques et il y a au milieu un puits qui est une vraie merveille : une haute margelle sobrement ornée d'ogives évasées s'encadre de deux adorables colonnes grecques supportant une architrave solitaire. Il est si beau que

---

(1) Surtout la *Madeleine* du Titien et l'*Avent* de Vasari.

l'on ne peut s'empêcher, pour animer sa solitude, d'évoquer une Vérité dont l'allégorique nudité s'étendrait nonchalamment sur la margelle, le haut du corps appuyé à l'une des colonnes.



La nuit est venue.

C'est une de ces nuits chaudes, parfumées et transparentes, dont le mois d'août est si prodigue sur l'Adriatique, nuit toute claire tant il y a d'étoiles au ciel et n'ayant que faire des blancs rayons de la lune qui vient d'apparaître.

Une grosse tache sombre s'étale au-dessous de nous, au bord de la mer. On y distingue mal quelques vagues silhouettes, confuses dans le noir que piquent des lumières. C'est Raguse endormie. Mais la clarté diffuse de cette belle nuit fait ressortir crûment les hautes murailles qui encerclent la ville obscurcie, elles paraissent d'argent sous les regards de la lune. Le faîte des murs qui montent et descendent au gré d'un sol mouvementé, les grosses tours rondes qui les boursouflent et qui les dominent de point en point, forment une ligne bizarrement dentelée se détachant sur un fond bleu, très éclairé. Des rocs s'élancent au-dessus de l'ombre, ils sont couronnés de constructions, — des forts, — faisant l'effet d'îlots escarpés qui se seraient élevés pour recevoir leur part de lumière nocturne. A gauche du tableau, la montagne fait une limite mystérieuse et sur la droite, la mer s'allonge, la mer qui a remplacé sa

robe bleue du jour par un manteau noir sur lequel la lune a posé un large galon d'argent qui s'étend jusqu'à l'horizon, vers l'infini.

Voilà ce qu'on voit des fenêtres de l'hôtel Impérial, les nuits d'été, au clair de lune.



L'excursion classique que tous les touristes qui viennent à Raguse doivent faire, c'est la visite à l'*île Lacroma*. Elle en vaut vraiment la peine (1).

Avec sa forme régulièrement arrondie et légèrement allongée, l'île Lacroma (2) ressemble à une baleine échouée sur un bas-fond. Elle est couverte de verdure, arbres et fleurs : quand on y aborde on se sent environné de parfums. Lauriers-roses, orangers et citronniers, cythises, pins parasols, cyprès, arbousiers, myrtes, pistachiers, yeuses, grenadiers, viornes, et bien d'autres espèces encore y poussent en un fouillis charmant, toujours vert, toujours fleuri, toujours parfumé.

Face à la pleine mer s'élève l'antique couvent qui fut fondé par Richard Cœur de Lion à son retour de Palestine, qui fut l'agréable séjour d'une communauté de Bénédictins jusqu'en 1802, qui fut habité quelque temps par le malheureux Maximilien d'Autriche avant qu'il se soit construit Mi-

(1) Il faut une demi-heure pour aller en barque du vieux port de Raguse à l'*île Lacroma* ou dix minutes par le petit bateau à vapeur qui fait le service régulier.

(2) En serbo-croate : *Lokrum*.

ramar (1), qui appartint ensuite à l'archiduc Rodolphe, et qui aujourd'hui enfin, sert d'asile à quelques dominicains.

L'île Lacroma est un des plus merveilleux séjours, d'été comme d'hiver, qu'on puisse rêver. C'est un minuscule Paradis terrestre où l'air est toujours doux.

Et puis Lacroma a sa *grotte d'azur* (2), merveille naturelle qu'elle renferme en son sein, secrètement, jalousement; secrètement, car l'entrée en est adroitement dissimulée; jalousement, parce qu'on n'y peut pénétrer qu'en barque... C'est dans le sud de l'île, au bas d'une falaise de rochers que, par un étroit orifice où la barque a bien juste la place de passer, s'ouvre l'entrée de la grotte. Celle-ci est une grande rotonde dont la partie inférieure est emplie par les flots de la mer qui y pénètre librement. Et tout est bleu là dedans, parois, plafond, sol liquide, tout est du plus beau bleu. On a l'impression de se trouver, — comme les mouches de l'ambre, — enfermé à l'intérieur d'un colossal saphir.



La route de l'extrême sud dalmate part de la porte Pile; elle contourne la ville jusqu'à la porte Ploce, en dehors des fortifications, entre mur et

(1) Voir mon précédent ouvrage : *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque*, chez Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1910.

(2) Il existe nne autre *grotte bleue* en Dalmatie, dans la petite *île Busi* qui fait partie de l'archipel de la Dalmatie moyenne.

montagne, longeant le fossé profond où l'eau bourbeuse des temps héroïques a fait place à d'agréables bosquets de lauriers-roses. Puis elle s'élève par une montée douce, longue et droite, taillée en corniche au flanc de la falaise; c'est encore et toujours le spectacle enivrant de l'Adriatique, bleu profond et doux, indigo pétri par la nature et que l'homme ne sait imiter! Lacroma vert sombre se dessine nettement avec son gros dos de cétacé.

La route est maintenant très haut perchée sur la falaise, elle va s'engager dans une brèche, elle va cesser d'être corniche. Mais arrêtons-nous quelques instants, et retournons-nous pour admirer à loisir un spectacle qui va disparaître : c'est tout le panorama de Raguse qu'on embrasse admirablement de ce point, Raguse rapetissée, dont les hautes murailles et les grosses tours se plaquent contre la montagne au fond d'un entonnoir d'eau.

Et puis la mer disparaît pour quelques instants; la brèche franchie on débouche sur le revers boisé d'une vallée au charme inattendu. Une route se détache ici de la nôtre, sur la gauche, qui va dans les montagnes, vers *Trébigné* (1)... bifurcation qu'il faut saluer douloureusement car ce fut là que, pendant un des sanglants combats que Lauriston livra aux Monténégrins unis aux Russes, fut tué le général français Delgorgue. Pendant la retraite ce brave général tomba mortellement blessé et, pour ne pas

(1) *Trébigné* est une petite ville d'Herzégovine où l'on se rend facilement de Raguse. C'est l'excursion classique pour faire visiter cette partie du Karst aux touristes qui font la Dalmatie en bateau.

exposer la vie de ses hommes qui voulaient l'emporter, il exigea qu'on le laissât où il était tombé; les féroces Monténégrins, suivant la coutume qu'ils avaient empruntée aux Turcs, décapitèrent le cadavre encore palpitant de l'héroïque chef.

La vallée dans laquelle la route nous descend est un vaste cirque à fond uni couvert de riches cultures. C'est le *val de Breno,* l'ancien grenier de la République, qui y avait établi les moulins qui pourvoyaient Raguse. Nous traversâmes le val au milieu de champs de toutes sortes de végétaux, parmi lesquels nous reconnûmes le pyrèthre. La nature prévoyante a l'habitude de placer le remède à côté du mal; en Dalmatie les punaises forment une colonie étonnamment florissante, mais ce pays compte heureusement au nombre de ses cultures celle du pyrèthre, végétal qui, chacun sait, est l'ennemi mortel de l'insecte précité.

La mer reluit à l'horizon, on s'en rapproche, on la rejoint, on retrouve la corniche à la vue sublime, qui se tortille continuellement comme pour vous faire jouir de toutes les faces du panorama sans qu'on ait à se déranger. Des grenadiers, rien que des grenadiers couverts de fleurs et de fruits, bordent le chemin, en haies et en bosquets, ils nous accompagnent ainsi pendant plusieurs kilomètres, jusqu'à ce qu'on abandonne la mer à nouveau, et cette fois définitivement, un peu avant *Ragusa-Vecchia.*

Ragusa-Vecchia n'est pas précisément sur la route, mais un facile chemin y conduit en quelques

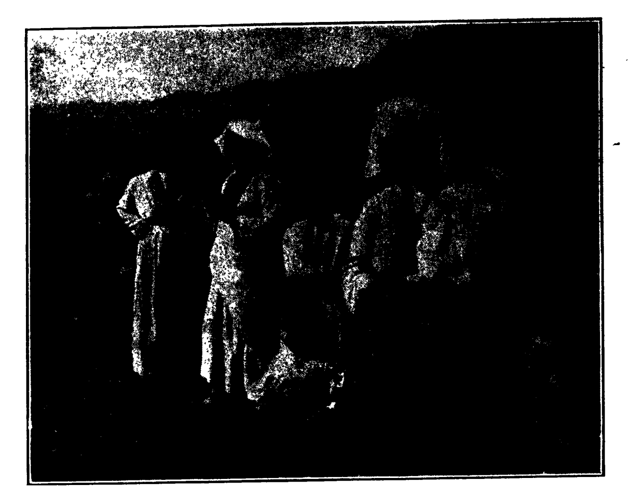
minutes. L'antique berceau de Raguse est aujourd'hui un pauvre petit port de pêcheurs, désert, point triste cependant car il est dans un merveilleux site toujours égayé par la mer changeante. Il s'abrite derrière le promontoire qui termine au sud la *baie de Breno*... encore une situation analogue à celles de Raguse et de Spalato.

C'est sur ce rivage que Cadmus, d'après la légende, serait venu atterrir. La même légende prétend que c'est à son fils Illyros que le pays dut son nom antique (1).

Deux chaînes de montagnes parallèles forment une longue et large vallée qui s'enfonce dans l'intérieur et que suit la route, assise à mi-hauteur sur l'un des flancs. Les monts sont toujours de calcaire karstique, mais on les voit moins nus que ceux auxquels nous avions fini par nous habituer; le fond de la vallée est plat et disparaît sous un épais tapis de vignes très vertes. C'est la *vallée des Canali,* habitée par une race belle et vigoureuse; nous vîmes, sur le chemin et dans les fermes, des essaims de jeunes filles qui étaient jolies à croquer avec leurs blancs vêtements brodés de fleurs et leurs cheveux lisses séparés par une raie médiane. Raguse faisait des marins avec les *Canalais* et des servantes ou des nourrices avec les jeunes *Canalaises;* les méchantes langues du temps de la République prétendaient que les riches ragusains desti-

---

(1) Bertrand AUERBACH, *les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie.*



FEMMES DES CANALI

CASTELNUOVO : LA MARINE

naient ces dernières à un autre emploi et que les *casinos* du val d'Ombla renfermaient de véritables harems.

Lorsqu'on arrive au bout des *Canali*, les montagnes se rapprochent, le paysage se fait plus sévère, la vigne et l'olivier s'enfuient devant la marée montante des pierres, la route monte et descend en ressauts brutaux, comme une escarpolette. L'on finit par franchir un petit col séparant la large vallée qui vient de se clore, d'une autre beaucoup plus resserrée mais dont le fond est également vert. Celle-ci descend jusqu'à un grand lac couleur de ciel que dominent de très, très hautes montagnes... Ce lac, mais c'est encore la mer, la mer au commencement des *Bouches de Cattaro*.

L'étroite vallée, qu'on appelle la *Sutorina*, est une seconde enclave herzégovinienne, mince bande unissant de ce côté aussi l'Herzégovine à l'Adriatique, second rempart turc élevé par Raguse entre ses possessions et celles de Venise qui reprenaient par delà autour des Bouches de Cattaro. Au nord comme au sud, la rive de Dalmatie était formée de terres vénitiennes au milieu desquelles la petite République de Raguse se trouvait encastrée, et cependant celle-ci s'était arrangée habilement pour n'être entourée de toutes parts que par une frontière turque. Aujourd'hui encore les deux enclaves font partie de l'Herzégovine qui, ainsi par deux fois, se fait jour jusqu'à la mer au travers de la Dalmatie, si bien que celle-ci, de plus en plus effilée à mesure qu'elle descend vers le sud, ressemble alors à la queue d'un serpent qu'on aurait par deux fois sectionnée.



Dévalant dans la *Sutorina,* qui paraît inhabitée, la route vient vous déposer doucement au bord de l'eau, parmi les arbres. L'on aborde ainsi les fameuses *Bouches* dont l'entrée s'aperçoit tout près sur la droite, au pied du fort de la *Punta d'Ostro,* entre deux phares, large goulot au delà duquel s'ouvre la mer illimitée.

Les *bocce* (1) sont formées par un immense fjord, le plus grand, le plus beau, le plus imposant de tous ceux de la côte dalmate. C'est un grand lac salé, à plusieurs branches, qui rappelle le lac des Quatre-Cantons, mais qui est infiniment plus sauvage que le lac suisse. C'est un fjord qui se trilobe en grandes baies : *Cattaro, Teodo, Topla,* séparées par des arêtes colossales de montagnes et réunies par d'étroits canaux aux eaux profondes. Chacune de ces baies se complique encore d'autres évasements plus petits qui s'appellent là-bas des *valloni.* Jusqu'au bout, jusqu'à Cattaro, nous suivrons les méandres enchevêtrés des *bocce* (2).

Tout de suite, à l'ouverture de la première des

---

(1) En serbo-croate *Boka Kotorska.*

(2) La route de Raguse à Cattaro fait le tour de la partie nord des Bouches dont elle suit intimement les rives. Elle est de création toute récente. En 1909 elle n'était entièrement achevée que jusqu'avant *Risano,* ensuite ce n'était qu'un petit sentier à peu près impraticable. Elle doit être tout à fait terminée aujourd'hui, mais comme en ce pays de lenteurs on doit s'attendre à tout, je pense qu'il serait bon de s'enquérir de l'état des travaux avant d'entreprendre le tour des Bouches en automobile.

trois baies (1), l'on aperçoit *Castelnuovo,* étagée dans la verdure d'une colline et flanquée du *fort Spagnuolo* (2) qui se cramponne à la cime d'un roc escarpé.

Nous y passâmes la nuit (3).

L'hôtel *Bella-Vista* ne ment point à son nom : juché au sommet de la petite ville, on y jouit d'une vue étendue sur le commencement des Bouches. Mais il est plus que modeste. De grosses punaises étaient, avec nous, les seuls hôtes de cette nuitée. Les chambres se trouvent dans une maison noire située au milieu d'une ruelle où flottent des parfums douteux et où, du soir jusqu'au matin, des Slaves chantent de tristes et monocordes complaintes. La salle à manger est dans une autre maison, sur la place qui forme le sommet de la ville pointue. Dans ce pays de beau temps l'on mange presque toujours en plein air : la placette était couverte de petites tables que garnissaient des officiers autrichiens; nous dînâmes au milieu d'eux, sous la voûte du ciel parsemé d'étoiles, et aux accords d'une musique qui jouait douloureusement faux.

La petite ville est, sur sa colline, derrière de vieilles murailles médiévales. On y pénètre par un escalier, oui, un escalier, sous une étroite porte qui perce le mur au-dessous d'une tourelle. Seuls les humains, et les bourriquots, ont accès dans cette ville d'escaliers. Les ânes montent et descendent

(1) La *baie de Topla.*

(2) Ainsi nommé parce qu'il aurait été construit par les Espagnols.

(3) *Raguse-Castelnuovo :* 48 kilomètres. Assez bonne route, à par de redoutables empierrements dans la Sutorina.

gaillardement les marches glissantes avec leurs lourds chargements. On dirait une ville africaine. On concevra sans peine que l'auto ne put parvenir jusqu'à l'hôtel : nous dûmes la laisser coucher à la belle étoile dans une des rues du faubourg qui descend vers la mer.

L'aspect de cette ville qui fut redoutablement fortifiée au moyen âge, sa position forte par elle-même, sa situation devant l'entrée des Bouches de Cattaro, suffisent à faire pressentir qu'elle dut jouer un rôle stratégique important. Elle fut fondée par les Bosniaques, durant le temps que leur éphémère royaume s'étendait jusqu'ici. Depuis, on la considéra comme la *clef* des Bouches, Turcs et Vénitiens se la disputèrent inlassablement. Ses habitants sont de moins en moins Italiens, de plus en plus Slaves : ils appartiennent à peu près tous à la religion grecque orthodoxe; c'est une population de marins, ils ont parcouru toutes les mers et baragouinent toutes les langues.



Suivre en automobile les bords dentelés des Bouches de Cattaro est un enchantement des sens. La route ne s'écarte pas du rivage, elle en épouse tous les dessins; souvent c'est une chaussée en forme de quai dont les assises disparaissent sous l'eau. On ne perd pas une minute la vue de l'un des plus curieux et des plus imposants panoramas qui existent au monde, on le voit sous toutes ses faces, car le chemin tourne et retourne sans trêve et fait

varier continuellement le point de vue. Indéfiniment et sans jamais se lasser l'on voit dans les eaux tranquilles des grands lacs successifs se refléter les cimes grises des hautes montagnes, l'on voit sous la falaise aride se dérouler la mince rive verte qu'émaillent de blanc les villages pittoresquement accrochés aux rochers ou les villas qu'entourent des jardins, et l'on respire de suaves parfums que la brise arrache aux touffes fleuries et qu'elle vous apporte en frôlant les eaux noires. Aucun mot, aucune expression ne me semblent assez puissants pour rendre ce qu'on ressent en face de ce panorama grandiose, de ce « tableau si imposant, que pour le connaître ce n'est pas trop d'entreprendre un long trajet, dût-on ne rien voir d'autre en route », comme l'a écrit Xavier Marmier (1).

Puisque j'ai cité Marmier, qu'il me soit permis de donner sa description des Bouches de Cattaro, car elle me paraît la meilleure de toutes : « Ce qu'on appelle les Bouches de Cattaro n'est point, comme on pourrait se le figurer par cette désignation, l'embouchure d'un fleuve. C'est une trouée de la mer dans l'intérieur des terres, c'est un de ces *fjords,* beauté maritime de la belle Norvège. En d'autres termes, c'est un canal qui, par plusieurs circuits, contourne la cime des montagnes, qui, par une de ses pointes, touche à Cattaro, l'*Ultima Thule* de l'Autriche... Le canal entier est une baie si parfaitement abritée, que les marins n'ont à y redouter

(1) Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest, voyages et littérature,* Paris, 1867.

aucun ouragan, si vaste qu'elle pourrait contenir toutes les flottes de l'Europe, si parfaitement creusée que les navires peuvent s'y avancer jusqu'au bord même de la plage (1). »

Dès qu'on s'éloigne de Castelnuovo, les montagnes qui bordent les Bouches de part et d'autre resserrent leur gigantesque pince sur la baie qu'elles étranglent et qui ne forme bientôt plus qu'un canal, le *canal de Kumbur;* puis la pince se desserre soudain et l'on voit s'ouvrir, comme un grand triangle de verre, la *baie de Teodo,* la plus vaste des trois, au fond de laquelle et par-dessus les montagnes qui la bordent on aperçoit déjà les cimes farouches et sombres du Monténégro qui semblent nous regarder venir.

Le rivage est couvert de soldats en manœuvres. Je ne puis m'empêcher d'évoquer les vaillants Monténégrins et de me rappeler la peur terrible que ce petit peuple fit à la puissante Autriche il y a bien peu de temps.

Quelques cuirassés autrichiens sont à l'ancre; ces grosses machines semblent ici de petites mouches noires posées sur l'eau, tellement la baie est vaste et hautes sont les montagnes qui l'environnent. La baie de Teodo paraît être le lieu de prédilection des navires de guerre, il y en a toujours, ces seigneurs se tiennent dans la pièce d'apparat de ce grand appartement que sont les Bouches, dont la baie de Topla est l'antichambre, celle de Cattaro la chambre à coucher et le *vallone* de Risano la cuisine. C'est

---

(1) Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest, voyages et littérature,* Paris, 1867.

ici que Loti vint séjourner avec l'escadre internationale, là qu'il écrivit quelques-unes des pages de ses *Fleurs d'ennui*.

Quelques maisons irrégulièrement posées sur les premières pentes, entre la route et la montagne : voici *Baosich* que Pierre Loti nous a si joliment dépeint, et plus haut voilà les taillis de chênes verts et les bois d'oliviers où il grimpait chaque jour pour rejoindre Pasquala Ivanovitch, la *petite fille qui porte le costume des femmes de l'Herzégovine.*

Finie la grande baie! Les montagnes se sont de nouveau rapprochées et plus encore que tout à l'heure. La route semble courir au bord d'un fleuve, c'est la passe des *Catene*, l'endroit le plus resserré des Bouches, chenal étroit que des barques traversent continuellement pour unir les deux rives (1), si étroit que jadis, comme dans le Bosphore, on le fermait par des chaînes tendues d'un

---

(1) Parmi les divers renseignements que j'avais recueillis avant notre départ, une note tout à fait digne de foi — elle émanait d'un agent consulaire français — indiquait qu'il existe un bac militaire aux *Catene* et que l'administration autrichienne de la guerre se faisait un plaisir de le mettre gracieusement à la disposition des automobilistes qui lui en faisaient la demande. Forts de ce renseignement « diplomatique », nous avions formulé notre requête au commandant de place de Raguse qui nous avait déclaré ignorer absolument l'existence de ce bateau. A Castelnuovo nous avions adressé une demande au *platz-commando*, même réponse, même ignorance de l'ustensile. Entre Castelnuovo et les Catene, nous avions rencontré des quantités de troupes échelonnées sur la route, nous avions interrogé soigneusement leurs officiers, pas un qui pût nous renseigner. Enfin aux Catene même, point de bac et personne qui connût son existence. Il paraît que les rares automobiles qui ont traversé les Bouches furent chargées à Castelnuovo sur de grosses barques ou sur des cargos, — quand il s'en trouvait, — mais cela exige des manœuvres longues et même dangereuses auxquelles nous ne nous serions point prêtés ni que je ne saurais conseiller.

bord à l'autre et dont il a tiré son nom (1).

Changement à vue : un décor s'est superposé au précédent, comme au théâtre. Du couloir des Catene on débouche tout à coup au milieu d'un très grand lac allongé, dont les deux extrémités s'incurvent comme deux cornes et que pressent des montagnes encore plus hautes, plus à pic et plus noires. Juste en face, *Perasto* se plaque sur la roche verticale au bord de l'eau; cette curieuse ville a rangé, aligné, étagé ses maisons blanches et rouges comme des spectateurs sur les gradins d'un amphithéâtre, cirque divin dont la piste est de cristal et dont l'enceinte est formée par des murailles hautes de plus de mille mètres. Le lac n'a pas une ride, miroir fidèle il reproduit en entier l'image de la ville étagée, qui semble ainsi doublée. Sur la droite, l'eau s'enfonce lointainement dans les montagnes, c'est la *baie de Cattaro* dont on n'aperçoit pas encore le fond; à gauche, voici le *vallone ae Risano* que nous allons contourner.

Deux petites taches noires, deux îlots surgissent du milieu des flots. Tous deux sont lieux vénérables pour les catholiques dalmates car ils supportent des édifices sacrés et rappellent de saints souvenirs (2).

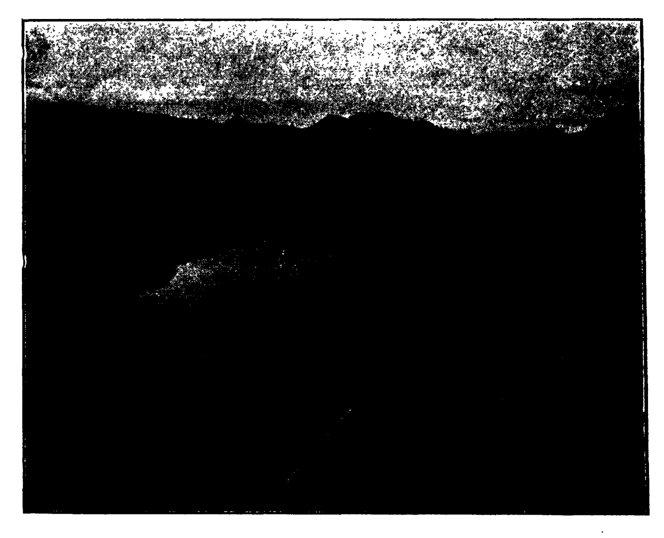
---

(1) De chaînes, *catene* en italien.

(2) Ce sont l'*îlot de Saint-Georges*, où se trouvent les ruines d'une antique abbaye que les Turcs détruisirent en 1571, et l'*îlot de la Madonna dello scalpello,* où l'on voit une petite église. Ce dernier îlot n'était jadis qu'un simple écueil, il fut, en quelque sorte, créé par les habitants de *Perasto* qui, durant des années et des années, y transportèrent des pierres au moyen de leurs barques jusqu'à ce qu'ils aient obtenu un espace suffisant pour y construire leur église. Celle-ci est un sanctuaire de marins, qui viennent y remplir leurs vœux et y déposer de nombreux ex-voto.



BOUCHES DE CATTARO. — LES CATENE



LA BAIE DE CATTARO

Après *Morinje*, petite bourgade simple, habitée par des marins et des pêcheurs, la rive se fait plus sévère, triste et déserte; c'est que la montagne tombe à pic dans la mer. Le chemin se faufile entre l'eau et le roc et encore a-t-il fallu en maint endroit le faire passer sur une digue. Ce chemin n'est du reste presque pas praticable, c'est une route non encore achevée, c'est un sentier à peine tracé et encombré de grosses pierres.

Il est un point de la côte, entre *Morinje* et *Risano,* qui se trouve exactement dans l'axe du dernier lac et d'où l'on découvre celui-ci dans toute sa longueur, jusqu'au fond de ce couloir obscurci par les hautes montagnes où se cache Cattaro.

Risano, au bout de son *vallone,* elle aussi s'étage sur le flanc abrupt des grands monts, elle aussi mire son amphithéâtre de claires maisons dans le cristal aquatique et fait, au milieu de l'eau sombre, une grande tache blanche. Ses habitants, restés Serbes purs, sont célèbres par leurs habits somptueux et par l'arsenal d'armes terrifiantes qu'ils portent à leur ceinture, malgré la loi autrichienne. Un petit coin d'il y a cinq cents ans, resté tel qu'il était alors. Il faut voir l'air terrible de ces hommes dont la face dure est barrée d'une énorme moustache; sur leurs épaules une riche veste de couleur vive garnie de parements d'or, larges et brodés, autour des reins une ceinture de cuir gaufré aux multiples clous dorés, pantalon à la turque orné de broderies compliquées, les mollets serrés dans des jambières garnies de riches dessins et descendant jusque sur les

opankés, ces babouches faites de mille lanières de cuir tressées qui ont la forme de souliers chinois, et sur la tête l'inévitable toque rouge, cette toque si petite à Sebenico et que depuis nous voyons croître de plus en plus, si bien qu'ici, près de la frontière turque, elle a presque atteint les dimensions du fez musulman. Les femmes de Risano ont de fines chemisettes blanches bordées de lisérés de couleur aux bras et sur la poitrine, des mouchoirs blancs savamment arrangés sur des coiffures compliquées entremêlées de rubans aux tons vifs et d'où descend parfois un long voile, l'*okronga;* elles se parent de nombreux bijoux, colliers de piécettes, bracelets à pendeloques, gros boutons en filigrane, ceintures d'or, d'argent et surtout de cuivre doré.

Le cercle de Cattaro, bien que faisant partie de la Dalmatie autrichienne, a une physionomie ethnique propre. Si les habitants qui vivent autour des Bouches, les *Bocquais,* sont un résumé de peuples divers, grecs, italiens, serbes, albanais que les hasards de l'histoire et les nécessités du négoce ont amenés en cette si singulière partie du monde, on s'aperçoit sans peine que la majorité est slave. Et ces Slaves des Bouches, ces Serbes, sont restés plus Serbes que partout ailleurs : c'est une population particulière qui tiendrait plus du Monténégrin que du Dalmate. Est-ce à cause du voisinage de la Tsernagore indomptée? Est-ce en raison de leur habitat dans ce pays sans pareil? Est-ce parce que cette population n'a pas, pendant plusieurs siècles, obéi aux mêmes maîtres que les autres Dalmates, ou

mieux parce qu'elle n'a jamais réellement obéi à des maîtres? Cela tient sans doute à ces raisons réunies et peut-être à d'autres encore.

Les *Bocquais* ne peuvent supporter le joug. Les Français d'abord, puis les Autrichiens en firent la dure expérience.

Les Français, qui possédèrent la Dalmatie, ne parvinrent jamais à soumettre complètement les Bouches, ils y furent franchement haïs et y furent en état d'hostilité permanente avec ses habitants (1).

L'insurrection des Bouches de Cattaro de 1869 a marqué de sang l'une des pages de l'histoire autrichienne. Avant cette date, les Bocquais étaient exempts du service militaire régulier : comme les Monténégrins, leurs voisins, ils étaient perpétuellement en armes pour leur sécurité personnelle. L'Autriche s'était jusqu'alors contentée de leur imposer une domination toute platonique, seulement une nationalité, dont ils ne faisaient pas grand cas. En 1869 celle-ci, brusquement, maladroitement, voulut leur imposer le service militaire obligatoire. Le résultat fut immédiat : ces montagnards farouches refusèrent net, ils voulaient bien combattre pour eux-mêmes, mais non pour un empire dont les destinées leur importaient peu. Et ils combattirent pour eux-mêmes, mais contre l'Autriche; en un seul jour, l'insurrection embrasa les Bouches tout entières.

L'Autriche dut employer plus de 30 000 hommes,

---

(1) G. Friley et J. Wlahovitz, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876.

— dont la moitié tomba sous les balles des hardis montagnards, — pour vaincre l'insurrection redoutable qui, malgré ce déploiement de forces, dura plus de six mois.



Une grande montagne s'avance entre le *Vallone* de Risano et la baie de Cattaro, comme l'éperon de quelque gigantesque navire. *Perasto* s'est établie au bout de la pointe, Perasto que nous avons vue si joliment étagée tout à l'heure quand nous venions sur la rive opposée.

Et l'on continue à avancer par le chemin tortueux qui suit fidèlement les contours de la grève; les villages se succèdent, grands et petits, car si les agglomérations n'abondent pas d'habitude sur les routes de Dalmatie, dans les « Bouches » au contraire les habitants fort nombreux ont dû presser leurs maisons sur un mince territoire entre eau et montagne. *Perasto, Orahovac, Dobrota, Cattaro* sont unies les unes aux autres par un chapelet d'habitations entourées de vignes et d'oliviers, blanche guirlande appliquée sur un fond vert et gris.

La végétation semble encore plus luxuriante sur l'autre rive et les maisons plus claires et plus nombreuses. Qu'on s'imagine l'impression produite par cette étroite plage couverte d'arbres et de villas, au bord de l'eau si tranquille et que dominent immédiatement de colossales montagnes, que leurs parois verticales font paraître plus hautes encore, des mon-

tagnes qu'escaladent d'abord des taillis de chênes et de houx, jusqu'à moitié de leurs flancs, mais dont les sommets sont nus et arides, gris ou noirs, tachés par places de larges éboulis où le calcaire apparaît tout blanc, comme s'il y restait quelques plaques de neige.

Quel curieux village s'est placé là-bas, de l'autre côté de l'eau? Il est double; au bord du lac un amas de maisons et immédiatement au-dessus dans la montagne un autre amas, en tout semblable au premier et comme lui groupé autour d'un campanile vénitien. On dirait deux copies, ou un effet de mirage. Ces deux villages identiques portent le même nom : ce sont *Stolivo inférieur* et *Stolivo supérieur.*

Les monts redoutables se rapprochent comme s'ils voulaient se rejoindre, ils laminent la baie qui va se rétrécissant, on dirait qu'ils vont la broyer, et avec elle les imprudents qui se sont engagés dans cette impasse. Ils vont s'élevant encore de plus en plus. Sur la gauche une muraille noire sort de la mer et monte bien haut dans les airs; ses proportions gigantesques rapetissent tout ce qui n'est pas elle, la mer, le ciel, les nuages, réduisant les arbres, les maisons et les hommes qui paraissent des microbes, obstruant jusqu'à la lumière du soleil, effaçant les trois quarts des cieux... C'est le piédestal géant d'une principauté naine!

Mais voilà le fond de l'impasse. Au pied de la sombre montagne dont le faîte invisible se perd dans le sein de nuages épais, écrasée sous la falaise inouïe, toute petite tache claire, semé de minus-

cules cubes blancs, au ras de l'eau, voici *Cattaro* (1) et tout en haut, dans les nuages, le Monténégro.



Cattaro est une antique sentinelle qui veille en bas de l'énigmatique Montagne Noire. Son aspect est farouche : accroupie sur la plage, adossée à la gorge obscure de la *Fiumara,* dans laquelle il semble qu'elle voudrait entrer pour se mieux dissimuler, elle se cache derrière de puissantes murailles en lesquelles ne s'ouvrent que trois portes (2), étroites et sombres, portes de prison, mais non portes de ville.

C'est, à l'intérieur des fortifications, un labyrinthe de ruelles étroites et tire-bouchonnées dont les vieilles maisons conservent le cachet des civilisations de tous ses anciens maîtres : moulures, colonnettes et chapiteaux byzantins, balcons de fer forgé et ouvragé rappelant l'Espagne, palais vénitiens. Suivant l'invariable coutume des vieilles villes dalmates, les voitures ne circulent pas dans ses rues trop étroites et s'arrêtent au seuil de la ville noire où l'on ne va qu'à pied.

Cattaro fait remonter son origine aux Romains, qui n'avaient pu manquer d'apprécier la valeur stra-

---

(1) De *Castelnuovo* à *Cattaro* il y a 38 kilomètres. La route est excellente de Castelnuovo à Morinje. Elle est ensuite en construction, des tronçons sont achevés, d'autres pas et sur lesquels elle est alors à peu près impraticable.

(2) La *porta Marina,* la *porta Fiumara,* la *porta Gordicchio.*

tégique de cette formation unique de la nature que sont les Bouches.

Ici encore le lion de Venise déploie orgueilleusement ses ailes sur le Livre des Évangiles. Mais avant d'être la proie des Doges, Cattaro appartint à de nombreux maîtres : aux Templiers (treizième siècle), aux Serbes (quatorzième), aux Hongrois (quinzième). Venise s'en empara vers la fin du quinzième siècle et la garda jusqu'en 1797. Russes, Monténégrins, Autrichiens et Français se la disputèrent pendant le premier Empire. Elle fut enfin, elle est encore autrichienne, mais son cœur est serbe, monténégrine elle devrait être.

Cattaro n'est pas belle, non, nullement, mais son aspect surprend et charme par sa sauvagerie même. On s'y sent oppressé par les montagnes; le soleil y luit moins longtemps que partout ailleurs, comme dans une infime ruelle de ville italienne... les Bouches ne sont-elles pas une rue dont les maisons sont ces monts sourcilleux? Elle est collée si près du pied de la montagne et celle-ci est si haute et si effroyablement verticale que de tous les points de la ville, même des ruelles les plus resserrées, on voit se profiler les hautes cimes qui masquent le ciel, qui surplombent, qui paraissent suspendues dans le vide au-dessus de vos têtes et qu'on s'attend à voir crouler dans une tourmente, au milieu d'un épouvantable fracas.

La cathédrale, dédiée à saint Triphon, produit un effet qui tout d'abord étonne : deux tours disparates, carrées et trapues, que relie une très élégante

arcade; la masse est sombre et basse, cette église a l'air quelque peu sinistre, comme la ville, comme les gens. Elle fut édifiée par le grand empereur des Serbes, Douchan, et était consacrée au culte catholique orthodoxe ainsi qu'un couvent voisin dédié à l'archange saint Michel qui avait été construit par Étienne Némania, le premier roi couronné de Serbie. Lorsque au quinzième siècle Venise s'empara de Cattaro, elle résolut de remplacer la religion grecque par le culte romain. Cette mutation aurait eu lieu après un crime horrible. En une nuit les soixante-douze moines de Saint-Michel et l'évêque orthodoxe lui-même furent empoisonnés dans le couvent qui fut démoli peu après; la religion catholique put alors prendre possession de la cathédrale devenue disponible (1).

Derrière la ville s'ouvre le ravin noir et chaotique où se précipitent tumultueusement les eaux qui descendent de la Montagne Noire et par où les chèvres et les Monténégrins seuls peuvent se risquer pour grimper à la Tsernagore.

Là-haut dans les airs le gris du rocher est rayé de petites lignes blanches qui font l'effet d'égratignures, qui s'élèvent le long de la paroi verticale et qui vont se perdre dans les nuages cachant le sommet. Il paraît que c'est un chemin qu'on aperçoit ainsi, chemin vertigineux, chemin du paradis assurément... Paradis bien pauvre alors, où les saints se

---

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie*, Paris, 1895.

promènent avec des kandjars et des pistolets à la ceinture!... C'est le chemin qui conduit au Monténégro et auquel on a fort justement donné le nom d'*Échelles de Cattaro.*

Le quai de la Marine est large, gai, planté d'arbres à profusion, il forme un heureux contraste avec la ville noire et enfermée. Il est fort animé. C'est le long de son *pier* que viennent s'amarrer les bateaux du *Lloyd autrichien* et de la *Ungaro-croate.* Des portefaix ayant des airs de brigands se bousculent et assaillent les touristes qui arrivent; on voit ceux-ci descendre des bateaux avec une mine tout ahurie car ils n'ont pas encore pu s'habituer à ce décor surprenant qui les a encadrés depuis la *punta d'Ostro.* Les voitures qui font le service de Cettigné sont alignées sur le quai, leurs cochers se disputent les voyageurs, crient des enchères au rabais, bousculent les clients pour qu'on se mette en route sans tarder, et ceux-ci, de plus en plus ahuris, sont emballés dans les petites voitures que traînent des chevaux ardents, sont déjà en route pour le Monténégro avant d'avoir pu comprendre qu'ils ont passé du bateau dans la voiture, sans respirer et sans voir Cattaro.

Des Monténégrins dégingandés vaguent au milieu de tout ce monde, ils ont aux flancs une large ceinture qui bâille, vide de leurs armes traditionnelles qu'on les a obligés de déposer en passant la frontière.

Le mouvement s'apaise et le quai, peu à peu, se fait désert quand vient la nuit. Ceux qui aiment la rêverie pourront alors faire une délicieuse prome-

nade au bord de l'eau, dans le silence et dans l'ombre mystérieuse. La brise qui caresse le grand lac endormi leur apportera les parfums qu'elle cueille dans les jardins fleuris du rivage et si, par bonheur, la lune veut bien se risquer à sortir des montagnes, ils verront réapparaître, plus troublant encore, le paysage inoubliable qu'ils admiraient tout à l'heure, image de chaos engendrant une âpre poésie qu'on ne peut goûter qu'ici, dans cette impasse fantastique d'eau et de monts où finit dignement l'étonnante Dalmatie (1).

---

(1) Ouvrages à consulter sur la Dalmatie : Elisée RECLUS, *Géographie universelle*, t. III. — Bertrand AUERBACH, *les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie*, Paris, 1898. — Reinhard E. PETERMANN, *Führer durch Dalmatien*, Vienne, 1899, et traduction française libre de la comtesse Marianne DE HARRACH, Paris-Vienne, 900. — André CHÉRADAME, *l'Europe et la question d'Autriche au seuil du vingtième siècle*, Paris, 1901. — Charles LOISEAU, *l'Équilibre adriatique, le Balkan slave et la crise autrichienne*, Paris. — CATTALINICH, *Storia della Dalmazia*, Zara, 1834. — Abbé A. FORTIS, *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774. — Joseph LAVALLÉE, *Voyage pittoresque et historique en Istrie et Dalmatie*, Paris, an X. — R. ADAM, *Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalatro*, Londres. — GERMAR, *Reise nach Dalmatien*, Leipsick, 1817. — KOHL, *Reise nach Dalmatien*, Dresde, 1851. — Maréchal duc DE RAGUSE, *Mémoires*, t. II et III, Paris, 1857. — LEVASSEUR, *la Dalmatie*, Paris, 1861. — LINDAU, *Dalmatien und Montenegro*, Leipsick, 1849. — L. LÉGER, *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, Paris. — Francesco LANZA, *Dell' antico palazzo di Dioclеziano in Spalato*, Trieste, 1855. — Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest*, Paris, 1867. — FABIANICH, *Il presente ed il passato della Dalmazia romana*, Zara, 1879. — Albert DUMONT, *le Balkan et l'Adriatique*, Paris, 1874. — G. MARCOTTI, *l'Adriatico orientale da Venezia a Corfu*, Florence. — DE NOLHAC, *la Dalmatie*, Paris, 1882. — ZIPPEL, *Romische Herrschaft in Dalmatien bis auf Augustus*, Leipsick, 1877. — YRIARTE, *les Bords de l'Adriatique*, Paris, 1878. — HAUSER, *Spalato und die römischen monumente Dalmatiens*, Vienne, 1883. — EITELBERGER, *Die mittelalterlichen Kunstkdenkmale Dalmatiens*, Vienne, 1884. — JACKSON, *Dalmatia*,

the Quarnero and Istria, Oxford, 1887. — Géza KENEDI et Guillaume GERLAI, *Du Danube au Quarnero*, Zurich. — G. MODRICH, *la Dalmazia*, Rome. — Abbé Paul PISANI, *la Dalmatie de 1797 a 1815*, Paris, 1893. — DE PIMODAN, *De Goritz à Sofia*, Paris, 1893. — JELIC, BULIC et RUTAR, *Guida di Spalato e Salona*, Zara, 1894. — E. MAURY, *Aux Portes de l'Orient*, Paris, 1896. — H. AVELOT et J. DE LA NÉZIÈRE, *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, Paris. — G. Lucio TRAGURIENSE, *Storia del regno di Dalmazia e di Croazia*, Trieste, 1896. — J. ZEILLER, *les Origines chrétiennes dans la province de Dalmatiè*, Paris, 1906. — Ch. DIEHL, *En Méditerranée*, Paris, 1909. — E. BERTAUX, *Un voyage artistique sur les rives de l'Adriatique*, « la Quinzaine », 16 février 1899. — F. H. JACKSON, *The shores of the Adriatic, the Austrian side*, Londres, 1908. — Docteur Richard SCHUBERT, *Geologischer Fürher durch Dalmatien*, Berlin, 1909. — Ed. HERRIOT, *En Dalmatie*, « Revue hebdomadaire », 20-27 août 1910.

CHAPITRE V

MONTÉNÉGRO

Les Échelles de Cattaro. — Le col de Krstac. — Njegutsh. — Le col du Golobrdo. — La Montagne Noire. — Les Monténégrins. — Histoire héroïque. — Nicolas le Grand. — Monténégrins et Turcs. — Cettigné. — Costumes monténégrins. — Prince poète. — La fiancée d'Ali-Bey.

Imaginez-vous un royaume de pygmées sur un piédestal géant. Un royaume accroché à moitié chemin du ciel. Un séjour qui tantôt se dissimule dans les nuées, tantôt s'environne d'azur éperdu, et qui a le chaos le plus grandiose et le plus sauvage de rochers et de monts pour assises. Une espèce de purgatoire qu'une volonté réfléchie du Créateur a posé tout près de la terre pour lui en faire contempler les misères, mais tout près des cieux aussi pour lui en faire regretter éternellement les félicités.

Le Monténégro est à la mode. Il vient de s'inscrire à la page des actualités en se proclamant royaume (1).

---

(1) Le 20 août 1910, la Skouptchina monténégrine vota une adresse invitant le prince Nicolas à prendre le titre de roi. Le 28 du même mois, à l'occasion des fêtes par lesquelles Cettigné célébrait le jubilé du prince, celui-ci fut proclamé roi du Monténégro sous le nom de Nicolas Ier. Toutes les puissances ont reconnu le nouveau roi; elles furent, pour la plupart, représentées aux fêtes du jubilé et du couronnement; le roi et la reine d'Italie, le roi de Bulgarie et le prince héritier son fils y assistèrent en personne.

Mais n'anticipons pas. Lorque nous escaladâmes pour la seconde fois la Montagne Noire la couronne royale n'avait point encore auréolé l'État minuscule qui dans l'histoire moderne évoque l'idée de quelque homérique épopée.

La falaise incommensurable qui se perd dans l'infini sur nos têtes paraît être un colossal pilier supportant le firmament. On voit la route blanche qui superpose ses multiples crochets aigus, qui monte en se rapetissant de plus en plus, jusqu'à perte de vue, alors on croit la voir pénétrer dans le ciel! Si la montagne ressemble à un mur de géants, la route produit l'impression d'une échelle fabuleuse qu'on aurait dressée contre. Échelle au véritable sens du mot : les lacets sont si rapprochés, si courts, les virages tellement aigus, on s'élève avec tant de rapidité, qu'on a l'illusion de sauter d'échelon à échelon. Les *Échelles de Cattaro* (1) sont pourtant une excellente route, établie à grands frais par l'Autriche pour atteindre la frontière monténégrine (2).

Nous montons sur la route polie, nous montons... n'est-il pas dans notre destinée d'errants de monter et de descendre sans cesse?

En sortant de Cattaro on traverse le marché où

---

(1) Il y a deux *Échelles de Cattaro :* la nouvelle route dont il est question ci-dessus, très bonne, très bien construite, qui s'élève par le flanc des montagnes, et l'ancienne route, qui gagne brusquement les sommets en passant par le ravin de la *Fiumara;* cette dernière est une sorte de sentier muletier difficile et dangereux, praticable seulement aux agiles Monténégrins.

(2) Il est bon de dire cependant que cette route fut commencée par les Français pendant l'occupation de 1807 à 1814.

déambulent de grands diables de Monténégrins efflanqués, anguleux, maigres comme des chats de gouttières et où des femmes de la Tsernagore, un énorme fardeau sur la tête, et des mulets pelés, un tonneau sur le dos, attendent le moment de grimper les Échelles.

Quelques lacets et l'on est bien vite très haut. On a quitté subitement les végétations du bord de l'eau, vignes géantes, grenadiers en fleurs, figuiers, tamarins et oliviers, pour ne plus voir que de maigres plantes balkaniques, genévriers, vernis du Japon, campanules bleues, tulipes sauvages.

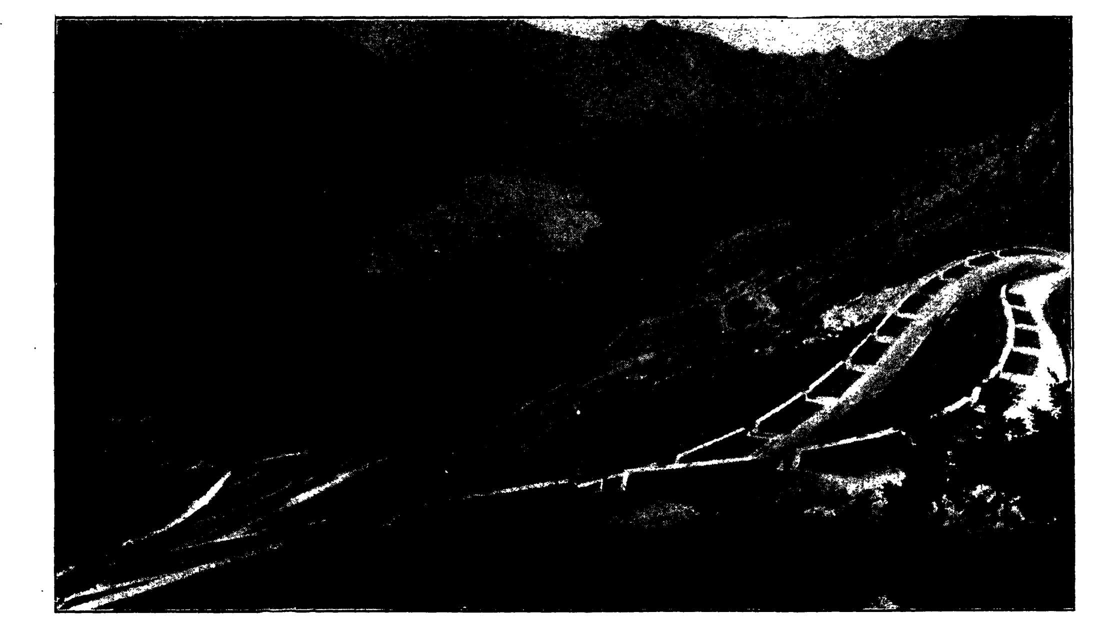
On s'élève dans le couloir au fond duquel les eaux miroitent. Cattaro semble s'être effondrée dans le gouffre, ses quais, ses bateaux, ses maisons, ses remparts se sont faits infiniment petits, ville naine et montagne énorme, contraste aigu.

A chaque degré de l'échelle le paysage change.

C'est maintenant le piton où perche la citadelle qui s'enfonce à vue d'œil. On jurerait que nous sommes emportés par la cage d'un ascenseur ou par la nacelle d'un ballon.

Puis on dépasse une arête par-dessus laquelle on voit encore briller de l'eau : c'est la baie de Teodo tout à coup réapparue. Un vaste amphithéâtre où la mer vient mourir doucement sur un fond plat qui paraît très fertile et où l'arroi des cultures imite un manteau d'arlequin, largement étalé sur le sol.

La pluie est venue tout d'un coup, brutale et abondante, comme un déluge. Il paraît qu'il ne sait



LES ÉCHELLES DE CATTARO

pas pleuvoir autrement en ce pays (1). Les nuages, qui masquaient tout à l'heure les sommets, s'abaissent peu à peu, ils descendent à mesure que nous montons, nous nous rencontrons, nous nous dépassons. Il n'y a qu'un instant ils étaient sur nos têtes, les voilà sous nos pieds; la pluie a cessé, le ciel bleu est immaculé, les plus hauts monts apparaissent dans toute leur majesté, mais Cattaro, les baies, la mer, ont disparu, enfouies sous l'ouate blanche.

La montagne qui nous fait face de l'autre côté du précipice, le *Mont Vrmac,* est toute couverte de prairies et de taillis. Un sentier de chèvres, mince ligne blanche, sinueuse, hésitante, gravit son flanc qui s'enlève tout droit des profondeurs mystérieuses cachées par les nuées, il conduit à un petit village de pasteurs qui se voit déjà très en dessous de nous, bien qu'établi sur le large sommet. Le Vrmac supporte un gros fort, un fort autrichien qui regarde la Montagne Noire avec un air rageur d'Allemand courroucé.

Les Autrichiens ont prodigué un grand luxe de forts et de batteries le long de la frontière.... On chercherait en vain de semblables ouvrages du côté des Monténégrins, ceux-ci n'en ont nul besoin, la nature elle-même s'étant chargée de leur ménager des remparts; c'est elle qui fut le Vauban du Monténégro. Et à quelque point qu'on se place on voit les positions naturelles des Monténégrins dominer les

(1) La ville de Cattaro est célèbre par l'abondance et la fréquence de ses pluies.

forts autrichiens. Le Monténégro paraît ici réellement inexpugnable et l'on commence déjà à comprendre que ce petit peuple ait pu résister victorieusement à toutes les attaques de ses nombreux ennemis.

Mais, le soleil aidant, les nuages qui étaient venus nous cacher les fonds se dissolvent peu à peu; bientôt ce ne sont plus que de longues bandes floconneuses, un mince voile à demi transparent et enfin l'air a repris partout sa fluidité. Au-dessous de nous la route dévide d'innombrables lacets, au-dessus c'est la même chose, les zigzags se succèdent imperturbablement plus haut, toujours plus haut (1).

Surprise! Nous rejoignons une auto qui monte comme nous. C'est une lourde machine allemande, en forme de berline, qui roule avec une prudente lenteur, mais avec un bruit terrible; cette voiture fait un service public entre Cattaro et Cettigné. Curieux pays! Les chemins de fer n'y sont point encore connus, mais déjà les automobiles y font des transports en commun. N'empêche que c'est pour nous une pénible désillusion... cette automobile enlève à la Tsernagore une partie de ses dehors sauvages sous lesquels je la vis voilà cinq années.

Enfin, à force de monter, l'on finit par être si haut, mais on domine en même temps si immédiatement les contrées environnantes, que tout le tableau d'alentour, que tout ce qui n'est pas nous et notre montagne, paraît uniformément écrasé, aplati, ni-

---

(1) Les *Échelles de Cattaro* comprennent soixante-treize lacets de Cattaro à la frontière monténégrine.

velé à nos pieds. C'est à peine si l'on distingue les collines et les montagnes des vallées et des plaines. Les baies de Cattaro et de Teodo font l'effet de petites mares. Nos yeux découvrent la mer par-dessus les monts, la mer illimitée au delà du rivage où s'abritent *Budua,* le port des ultimes confins dalmates, et *Antivari* et *Dulcigno,* ces deux ports que les Monténégrins considèrent comme doublement à eux depuis les événements de ces temps derniers (1).

Parvenue au sommet des échelles, la route file en droite ligne dans le *col de Krstac* (2) dont le ravin effroyablement abrupt descend juste sur Cattaro, qui est maintenant sous nos pieds mais que nous ne pouvons plus voir. La vieille route des

---

(1) *Dulcigno* est une rade ensablée, sans grande valeur. Mais *Antivari* est un port excellent dont la possession constitue pour le Monténégro un important élément de prospérité ; c'est le débouché libre du nouveau royaume sur la mer, c'est par lui que le Monténégro — auparavant obligé de faire son transit par Cattaro — n'est plus tributaire de l'Autriche pour ses échanges. Antivari, que la bravoure monténégrine avait enlevé aux Turcs, fut reconnu comme appartenant à la principauté en 1878 par le traité de Berlin, mais avec une clause restrictive qui, jusqu'à son abrogation, froissa toujours vivement l'orgueil du petit peuple. En effet, Antivari avait été déclaré port neutre, le traité de Berlin en avait confié la surveillance à l'Autriche qui y plaça à demeure un croiseur pour y exercer la police et le droit de visite. Lorsqu'en 1908 l'Autriche-Hongrie rompit le traité de Berlin par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, elle dut naturellement abandonner son droit de contrôle sur Antivari qui recouvrit sa liberté et que désormais les Monténégrins peuvent considérer comme bien à eux. La neutralité de ce port l'avait jusque-là interdit aux navires de guerre ; les visites que l'escadre italienne d'abord, puis l'escadre française peu après, firent à Antivari et qui soulevèrent un enthousiasme indescriptible chez les Monténégrins, signifiaient que les grandes puissances considèrent Antivari comme désormais délivré de toute tutelle autrichienne.

(2) Neuf cent soixante-trois mètres d'altitude.

Échelles serpente dans ce gouffre, elle doit mener bien vite à Cattaro, mais quel casse-cou !

C'est ici la frontière : une petite borne en pierre marque seule la ligne idéale au delà de laquelle les Serbes sont libres. Il y a cependant d'autres signes qui font connaître qu'on passe d'un pays à l'autre ; d'abord l'état de la route : excellente en Autriche, elle devient subitement exécrable en Monténégro... et cependant de nombreux cantonniers travaillent du côté du prince alors que nous n'en avons pas rencontré un seul sur le trajet impérial ! Le territoire monténégrin commence au sommet de la haute montagne et, si l'on peut dire, au point stratégique, à l'endroit que l'Autriche n'a pu dépasser. Enfin, en moins de deux heures, nous avons passé du climat méditerranéen des Bouches, où mûrit la grenade, à un climat septentrional qui ne laisse plus pousser que le chêne et le sapin, où, malgré un clair soleil, le froid piquait comme si un soudain enchantement nous avait transportés des rivages de Nice au milieu de la Pologne.



Après la frontière on monte encore quelque temps dans un paysage funèbre d'où toute végétation semble proscrite, parmi les mornes de pierres. Le petit sentier des anciennes Échelles nous rejoint et, du sommet du col enfin atteint, l'on aperçoit *Njegutsh* dont les quelques petites maisons sont éparses dans un polje.

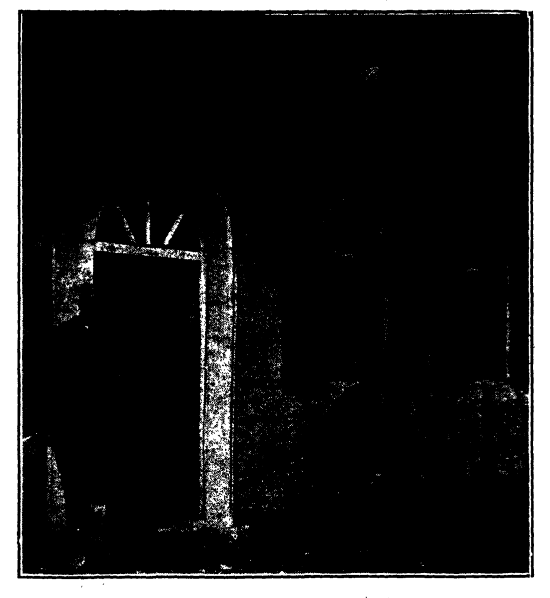
C'est à Njegutsh que les étrangers subissent la visite de la douane. Une maisonnette de pierre aux fenêtres à voussures, une porte basse surmontée d'une hampe et d'un écusson aux armes de la principauté, une lanterne de fer aux verres de couleur, c'est le corps de garde de la douane monténégrine. Des guerriers armés jusqu'aux dents se promènent gravement devant le seuil; ils sont revêtus du pittoresque costume national, uniforme que porte tout Monténégrin sans exception, civil ou soldat (1). Ce costume se rapproche beaucoup de celui de tous les Serbes que nous avons déjà vus, Croates, Dalmates, Bocquais, mais il est plus sobre, moins clinquant, plus sévère, en un mot plus guerrier. Au-dessus d'un pantalon à la turque, en drap bleu ou en toile blanche, une très courte veste du plus beau rouge; les mollets sont serrés en des jambières de laine blanche, les pieds sont chaussés des traditionnels *opankés;* sur la tête cette toque si connue : tour noir, dessus rouge brodé d'un chiffre d'or; ils portent en outre une grande houppelande en forme de redingote, de drap noir ou blanc, ou bien encore

(1) Encore une couleur locale qui vient récemment de disparaître. Si les Monténégrins qui ne sont pas sous les armes ont religieusement conservé le traditionnel costume, le prince, depuis qu'il est devenu roi, a pourvu son armée d'un uniforme qui ressemble beaucoup à celui des soldats russes. Présentant le nouvel habit à ses troupes, le roi a prononcé l'allocution suivante : « Si une nécessité de la guerre moderne nous oblige à interrompre la tradition du costume, l'âme n'en restera pas moins la même. En prenant l'aspect extérieur des armées étrangères, notre soldat reste toujours Monténégrin, c'est-à-dire un vaillant et noble champion de la liberté de la patrie. »

bleu clair ou vert d'eau; enfin, complément indispensable, une ceinture en tissu de couleur recouverte de cuir sur le devant et qui est toujours abondamment garnie de pistolets et de kandjars ou, chez les plus modernes, de revolvers.

Ces douaniers sont fort sévères. Jamais je n'assistai à si minutieuse visite que pour pénétrer en ce petit pays. Et encore nos passeports de Français nous valurent-ils un accueil particulièrement sympathique et aplanirent-ils sans doute bien des difficultés. Nos appareils photographiques surtout les avaient très inquiétés et l'un d'eux me déclara sans détours que si nous eussions été Allemands ou Autrichiens il ne nous aurait pas autorisés à les emporter dans l'intérieur du pays.

Il est un fait qu'en dignes Slaves les Monténégrins se défient tout particulièrement de leurs frères de race germanique. Ceux-ci prétendent que c'est par peur. Je crois, pour moi, que c'est tout simplement la plus élémentaire dignité qui les fait agir ainsi, eux, tout petit peuple qui veut qu'on le respecte et qui estime avec raison que le courage ne se mesure pas au nombre des kilomètres carrés. Je ne vois du reste pas très bien les Monténégrins ayant peur, leur passé est là pour témoigner de leur courage et quand on les a vus de près, cette idée ne peut venir. Et puis, pourquoi auraient-ils peur? Ne sont-ils pas protégés par la nature elle-même qui semble avoir aménagé exprès ce royaume inaccessible qu'une poignée d'hommes peut défendre, qui ne peut être envahi, où « une grande armée



NJEGUTSH. — DOUANE MONTÉNÉGRINE



CETTIGNÉ. — TYPES D'HABITANTS

est exposée à mourir de faim et une petite à être anéantie (1) ».

Njegutsh est une ville monténégrine; ce n'est cependant qu'un tout petit village, composé au plus d'une centaine de maisons misérables, éparses dans un cirque lamentable où ne coule nulle rivière, où, dans les pierres amoncelées, ne poussent que quelques touffes de pommes de terre et quelques maigres champs de seigle. Ce lieu sue l'ennui et la pauvreté... Il faut reconnaître que le Monténégro se présente sous un bien mauvais jour pour commencer (2).

Le nom de cette bourgade lui fut donné par ses fondateurs bosniaques, — qui avaient fui leur pays envahi par les Turcs, — en souvenir de leur ville de Bosnie qui s'appelait ainsi.

Quand on arrive à Njegutsh on pense être parvenu au sommet du monde tellement on a monté. Quelle erreur! La petite plaine aérienne est encore entourée de hautes montagnes, montagnes sur montagnes, Pélion sur Ossa, et alors on croit n'avoir rien fait, rien monté, car il faut monter encore.

A l'autre bout de la ville on passe devant une maison à tourelles qu'on pourrait prendre pour la prétentieuse villa féodale d'un épicier retiré des affaires : c'est la modeste maison de campagne du prince de Monténégro, là qu'il vient passer l'été, dans ce triste village dont sa famille, la famille des *Njegutsh,* est originaire.

---

(1) Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest*, Paris, 1867.

(2) Cette partie du Monténégro est la plus misérable de tout le pays.

***

La montée reprend en sortant de la ville-village. C'est un chemin médiocre (1), taillé dans les roches, creusé parmi les éboulis, fait lui-même de pierres et de gravier ; il monte en lacets réguliers, aux coudes brusques, à la pente accentuée, au milieu d'un décor repoussant d'horreur. L'aridité règne en souveraine en ces lieux, l'uniformité nue des rochers n'est interrompue qu'en de rares endroits par de petites *dolines,* ces entonnoirs de quelques mètres de diamètre, au fond desquels un peu de terre s'est réfugiée, terreau rougeâtre que la besogneuse industrie des Monténégrins a consacré à de minuscules jardins où poussent de rares pieds de maïs, de maigres plants de pommes de terre ou de topinambours. Cette partie du pays semble inhabitée. On ne rencontre que de loin en loin des êtres vivants, une pauvre femme aux traits tirés par la misère, ployée sous un lourd fardeau ou un petit groupe d'hommes armés : paysans ou soldats ?... on ne sait jamais en ce pays où l'armée n'a pas d'uniforme, mais où tout le monde porte un costume militaire, où tous les civils ressemblent à des soldats, où tous les soldats ont l'air de civils (2).

---

(1) La route de Njegutsh à Cettigné a été très améliorée depuis quelques années; des travaux en cours d'exécution montrent qu'on l'améliore encore sans cesse.

(2) Une note précédente (p. 203) indique que cette confusion n'est plus possible maintenant que l'armée a été pourvue d'un uniforme.

On arrive enfin au sommet définitif, au *Col du Golobrdo* (1).

La nuit était tombée, mais il faisait un clair de lune superbe. Un spectacle inoubliable, à la fois farouche et majestueux, se déroulait devant nos yeux du haut de ce passage élevé. Des montagnes et des montagnes se succédant à perte de vue dans le plus effroyable désordre, une chevauchée éperdue de monts qu'une demi-teinte nocturne enveloppe de mystère, où la lune creuse d'immenses sillons noirs, alternant avec des crètes d'argent. On dirait une mer formidable pendant une nuit de tempête, une mer aux sombres flots, et cette illusion est tellement vive qu'on n'a nullement l'impression du silence ni de l'immobilité et qu'on croit voir ces vagues fabuleuses s'entre-choquer, qu'on s'imagine entendre l'habituel fracas des éléments déchaînés.

Et tout cela est de couleur uniformément noire! Les sommets dénudés montrent leur roche à la teinte de suie, les montagnes boisées sont couvertes de sapins sombres comme les ailes d'un corbeau, c'est la *Montagne Noire*.

Ce pays a tiré son nom, ou plutôt ses noms, de ses aspects caractéristiques. La partie qui touche à l'Adriatique, dont les cimes farouchement sombres s'aperçoivent de loin en mer, s'appelle la *Montagne Noire* (2), l'autre partie, plus à l'intérieur, plus sau-

---

(1) Douze cent soixante-quatorze mètres d'altitude; ce passage s'appelle encore le *Kerschmach*.

(2) *Montenegro* en italien et *Tsrnagora* en serbe, deux mots signifiant montagne noire.

vage encore, a nom la *Berda* (1), qui en slave veut dire *la montagne* par excellence.

Le nom de Monténégro n'est pas d'origine bien ancienne, aucun auteur de l'antiquité ne l'a employé et même au quinzième siècle les actes officiels ne parlaient que de la *Zéta* (2).

L'origine du nom, en tout cas, a été controversée. Et cependant nulle appellation ne convient mieux à peindre l'aspect de ce pays. Quand des gouffres des Bouches, ou des rives charmantes du lac de Scutari, on élève ses yeux sur cet amphithéâtre impénétrable de montagnes se perdant dans les nuées, sur ces monts sauvages aux flancs implacablement sombres, on voit bien réellement une montagne *noire* (3).

Au seizième siècle le vladika Basile, qui publia (4) une notice sur son pays, exprima cette idée que l'aspect seul de la principauté légitime son nom de Tsernagore. L'un des historiens les plus autorisés du Monténégro, Monténégrin lui aussi (5), assure que ce nom vient des grands sapins qui lui donnent en hiver un aspect noir et un caractère sombre.

Jadis le Monténégro était à peu près entièrement recouvert d'immenses forêts. Aujourd'hui encore, il existe au cœur des Berda d'assez grandes forêts de sapins, qu'on peut justement qualifier de vierges, et

---

(1) Les souverains de la principauté s'étaient intitulés jusqu'alors *princes du Monténégro et des Berda*.

(2) Demetrius MILAKOVICH, *Histoire du Monténégro*.

(3) G. FRILLEY et J. WLAHOVITCH, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876.

(4) Vassili PETROVITCH, *Histoire du Monténégro*, Moscou, 1754.

(5) ANDRITCH, *Histoire de la principauté de Monténégro*.

où l'on rencontre abondamment ours, loups, renards, cerfs et sangliers. Il y a lieu de croire que le nom moderne résulte plus encore des noires forêts qui couvraient le pays que de la teinte sombre des monts dénudés qui dominent Cattaro (1).

Les Albanais prétendent que le nom du Monténégro vient de ce que les Turcs, surpris de ne pouvoir vaincre ses vaillants habitants, les appelèrent *hommes noirs*, ce qui dans leur pensée était l'appellation la plus capable de peindre leur héroïsme sauvage ; le nom (2) aurait passé ensuite des habitants au pays même (3).

Dans l'antiquité le Monténégro faisait partie de l'Illyrie romaine. Au moyen âge c'était la *Zéta :* la Haute-Zéta ou région des âpres montagnes, et la Basse-Zéta, aux bords ensoleillés du lac de Scutari (4).

La Montagne Noire est, en quelque sorte, le nœud d'assemblage, le point de soudure entre les *Alpes de Dalmatie* et les *Balkans* véritables. C'est vraiment le tableau du chaos des origines. On dirait que les deux chaînes, venant à la rencontre l'une de l'autre, se sont violemment heurtées, tels deux trains de chemin de fer, et que l'actuel pays est le résultat de cette terrible collision. Suivant une curieuse légende slave, le bon Dieu, lorsqu'il créa

---

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895.

(2) Les Turcs appelaient le prince de Monténégro lui-même, *kara kaludjer*, le moine noir.

(3) P. Coquelle, *ouvrage cité.*

(4) Le nom de *Zéta* est celui d'une rivière monténégrine, qui avait alors été étendu à toute la contrée.

le monde, portait sur son épaule un grand sac où étaient renfermées les montagnes qu'il semait çà et là sur les pays d'Europe; comme il passait au-dessus du Monténégro, le sac vint à crever et les montagnes, tombant pêle-mêle sur le sol, formèrent l'amas inextricable qu'on voit aujourd'hui.



On conçoit que les hommes habitant un pareil pays doivent avoir un caractère et des mœurs originaux.

Les Monténégrins sont des Serbes comme les Serbes libres, comme les Dalmates, les Croates, les Bosniens et les Herzégoviniens. On sait que tous vinrent s'installer de force dans les Balkans et au bord de l'Adriatique aux temps débiles de l'empire d'Orient (1); ils arrivaient des bords du Don. Mais si leurs frères se virent peu à peu conquis et dominés par divers ennemis, eux surent toujours rester libres. Alors que le courage des autres allait s'amollissant dans des siècles de servitude, la vaillance des Monténégrins s'exaspérait par d'incessants combats et par une existence précaire dans leur pays si fort mais si pauvre en même temps. Ils vécurent isolés dans leurs montagnes, farouches, ne se laissant jamais entamer; pendant cinq siècles ils réussirent à tenir l'Ottoman en échec, l'Ottoman qui avait tout asservi autour d'eux. De génération en

(1) Vers le septième siècle.

génération, les luttes et la pauvreté formèrent cette race guerrière dont la robustesse, dont le caractère digne et fier nous étonne en notre temps pacifique.

« Dieu te préserve de mourir en ton lit », dit le Monténégrin en baptisant son fils; la seule mort enviable pour les hommes de ce peuple est celle du champ de bataille.

Ainsi que chante une balla denationale : « *Qui que vous soyez, Serbes, réjouissez-vous; tant que la Montagne Noire subsiste, il nous reste un sol libre, il nous reste une patrie* (1) », le Monténégro fut toujours la citadelle imprenable du slavisme du Sud.

Depuis les milliers et les milliers d'années que la terre est sortie des mains du Créateur, bien des révolutions ont eu lieu, faisant succéder les monarques aux monarques, les peuples aux peuples, les races aux races, ceux-ci apparaissant, brillant comme des météores, pour retomber ensuite dans le néant, dans l'oubli; depuis tant et tant d'années, est-il d'exemple plus beau de courage opiniâtre que celui offert par ce petit peuple restant lui-même, libre et fier, dans la patrie qu'il s'était choisie, alors que les autres royaumes, les autres peuples, les autres races, paraissaient et disparaissaient autour de lui?

Ce fut au Monténégro que les Serbes, séparés déjà des Croates, fondèrent leur royaume (2), d'où ils s'étendirent ensuite alentour dans les Balkans et

---

(1) Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest*, Paris, 1867.
(2) Vers l'an 900.

en Bosnie. Ce petit pays fut le noyau du grand empire des Serbes au moyen âge, comme il fut leur ultime asile pendant les temps modernes.

Quelques auteurs (1) affirment que le seigneur albanais *Balsa* ou *Baltcha* était de souche française et descendait de la célèbre famille des *Baux*. Quoi qu'il en soit, ce Balsa peut être considéré comme le fondateur de l'État indépendant de Monténégro. Il était titulaire du fief de la Zéta, lorsque après la mort du grand empereur Douchan (2), la Serbie médiévale courant à l'anarchie, nous le voyons se proclamer prince indépendant de la Zéta. Ce fait historique se place en 1367, il est le commencement de l'histoire de la principauté de Monténégro. Depuis lors une longue série — ininterrompue — de princes et d'évêques s'est suivie sur ce trône des montagnes qui se maintint toujours debout, toujours fier, vaillant et batailleur. Hier encore n'inquiétait-il pas l'Autriche (3)?

L'histoire du Monténégro est un tissu de luttes avec le Turc. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, les Monténégrins ne furent jamais asservis.

---

(1) Du Fresne du Cange, *Historia byzantina. Duces Montis-Negri*, Paris, 1630. — Orbini, *Il regno degli Slavi*. — Lenormant, *Turcs et Monténégrins*.

(2) En 1356.

(3) Et il n'est pas hors de propos d'indiquer ici que le nombre total des hommes exercés à manier les armes est évalué actuellement à 36 000 pour l'infanterie et à 1 200 pour l'artillerie; l'armée monténégrine sur le pied de guerre ne doit donc pas dépasser 40 000 hommes, et encore ce chiffre, possible aujourd'hui par suite de l'accroissement de la population, ne fut-il jamais atteint dans les guerres les plus récentes.

La première rencontre eut lieu en 1385 : 40 000 Turcs, sous les ordres de Kaïr Eddin, pacha de Roumélie, envahirent la Zéta; Balsa II, successeur du fondateur de la principauté, marcha contre eux avec une témérité folle; aux 40 000 Turcs il n'opposait que 1 000 Monténégrins. Inutile d'ajouter qu'il fut vaincu, il fut même tué et, suivant l'usage du temps et du pays, sa tête orna la tente du pacha (1).

Les Turcs luttaient généralement à raison de plus de dix des leurs contre un Monténégrin, et cependant ils ne furent pas toujours vainqueurs, ils furent même généralement vaincus et vaincus honteusement, tellement leurs adversaires donnèrent de preuves d'un courage opiniâtre, indomptable, surhumain.

Le plus fameux des sultans, Mahomet II, auquel la prise de Constantinople fit décerner le titre de Conquérant, ne dédaigna pas de venir en personne les combattre. Il assiégeait Croja, en Albanie; les Monténégrins le contraignirent à lever le siège, puis l'assaillirent dans les gorges de Keinovoska : le puissant Mahomet II y fut battu, horriblement battu et, après un épouvantable carnage des siens, dut fuir honteusement en Macédoine (2).

On peut comparer l'ancienne Serbie à un fruit dont le Monténégro aurait été le noyau. Le Turc fut l'animal dévorant qui s'était attaqué à ce fruit.

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895.

(2) Vassili Petrovitch, *Histoire du Monténégro*.

La pulpe épaisse protégea le petit noyau durant que celui-ci se durcissait; mais un à un les morceaux de chair savoureuse, Serbie, Albanie, Herzégovine, Bosnie, furent engloutis par le rongeur vorace et un jour vint où le noyau se trouva seul et nu devant son redoutable ennemi. Mais le noyau était dur, l'animal s'y cassa les dents.

Lorsque, en effet, tous les pays qui environnaient le Monténégro eurent été asservis par les Ottomans, ce petit État se trouva seul en face de son adversaire tout-puissant. C'est alors que commence l'époque héroïque du Monténégro (1). Cette ère date du milieu du quinzième siècle. La petite principauté et ses quelques mille habitants va victorieusement résister au formidable empire turc, alors dans toute sa force, et qui l'attaquera sans cesse. Quels beaux faits d'armes! Quelle héroïque épopée! Et combien l'on comprend les chants épiques qu'elle inspira aux bardes serbes!

Ne dirait-on pas d'un récit fabuleux quand on lit que ce même Mahomet II fit attaquer par soixante-dix mille hommes la ville de Scutari que défendaient *huit cents* Monténégrins sous les ordres de leur prince Ivan le Noir, que les Turcs furent repoussés et obligés de lever le siège (2)!

Les flots musulmans qui avaient submergé tous les pays voisins déferlaient sur les bords de la principauté, qui se trouvait en leur milieu comme une

(1) P. Coquelle, *ouvrage déjà cité.*

(2) G. Frilley et J. Wlahovitch, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876.

petite île. Et comme la mer ronge les rivages, les Turcs, peu à peu, rongeaient les bords du Monténégro. La Basse-Zéta tomba en leur pouvoir, la capitale *Zabliak* dut être abandonnée par Ivan qui, stoïquement l'incendia avant de la quitter. Les Monténégrins se réfugièrent dans la Haute-Zéta, dans les inabordables montagnes, et là, ils édifièrent leur nouvelle et définitive capitale : Cettigné (1).

Dans leur aire sauvage, ces vaillants jurèrent de rester libres, de lutter jusqu'à la mort contre les Turcs. C'est de cette époque surtout que date la tournure particulièrement guerrière de leur caractère et de leurs mœurs. A la suite de ce mémorable serment, il fut décrété que tout Monténégrin qui déserterait le champ de bataille serait dépouillé de ses armes et de ses habits, serait revêtu de vêtements de femme et honteusement chassé du pays (2). Aujourd'hui encore, l'un des principaux châtiments imposés aux coupables est la privation des armes : un Monténégrin sans armes est un objet de mépris.

Ivan le Noir fut le prince héroïque. Il régna vingt-quatre ans, assista à soixante-trois batailles, son souvenir revit jeune et fort dans les ballades nationales et l'on dit que son corps repose en une

(1) En 1484. Auparavant, avaient été capitales : *Scutari*, aujourd'hui ville turque d'Albanie, *Dulcigno*, que la convention de 1880 restitua naguère aux Monténégrins, enfin *Zabliak*, la forteresse qui domine le lac de Scutari.

(2) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines.*

mystérieuse grotte, non loin de Cettigné, d'où il ressortira un jour pour mener les Monténégrins à la conquête de l'Albanie.

C'est depuis cet exode dans les montagnes jusque-là inhabitées des *Berda* qu'on voit l'appellation de *Monténégro* commencer à être employée.

L'un des descendants d'Ivan le Noir, Georges V, qui avait été élevé à Venise et qui y avait épousé une Doria, ne put se faire à la dure existence de ses pères; la chaumière qui était la résidence des princes monténégrins lui faisait amèrement regretter les palais vénitiens; l'âme amollie de ce seigneur ne pouvait supporter la vie d'abnégation de son peuple, il finit par céder aux sollicitations de sa femme qui se lamentait sans cesse et soupirait au souvenir des voluptueuses distractions de sa patrie : après un an de règne, il abdiqua et s'en fut s'endormir dans la ville des Doges. Avant de quitter le Monténégro, il remit le pouvoir temporel à l'évêque ou *vladika,* métropolite de Cettigné, dignité qui avait été créée par Ivan le Noir pour donner un chef religieux à son peuple. Cet événement se place en 1516, son importance est extrême car désormais, pour de longues années, les deux pouvoirs, temporel et spirituel, seront réunis dans la même main : pendant trois siècles les souverains du Monténégro seront à la fois princes et évêques.

Le vladika Babylas fut le premier prince qui ait exercé les doubles fonctions. Cette réunion des deux pouvoirs fut l'une des causes — et non la moindre — qui contribuèrent à conserver l'indépendance de

la Tsernagore. Combien de dissensions furent ainsi évitées, et combien d'accommodements possibles avec le Turc infidèle religieusement écartés!

Celui-ci continua régulièrement ses attaques; les Monténégrins se défendirent toujours comme des lions. Leurs chefs religieux étaient aussi braves, aussi résolus à conserver la liberté, que l'avaient été les anciens princes.

Les Monténégrins pouvaient mettre sur pied 8 000 guerriers. Les Turcs venaient avec des armées formidables (1). On les repoussait. Durant des années et des années on discerne nettement la volonté bien arrêtée des sultans de s'emparer du Monténégro, îlot serbe qui fait tache au cœur de leur empire, et la volonté non moins ferme des farouches habitants des Berda de rester libres. Les Turcs parvinrent plusieurs fois jusqu'à Cettigné, qu'ils détruisaient consciencieusement; mais dès qu'ils avaient tourné le dos, la petite capitale renaissait de ses cendres (2).

De 1516 à 1697 les vladikas étaient élus (3). A

(1) En 1613, 70 000 Ottomans furent complètement battus par 8 000 Monténégrins; leur retraite fut une véritable déroute.

(2) En 1687 notamment, Cettigné fut incendiée par les Turcs et le couvent d'Ivan le Noir totalement détruit.

(3) Voici le tableau des souverains du Monténégro :

Balsa Ier............	1356-1368,	seigneur de la Zéta.
Stratimir............	1368-1373	—
Georges Ier.........	1373-1379	règnent ensemble.
Balsa II............	1373-1385	règnent ensemble.
Georges II..........	1373-1405	règnent ensemble.
Balsa III...........	1405-1420	—
Étienne Czernovich..	1427-1466,	prince héréditaire du Monténégro et des Berda.
Ivan le Noir........	1466-1490	—

partir de cette dernière date la dignité devient en quelque sorte héréditaire dans la famille des *Njegutsh,* qui occupe encore si dignement le trône du Monténégro. Les vladikas observant le célibat, on verra la succession passer d'oncle à neveu (1). Daniel Ier est le fondateur de la dynastie des Njegutsh; il parvint au trône à l'âge de vingt ans, ce fut l'un des grands souverains de ce pays, son nom y est révéré comme celui d'un saint, mais saint terrible et sanguinaire, digne saint d'un tel peuple!

Depuis longtemps les Monténégrins toléraient des

Georges IV........	1490-1496,	prince héréditaire du Monténégro et des Berda.	
Étienne II..........	1496-1515		—
Georges V.........	1515-1516		—
Babylas............	1516-1520,	vladika élu.	
Germain...........	1520-1530	—	—
Paul...............	1530-1540	—	—
Nicodin............	1540-1549	—	—
Makarios..........	1549-1585	—	—
Pakomije..........	1585-1600	—	—
Roufin Ier..........	1600-1620	—	—
Roufin II..........	1620-1650	—	—
Basile Ier..........	1650-1680	—	—
Vissarion..........	1680-1692	—	—
Sava Ier...........	1692-1697	—	—
Daniel Ier..........	1697-1737	—	famille Njegutsh.
Sava II............	1737-1750	—	—
Basile II...........	1750-1766	—	—
Sava II (2e fois)....	1766-1782	—	—
Saint-Pierre........	1782-1830	—	—
Pierre II..........	1830-1851	—	—
Daniel Ier..........	1851-1860	prince héréditaire.	—
Nicolas Ier...... ..	1860-1910	—	—
Nicolas Ier (le même).	1910	roi —	—

(1) Chaque vladika, avant de mourir, désignait celui de ses neveux qui devait lui succéder; durant huit générations l'ordre de succession s'opéra ainsi régulièrement d'oncle à neveu; il n'est point, je crois, de pays au monde qui offre l'exemple d'une pareille loi.

musulmans parmi eux; c'était un danger permanent pour l'indépendance; ceux-ci frayaient avec les Turcs, leur servaient d'espions et cherchaient à convertir leurs compatriotes à l'islamisme et à la soumission au sultan. Dans la nuit de Noël 1702, Daniel les fit massacrer jusqu'au dernier (1).

On conçoit qu'un tel événement dut provoquer un regain d'énergie dans les attaques des Turcs. Et, en effet, le règne de Daniel Ier fut fait d'une guerre acharnée et sans trêve avec l'Ottoman. Le 29 juillet 1712 ce prince écrasa littéralement 70 000 Turcs qui avaient envahi son royaume, il leur tua 30 000 hommes et leur prit leurs étendards et leurs bagages (2) dans la fameuse bataille de *Karevlatz*, dont la mémoire est restée célèbre à jamais dans les cœurs monténégrins. Deux ans après, les Turcs revinrent à la charge; cette fois ils étaient 120 000, on put leur opposer 10 000 Monténégrins! Cettigné fut rasée, mais les Turcs, mourant de faim dans les montagnes, furent obligés de se retirer sans avoir vaincu cette poignée de braves qui se retranchaient dans le chaos inaccessible (3).

Daniel Ier n'était pas qu'un grand général, c'était aussi un diplomate. Il sut donner à la politique de

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines.*

(2) Vassili Petrovitch, *Histoire du Monténégro*, Moscou, 1754.

(3) Andritch, *Histoire de la principauté de Monténégro.* Les chiffres cités peuvent paraître fabuleux, cependant les différents auteurs varient peu à leur sujet. Même si l'on admet qu'ils aient été fortement exagérés, la disproportion des forces entre Turcs et Monténégrins n'en apparaît pas moins d'une façon vraiment étonnante. Cette observation peut s'appliquer à toutes les citations.

son pays une orientation nouvelle; jusque-là isolé, le Monténégro, par ses soins, sut se faire une amie de la Russie, sa sœur ethnique, qui depuis lui prêta son appui... avec quelques négligences cependant, elle l'oubliait parfois... le Monténégro est si petit! N'est-ce pas le lot habituel des faibles d'être toujours oubliés, au bon moment surtout? Les chevaleresques Monténégrins donnèrent souvent le concours de leurs armes, tantôt à Venise, tantôt à la Russie, contre le Turc. Mais quand on signait la paix on oubliait de parler du Monténégro, qui se retrouvait tout seul contre la Porte. Celle-ci passait sa colère sur lui et l'attaquait furieusement sous le prétexte qu'il n'avait pas été compris dans le traité; le prince demandait alors des secours à celui qu'il avait secouru la veille; trop souvent, hélas! on ne lui donnait que de bonnes paroles et il demeurait seul, et il se défendait, et il restait libre quand même. Toute l'histoire de ce vaillant petit peuple se trouve contenue dans ces quelques lignes.

Sous les successeurs de Daniel encore la guerre, toujours la guerre avec les Turcs. Les Monténégrins ne font pas que se défendre, souvent ils attaquent tellement la guerre est devenue chez eux une habitude, un besoin.

Il n'y a peut-être pas d'histoire qui atteigne, comme celle de ce pays, un pareil degré d'héroïsme. C'est le combat de géants, d'êtres surnaturels, contre d'impuissants humains. C'est la bravoure chevaleresque des légendes et des chants des bardes guerriers! Voyez encore en 1756, 80 000 Turcs attaquent

les Tsernagorstes, 80 000 Turcs qui sont battus, qui se retirent laissant 40 000 morts dans la noire montagne (1). Et c'est à peine si nous, Français, soupçonnons une telle histoire, nous qui aimons si fort la bravoure et les actions d'éclat. Il s'est formé en France une sorte de légende qui nous montre ce peuple sous un jour absolument faux : on semble vouloir attribuer à la vantardise de montagnards fanfarons des récits qui ne sont que la peinture véridique d'actes de courage indomptable, on veut étouffer cette gloire en la taxant de tissu d'exagérations, on trouve enfin piquant de ne pas prendre au sérieux ce peuple qui fut la terreur des Turcs pendant tant de siècles, de le plaisanter agréablement parce qu'il est petit, alors que cette qualité devrait être une raison de plus pour enflammer notre admiration.

Mieux encore : les Monténégrins ayant accueilli parmi eux un imposteur qui se faisait passer pour le czar Pierre III de Russie (2) et qui, en digne aventurier, les menait au pillage des pays voisins, en 1768, la Porte et Venise coalisées contre le Monténégro — ne dirait on pas d'une farce? — mettent en ligne 130 000 hommes. L'armée monténégrine

---

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines.*

(2) Lorsque Catherine II fit assassiner son époux Pierre III, le peuple russe refusa longtemps d'admettre la mort du czar. Cela suscita plusieurs imposteurs qui cherchèrent à se faire passer pour le malheureux Pierre. L'un d'eux eut l'idée d'aller exercer ses talents de substitution auprès des crédules Monténégrins, qui s'y laissèrent prendre, en effet, pendant quelque temps. C'était un certain *Tchiepan Mali*, un médecin dalmate. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que les médecins ont le goût de la politique.

compte 10 000 soldats; elle se porte successivement sur les diverses colonnes ennemies, les bat, les repousse (1). Vraiment l'on ne pourrait les croire si ces événements n'étaient du domaine certain de l'histoire.

Les Turcs furent souvent découragés par l'opiniâtreté des Monténégrins, plusieurs fois ils allèrent jusqu'à leur proposer la paix, jusqu'à leur offrir leur amitié. Les farouches montagnards refusaient : « Traiter avec le Turc, jamais! »... Il leur aurait fallu renoncer à une habitude qui leur était devenue chère, celle de ces incursions régulières en territoire ottoman d'où ils rapportaient un butin qui était le plus clair de leurs revenus.

Le plus célèbre des princes-évêques, que ses compatriotes honorent des titres de *grand* et de *saint,* fut le *Grand Vladika Saint-Pierre,* dont le règne, en outre qu'il fut comme les précédents rempli de luttes homériques contre les Turcs, eut à combattre les Français du premier Empire et vit aussi l'indépendance du Monténégro admise, reconnue, même par la Turquie (2).

Après les Turcs, les Français de Napoléon apprirent, en les combattant, ce que valaient de bravoure, de fierté et d'audace, les vaillants habitants du Monténégro. On peut dire que ceux-ci ne con-

(1) ANDRITCH, *ouvrage déjà cité.*

(2) Par un firman du sultan Sélim (1799) qui déclare : « Nous, Sélim... portons à la connaissance de tous nos vizirs, cadis et agas que les Monténégrins n'ont jamais été sujets de notre Sublime Porte, afin qu'ils soient bien accueillis à nos frontières, et nous espérons qu'ils agiront de même avec nos sujets... »

nurent jamais la défaite véritable, la défaite et ses conséquences : les Turcs ne purent jamais les soumettre, les Français ne furent pas plus heureux et, après quelques tentatives, ils renoncèrent à inquiéter cette poignée de braves.

Pendant les guerres du premier Empire, le Monténégro combattit contre nous, prenant fait et cause pour les Russes qui occupaient les Bouches de Cattaro. Pouvait-il en être autrement? Les Monténégrins sont Slaves, la Russie, depuis des années, leur avait donné son amitié, il eût été monstrueux que le vaillant petit peuple combattît contre elle, monstrueux même qu'il restât neutre.

Le général Lauriston, éclairé sur la bravoure des Monténégrins, fit offrir au vladika Saint-Pierre de renoncer à la cause russe et d'embrasser le parti de la France, lui promettant que Napoléon le ferait patriarche de toute la Dalmatie. L'évêque guerrier refusa, disant que se trouvant être le représentant et le successeur du patriarche grec d'Ipek, il ne pouvait, comme orthodoxe et comme prince indépendant, accepter la souveraineté spirituelle sur un pays catholique et soumis à la France (1).

Le grand vladika Saint-Pierre fut encore le législateur de sa nation, qu'il dota d'un code; il établit une justice régulière chez ces montagnards qui jusqu'alors avaient eu l'habitude de se faire justice eux-mêmes, et comment!...

Le 18 octobre 1830, le vladika, qui avait atteint

(1) P. Coquelle, *ouvrage déjà cité.*

sa quatre-vingt-unième année, était assis, suivant la patriarcale coutume monténégrine, devant l'âtre de sa vaste cuisine, donnant ses instructions journalières à ses chefs réunis autour de lui, lorsqu'il se sentit faiblir. Il annonça paisiblement que sa dernière heure était venue, il pria qu'on le transportât dans la petite cellule où il couchait sans feu comme un cénobite et là, sur son pauvre lit de paille, il expira, tout simplement (1).

Le prince-évêque Pierre II, neveu et successeur du grand Saint-Pierre, fut aussi un réformateur : il supprima la charge du gouverneur qui, depuis des siècles, avait été le coadjuteur civil des vladikas, et créa le Sénat. Le premier budget monténégrin date de son règne (2). Il créa un ordre de décorations pour

---

(1) G. FRILLEY et J. WLAHOVITCH, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876.

(2) Ce budget s'élevait à 28 000 florins (58 000 francs) de dépenses qui étaient couvertes par un impôt de 2 florins par maison,

Comme tout budget qui se respecte, il a grandi depuis; en voici la preuve.

Budget du Monténégro pour 1907.

RECETTES	Francs.
Impôt foncier	847 350
Douanes	698 200
Monopoles	714 000
Exploitations d'État	302 400
Divers	565 950
TOTAL	3 127 900

DÉPENSES	Francs.
Liste civile et apanages	198 450
Dette publique	763 350
Pensions	185 850
Ministère de l'Intérieur	610 000
— de la Guerre	210 000
— des Finances	470 400
— de l'Instruction publique	206 850
Ministère des Affaires étrangères	157 000
Ministère de la Justice	159 600
Divers	66 100
TOTAL	3 027 600

la bravoure. Ce fut un véritable souverain, ce fut encore un esprit cultivé et un fin poète.

On pourrait croire qu'au dix-neuvième siècle, Turcs et Monténégrins oublient leurs querelles et vivent en bon voisinage. Ce serait bien peu les connaître, ils continuent leurs luttes héroïques et toujours sanglantes; tantôt ce sont des escarmouches provoquées par des bandes en maraude, tantôt c'est la guerre véritable. Le vladika Pierre II dirigea plusieurs campagnes contre les Ottomans, en lesquelles les Monténégrins résistèrent avec leur succès accoutumé.

On est confondu de surprise quand on lit ces épiques récits. Assaillis traîtreusement par le Turc, toujours prêts à le recevoir; chez eux pas d'armée à mobiliser, tous sont soldats; en quelques heures, des centaines, des milliers de Monténégrins accourent à la lutte, repoussent l'envahisseur, puis retournent cultiver leurs terres ou paître leurs troupeaux. Organisant eux-mêmes de hardis coups de main, ils se ruent sur les campagnes ottomanes, comme éclair et tonnerre. Ne voit-on pas, en 1835, quelques Monténégrins s'aviser de s'emparer — de leur initiative privée — de la forteresse de *Zabliak,* l'antique castel de leurs ancêtres de la Zéta, que les Turcs occupaient depuis 1485? Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que, malgré une défense acharnée des soldats turcs, ils réussirent et qu'ils firent flotter le drapeau monténégrin sur Zabliak où ils laissèrent une garnison. Le plus étonné de cette aventure fut leur vladika Pierre II, qui ignorait ce

coup de main et qui fut bien forcé de rendre aux Turcs ce que ses sujets leur avaient pris.

A tout instant on voit des bandes monténégrines s'élancer sur les pays turcs, — Albanie ou Herzégovine, — et en revenir avec des razzias de mille, deux mille bœufs ou chevaux de l'islamisme..., qu'ils s'appliquent ensuite à convertir au christianisme!

Avant de mourir, Pierre II, prince-évêque, désigna son neveu Daniel pour être son successeur. Daniel Ier, *prince héréditaire de Monténégro,* tel est le titre que prit celui-ci. Il ne se fit point évêque, reséparant ainsi le pouvoir civil de la puissance spirituelle. Il fit adopter l'hérédité directe dans sa famille comme ordre de succession : les fils succéderont aux pères et non plus les neveux aux oncles. Ce prince estimait que pour gouverner à la moderne il fallait être soi-même moderne, il se modernisa (1).

Ce lustre nouveau que recevait le prince de Monténégro eut l'habituel résultat : les Turcs l'attaquèrent; résultat non moins habituel : ils furent repoussés. Ils avaient attaqué avec cinq armées (2) qui toutes furent battues. Quelques années plus tard (3), le règne de Daniel fut à jamais glorifié par l'une des

---

(1) Modification à la constitution votée par l'Assemblée nationale : I. — Le Monténégro est un État séculier sous le gouvernement héréditaire d'un prince. — II. — Au gouvernement du pays est appelé et reconnu l'illustre seigneur Daniel Petrovitch Njegutsh.

(2) En 1853 les forces turques, sous le commandement suprême d'Omer Pacha, attaquèrent la principauté par cinq côtés à la fois : au Nord deux colonnes de 10 000 hommes chacune, au Sud deux colonnes formant aussi 20 000 soldats en tout, enfin à l'Est l'armée principale forte de 30 000 hommes. En tout 70 000 hommes.

(3) En 1858.

plus grandes victoires monténégrines, à la bataille de *Grahovo* où les Turcs, cernés, furent complètement défaits et eurent plus de quatre mille tués ! Ces faits datent de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle (1), c'est-à-dire d'hier, ils ne peuvent être contestés; or, ne sont-ils pas semblables à ceux que l'histoire nous rapporte pour les siècles précédents, n'est-ce pas la même supériorité écrasante du côté des Turcs, la même bravoure et la même habileté du côté des Tsernagorstes, ne sont-ce pas enfin les mêmes défaites du côté des Ottomans? Pourquoi taxerait-on d'exagération les faits anciens, alors qu'on est obligé de reconnaître la parfaite exactitude de ceux qui se sont passés de notre temps?

Daniel Ier, qui fut un prince brave et juste, habile politique (2) et excellent administrateur, fut assassiné à Cattaro par un de ses compatriotes (3).

D'après la nouvelle constitution, le successeur de Daniel Ier — celui-ci n'ayant pas laissé de fils — eût dû être le prince Mirko, son frère. Mirko abandonna ses droits au profit de son propre fils Nicolas, le prince actuel, dont il se contenta d'être le conseiller et le général. On louera difficilement à leur juste valeur les qualités éminentes qui distinguèrent ce noble seigneur, qui mourut en 1867 et que les Monténégrins révèrent à l'égal de leurs plus célèbres héros.

(1) G. FRILLEY et J. WLAHOVITCH, *ouvrage déjà cité*.
(2) Ce fut sous son règne que commencèrent les premières relations diplomatiques officielles entre la France et le Monténégro. Un consulat de France fut créé à Cettigné en 1855.
(3) Le 11 août 1860.

Le prince Nicolas Ier est donc le neveu de Daniel Ier ; on voit que, malgré le nouvel état de choses, ce fut encore un neveu qui succéda à l'oncle... qui lui succéda et qui règne encore... après plus de cinquante années.



Ce prince, aujourd'hui roi, appliqua toute sa vie à la réalisation de deux idées : civiliser le Monténégro, auquel ses luttes perpétuelles n'avaient jusqu'alors laissé aucun loisir, et contribuer à l'œuvre yougo-slave. Il fit de la principauté un État constitutionnel (1)... Le Monténégro n'est nullement une monarchie absolue comme on le croit trop souvent. Il rendit l'instruction obligatoire. Il créa et organisa l'armée régulière. Il établit toute l'administration de son pays à l'instar des grandes puissances.

Est-ce à dire que sous son règne le Monténégro jouit enfin de la paix ? Nullement : de grandes guerres furent dirigées par lui et ce furent les plus fructueuses qu'eût jamais soutenues la principauté, puisqu'elles produisirent d'immenses accroissements territoriaux.

Deux ans à peine après son avènement, on voit la Porte reprendre ses attaques. En 1862 le Monténégro est assailli par 100 000 Turcs bien armés ; 25 000 Monténégrins se lèvent et luttent comme c'était leur habitude séculaire, seuls, un contre quatre, sans se voir secourus par les puissances qui,

(1) Constitution de 1868.

cependant, leur prodiguaient de bonnes paroles. La Turquie eut-elle la victoire? On ne sait trop; en tout cas, si l'on parcourt le traité qui fut signé à la paix (1), on a bien le droit de demeurer perplexe, car il n'y eut rien de changé.

Pendant la campagne de 1876-1878, en Herzégovine et en Albanie, le prince Nicolas fit preuve de qualités qu'on ne rencontre que chez les meilleurs généraux (2) et il se couvrit de gloire. Dans cette guerre le Monténégro tint constamment tête à deux, puis à trois armées turques, dont les forces s'élevaient ensemble à plus de 100 000 hommes; les Monténégrins, avec les insurgés albanais et herzégoviniens qui vinrent grossir leurs rangs, formaient en tout 27 000 hommes; ils vainquirent les Ottomans en beaucoup d'escarmouches et dans plusieurs grandes batailles. La *Bataille des Neuf Jours,* dans laquelle le prince montra des talents stratégiques de premier ordre, passe pour un modèle de la guerre de montagne.

Cette campagne de 1876-1878 est une véritable épopée, à peine croyable tellement les succès du prince, ses grandes victoires, ses conquêtes de places et de pays, ses progrès, sont nombreux, rapides et cependant logiques, et tellement il y a disproportion de forces dans les partis opposés. Ces Monténégrins, qu'on se représente trop comme des paysans grossiers ou des bandits barbares, se révélèrent d'admirables soldats, leurs chefs des capitaines

(1) Convention de Scutari, 31 août 1862.
(2) Surtout à la bataille de *Vutchidol.*

de grande valeur. Ils étaient tireurs incomparables et devinrent des artilleurs savants, tant dans l'emploi des canons de campagne que dans celui des grosses pièces de siège dont ils surent tirer un grand parti.

Dépeindre l'émotion qui dut étreindre les cœurs de ces vaillants quand ils virent enfin la mer, serait impossible. Depuis que les Monténégrins, repoussés de leur antique Zéta il y a des siècles par les Turcs, vivaient dans les Berda, ils étaient isolés à l'intérieur des terres... la mer, les côtes n'étaient plus pour eux que des mots; l'ambition perpétuelle de leurs souverains allait vers cette lumière bénie, la mer, vers ce débouché indispensable à la respiration d'un peuple, la côte, un port! C'est encore à Nicolas qu'ils sont redevables de cette joie, à lui qu'ils doivent d'avoir vu se réaliser ce rêve séculaire.

Eh bien! ces gens qui ignoraient la mer s'emparent du port d'*Antivari;* là ils sont attaqués par une flotte turque de sept navires, ils combattent un contre douze, et ils sont vainqueurs!

Les avantages qui résultèrent de cette campagne fameuse furent immenses. Le Monténégro y gagna le meilleur de son territoire actuel et ses plus importantes villes : *Podgoritza* (1), *Nikchitch*, *Anti-*

(1) Population des principales villes du Monténégro :

Cettigné	4 300	habitants.
Podgoritza	10 000	—
Nikchitch	3 800	—
Dulcigno	5 000	—
Antivari	2 300	—
Njegutsh	1 800	—
Rieka	1 500	—
Danilograd	1 100	—

vari (1), *Dulcigno* (2); ces deux dernières sont des ports et l'on conçoit le profit que la principauté en a tiré (3), si l'on y ajoute la côte les reliant qui devint aussi monténégrine (4).

Ces splendides résultats sont bien réellement œuvre du prince Nicolas, qui est aussi bon diplomate qu'habile général : il a repris aux Turcs une grande partie des terres ancestrales, il les a obligés à reconnaître définitivement et sans retour l'indépendance de son pays. Il a conquis à celui-ci le débouché nécessaire sur la mer. Il a organisé, enrichi, modernisé le Monténégro; il a su lui faire prendre une place honorable dans le grand concert des nations (5). Il vient d'en faire un royaume. Ce prince passera à la postérité avec le nom de *Nicolas le Grand* (6).

---

(1) Traité de Berlin, 1878.

(2) Conférence de 1880.

(3) Les acquisitions territoriales du Monténégro en Albanie et en Herzégovine, consacrées par le traité de Berlin, ont doublé l'ancienne superficie de la principauté. Sans l'intervention des puissances, ces acquisitions eussent été plus grandes encore. On sait que le traité de Berlin fut la ratification européenne — avec d'importantes modifications — des conditions du traité de San Stefano qui avait mis fin à la guerre russo-turque. Les avantages que la Russie avait fait obtenir au Monténégro à San Stefano furent considérablement réduits à Berlin par le Congrès des puissances.

(4) Max CHOUBLIER, *la Question d'Orient depuis le traité de Berlin*, Paris, 1897.

(5) On sait que la princesse Hélène, fille de Nicolas Ier, est devenue reine d'Italie; le Monténégro a désormais deux protecteurs puissants : la Russie et l'Italie.

(6) Nicolas Ier Petrovitch Njegusth, roi de Monténégro, est fils de Mirko Petrovich, frère aîné de Daniel Ier; il est né le 13/25 septembre 1841 à Njegutsh. Il a fait toutes ses études à Paris. C'est le septième Petrovich souverain du Monténégro.

Qu'on me pardonne à présent cette très longue digression historique; elle m'a paru nécessaire, car vraiment nous ne rendons pas assez justice en France à ce petit pays ni à ses vaillants habitants. Nous n'admirons pas assez ce peuple digne de toutes les admirations et c'est parce que nous n'en connaissons pas suffisamment la surprenante histoire.

D'aucuns s'étonnent de voir l'espèce de crainte que le Monténégro inspire dans les Balkans. L'histoire vient de nous montrer que ce courageux petit peuple a toujours combattu à raison d'au plus un contre quatre, souvent un contre dix et plus, qu'il a été attaqué maintes fois par des armées de plus de 100 000 hommes, et hier même, sous son prince actuel, par des armées modernes, parfaitement outillées, bien commandées, et qu'il fut vainqueur souvent, vaincu jamais! Il n'est donc nullement extravagant d'avancer que ce peuple est presque invincible; il est d'une bravoure, d'une endurance, d'une force et d'une science militaires poussées au plus haut degré, et il évolue dans un pays dont les montagnes sont autant de redoutables forteresses, pour ainsi dire imprenables, même avec l'armement moderne, dans un pays qu'il connaît et dont il sait merveilleusement utiliser toutes les ressources stratégiques. L'Autriche elle-même, toute-puissante, n'arriverait probablement pas à l'amener à composition. Il faudrait pour le vaincre une coalition générale des peuples qui l'entourent, le blocus de sa frontière maritime... et encore! Et puis



LE PRINCE DE MONTÉNÉGRO

ROI NICOLAS I[er]

il faudrait 500 000 hommes pour le réduire complètement. Quelle puissance serait assez folle pour consentir un effort équivalent à celui qu'elle aurait à faire dans une lutte contre un grand État; et pour essayer de dominer ce pays si petit, plus petit qu'une de ses provinces, et si pauvre! On peut donc conclure que le Monténégro, s'il reste lui-même, restera libre toujours, comme toujours il le fut.



L'on se met à descendre parmi les taillis de chênes. La nuit était toute pénétrée d'odeurs sylvestres; les monts noirs dressaient autour de nous leurs cimes pointues (1), et plus loin, les montagnes d'Albanie se déroulaient vers un infini de demi-teintes mystérieuses. Sous les regards caressants de la lune luisait un éclair d'argent : *le lac de Scutari* (2).

Entre deux tournants une petite route s'embranche, elle va dans l'Ouest, aux forêts vierges où chasse le prince, et plus loin aux fameux champs de *Grahovo,* célèbres dans les fastes monténégrines, où les cadavres des Turcs jonchèrent le sol comme les feuilles jaunies après un vent d'automne.

---

(1) Voici quelques-unes des montagnes principales de la Tsernagore : *mont Dormitor* (2 606 mètres), — *mont Kom* (2 448), — *mont Pojnik* (2 440), — *mont Trebech*, — *mont Maglic* (2 387), — *mont Vlasulja* (2 339), — *mont Dvardo*, — *mont Maganik* (2 108), — *mont Lovcen* (1 759).

(2) En serbe : *Skadarsko blato.*

Une grande plaine se déroule dans le bas; elle est tout obscure, mais un amas de petites lumières clignotantes s'y piquent dans le noir : c'est *Cettigné*. Quand le Monténégrin, revenant au pays, est parvenu à ce point de la route d'où l'on découvre la capitale, on le voit se signer respectueusement en regardant le monastère où repose le grand vladika Saint-Pierre.

Au bas de la descente, quelques maisons, le petit village de *Baïtz* s'arrondit en forme de fer à cheval autour de sa modeste église qui se silhouette nettement aux rayons de la lune. Puis on roule droit dans la plaine et quelques instants après l'on entre dans la capitale (1).

Une longue rue très droite, très large, bordée de maisons basses et, tout au bout, à l'opposé de la ville, le Grand Hôtel, — simple et primitif, — où nous nous logeâmes.

Nous dînâmes frugalement d'œufs et de poulet... J'ai fait à Cettigné une dizaine de repas tant dans mon séjour de 1905 que pendant celui de 1909 et tous furent invariablement composés d'œufs et de poulet, de telle sorte qu'en observateur superficiel je pourrais fort bien assurer que les volailles forment la seule nourriture des Monténégrins... Avant de joindre nos lits, nous voulûmes faire quelques pas dans Cettigné; nous comptions flâner dans les rues désertes de la capitale endormie, parmi les ombres

---

(1) De *Cattaro* à *Cettigné* il y a 45 kilomètres; route excellente sur territoire autrichien, médiocre en Monténégro.

des pierres silencieuses, au milieu du calme nocturne si bien fait pour évoquer les souvenirs héroïques de ces lieux qui virent se livrer tant de mémorables combats, où tombèrent tant de héros. Mais des cris imprévus vinrent troubler notre recueillement : au coin d'une rue une grande maison semblait seule veiller encore; par ses fenêtres, brillamment éclairées, des torrents de mélodie s'écoulaient avec abondance, il y avait ce soir réception de gala chez le consul d'une grande puissance dont je tairai le nom par prudence diplomatique et par égard pour la musique; la femme du consul chantait, elle chantait faux, mais faux!... Tous les chiens de Cettigné, d'un chœur de hurlements, l'accompagnaient... Nous nous enfuîmes éperdus vers l'hôtel où, heureusement, nous trouvâmes le sommeil libérateur.



En 1610 Cettigné ne comprenait que dix maisons, capables d'armer en tout cent soixante-dix guerriers. La capitale était l'une des villes les moins importantes de la principauté; la plus peuplée était alors *Tusé* qui avait cent soixante-quinze maisons (1).

Elle renferme aujourd'hui cinq cents maisons et quatre mille trois cents habitants, la population d'un

(1) Bolizza, *Relazione e descrizione del Sandjako di Scutari*, 1614.

gros village de France, nombre qui, en somme, répond aux proportions de cet État dont la superficie est celle d'un de nos départements (1), de cet État minuscule où tous les chiffres sont infiniment plus petits (2) que ceux des autres puissances, sauf quand il s'agit de pertes infligées à l'ennemi, car alors l'égalité reparaît.

Capitale-village, suivant la très exacte appellation de l'un de mes compagnons, et en effet, c'est ainsi que nous apparut Cettigné en une matinée froide et humide de septembre, — il avait plu une partie de la nuit, conséquence fatale des chants diplomatiques de la veille. Un grand village de petites maisons basses, très propres, de rues tirées au cordeau, rappelant beaucoup les villages hongrois ou slovaques.

De graves Monténégrins se promènent dans les rues. Ils ont de longues *gougnes,* blanches ou vert

---

(1) La superficie du Monténégro est évaluée à 9 080 kilomètres carrés.

(2) Voici quelques chiffres sur la population totale de la principauté :

En 1612........	35 000	habitants.	
— 1813........	55 000	—	(Frilley.)
— 1825........	75 000	—	
— 1830........	102 000	—	(Andritch.)
— 1838........	107 000	—	(Comte Th. Kariaka.)
— 1841........	119 000	—	(Ravalowski.)
— 1875........	196 090	—	(Coquelle.)
— 1907........	250 000	—	(Gotha.)

Ce dernier chiffre se divise en 223 500 orthodoxes grecs et seulement 12 500 catholiques et 14 000 mahométans. On peut donc dire que la presque totalité de la population monténégrine appartient à la religion grecque.

tendre, ou des *korets* (1) rouges; à la ceinture des pistolets et le *kandjar,* — le kandjar, cette arme redoutable dont les enfants apprennent à se servir dès l'âge de dix ans; — bombant la poitrine, redressant la tête, l'allure noble et majestueuse, se regardant marcher, s'écoutant parler, ils se promènent lentement, sur un rang, comme une ligne de soldats. Certaines de ces lignes, formées de nombreux individus, tiennent toute la largeur de la rue. On les voit ainsi flâner tout le long du jour, semblant

(1) Le *koret* est cette veste rouge, courte et sans manches, qu'on voit portée par tous les Monténégrins. La *gougne* est une tunique ou longue redingote, à jupe plissée, dont la couleur varie à l'infini : noir, blanc, bleu ou vert pâle, ou rouge; en tenue d'apparat, elle est toute brodée d'or.

Voici les autres parties principales du costume national : le *gatchié,* pantalon bleu, à la turque; *yakéta,* veste rouge, avec manches; le *djamadan,* gilet brodé; le *pass,* ceinture turque, rouge, en laine ou en soie, ou le *kolan,* ceinture pour kandjar et revolvers, à poches recouvertes de cuir uni; la *strounka,* plaid en laine brune, frangé aux deux bouts, que le Monténégrin emporte toujours en voyage et qui tient lieu de manteau, de couverture, de matelas, voire même d'oreiller; les *dokolienitsé,* molletières en laine blanche qui vont des genoux aux chevilles; les *opankés,* ces sandales molles en cuir tressé, si caractéristiques : avant pointu et recourbé comme les chaussures chinoises, semelles minces en cuir souple au travers desquelles on sent tous les cailloux du chemin; il faut des pieds racornis pour les supporter, mais quelle démarche élastique et silencieuse elles donnent! Les opankés sont souvent garnies de broderies ou de perles de verre.

La coiffure, la *kapa,* est cette toque slave si connue, noir, rouge et or, commune aux hommes et aux femmes non mariées.

Les femmes ont un costume national tout aussi riche, mais qu'elles ne portent que pour les cérémonies et dans les grandes occasions. En temps ordinaire on les rencontre pauvrement vêtues, comme signe de la condition très inférieure de la femme monténégrine. Dès le mariage, elles remplacent la *kapa* par un mouchoir de soie ou de laine qui cache leurs cheveux et qui tombe dans le dos : on le nomme la *marama.*

vouloir justifier ce mot du prince Dolgorouki, ambassadeur extraordinaire du czar en 1868 : « Ce sont de braves guerriers, mais comme ils sont fainéants ! »

Comme à Raguse, comme dans les Bouches, la somptuosité paraît ici tenir une place énorme dans la vie. Ce peuple fruste, qui vit de rien, qui se loge dans des huttes froides et incommodes, qui paraît avoir poussé la frugalité à ses dernières limites, ne recule devant aucun sacrifice pour se parer de vêtements magnifiques. Le costume de luxe d'un riche Monténégrin, y compris les armes, peut atteindre jusqu'à deux mille francs et plus ; la seule redingote, d'or brodée, arrive à mille cinq cents francs (1).

Tous les costumes paraissent faits sur le même modèle, seules les couleurs varient, mais ce qui contribue surtout à donner à tous les hommes un air de fraternité vraiment étonnant, c'est la similitude absolue de coiffure ; tous ont une toque pareille, cette *kapa,* qui est un véritable symbole national, dont le dessus rouge est en mémoire du sang des Slaves répandu à Kossovo, dont le tour noir est le signe du deuil des Serbes asservis, sorte de crêpe qui doit disparaître le jour où tous les Serbes seront redevenus libres, et dont le disque d'or est l'apothéose monténégrine s'élevant dans le deuil et sur le sang !

Jadis les maisons étaient toutes couvertes de

---

(1) G. Frilley et J. Wlahovitch, *ouvrage déjà cité.*

chaume, à présent elles ont des toitures de tuiles rouges. On apporte ces tuiles de fort loin et à dos de femmes, car, au Monténégro, la bête de somme étant la femme, on ne dit pas à dos d'ânes ou à dos de mulets, mais à *dos de femmes !*

On construit beaucoup à Cettigné en ce moment. Si la capitale nous apparut encore sous les aspects d'un gros bourg, je ne serais pas étonné que d'ici peu de temps elle n'arrive à se présenter comme une vraie ville... La couleur locale y perdra, car telle que nous la vîmes, elle symbolisait admirablement la simplicité de ce peuple patriarcal.

Le prince lui-même est un admirable exemple de cette simplicité : son palais est une maison à peine plus vaste, à peine plus décorée que celles qui l'entourent, le palais du prince héritier est tout aussi modeste; ils ne se signalent guère tous deux à l'attention que par les sentinelles qui se promènent devant la porte. Encore plus simples, les ministères et les habitations des plus hauts dignitaires.

Ce ne sont donc pas des monuments qu'on pourra venir voir ici, ce n'est même pas une ville, c'est un peuple, curieux entre tous par son histoire, par ses mœurs, par son caractère, par ses coutumes, et par ses habits.

Un peu en dehors de la ville, appuyées contre une petite colline, voici cependant des constructions présentant quelque originalité : c'est le monastère et son église. Détruit chaque fois que les Turcs étaient parvenus à s'emparer de Cettigné, chaque fois pieu-

sement reconstruit par les Monténégrins, nous le voyons tel qu'il fut réédifié après la dernière invasion ottomane de 1785. Oh! il est petit, pauvre et simple comme tout ce qu'on voit en Tsernagore! Dans la petite église, panthéon monténégrin, sont ensevelis trois héros : le Grand Vladika saint Pierre, le prince Daniel I[er] et enfin le père du souverain actuel, Mirko, le héros des héros, *l'Épée du Monténégro*.

A côté du monastère il y a une longue bâtisse rouge, ancien palais du vladika Pierre II et qui s'appelle *le Billard*. Nous avons vu que Pierre II fut un prince ami du progrès, dont beaucoup d'idées durent paraître presque révolutionnaires à ses barbares sujets; un jour, il lui avait pris fantaisie de jouer au billard, il acheta ce meuble encombrant à l'étranger et se le fit apporter à Cettigné. Mais il n'y avait point alors de route carrossable et il fallut réquisitionner cinquante hommes pour faire grimper les Échelles, les anciennes Échelles, au volumineux billard. Ce fut un tour de force qui laissa aux Monténégrins un tel souvenir qu'ils n'appelèrent plus depuis que « le billard » (1) le palais du prince où ce jeu inconnu avait été installé.

Et sur la colline, voyez cette vieille tour branlante, c'est la *tour des Crânes*. C'est là que jadis les Monténégrins exposaient leurs sanglants trophées : les têtes des Turcs qu'on avait décapités pendant la bataille.

(1) *Biglardo*.



Cettigné est aussi au centre d'un grand *polje;* tout alentour se profilent des montagnes aiguës qui lui font comme une sauvage couronne. L'une d'elles, le *Lovcen,* est le mont sacré : sur son sommet repose la dépouille mortelle de Pierre II, qui, par un formel désir, fut inhumé là-haut, dans la solitude mystérieuse.

Non loin de la capitale, près de la petite forteresse d'*Obod,* au fond d'une grotte obscure où la *Rieka* prend sa source, la légende nous apprend qu'Ivan le Noir sommeille sur le sein des *vilas*. Il se réveillera un jour pour mener les Monténégrins à la conquête des côtes dalmates et croates, des montagnes d'Albanie et d'Herzégovine et des riches plaines de Bosnie, pour libérer à jamais les Serbes, tous les Serbes.

Comme chez tous les Slaves, l'âme monténégrine est poétique et superstitieuse. Le peuple croit à une foule de légendes remplies de *vilas,* ces génies femelles, entre lesquels il distingue et vénère surtout *Raviola,* la vila de la guerre.

Plusieurs de leurs princes, et non des moindres, se sont doucement laissé entraîner par cette poésie, en quelques sorte innée dans leur race. Le prince-évêque Pierre II fut un poète délicat. Le souverain actuel, le roi Nicolas Ier, a composé de nombreuses strophes, guerrières ou sentimentales, inspirées par l'amour de la patrie le plus ardent ou remplies des

16

fleurs les plus délicates de la poésie orientale. L'une de ses œuvres les plus célèbres, *la Fiancée d'Ali-Bey,* se chante aux accords de la guzla... le thème en est délicieux.

Une missive légère est arrivée au château de Liubovitch; Ali-Bey la lit et la pose sur les genoux de sa mère :

— Regarde, ma bonne mère, ce qu'écrit le bey Lakésitch; il dit qu'Haïka, ma fiancée, n'est plus à moi...

Le bey Lakésitch est un Turc puissant de Mostar, cruel et méchant comme tous les Turcs de ce temps; il est tombé éperdument amoureux de la douce Haïka, la fiancée d'Ali-Bey.

Ali est le dernier rejeton des Liubovitch, c'est encore presque un enfant, fils de l'un des chefs bosniens les plus valeureux.

Le Turc, important seigneur et guerrier dans la force de l'âge, lâchement provoque le faible mais courageux Liubovitch. Celui-ci communique à sa vieille mère la lettre qu'il vient de recevoir : le Turc lui mande qu'il ait à lui céder sa fiancée et qu'en signe d'obéissance il lui fasse remettre son cheval noir, — l'ardent coursier qui avait porté son père dans mainte bataille contre les musulmans, — ou qu'en cas de refus un combat singulier décidera à qui appartiendra Haïka.

Mais le courageux enfant défendra sa fiancée : demain, à l'aube, il ira combattre Lakésitch, monté sur ce même coursier que l'autre, dans son orgueil, exige en signe de soumission.

Dans sa chambre de la haute tour, avant de se coucher, Ali décroche son yatagan et... *il jure à Haïka, sa belle, il jure, le bey, le pauvre bey; il lui jure sa foi constante, comme si elle était là :*

— *Haïka, mon âme, tu es à moi; je ne veux point du jour sans toi; à quoi me servirait le monde entier sans tes baisers. Regarde ce sabre tranchant : il appartint à feu mon père. Eh bien! qu'il ouvre la gorge de ton fiancé, Haïka... Si celui-ci vivant, ô ma bien-aimée, te cède à Lakésitch, ou à tout autre, Dieu aidant, que de sa propre main, il s'en donne la mort.*

Et le bey s'endort *jurant encore de périr pour sa belle.*

Mais Lakésitch a fait sa demande au père de Haïka. La belle était auprès de son père et de son frère lorsque l'envoyé du Turc leur a communiqué le désir de son maître, désir équivalant à un ordre; elle a tout entendu et, le messager parti, elle s'écrie :

— *Je ne serai qu'à Liubovitch!*

— *Ne le fais pas, ma fille, ne le fais pas, ma sœur, ont-ils répondu tous deux. En agissant ainsi tu nous prépares une perte certaine. Le bey assemblera tout Mostar, et les treize préfectures, sans compter les districts. Car furieux comme il sera, il mettra notre maison en ruines, et quand même tu seras à lui quand il t'aura faite prisonnière.*

Puis le vieux père, bien doucement, dit à sa fille :

— *Prends, Haïka, prends, mon enfant, le Lakésitch de Mostar.*

— *Oui, père, dit la fille, en face du salut de notre maison, le fer, la corde, la pierre au cou, la Narenta pour demeure éternelle, tout sacrifice est léger.*

Et pendant que, dans sa haute tour, Ali-Bey dort et rêve à Haïka, sa vieille mère, furtivement, se glisse dans l'écurie, elle passe elle-même la bride au cheval noir, le fait sortir sans bruit et le remet aux mains du valet Hussein :

— *Emmène le cheval au méchant bey Lakésitch et dis-lui de laisser en paix l'infortunée demeure des Liubovitch.*

Puis elle se voile les yeux pour ne pas voir partir le glorieux coursier, ce cheval qui a appartenu au père d'Ali, le vieux bey qui fut tué à l'assaut de Bagdad. Le valet s'éloigne tristement, emmenant le cheval qui hennit, qui hennit toujours, et dont les cris douloureux sont renvoyés par l'écho des montagnes. La mère d'Ali a peur que son fils ne l'entende; anxieuse, elle va d'une chambre à l'autre dans le grand château obscur, elle erre sans cesse jusqu'à ce qu'enfin s'éteigne la voix du cheval dans le lointain. *La vieille regrette le coursier et maudit Lakésitch :*

— *Pourquoi n'envoyais-tu pas tes cartels alors que vivait Liubovitch? Tu veux te relever aux dépens d'Ali, de mon enfant... tu as attaqué l'orphelin de l'héroïque Liubovitch, et dans le nid des aigles, que cherches-tu?... Le jeune aiglon. Où sont mon bey et mes beaux-frères? Où sont mes autres fils si braves? Pour l'honneur de la Bosnie, tous ont*

vécu et sont morts. Ah! malheur sur tes fiançailles! Écoute, bey tyrannique, la justice me vengera : à ta ruine je survivrai!

L'aube n'était pas encore apparue, Ali-bey était déjà debout, prêt pour le duel; il allait partir, il ne lui manquait plus que la bénédiction de sa mère. Celle-ci se présente devant lui...

— *Où vas-tu, Ali, mon cœur? A qui laisseras-tu ta mère? Tu n'es qu'un enfant, Lakésitch triomphera facilement de toi.*

— *Facilement, oh! non, ma mère; il ne pourra m'atteindre quand j'ai l'épée tranchante de mon père et son cheval noir.*

C'est alors qu'elle lui apprend que, dans la nuit, elle a fait envoyer le cheval à Lakésitch en signe de soumission... Le jeune bey est éperdu de douleur, il tire son glaive, il se fût tué si sa mère et ses valets ne l'en eussent empêché.

— *Si vous voulez sauver ma vie, que ferez-vous donc du nom de Liubovitch? Que ferez-vous de l'honneur? Que ferez-vous de Haïka?*

— *Tu eus sept frères, dit la vieille en pleurant, deux succombèrent aux portes de Candie, deux ont laissé sous Vienne leurs ossements, mon cher Ali, alors que les Turcs voulurent au roi allemand prendre cette ville; les Hongrois firent prisonnier ton frère Moussa à Varasdin et coupèrent la tête à Mehemet Cettignani; Ahmed, le jeune, mourut, hélas! dans mes bras vieillis, quand ses compagnons l'eurent rapporté blessé de la Tsernagore; ton père resta sous les murs de Bagdad et deux de tes oncles*

sur les bords de la rivière d'Osie, quand le grand Sultan voulut prendre la Moscovie. Tous sont tombés pour l'honneur de la Bosnie. Qui pourrait t'adresser un reproche quand on sait que leur sang fait battre ton cœur? Jeune et faible, tes forces te trahiraient si tu les mesurais sur le champ du duel avec celles de Lakésitch...

Mais le pauvre bey se voit déshonoré, car son serment d'hier revient à sa mémoire, et il comprend que sa fiancée, sa douce fiancée est à jamais perdue pour lui... Une épouvantable douleur l'étreint, le terrasse, on l'emporte sur son lit, en proie au plus cruel délire, et sa pauvre mère veille et soupire à son chevet.

Pendant ce temps Lakésitch reçoit le cheval noir des mains du valet Hussein et le cœur du Turc orgueilleux se gonfle de joie. Il rassemble trois cents de ses plus fidèles *svati* :

— *Le bey Liubovitch, de peur m'envoie, comme vous voyez, ce cheval... Eh! svati, leur crie-t-il, allons chercher la fille; moi à votre tête, suivi par vous, où n'irions-nous pas?*

Toute la bande musulmane monte à cheval et s'élance au galop. Ils traversent des vallées remplies de prairies, ils s'enfoncent dans des montagnes que la neige commence déjà à blanchir, ils chevauchent longtemps sur les hauts plateaux où rugit la froide tempête, ils descendent enfin dans une plaine riante, c'est là qu'habite, au milieu d'une petite tribu serbe, la blonde Haïka.

Pendant que la bande turque, *dont l'habitude est*

de peu manger et de beaucoup boire, s'attable autour d'un festin que les pauvres *rayas* serbes sont, par la force, contraints de leur servir, Lakésitch, qu'accompagnent deux garçons d'honneur, se présente devant la demeure d'Haïka. *La jeune fille était déjà toute prête, les servantes l'avaient parée : la jeune mariée est belle... aussi belle que la vila elle-même.*

Mais elle est triste, triste...

Les garçons d'honneur lui amènent le propre cheval d'Ali, qu'hélas, elle a déjà reconnu. Elle monte sur le noir coursier en murmurant tout bas : « Dieu fasse que le long du chemin les Heiduques nous attaquent et que toi, Noir, tu sois témoin de la destruction de tous ces païens. »

Lakésitch a fait signe à ses svati qui abandonnent à regret la table chargée d'eau-de-vie et de café; toute la troupe est à cheval autour de la pauvre fille et l'on repart au grand galop; les Turcs, enflammés par leurs libations, font retentir l'air de cris d'allégresse.

Il va falloir repasser les montagnes, et voici qu'un orage terrible se prépare... *La montagne fume et gronde, le mugissement retentit dans la plaine, le vent du nord et les tourbillons de neige l'enveloppent tout entière. Le froid commence à saisir les Turcs, l'eau-de-vie et la fatigue les accablent à mesure qu'ils approchent de la montagne épouvantable.* Ils hésitent à s'enfoncer dans les solitudes glacées, alors que descend la nuit et que l'orage éclate, mais le bey les presse : *En avant, svati,* et les voilà qui s'enfoncent dans la tourmente. La neige s'épaissit à

mesure qu'ils avancent, elle leur fouette le visage, elle les aveugle.

Haïka aussi a ressenti le froid. *Dans la crinière de son coursier,* elle a noué la bague dont le jeune Liubovitch lui avait fait cadeau : *Si je reste dans la montagne, sous la neige, comme je le crois, toi, mon cher Noir, va tout droit au château d'Ali. Tu lui rapporteras cette bague, dit la fille au cheval, par elle il connaîtra que mon cœur a toujours été à lui.* Elle caresse le vaillant cheval qui hennit de plaisir sous sa douce main.

La troupe n'avance presque plus dans la neige qui s'amoncelle. *Le compagnon ne voit plus son compagnon, les chevaux sont exténués, Noir seul se ranime. Il marche dans le tourbillon, il va fièrement, il va follement; sur lui la fille regarde les svati qu'engloutit l'ouragan.* Les Turcs succombent peu à peu, ils tombent, engourdis sur la route blanche, pour ne plus se relever. Tous restent enfin sous la neige. Seuls, les deux garçons d'honneur et le bey Lakésitch accompagnent maintenant la jeune fille dans la tourmente blanche, et encore, bientôt leurs forces les trahiront aussi.

Ils atteignent presque le sommet quand les garçons d'honneur s'arrêtent engourdis tout à coup par la fatigue et par le froid : ils disparaissent dans la profonde nuit. Le bey est seul auprès d'Haïka, il lutte désespérément contre la mort : *Que sur ton âme retombent ces trois cents victimes,* lui dit-elle.

Mais *le cheval noir marche dans le tourbillon, il*

va fièrement, il va follement, jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet, et la nuit est tout alentour. Haïka est seule, le méchant bey turc a disparu à son tour sous la marée blanche, mais elle est transie par le froid, ses pauvres petites mains ne peuvent plus tenir la bride, qui flotte librement sur le cou du fier cheval. Celui-ci s'est arrêté sur le sommet, opposant *à la tempête son puissant poitrail.* De nouveau, il se met à marcher, il marche, il marche, car il a vu une lueur dans la nuit. *Mais cette lueur ne se laisse point atteindre, le cheval la poursuit éperdument, elle se sauve devant lui; mais cette lueur, qui est-elle? C'est la sainte Justice qui fait briller ses torches. Le cheval poursuit la lumière, le vent diminue peu à peu, et portant toujours la fille à demi morte, le bon coursier descend dans la plaine.*

Dans la plaine, *la nature se pacifie et l'épouvantable tourbillon cesse.* Voici deux routes, la céleste lumière a disparu, mais le cheval se reconnaît : à gauche c'est le chemin de Mostar, à droite celui du château des Liubovitch. *C'est celle-ci que prend le Noir. La fille est tout à fait glacée,* elle n'a presque plus le sentiment de l'existence, elle ne sait où le cheval la conduit, *et le cheval s'arrête, il s'arrête devant le château des Liubovitch, il s'arrête, le bon coursier, fumant de fatigue, il s'arrête et commence à hennir...* le château est bientôt plein de rumeurs, les serviteurs, la vieille mère peuvent à peine croire au miraculeux retour; au bruit, *Ali s'élance de sa couche et descend les degrés de son château, et dans*

la cour que voit-il? Son beau cheval et sur lui la belle Haïka (1).



Si le roi de Monténégro est poète, son fils, le prince héritier, est, paraît-il, musicien fort habile. On narre à son sujet la petite anecdote suivante. Au cours d'une fête que le prince donna jadis en son palais, la femme du ministre d'Angleterre avait chanté une romance nouvelle et encore inédite. Pendant la nuit qui suivit, le prince héritier transcrivit l'air, l'orchestra, et le lendemain le fit jouer par la musique du prince, au grand étonnement de la ministresse de Grande-Bretagne.

Dieu tout-puissant! Fais qu'il ne prenne pas fantaisie au prince Danilo de faire jouer la romance que chantait hier soir la femme du consul!



Il faisait frais, presque froid, pendant que nous parcourions Cettigné. Hier encore c'étaient les rivages brûlants de la Dalmatie... le contraste est vraiment brutal. C'est que le Monténégro est un pays froid. Ce massif de montagnes dépasse, en hauteur, tous ceux qui l'environnent, rien ne le protège des grands vents; les étés y sont frais, les

(1) Toute cette analyse du poème a été faite d'après la traduction contenue dans l'ouvrage de G. Frilley et J. Wlahovitch, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876, Plon.

hivers y sont glacés, car alors la neige couvre uniformément le pays (1).

Pauvre pays du froid et de l'aridité!

Il ne faudrait pas cependant se laisser abuser par un aussi sommaire examen. Pour être juste, il faut reconnaître que les parties que nous en avons vues sont précisément les plus pauvres. Hormis les sinistres montagnes qui séparent Cettigné de Cattaro, le reste de la Tsernagore est fertile, couvert de prairies ou de bois noirs dans les Berdas et de riches cultures dans les autres régions. Les provinces qui avoisinent la mer jouissent d'une végétation tropicale.

Ce peuple de guerriers, qui n'a point voulu jusqu'ici accepter le commerce et l'industrie, est patriarcal et pastoral. Il élève beaucoup de bétail : bœufs, moutons, chèvres, cochons, et il a pour la culture une opiniâtreté qui se révèle quand on regarde les monts désolés où une série de petits champs et de jardins se développent partout où s'est accumulé un petit peu de terre arable, partout où peut mordre la bêche. Les Monténégrins cultivent et élèvent si bien que les produits de leur sol sont en plus grande quantité que leurs besoins et font l'objet d'une assez considérable exportation.

Les rivières de la Montagne Noire et le lac de Scutari sont étonnamment poissonneux. Au dix-septième siècle on pêchait des truites fabuleuses

(1) L'hiver, la température y descend jusqu'au-dessous de 25 degrés centigrades.

dont le poids atteignait jusqu'à cent livres (1); aujourd'hui encore on en prend de cinquante et même de soixante-quinze livres. Et des anguillles, des carpes, des tanches, des saumons et surtout les *scorenze,* espèce de poissons de mer du genre mulet, qui remontent en eau douce, qui se prennent par quantités incroyables, arrivant par bancs compacts, et qu'on fume ou qu'on sale; ces scorenze sont la source d'un bénéfice très important pour les Monténégrins.

Les grandes forêts vierges du Monténégro sont riches d'une faune variée, sauvage surtout. Les loups, les ours, les sangliers, les loups-cerviers, renards, cerfs, daims, chevreuils, sont nombreux, très nombreux, abondants. Lièvres, perdrix et tourterelles sont plus qu'abondants, communs.

Les marais de la Zéta et de la Rieka, les eaux du lac de Scutari servent d'asiles à de véritables armées de canards, sarcelles, poules d'eau, grues, flamants et autres bêtes de la gent palmée.



Mais il nous faut quitter le Monténégro. Notre itinéraire, impérieux, nous rappelle que le temps nous est compté si nous voulons aller voir d'autres pays promis à notre curiosité et que nous ne pouvons nous abandonner au rude charme de celui-ci,

---

(1) Bolizza, *Relazione e descrizione del Sandjako di Scutari,* 1614.

malgré le désir que nous aurions de le visiter plus complètement.

Adieu donc, ô Noire Montagne! Et si l'on veut bien me permettre une dernière citation de Xavier Marmier (1), nous adresserons cette manière de salut à la vaillante petite nation tsernagorste en disant, avec le grand écrivain, que *c'est la racine d'un peuple et peut-être le germe d'une grande nation* (2).

---

(1) Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest*, Paris, 1867.

(2) Consulter sur le Monténégro : Élysée RECLUS, *Géographie universelle*, tome III. — ORBINI, *Il regno degli Slavi*. — BOLIZZA, *Relazione e descrizione del Sandjako di Scutari*, 1614. — DU FRESNE DU CANGE, *Historia Byzantina, Duces Montis-Negri*, Paris, 1630. — Demetrius MILAKOVICH, *Histoire du Monténégro*. — Vassili PETROVICH, *Histoire du Monténégro*, Moscou, 1754. — LINDAU, *Dalmatien und Montenegro*, Leipsick, 1849. — Xavier MARMIER, *De l'Est à l'Ouest*, Paris, 1867. — LENORMANT, *Turcs et Monténégrins*. — G. FRILLEY et J. WLAHOVITCH, *le Monténégro contemporain*, Paris, 1876. — ANDRITCH, *Histoire de la principauté de Monténégro*. — MATON, *Histoire du Monténégro*. — H. DELARUE, *le Monténégro*. — Spiridion GOPCEVITCH, *Montenegro und die montenegriner*. — Attilio BRUNIALTI, *la Serbia e il Montenegro*, *Nuova Antologia*, 1880. — BRUNSWICH, *Recueil des documents diplomatiques relatifs au Monténégro*. — Cyprien ROBERT, *les Slaves de Turquie*. — H. AVELOT et J. DE LA NÉZIÈRE, *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, Paris. — REINACH, *la Serbie et le Monténégro*. — Milan J. PAULOVITCH, *Guide de Cettigné*, Marseille, 1901. — DE LA JONQUIÈRE, *Histoire de l'empire ottoman*. — Ch. LOISEAU, *le Balkan slave et la crise autrichienne*, Paris, 1898. — Max CHOUBLIER, *la Question d'Orient depuis le traité de Berlin*, Paris, 1897. — P. COQUELLE, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895.

CHAPITRE VI

HERZÉGOVINE

La tour de Norin. — Vallée de la Narenta. — Gabella. — Le mauvais œil. — La Terre du Duc. — Mostar. — Choses turques. — Le vieux pont. — Le bazar. — Femmes voilées. — Les frères héroïques. — Défilés de la Narenta. — Jablanica. — Konjica. — Légende du petit cheval. — Les vilas. — Le col d'Ivan.

Nous nous retrouvons à *Metkovich* (1).

Un léger voile de buées glisse lentement à la surface des grands marécages au milieu desquels *la Narenta* roule ses eaux fangeuses, la Narenta que nous allons remonter pour parvenir aux pays de l'Islam.

La mer, à laquelle nous jetons un dernier adieu, a disparu sous le bas horizon du delta et, devant nous, la large vallée s'enfonce comme un coin dans les terres inconnues. Le paysage change peu tout d'abord : surprenante richesse de la grande plaine humide, aridité décevante des monts qui la bordent,

(1) C'est de *Metkovich* que part la route de la vallée de la *Narenta* par laquelle on pénètre du sud de la Dalmatie en Herzégovine, puis en Bosnie. De *Cettigné* à *Metkovich* il n'existe, pour le moment, d'autre route carrossable que celle que j'ai décrite à l'aller; je rappelle qu'il y a 45 kilomètres de *Cettigné* à *Cattaro*, 86 kilomètres de *Cattaro* à *Raguse* et 97 kilomètres de *Raguse* à *Metkovich*.

l'une succédant à l'autre sans la moindre transition, brutalement.

Dans les champs paissent des moutons à longue laine que des bergères gardent tout en filant avec leurs grandes quenouilles. Blanches, sveltes et gracieuses dans leurs pantalons bouffants, ces femmes nous contemplent avec des visages souriants et doucement étonnés; ce sont encore des catholiques, mais au delà de la frontière nous n'apercevrons plus guère que des figures voilées.

Car on la sent toute proche, la frontière (1). Chaque colline est surmontée d'une vieille tour en ruines, vestiges encore debout des quantités de défenses dont le pays était hérissé lorsque la chrétienté et l'islamisme étaient là face à face. Une tour plus grosse que les autres laisse apercevoir l'azur du ciel à travers une large blessure que les boulets ont ouverte en son flanc, c'est la fameuse *tour de Norin* où se défendirent héroïquement les derniers Français de Dalmatie. Alors que tout le pays s'était soumis aux troupes autrichiennes, quand les soldats français, qui étaient restés pour garder la Dalmatie, eurent été tués ou faits prisonniers, seule la tour de Norin, où s'étaient enfermés quelques braves, résistait encore. Elle résista pendant un siège de soixante-trois jours, et durant les vingt derniers elle fut le seul point de la Dalmatie où flottait encore le drapeau de France. Et ce drapeau, elle ne le rendit

---

(1) La limite de l'Herzégovine n'est qu'à quelques kilomètres de Metkovich.

pas! La poignée de braves qui, pendant deux mois entiers, avait immobilisé toute une armée autrichienne, ne capitula pas! Quand la résistance lui parut impossible, elle se précipita tête baissée sur l'ennemi, troua ses rangs, et se réfugia en Herzégovine, emportant avec elle les trois couleurs dont on lui avait confié la garde (1). N'est-il pas réconfortant de voir que le dernier épisode de notre occupation de la Dalmatie ait été un acte du plus pur courage?

Mais voici la frontière et l'on voit *Gabella* qui, auprès de la rivière, a groupé étroitement ses maisons; c'est un changement à vue : la turquerie est apparue soudain par cette petite ville aux minarets grêles et blancs. Gabella était le point de contact entre Turcs et Vénitiens; sentinelle de la douane, son nom indique assez quelle était sa fonction. Depuis l'occupation autrichienne, la pauvre n'a plus rien à faire, elle regarde d'un air las couler cette rivière qu'elle contrôlait jadis en souveraine, où aujourd'hui elle se contente de pêcher des anguilles (2).

Non loin, au bord de la Narenta, s'élevait jadis la cité romaine de *Narona,* qui fut un temps rivale de Salone elle-même. La ville, vaste et bien construite, très peuplée, faisait un important commerce avec l'intérieur et avec la mer, autour d'elle s'étendaient de riches campagnes. Elle a disparu, sur elle le marécage a étendu comme un linceul.

---

(1) 18 février 1814.

(2) Il se pêche annuellement de 90 à 100 000 kilogrammes d'anguilles en Herzégovine, dans la Narenta et dans ses affluents. (G. Capus, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1896.)

La route quitte bientôt les bords de la rivière pour couper à travers les montagnes. On rencontre à chaque instant de grandes citernes où l'on conserve précieusement l'eau qui s'enfuit si vite dans ces monts du Karst... car c'est encore ici le Karst, mais adouci, assagi, moins rude qu'en Dalmatie.

A mesure qu'on avance, la turquerie des choses et des gens s'accentue par degrés. Dans les champs, des bœufs, qui paissent gravement, portent autour du cou un collier d'amulettes bleues ; sur la route, les chevaux en ont à la crinière ; les hommes, les femmes, les enfants ont tous des amulettes : cornes de corail, d'os, d'ivoire ou perles bleues. Ah ! le mauvais œil est la terreur constante du paysan de ce pays superstitieux ; qu'il soit musulman ou catholique, il multiplie les précautions pour s'en préserver, lui et sa famille, bêtes et gens !



Le mauvais œil... Écoutez plutôt cette douloureuse ballade d'Herzégovine.

Alors que la nuit est la plus obscure, si sombre que dans la montagne on ne peut distinguer du chamois errant le voyageur qui passe, un cavalier, couvert d'une pelisse d'agneaux noirs, traverse la forêt et s'arrête au pied des murs du konak.

Il prend sa guzla et l'instrument vibre sous ses doigts telle une voix humaine... et ses accords expriment tant d'amour et de passion que les fauves s'arrêtent dans leur course et écoutent...

Doucement, Stanka a entr'ouvert l'achiklik de son balcon, elle écoute, elle aussi, comme la forêt tout entière. Elle écoute et son cœur fond dans sa poitrine, et des larmes coulent de ses yeux :

— Qui es-tu, toi qui m'aimes, ô mon héros?... Nul ne sait ton nom dans la vallée, et nul ne t'a vu le jour... On dit que tu viens de très loin et que ton cheval court si vite que dans la nuit noire l'on ne peut distinguer tes traits...

— Que t'importe, ô Stanka, mon âme... je t'aime! Entends ma guzla te le chanter jusqu'au jour où le voïvode, ton père, t'aura donnée au pachalik de Jezero.

— Je ne serai point la femme du pachalik, ni d'aucun des beys d'Herzégovine qui me trouvent belle. Je veux être ta femme, à toi, dont la guzla chante l'amour, dont le cheval noir va comme le vent. Emporte-moi, ô mon héros, emporte-moi sur ton coursier rapide...

L'inconnu hésite, mais Stanka accourt auprès de lui, elle l'enlace de ses bras... Alors, il la prend en croupe et ils chevauchent une longue nuit.

— Mon bien-aimé, je veux voir ton visage; je t'en prie depuis l'aube et tu ne me réponds pas? Tu es sans amour pour Stanka... elle veut mourir si tu te caches plus longtemps... Je vais me précipiter sur les pierres du chemin et tu verras mon sang rougir les sabots de ton cheval...

Le cavalier couvert d'une pelisse d'agneaux noirs arrache son voile... Il se retourne et va poser ses lèvres sur celles de Stanka... Malheur! Il a le mauvais œil et sa fiancée tombe raide morte!

Il la relève, il la couche en travers de sa selle et, labourant de son éperon acéré les flancs du noir coursier, il l'emporte dans une chevauchée éperdue, il l'emporte jusque dans son palais... car il est fils d'aga.

Et là, pieusement, il la dépose en un cercueil de velours et de perles, puis il tire son kandjar et s'arrache les yeux :

— Maudit soit mon père qui m'a donné ces yeux qui tuent!

Il meurt de douleur d'avoir perdu Stanka... Il meurt, et ses serviteurs fidèles l'ensevelissent avec sa fiancée... (1).



Voici des paysans qui travaillent leurs champs, ils ont sur le chef d'énormes turbans rouges; voici des maisons aux fenêtres grillagées de moucharabies; et voici une femme voilée qui glisse furtive et silencieuse, vite disparue à nos regards profanes.

Ainsi, nous voilà en terre ottomane.

Terre austro-hongroise, direz-vous, puisque la possession de la Bosnie-Herzégovine est aujourd'hui officiellement reconnue à l'empire des Habsbourg... terre ottomane quand même, tellement les siècles de l'occupation turque et de la religion mahométane ont laissé une empreinte profonde à ce pays et à ses habitants.

La Bosnie-Herzégovine était partie intégrante de

(1) M. Colonna, *Contes de la Bosnie*, Paris, 1897.

l'empire turc il n'y a que vingt et quelques années. L'Autriche-Hongrie se fit autoriser par le congrès de Berlin (1) à occuper militairement et administrativement, c'est-à-dire effectivement, ces deux provinces; *à titre provisoire,* dit le traité, habile sophisme qui a l'air de respecter l'intégrité de la Turquie; mais *pour une durée indéterminée,* ajoute le même accord, ce qui signifie que ces provinces étaient à jamais remises à l'Austro-Hongrie (2). L'Autriche vient de déchirer le traité de Berlin à la face des puissances restées muettes, la dernière illusion, l'ultime espérance de liberté de la Bosnie-Herzégovine a été détruite du coup. Cette importante et riche fraction du royaume serbe est condamnée à être autrichienne.

Mais, pour être juste, il faut reconnaître que l'Autriche a bien mérité de la civilisation. Son œuvre ici fut immense et féconde... les résultats qu'elle a déjà obtenus en Bosnie-Herzégovine, les bienfaits dont elle a doté ces deux provinces proclament ses louanges.

D'après Constantin Porphyrogénète, le premier souverain de l'Herzégovine aurait été Michel Vitsevitch (3), descendant d'une famille serbe qui s'était établie dans le pays trois siècles auparavant, lors de l'invasion slave (4). Cette contrée passa — comme

(1) 1878.

(2) Charles DIEHL, *En Méditerranée, promenades d'histoire et d'art,* Paris, 1909.

(3) 912-926.

(4) P. COQUELLE, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines,* Paris, 1895.

la Bosnie — par des fortunes diverses et appartint à de nombreux maîtres : Serbes, Bulgares, Croates, Hongrois se repassèrent son vasselage; les Bosniaques enfin s'en emparèrent et les deux provinces ne formèrent plus qu'un seul et même État indépendant : le royaume de Bosnie. Celui-ci connut bientôt la décadence, comme, hélas! tous les royaumes serbes du moyen âge. Alors que la Bosnie se trouvait bien malade, maladie que les Turcs allaient se charger de rendre mortelle, les Herzégoviniens se rendirent indépendants sous les ordres d'Étienne Vouktsich, qui prit le titre de duc. Ils ne furent pas libres longtemps. Douze années après qu'ils eurent conquis la Bosnie, les Turcs se rendirent maîtres de l'Herzégovine (1). Ce pays accidenté résista plus facilement et ses rudes montagnards, plus braves que les Bosniens, combattirent courageusement autour de leur vieux duc Étienne. Mais celui-ci mort, ses fils perdirent courage et se soumirent à l'Ottoman, l'un d'eux se fit même mahométan, exemple qui entraîna nombre d'habitants. L'histoire de l'Herzégovine cesse dès lors... Ses enfants, peu à peu, se convertiront à la religion du Prophète et ils deviendront les plus farouches sectateurs de l'islam.

L'Herzégovine s'appelait jadis *la Terre de Hum*; elle prit son nom actuel, qui signifie *la Terre du Duc*, lorsque, peu avant la conquête turque, son voïvode Étienne Vouktsich se rendit indépendant et se fit proclamer duc.

---

(1) En 1476.



Nous étions arrivés à *Mostar* (1) après le coucher du soleil, sans rien voir; le rideau était déjà baissé sur le décor invisible.

L'empereur lui-même nous avait ménagé un gîte (2) dans la ville nouvelle, au bord de la Narenta. Et au réveil nos yeux errèrent, charmés et surpris, sur le fleuve qui roule ses eaux couleur de cuivre entre les berges escarpées du ravin couronné de verdures claires et joyeuses, et sur les mosquées qui semblent lui faire cortège, gracieuses dans leur blancheur immaculée, avec leurs coupoles rondes et leurs minarets fragiles.

Pour avoir une vue d'ensemble de la capitale d'Herzégovine, il convient de monter sur la colline où s'est assise, large et trapue, la cathédrale grecque orthodoxe. Une terrasse s'étend devant le parvis, on y est admirablement pour embrasser le décor tout entier. Un cirque de montagnes, vertes dans le bas, blanches et nues au sommet, — encore le Karst, — la ville est couchée sur les deux bords de la rivière. Ville curieuse, et dont l'évolution rapide est plus curieuse encore ; c'est un damier sans ordre dont certaines cases sont déjà autrichiennes

(1) De *Metkovich* à *Mostar* il y a 46 kilomètres ; la route est très bonne, large, bien tracée.

(2) L'*Hôtel Narenta*, qu'on peut qualifier de très bon, a été créé par les soins de l'Autriche, dont la sollicitude administrative s'est préoccupée des moindres détails dans l'organisation de ses deux nouvelles provinces, même des questions de tourisme.

alors que les autres sont restées entièrement turques. Les premières, les cases blanches, sont un agglomérat de constructions modernes, blanches, hautes, monotones, uniformément toiturées de rouge, fastidieusement percées de fenêtres régulières; les secondes sont faites de grands carrés verdoyants, les cimetières musulmans et les jardins turcs, au milieu desquels sont comme noyées de vieilles petites masures aux toits sombres, suivant la gracieuse disposition des villes orientales. Les nouveaux quartiers vont s'agrandissant sans cesse, sans cesse empiétant sur la vieille ville : le modernisme s'avance en conquérant, la turquerie s'effrite et disparaît à son contact. Que de changements depuis que nous vîmes Mostar pour la première fois, quatre années auparavant!

On ne peut dire de la cathédrale grecque qu'elle est un beau monument, mais elle représente très exactement le type de l'église orthodoxe, extérieurement avec ses deux tours dont l'une est surmontée par ce clocheton sphérique en métal qu'on voit sur tous les temples slaves, à l'intérieur par sa grande coupole que supportent quatre colonnes épaisses, son balcon à moucharabies, — comme dans les mosquées, — et son chœur fermé où les femmes ne peuvent pénétrer.

Mostar, fort heureusement pour ceux qui aiment le pittoresque et la couleur locale, renferme encore des quantités de vieux quartiers, restés absolument turcs. Là, c'est un dédale de ruelles sales et malodorantes, bordées de bicoques branlantes, où circule

mytérieusement une population restée fidèle aux traditions, aux mœurs, aux costumes de Turquie. Dans cet amas de maisons pressées, qui laissent à peine filtrer le jour, on sent des relents de moisissure vous prendre à la gorge... et l'on a comme une vague sensation de percevoir ainsi, physiquement, les émanations d'une civilisation vétuste qui agonise. Des loques douteuses pendent contre des murs, des chiens galeux mendient et s'attachent à vos pas, des maisonnettes entourées d'arbustes sont muettes derrière leurs moucharabies, d'autres agglutinées ensemble s'ouvrent en échoppes obscures au fond desquelles, accroupis, de vieux Turcs à longue barbe blanche travaillent indolemment en glapissant des complaintes. L'étranger s'arrête devant de curieuses boutiques où l'on vend des tapis, de la marqueterie, des objets de cuivre, des narghilés, et où le marchand empressé lui offre gracieusement *le petit café*. Quels drôles de magasins avec leurs dimensions minuscules. Ce sont des miniatures, petits casiers, petite banque couverte de petits paquets et derrière laquelle on a peine à croire qu'un homme se puisse loger; il est là, pourtant, assis à la turque, presque invisible. Ces petits antres sont obscurs et frais; quand on a les yeux éblouis par le grand soleil il faut un bon moment avant de pouvoir distinguer le marchand dont la tête dépasse à peine le comptoir.

On passe brusquement d'un quartier turc à un espace voisin où tout est autrichien, l'irrégulier fait place au monotone, le pittoresque au moderne. Ce sont des casernes, des administrations, des écoles, des

hôpitaux, et partout la marque de fabrique bien connue : les couleurs jaune et noir, et les lettres K. K. Le premier soin des Autrichiens, en prenant possession du pays, a été de peindre partout leurs couleurs et de graver leurs initiales en tous lieux. Guérites jaune et noir, écriteaux jaune et noir, volets jaune et noir, portes jaune et noir, poteaux jaune et noir, et K. K. Caserne, K. K. Magasin, K. K. *Tabak Trafik*, K. K. Poste et Télégraphe, K. K. École, K. K. Musée (1)... Cela ne fut fait, assurément, que pour la distraction des touristes.

Les costumes sont plutôt mélangés. Le vieil accoutrement turc est resté plus pur en Herzégovine que partout ailleurs, même qu'en Turquie... La plupart des passants portent de larges turbans et des culottes pendantes. Les costumes militaires sont très abondants, officiers et soldats autrichiens. Quelques habits occidentaux, et enfin des touristes qui déambulent le nez en l'air sous l'œil inquisiteur des agents de police indigènes coiffés du fez d'uniforme. Depuis l'annexion la police veille! Il nous fallut obtenir de l'autorité militaire une autorisation spéciale pour faire usage de nos appareils photographiques.

Plus loin, subitement le décor moderne disparaît de nouveau et l'on se trouve dans un grand espace silencieux, vide et triste. Un cimetière turc, — il y en a dans toutes les parties de la ville, — un véri-

(1) K. K., abréviation de *Kaiserliche Königliche*, Impérial et Royal.

table champ des morts où, dans l'abandon le plus complet, les stèles sont enfouies sous les grenadiers et les jujubiers.



Le vieux pont en dos de chameau enjambe démesurément le ravin large et profond où rugissent des eaux limoneuses; mahométans et catholiques, turbans et calottes serbes, montent et descendent en foule ses deux pentes aiguës.

Le pont, le fameux pont de Mostar, mais c'est Mostar elle-même puisque c'est lui qui a donné son nom à la capitale de l'Herzégovine (1). C'est, en effet, une œuvre architecturale originale et vraiment hardie qui symbolise irrévocablement la ville pour qui l'a vue une fois. C'est une arche unique qui s'élance légère d'un bord à l'autre du précipice de la Narenta; la corde de l'arc mesure vingt-sept mètres, il surplombe de dix-sept mètres au-dessus du niveau de l'eau. L'effet produit par un tel ouvrage est considérable. Les musulmans, qui en sont très fiers, le qualifient d'*arc de la puissance divine* (2) dans une inscription placée à la clef de voûte et qui fixe en même temps la date de sa construction à l'année 974 de l'hégire (3).

La légende assure que l'architecte qui s'était chargé d'en diriger les travaux ne put réaliser cet

(1) L'étymologie de Mostar est : *most,* pont, et *star,* vieux.
(2) G. Capus, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine,* Paris, 1896.
(3) Année 1566 de notre ère.



MOSTAR



MOSTAR. — LE VIEUX PONT

ouvrage, qu'on regarda longtemps comme un tour de force, qu'en sacrifiant une créature humaine au destin contraire; une femme — la propre femme de l'architecte, assurent quelques-uns, — aurait été murée vivante dans les fondations de l'une des culées.

En ce pays, quand on achève la construction d'une maison, le grand souci du maçon bosniaque est de saisir adroitement l'ombre d'un passant pour la murer avant de boucher le dernier trou de l'édifice. Dès que l'ombre se profile sur le mur, vite, une pierre, du mortier, et l'ombre est emprisonnée. Il paraît que, chose assurément grave, le passant, ainsi privé de son ombre, doit mourir dans l'année! C'est un sacrifice fait à la Divinité Malfaisante de la Terre! Curieux reste des croyances du paganisme égaré dans la foi nouvelle. Autrefois la chose était bien plus grave encore, on faisait un véritable sacrifice humain : chaque édifice important avait coûté une vie, on murait vive une personne quelconque, la femme de l'architecte par exemple!

Avant la conquête turque, Mostar n'était qu'une bourgade d'assez faible importance, les Ottomans en firent la capitale de l'Herzégovine (1); les Serbes l'avaient appelée jusque-là *Vitrinitza* et les Romains, car son origine est fort ancienne, la nommaient *Anditrium* (2).

---

(1) La capitale de l'Herzégovine ducale était située plus au sud, au castel de *Stepangrad*, non loin de l'actuelle ville de *Blagaj*.

(2) La population de Mostar, en dépit de son titre de capitale, n'est guère importante : 16 392 habitants au recensement de 1910.

Sitôt après le pont on est dans le *bazar,* un vrai bazar turc, où dans de très nombreuses boutiques on vend de tout, des légumes notamment, des monceaux de légumes et de fruits dont les populations orientales sont si friandes. Les oripeaux indigènes sont plus pressés que partout ailleurs, les odeurs y sont plus fortes et les cris plus aigus. De petites ruelles s'ouvrent sur le bazar animé et s'enfoncent en des demi-jours mystérieux, en des solitudes silencieuses. C'est là qu'on voit glisser comme des ombres les femmes voilées, les célèbres musulmanes de Mostar.

En aucune autre contrée de l'Islam les femmes ne sont aussi sévèrement voilées qu'en Bosnie-Herzégovine, et dans ces pays Mostar surenchérit encore ; là, elles ne sont plus voilées, elles sont calfeutrées ! Entièrement cachées sous un grand caban en drap épais et sombre, bleu ou noir, de larges manches flottantes dissimulent jusqu'au bout de leurs doigts, leurs pieds eux-mêmes disparaissent sous ce long manteau ; mais c'est pour dérober leur tête à tous les regards qu'elles déploient un luxe de précautions vraiment inouï : un capuchon rigide, faisant corps avec le manteau, s'avance en forme d'auvent, l'ombre qu'il projette est si épaisse qu'il est impossible de rien distinguer en dessous, mais si par fortune un regard heureux parvient à se glisser dans cette espèce de grande cornette, ce ne sera que pour apercevoir un voile épais et noir qui masque hermétiquement la face. Ces spectres redoutent encore qu'on les contemple dans leur forme imprécise, ils





MOSTAR. — FEMMES VOILÉES

se glissent craintivement le long des murs et, si vous les regardez, se sauvent en courant.

Au coucher du soleil, longue attente au pied d'un minaret pour entendre le *muezzin* à la voix nasillarde lancer aux quatre points cardinaux ses appels à la prière : *Allah ill Allah, Mohammed resoul Allah!* Les fidèles accourent vers la mosquée aux blanches murailles et dans la cour, à la fontaine qui chante doucement tout le long du jour, ils procèdent gravement et soigneusement aux rituelles ablutions, baignant leurs pieds nus, humectant leur bouche et leurs narines, et sur le crâne, sur le front, faisant couler l'eau lustrale. Puis ils pénètrent dans la mosquée, et là commencent la prière qu'ils accompagnent de gestes et de prosternations compliqués, variant suivant qu'ils récitent l'*istigfar*, le *fatihah* ou bien le *tekbir*. Avec un ensemble d'automates, avec une précision de machines, comme des soldats obéissant à un commandement unique, ils lèvent les bras au ciel, se prosternent, se couchent à terre, ou s'agenouillent, ou s'assoient sur leurs talons, *à la turque*. Et tout autour d'eux pendant les ablutions, à la porte de la mosquée pendant la prière, une armée de babouches attendent tristement, abandonnées, impures!

Le crépuscule descend, et peu à peu des lumières s'allument parmi les maisons grises qui s'étagent auprès du ravin où mugit la Narenta. Puis, dans la nuit épaisse, des clignotements lumineux éclairent quelques lambeaux de ville turque et par les rues tortueuses des ombres passent, silencieuses, fur-

tives, musulmanes! Des bouffées d'air empuanti nous viennent, exhalaisons indéfinissables qu'on ne sent que dans les pays soumis à la loi du Prophète.



Entourée de ses montagnes chauves, que blanchit encore la lune, au milieu du grand cirque plafonné d'azur étoilé, la ville hérissée des pointes barbelées de ses quarante minarets, Mostar, turque quand même, s'est endormie tranquille.

Aucun mot n'est capable d'exprimer le charme d'une belle nuit d'Herzégovine. Je rêvais délicieusement dans le divin silence, évoquant quelques tableaux épiques, quelques épisodes héroïques des luttes de la Terre du Duc...

Les accords d'une guzla s'élevèrent dans la nuit, et bientôt une voix plaintive commença à psalmodier une vieille complainte slave... J'écoutais, l'âme émue, l'esprit tout à fait enfoncé dans mon rêve... La voix chantait *les Frères héroïques* (1)...

Je vais essayer de vous redire cette ballade.

La peste, au visage pâle et aux yeux de serpent, s'est abattue sur Mostar, *la perle de l'Herzégovine;* tous les habitants sont morts... Seule une pauvre femme est restée, une vieille *mara,* seule avec ses deux fils, Miloch et Milinko... Elle n'a pour les nourrir que ses malheurs et que ses larmes, et que *son rouet auquel manque le lin*... Désespérée,

---

(1) M. COLONNA, *Contes de la Bosnie*, Paris, 1897.

elle abandonne la petite maison où elle vécut heureuse, car elle veut que ses enfants vivent. *Elle va trouver le sultan et lui donne Miloch, elle va trouver l'empereur et lui donne Milinko!...*

Neuf années se sont écoulées, le padischah et l'empereur chrétien sont en guerre. Les deux armées, rassemblées en face l'une de l'autre au milieu de la plaine, s'observent avant d'en venir aux mains. Un guerrier s'est détaché de l'armée impériale et, seul, provoque d'un air hautain les héros ottomans; neuf Turcs courageux se sont présentés, et neuf sont vaincus, dont le sang, *le beau sang héroïque,* arrose la prairie... Alors le sultan fait crier par un héraut dans tous les rangs de son armée : « N'est-il pas, en mon empire, *une mère qui ait conçu un brave entre les braves?... une sœur qui ait élevé, sur son sein de vierge, un frère fort entre les plus forts... un vaillant guerrier* capable de vaincre l'insolent infidèle?... S'il existe, qu'il accourre... Je lui donnerai le vizirat de Bosnie pour prix de sa victoire. »

Miloch se présente et dit :

— O Commandeur des croyants, permets qu'en ce jour mon courage te fasse victorieux et te paye la dette de ma reconnaissance!

— *Va, mon fils, tue le héros ennemi et tu seras vizir...*

Miloch, *monté sur son beau cheval sans tache,* est devant son rival : ils se précipitent. *Les lances se lèvent, et les lances retombent rompues... Les combattants prennent leurs lourdes massues, et les débris de leurs massues se dispersent sur la terre...*

Il reste les sabres, et les sabres se brisent sans même blesser les jeunes héros... Alors ceux-ci se prennent corps à corps *et le choc est si furieux* que les cuirasses se disloquent, *que les plumes d'aigle des kalpacks s'envolent... Durant tout un jour d'été les deux braves se battent sans se vaincre, jusqu'au soleil couchant!...*

Ils sont las, si las, que tous deux, pour quelques instants, font trêve. Ils se sont assis sur l'herbe verdoyante, et Miloch, le premier, parle :

— *Dis-moi, noble héros, qui es-tu? Où est ton pays? Quelle race a pu donner un homme si fort dans le combat?*

— *Brave inconnu, répond le beau guerrier, sans doute as-tu entendu raconter que la peste au visage pâle et aux yeux de serpent ravagea Mostar, la perle de l'Herzégovine; seule une pauvre mara, avec ses deux petits enfants, ne périt pas...* elle n'avait, pour les nourrir, que ses malheurs et que ses larmes, et que *son rouet auquel manquait le lin...*

— *Oh! mon héros, arrête! s'écrie Miloch en se levant. Est-ce toi, mon frère, mon Milinko?*

A cette question, Milinko prend Miloch dans ses bras, et les deux frères s'embrassent, éperdus de joie.

Les deux armées, de loin, regardent sans comprendre. Leurs deux guerriers se sont battus tout à l'heure avec rage, et maintenant ils s'embrassent avec amour. Cependant ceux-ci continuent à s'entretenir affectueusement : ils décident d'employer tous leurs efforts auprès de leurs maîtres respectifs pour qu'ils fassent la paix, jurant *que des frères ne*



MOSTAR. — LA GRANDE MOSQUÉE



MOSTAR. — LA NARENTA

peuvent se battre même sur le champ de bataille, et que les deux armées doivent être unies comme ils le sont eux-mêmes...

Miloch va chez le Sultan et Milinko chez l'Empereur... les souverains les écoutent et décident de conclure la paix. Le Padischah dit à son ancien ennemi :

— Que donner à ces deux enfants héroïques?

— Par Dieu, Majesté, fais ce que tu voudras de Miloch, pour moi, je nomme Milinko général.

— Faisons mieux, dit le Sultan, *ne les séparons pas. Je leur donnerai des terres, donne-leur de l'argent. Miloch aura Mostar et Milinko Poscha...*

Ainsi firent les deux empereurs ; *Miloch et Milinko allèrent rejoindre leur vieille mère, et d'eux sortirent des générations célèbres et vénérées en Bosnie-Herzégovine. Leurs familles sont historiques et parmi les plus nobles; de Miloch descendent les* Milovadovitch, *et de Milinko les* Vladisavéjévitch...

La voix s'était tue, les accords frêles de la guzla ne résonnaient plus, et longtemps encore ma veille se prolongea, ma pensée errant parmi les rêves éclos au charme de la si belle nuit d'Herzégovine.



Après Mostar la route va suivre longtemps la vallée de la *Narenta* (1); elle restera constamment proche de la rivière qui s'est creusé un lit profond

(1) La *Narenta* est la seule rivière du Karst adriatique dont le cours ait une réelle longueur (260 kilomètres) ; c'est la seule qui franchisse à ciel ouvert la redoutable barrière des Alpes de Dalmatie.

dans les roches calcaires. Les montagnes qui bordent la vallée sont hautes, arides et déchiquetées... toujours le Karst.

Le sol du chemin est excellent, on dirait une route française; il en est ainsi depuis Metkovich, depuis que nous sommes en Herzégovine. On voit que les routes de cette province sont neuves; construites par les Autrichiens depuis l'occupation, leur profil est bien fait, doux et non plus rude comme en Dalmatie où on les sentait anciennes.

On croise beaucoup de mulets conduits par des musulmans aux turbans rouges, des chevaux aussi, des petits chevaux vifs à longue crinière, et parfois un vieux Turc assis gravement sur son âne, sa longue barbe blanche oscillant au gré des mouvements de sa monture. Pas ou peu de voitures.

Voici des femmes vêtues de blanc, gracieuses, avec au front de grosses fleurs jaunes.

La vallée se resserre, les monts se rapprochent, seule la rivière a sa place, la route s'accroche comme elle peut (1). Ce sont les longs et très beaux *défilés de la Narenta* qui commencent : sites grandioses et sauvages, rocs pointus s'élançant comme hallebardes vers le ciel, cascades qui mugissent et rivière qui gronde au fond de son ravin tortueux.

Du roc jaillit brusquement un énorme torrent qui

(1) En outre de la route, il y a encore une voie ferrée qui remonte la vallée et qui a nécessité de nombreux travaux d'art. C'est le chemin de fer de Raguse à Sarajevo, ligne à voie étroite, à une seule voie, parfois à crémaillère, qui ne peut assurer un important trafic et qui paraît bien insuffisante pour répondre à l'avenir que l'Autriche semble rêver pour ses deux nouvelles provinces.

s'étale comme un blanc manteau et qui tombe avec fracas dans la Narenta, c'est la *Comadina*, qui naît et qui meurt en même temps : son cours n'a que quelques mètres de long et son débit est plus considérable que celui de beaucoup de rivières.

A mesure qu'on pénètre plus avant dans les gorges, la nudité des monts peu à peu se vêt de végétations sombres : ce sont des chênes de nos pays.

Après une longue allée de gros noyers bordant la route, voilà *Jablanica* et, dans un décor de roches, la *cascade de Porim Planina*.

Quelques maisons éparses dans la verdure de grands arbres, un paysage où la Narenta s'est adoucie pour faire une sorte de trêve entre deux défilés, une jolie petite vallée pittoresque et riante, telle est Jablanica. Là aussi le gouvernement autrichien a construit un hôtel excellent où les touristes pourront s'arrêter sans crainte; cette adorable oasis invite au repos.

De grands champs de maïs et de sorgho où des femmes musulmanes sont courbées sur leur labeur; elles se dressent à notre approche et précipitamment se couvrent de leurs voiles, puis immobiles comme de blanches statues, l'œil curieux derrière les trous du masque, nous regardent passer.



Le paysage a repris maintenant sa sauvagerie; il est moins rude cependant, car les bois, de plus en plus, couvrent les flancs des monts. Nous sommes

au cœur de cette contrée tourmentée, de cette turbulente Herzégovine, aujourd'hui pacifiée, mais où, pendant tant de siècles, on vit couler tant de sang. A présent, seule la rivière fait entendre son perpétuel chant, mais il y a peu d'années encore les échos renvoyaient presque sans cesse le bruit des coups de feu, les balles accompagnaient de leurs sinistres sifflements les cris de bataille des révoltés ou des brigands.

Une petite ville est singulièrement groupée sur les deux rives de la rivière, l'air très turc avec ses maisons irrégulières, ses minarets et son vieux pont bâti au dixième siècle par le ban Hvalimir. C'est *Konjica*.

Konjica veut dire *petit cheval* (1) en dialecte slave. La légende, qui n'est jamais à court, nous donne l'explication de cette étymologie.

Dans la montagne, non loin de là, existe un lac appelé *le Borké,* à la place duquel fut jadis une ville prospère mais habitée par des méchants. Saint Sava vint un soir demander l'hospitalité aux gens de cette ville; tous refusèrent durement de le recevoir à l'exception d'une vieille brave femme. Le saint était furieux :

— Fuyez cette ville maudite, dit-il à la vieille, car je veux punir ses habitants qui n'ont aucune charité. Partez à l'instant et quand votre cheval s'arrêtera et grattera le sol par trois fois du pied, demeurez, Dieu vous protégera.

(1) De *Konitzou,* petit cheval.

La bonne femme partit avec son fils; ils emmenaient avec eux leur vache et leur petit cheval herzégovinien. Comme ils jetaient un regard d'adieu sur la ville où ils avaient vécu, ils virent tout à coup celle-ci s'effondrer et bientôt après les eaux de la montagne la recouvrir tout entière sans qu'aucun habitant, hormis eux, ait survécu à ce désastre.

Ils fuirent terrifiés.

Leur cheval s'arrêta bientôt au fond d'un vallon, au bord d'une rivière :

— En avant! En avant! petit cheval! cria la vieille.

Le petit cheval refusa d'aller plus loin et, de sa patte, par trois fois, gratta la terre. La vieille et son fils, se souvenant de la recommandation de saint Sava, s'arrêtèrent là, y construisirent leur maison et vécurent heureux.

Telle fut, paraît-il, l'origine de Konjica et pourquoi elle s'appela « petit cheval » (1).



Jusqu'à Jablanica nous avions vu la Narenta couler franchement du nord au sud, mais là, par un brusque crochet, la vallée avait pris la direction de l'orient; de Jablanica à Konjica elle coula de l'est à l'ouest, et à Konjica, nouveau caprice, nouveau crochet, elle va courir du sud au nord, son val s'enfonce dans le midi, vers les montagnes du Mon-

(1) G. Capus, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1896.

ténégro où elle prend sa source. Pour nous qui allons au nord, nous ne pouvons continuer à subir ses fantaisies : nous la quittons donc à Konjica.

La contrée est de moins en moins habitée, presque plus de villages, de rares maisons isolées. Les bois se sont fait touffus, toutes les pentes sont couvertes de chênes parsemés de pins et de sapins et l'on commence à gravir les montagnes qui séparent l'Herzégovine de la Bosnie.

On monte en d'étroites vallées au fond desquelles gémissent de petits ruisseaux, des eaux vives s'enfuient le long du chemin, les herbes du talus sont toutes fraîches de rosée, les arbres sont pressés, pleins de sève, leur verdure est tendre, l'on sent l'humidité partout. Quelle différence avec la Dalmatie ou avec la partie méridionale de l'Herzégovine! Des châtaigniers et des noyers s'entremêlent aux chênes et aux sapins; le paysage n'a rien d'alpestre, il m'a rappelé d'une manière identique ces gorges étroites de l'Ardèche où les torrents des Cévennes descendent au Rhône; l'on se croirait dans un coin de notre France, — si éloignée de nous en ce moment, — mais la ressemblance cesse dès qu'apparaissent des hommes, car ceux-ci ont sur le chef de gros turbans rouges, des babouches aux pieds et aux jambes de profondes culottes!

La route est infiniment moins bonne que dans la vallée de la Narenta; c'est une espèce de chemin forestier, très peu fréquenté, et sur lequel un petit gazon verdit entre les pierres.

La montée est longue, longue; on passe d'un

ravin à un autre ravin, toujours dans les bois, toujours accompagné d'eaux qui chantent. Et l'on atteint mille mètres d'altitude, au *col d'Ivan*.

Ici la nature sylvestre déploie toute sa majesté : l'on est en plein mystère des bois. C'est la forêt profonde et silencieuse, habitée par les *vilas,* ces vierges surnaturelles qui naissent de la rosée tombant sur les feuilles d'arbres inconnus au fond des plus obscures futaies. Elles sont légères comme la vapeur, ces gentilles fées slaves, leur corps diaphane laisse passer les rayons du soleil et leurs longs cheveux blonds coulent comme une cascade d'or. Les vilas bosniaques sont proches parentes de celles dont nous ouïmes parler au Monténégro. Elles sont d'humeur joyeuse et aiment la société; elles se réunissent sur les hauts plateaux, aux croisements des chemins, et là elles dansent des rondes folles, en chantant. Mais si un mortel les surprend au milieu de leurs ébats, elles se vengent cruellement en le privant à tout jamais de son ombre.

Si donc, en ce pays, vous rencontrez un homme qui n'ait point d'ombre, — ce qui ne m'est jamais arrivé, — il importera que vous sachiez discerner si ce malheureux a été privé de son attribut (1) par un

(1) Il y a quelque intérêt à rapprocher ici de cette croyance fabuleuse un phénomène inverse, réel celui-là, qu'on peut observer dans un autre pays slave. Si les habitants d'Herzégovine croient avoir vu des gens privés de leur ombre, ceux de certaines régions pétrolifères du Caucase voient journellement des hommes et des animaux pourvus de deux et même de plusieurs ombres... Il s'agit dans ce dernier cas d'un phénomène fort simple, d'ordre purement physique, mais dont l'explication nous entraînerait un peu trop loin.

maçon ou par une vila, car dans le premier cas c'es la mort qui l'attend avant que l'année ne soit écoulée, et dans le second c'est, paraît-il, l'éternelle folie...

Le *col d'Ivan* marque la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée (1) et la mer Noire (2)... On y franchit aussi la limite entre l'Herzégovine et la Bosnie.

---

(1) Par la *Narenta*.
(2) Par la *Bosna*, la *Save* et le *Danube*.

CHAPITRE VII

BOSNIE

L'ancienne Bosnie. — Quelques notes d'histoire. — Le rôle de l'Autriche. — Ilidzé. — L'annexion. — Sarajevo. — Le bazar. — Le musée. — La cité en bois. — La Miliatchka. — Les mosquées — Macabres jardins publics. — La Bosna. — Le pays des cochons et des prunes. — Busovaca, l'ancienne capitale serbe. — Traunik, l'ancienne capitale turque. — Les juifs bosniens. — Le tombeau d'Ismaïl-Baba. — Le col de Komar. — La fiancée d'Ivo. — La vallée du Vrbas. — Jajce. — Chute de la Pliva. — Le cercueil du dernier roi. — Le lac Jezero. — Le col de Vrane. — Varkar Vakuf. — Foire musulmane. — Costumes bosniaques. — Cimetière en bois. — Kliutsch. — La vision du dernier roi. — Forêt vierge. — Hauts plateaux. — Petrovac. — La légende de la peste. — Bihac.

Le climat de la Bosnie est fort différent de celui de l'Herzégovine; ce dernier est tempéré, l'Adriatique déverse continuellement sur lui sa douceur; le premier, au contraire, est essentiellement continental, très froid l'hiver, très chaud l'été, les saisons bien marquées.

Nous fûmes à même de constater cette différence à l'instant précis où nous franchissions le *col d'Ivan*. Alors que derrière nous le ciel se montrait encore clair et joyeux, la plaine de Bosnie nous apparut couverte de nuages. Comme nous commencions la descente, le brouillard nous entoura, la pluie, une

pluie fine et pénétrante, se mit à tomber et bientôt ruissela des arbres sur la terre où elle bondissait en une infinité de cascades babillardes.

L'état de la route est déplorable sur ce versant : cailloux, ornières et boue. Il est vrai qu'elle supporte un très intense charroi résultant de l'exploitation des forêts qui nous entourent. L'on croise constamment des attelages traînant les arbres récemment abattus, de grandes clairières surgissent au milieu des bois touffus où l'on voit sur le fond de mousse verte le damier des troncs blancs tout fraîchement coupés, des scieries ont été installées à la hâte, qui grincent odieusement en crachant des torrents de fumée noire. J'avais lu que les forêts étaient la plus grande richesse de la Bosnie, je vois que ce pays sait profiter de ses richesses, mais si elle y va de ce train, l'on peut craindre qu'elle en voie bientôt la fin.

Il en était tout autrement au temps où la Turquie régnait en ces lieux. Si les Autrichiens paraissent aller trop vite, les Turcs, eux, n'allaient pas du tout. Sous la domination ottomane ce pays ne connaissait ni commerce ni industrie de quelque importance et ses richesses naturelles étaient inexploitées, que dis-je, inconnues.

Voulez-vous me permettre de jeter ici quelques notes qui essayeront de résumer, de façon bien incomplète, l'histoire si peu connue de la Bosnie.

C'est encore une contrée où les Serbes s'étendirent lors de leur venue générale en Europe. Les Bosniens se séparèrent là de leurs frères les Croates qui poussèrent un peu plus à l'occident; ils restèrent

voisins, mais ils s'ignorèrent bien vite, dès que la religion eut parlé.

Comme dans tous les autres pays qu'ils couvrirent de leur nombre, ils conservèrent leur race malgré toutes leurs vicissitudes historiques : les Bosniens d'aujourd'hui, qu'ils soient musulmans ou catholiques, sont des Serbes presque purs.

Si le Monténégro put, grâce à ses montagnes qui le protégeaient et qui développèrent l'esprit de courage de ses habitants, résister aux entreprises des peuples voisins, la Bosnie, au contraire, ouverte de toutes parts, sauf dans le sud, fut constamment prise et reprise par toutes les convoitises, proie facile, pays indéfendable.

Avant que les Bosniens aient pu, pour un temps, parvenir à l'indépendance, on les voit passer sous la domination successive des Croates, des Hongrois, des Serbes, des Byzantins.

Le premier souverain vraiment indépendant de la Bosnie fut le ban Kulin (1) qui, sur la fin du douzième siècle, put, surtout grâce aux événements, soustraire son pays aux divers suzerains qui l'avaient jusque-là assujetti. A sa mort, la Bosnie, aussi bien sous le rapport de l'étendue territoriale que sous celui de la prospérité, était *un véritable royaume,* ainsi que l'expliquait le légat du Pape. Il était parvenu à mettre en valeur les richesses du pays et à amener une telle prospérité que, dans les siècles suivants, lorsqu'une année heureuse succédait à une

(1) 1180-1204.

période de disette, les habitants avaient coutume de dire : « Le temps du ban Kulin est revenu (1). »

L'absence d'unité religieuse fut aussi l'une des faiblesses constantes de la Bosnie. Elle fut partagée entre les catholiques grecs et romains ; elle vit fleurir la fameuse doctrine *manichéenne* ou *patarienne,* hérésie condamnée par l'Église, qui niait la plupart des bases fondamentales de la société telles que la famille, l'obéissance aux lois humaines, sorte d'anarchie religieuse qui provoqua de nombreux troubles, de sanglants conflits. A vrai dire, si le *patarisme* se développa si fortement en Bosnie c'est surtout pour une cause politique : les Bosniens entendaient se séparer nettement des Hongrois catholiques romains et des Serbes proprement dits qui étaient orthodoxes... Ses bans se firent eux-mêmes *patariens* pour cette raison.

L'importance des souverains bosniaques alla sans cesse croissant et en 1353, l'un d'eux, Étienne Ier (2), prit le titre de roi, titre qu'ils se transmettront jusqu'à la fin, jusqu'à la conquête du pays par les Ottomans.

Le nouveau roi fixa la capitale de la Bosnie à *Busovaca,* où l'on conserva depuis, pendant longtemps, la couronne des monarques bosniaques. Etienne Ier régna sur un royaume qui comprenait la Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie, la Dalmatie et les Bouches de Cattaro, c'était un véritable empire

---

(1) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines,* Paris, 1895.

(2) 1353-1391.

dont la côte maritime allait de Fiume à Cattaro.

Mais les Turcs, qui semblaient s'acharner à plaisir sur les Serbes, ces pauvres Slaves toujours désunis, les Turcs allaient bientôt apparaître et la Bosnie apprendre à connaître leur sauvage ardeur. Un magnat, dont le nom est toujours couvert de mépris, Hervoje, que les souverains bosniaques avaient fait l'un de leurs plus puissants vassaux, qu'ils avaient comblé de richesses, appela à lui les Turcs, par jalousie et par haine, et les Turcs se hâtèrent d'accourir. C'était en 1415. On croirait lire la page de l'arrivée des Arabes en Espagne!

Les soldats du sultan Mahomet Ier entrent en Bosnie; ils n'en devaient plus sortir. Peu à peu ils s'emparent du pays, morceau par morceau, jusqu'à conquête complète. Plusieurs rois bosniaques se succéderont encore sur ce trône ébranlé, mais chacun d'eux verra tour à tour son patrimoine s'amoindrir. La Croatie et la Dalmatie ont fait retour à la Hongrie, Venise conquiert les villes de la côte, et les Turcs rongent, rongent la plantureuse Bosnie.

La prise de Constantinople (1) par Mahomet II laissa la Bosnie complètement à découvert du côté des Turcs : dès lors les jours du malheureux royaume étaient comptés.

Le dernier roi de Bosnie fut Étienne VII Thomasevitch (2). Celui-ci, à peine monté sur le trône,

---

(1) En 1453.
(2) 1461-1463.

comprit que ce serait lui qui aurait à supporter la lutte finale. Seul, sans appui, avec un peuple divisé par les factions, il se prépara bravement.

Mahomet II en personne, à la tête de cent cinquante mille hommes, envahit la Bosnie, ou plutôt ce qui restait de la Bosnie. L'astucieux Ottoman se faisait précéder par des ambassadeurs de paix et alors que le roi de Bosnie le croyait à Constantinople, il se trouvait, avec toute son armée, à trois journées de marche de ses ambassadeurs. *Busovaca,* l'ancienne capitale, est prise par la trahison même de celui qui avait la charge de la défendre et à qui, pour récompense, Mahomet II fit trancher la tête. Le pays est frappé de terreur par l'invasion. Les places capitulent à qui mieux mieux. Étienne VII s'est enfermé dans *Jajce,* jurant d'y résister jusqu'à la mort, mais la masse du peuple, lâche et vile, se jette aux pieds du sultan, demandant grâce. Qui a bien pu avilir ainsi ces Slaves, cependant braves? Quelle différence avec les Monténégrins et les Serbes vaillants et farouches! C'est que depuis plusieurs siècles la Bosnie était en proie à ses luttes religieuses qui avaient tué l'idée de patrie, annihilé les courages, répandu la haine parmi ces frères qui eussent peut-être pu résister s'ils avaient été unis (1).

L'infortuné Étienne VII, abandonné par tous ses sujets, par ses soldats eux-mêmes, trahi par ses parents, fut emporté par le torrent de honte, lâche-

(1) P. COQUELLE, *ouvrage déjà cité.*

ment il se rendit à Mahomet II qui le fit décapiter.

La malheureuse Bosnie finit sans gloire, trahie par ses enfants. Depuis lors elle n'eut plus d'histoire. Province turque, elle va vivre courbée sous le joug des sultans, ses habitants, qui avaient déjà changé plusieurs fois de religion, se feront peu à peu mahométans, les minarets effilés s'élèveront, de plus en plus nombreux, blancs sur les vertes campagnes.



Pendant de très longues années, tant que l'empire du padischah fut au faîte de sa puissance, la Bosnie et l'Herzégovine subirent silencieusement le joug cruel. Mais à mesure que s'affaiblit l'empire ottoman, elles commencèrent à tressaillir, excitées par l'Autriche qui n'avait jamais perdu de vue ces provinces qu'elle convoitait. La majorité des Bosniens était mahométane, mais il y avait aussi un grand nombre de catholiques grecs et romains, et les haines de religion étaient peut-être endormies, mais non pas éteintes... l'Autriche sut retrouver le feu sous la cendre et elle souffla, souffla, souffla...

L'indépendance de la Serbie provoqua un grand enthousiasme parmi les Bosniens qui, dès lors, se soulèveront sans cesse pour essayer eux aussi de redevenir libres. Lorsqu'en 1828 la Turquie se trouva aux prises avec la Russie, le soulèvement fut général en Bosnie qui s'érigea même en manière de république, mais la paix faite avec la Russie, la Porte fit sévir une sanglante répression.

Les troubles se poursuivent cependant sans interruption, fomentés par le patriotisme des néo-Bosniens et par les intrigues de l'Autriche. On sait que celle-ci parvint à ses fins, grâce à l'appui de l'Allemagne. Sous couleur de faire cesser les troubles qui agitaient les deux provinces et de mettre un terme aux flots de sang que les Turcs répandaient pour les comprimer, l'Europe, au traité de Berlin (1), décida que la Bosnie et l'Herzégovine seraient pour un temps, qu'elle négligea de fixer, occupées militairement et administrativement par l'Austro-Hongrie.

Ce fut le 29 juillet 1878 que les troupes austro-hongroises, sous le commandement du général Philippovitch, entrèrent en Bosnie en franchissant la Save, tout là-haut, au nord, la Save qui depuis des siècles séparait le monde chrétien de l'Islam.

L'occupation fut ardue; il ne fallut pas moins de quatre corps d'armée pour mener à bien cette tâche, car les Bosniaques mahométans, sectaires plus farouches que de vrais musulmans, poussés en dessous par la Porte, s'opposaient à l'entrée des Autrichiens qui signifiait pour eux le triomphe des infidèles catholiques. Les patarins de jadis étaient devenus défenseurs de Mahomet!

Le 20 octobre 1878, l'Autriche avait éteint les résistances et l'on pouvait dès lors considérer les deux provinces comme faisant partie de l'empire des Habsbourg.

---

(1) 1878.



La descente continue à travers les ravins boisés. Quand on arrive sur les dernières rampès une plaine se déroule soudain jusqu'aux brumes de l'horizon opposé. Vaste plaine, abondamment arrosée par de multiples cours d'eau et dont la fertilité se traduit d'ici par une profusion de verts de tous les tons, que la pluie qui tombe sous des nuages de suie rend plus verts encore. Tout au fond, encore cachée par un voile léger de vapeurs, trône *Sarajevo,* la capitale, que la pompeuse imagination turque avait appelée *la ville des palais* ou encore *le palais de Bosnie* (1).

Nous voici parvenus au bas des montagnes, nous roulons sur le sol désormais plat... et dans la boue. De riches cultures s'étendent de part et d'autre de la route, maïs, blé, sorgho, orge, pommes de terre, avoine, au milieu desquelles les plants de tabac se distinguent par leur verdure chaude et leurs grandes feuilles charnues. Le tabac est l'une des grandes richesses de la Bosnie, il est d'ailleurs exquis; on le cultive avec amour; chez les riches Bosniens on vous dira, en vous offrant du tabac : « Il vient de mes terres », avec le même orgueil qu'un Français mettrait à dire : « Ce vin est de mon cru (2). »

L'auto s'avance péniblement dans le marécage

(1) Bosna-Sérail.
(2) G. Capus, *ouvrage déjà cité.*

immonde qui a remplacé la bonne route d'Herzégovine. Nous côtoyons à présent un parc charmant où, parmi les ombrages, les pelouses de menu gazon et les massifs de fleurs entourés d'allées de sable fin, sont éparses d'élégantes constructions modernes... c'est la station d'eaux thermales d'*Ilidzé* (1), installée avec tout le luxe et tous les raffinements du goût de notre Occident, et qu'on est surpris de trouver là, tout à coup, dans ce pays de la sauvage Balkanie.

Les Romains connurent les sources d'Ilidzé, et ils les employèrent, car on a retrouvé auprès d'elles les vestiges d'une ville assez importante et les restes de thermes luxueux. Les Turcs les employèrent aussi, mais rudimentairement, *alla turca :* ils s'y baignaient dans quelques mares d'eau sale. Ce sont les Autrichiens qui ont créé la station moderne, fidèles à la ligne qu'ils s'étaient tracée d'aménager et d'exploiter toutes les richesses du pays, quelles qu'elles fussent. Mais nous ne sommes point venus en Bosnie pour y admirer un Vichy ou un Baden...

Après Ilidzé, le chemin s'est fait encore plus mauvais, si c'est possible; la boue liquide y atteint des profondeurs insondables. Nous ne sommes plus seuls à y barboter : un détachement de soldats bosniaques coiffés du fez, des officiers à cheval dont la pèlerine bleu de ciel ruisselle d'eau, d'immenses chars où toute une horde de femelles à la face cal-

(1) Eaux thermales sulfureuses chlorurées bicarbonatées, provenant de sources intermittentes.

feutrée nous regarde silencieusement ainsi que le commande Mahomet, de gros Turcs enturbannés sur de petits ânes malins, des fiacres crottés qui rentrent d'Ilidzé... tout cela, comme nous, s'en va, dans la boue, s'éclaboussant l'un l'autre, vers la capitale.

Une gare assez importante, de grands boulevards ombragés, des maisons européennes, neuves, propres et claires, un octroi avec des gabelous en uniformes sans taches, et, surprise définitive, des tramways électriques... Ce sont les faubourgs, la ville neuve,... plus on avance et plus on a l'impression de parcourir une ville d'Autriche ou d'Allemagne, à mille kilomètres et plus des pays turcs; nous voici arrivés au centre de la ville, et tout y est moderne, occidental, neuf et propre... c'est bien pourtant *Sarajevo* (1).



Un matin d'automne de l'année 1908, les habitants de Sarajevo, comme ceux de toutes les villes et de tous les villages de Bosnie-Herzégovine, comme ceux des campagnes, virent placardée sur leurs murs une grande affiche officielle libellée dans les termes suivants :

« Lorsqu'il y a une génération nos troupes fran-

(1) De *Mostar* à *Sarajevo*, la distance est de 138 kilomètres. La route est excellente en Herzégovine, dans toute la vallée de la Narenta, elle est médiocre à la montée du col d'Ivan, elle devient exécrable dès qu'elle pénètre en Bosnie et pour le rester jusqu'à Sarajevo.

chirent les frontières de votre pays, on vous donna l'assurance que nous ne venions pas en ennemis, mais en amis, avec la ferme volonté de réprimer les maux dont votre patrie avait si durement souffert pendant beaucoup d'années.

« Cette parole donnée à un moment critique a été tenue à la lettre. Ce fut la préoccupation constante de notre gouvernement de ramener dans une légalité tranquille, par une activité assidue, ce pays à des destinées plus heureuses.

« Pour notre grande joie nous pouvons le dire : la semence qui avait été alors répandue dans les sillons d'un sol profondément remué a réussi abondamment. Vous-mêmes vous devez considérer comme un bienfait l'avantage d'avoir à la place de la violence et de l'oppression reçu l'ordre et la sécurité. Le commerce a constamment progressé. L'influence heureuse d'une organisation améliorée s'est fait sentir; sous la protection d'une administration ordonnée, chacun peut jouir heureusement du fruit de son travail. Progresser sans repos dans cette voie est de tous nos devoirs le plus important.

« Nous sommes arrivés au moment de donner aux habitants de ces deux pays une nouvelle preuve de notre confiance dans leur maturité politique. Pour élever la Bosnie et l'Herzégovine à un degré supérieur de vie politique, nous nous sommes décidés à garantir aux deux pays une organisation constitutionnelle qui tienne compte de leur situation et de l'intérêt général. De même nous voulons leur

donner une base légale pour la défense de leurs désirs et de leurs besoins. Vous devez être appelés désormais à discuter lorsqu'il sera question des affaires de votre pays, qui avait connu jusqu'à ce jour une administration à part; pour l'établissement de cette organisation régionale nous avons jugé indispensable de doter les deux provinces d'une constitution.

« Pour ces raisons et aussi nous souvenant des liens qui existaient dans les temps anciens entre nos glorieux prédécesseurs sur le trône de Hongrie et ces régions, nous étendons nos droits de souveraineté sur la Bosnie et sur l'Herzégovine et nous voulons que pour ces pays aussi s'applique le droit de succession en faveur de notre maison. Les habitants des deux régions participeront ainsi à tous les bienfaits que peut procurer la consolidation des liens existants, l'ordre nouveau confirmera les résultats que la civilisation et le bien-être ont établis dans votre pays.

« Habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine, parmi les nombreux soucis qui entourent notre trône, ceux qui concernent votre bien-être matériel et moral ne seront pas les derniers. L'idée sublime de l'égalité de tous devant la Loi, la participation à la législation et à l'administration de leur province, l'égale protection pour toutes les convictions religieuses, la langue et le génie national... tous ces grands biens vous seront accordés sans réserve. La liberté de l'individu, le bien-être de tous, telle sera l'étoile directrice de

notre gouvernement en ce qui concerne les deux pays.

« Vous serez assurés par là de la confiance que nous avons placée en vous et qui vous est due pour votre fidélité et votre attachement à nous et à notre maison.

« Ainsi nous espérons que la loyale harmonie entre le Prince et le Peuple, le plus précieux gage de tout progrès national, sera réalisé constamment dans notre œuvre commune (1).

« Buda-Pesth, le 7 octobre 1908.

« FRANÇOIS-JOSEPH, K.K. »

(1) Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette proclamation de l'annexion cette autre proclamation, qui juste trente années auparavant, fut lancée par le général commandant en chef des troupes d'occupation, au moment où il entrait dans le pays :

« Habitants de la Bosnie-Herzégovine,

« Les troupes de S. M. l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, vont traverser les frontières de votre pays. Elles ne viennent pas en ennemis pour occuper le pays par la force, mais en amis pour mettre fin à un état de choses qui troublait depuis des années, non seulement la Bosnie et l'Herzégovine mais également les autres provinces limitrophes de l'Autriche-Hongrie.

« S. M. l'Empereur-roi a appris avec douleur qu'une guerre civile désole ce beau pays dont les fils combattent les uns contre les autres, que le commerce et les communications sont interrompus, que vos troupeaux sont livrés aux rapines, que vos champs restent en friche et que la misère règne aussi bien dans les villes que dans les campagnes...

« Sa Majesté a appelé le regard de l'Europe sur vous, et dans le conseil des nations il a été résolu que l'Autriche-Hongrie devra vous apporter la paix et la prospérité. S. M. le Sultan, à qui votre sort tient au cœur, s'est trouvée déterminée à vous confier à la protection de son puissant ami l'Empereur-roi. En conséquence, les troupes impériales et royales viendront au milieu de vous en apportant, non la guerre, mais la paix. Nos armes protégeront chacun et

Ces grandes affiches signifiaient *annexion*, tout simplement. On voit que cette proclamation est datée de Budapesth... bien que la Bosnie-Herzégovine soit considérée dès lors comme *pays d'empire* (1), c'est plutôt comme roi de Hongrie que comme empereur d'Autriche que le K.K. a annexé les deux provinces (2), et le voilà maintenant avec

---

n'opprimeront personne. S. M. l'Empereur-roi ordonne que tous les fils du pays auront les mêmes droits devant la loi; que la vie, la foi religieuse et la propriété de chacun seront protégées. Vos lois et vos institutions ne seront pas renversées autoritairement, vos mœurs et vos coutumes n'auront à subir aucune atteinte. Les anciennes lois continueront à être en vigueur aussi longtemps que des lois nouvelles ne viendront pas les remplacer.

« Sa Majesté compte sur les autorités civiles et religieuses pour maintenir l'ordre et soutenir le gouvernement. Les revenus du pays seront exclusivement employés pour ses besoins. Les impôts arriérés des années écoulées ne seront pas prélevés. Les troupes de S. M. l'Empereur-roi n'opprimeront ni ne molesteront le pays. Ce qu'il leur est nécessaire de se procurer chez les habitants, elles le payeront comptant.

« S. M. l'Empereur-roi connaît vos plaintes, et votre sort lui tient au cœur. Des peuples nombreux et variés vivent sous son sceptre puissant, mais chaque peuple peut parler sa langue; il domine sur beaucoup de confessions, mais chacune peut librement professer sa foi.

« Habitants de la Bosnie-Herzégovine, acceptez sans crainte la protection des glorieux drapeaux de l'Autriche-Hongrie; accueillez amicalement nos soldats; obéissez aux autorités; retournez à votre travail, et les fruits de votre labeur seront protégés. »

(1) La Bosnie-Herzégovine est *pays d'empire* d'Autriche-Hongrie à peu près comme l'Alsace-Lorraine est *pays d'empire* d'Allemagne, mais, depuis l'annexion de 1908, avec un régime beaucoup plus libéral que celui qui enchaîne nos malheureuses provinces. Depuis l'annexion, la Bosnie-Herzégovine a des timbres-poste spéciaux, alors que tous les autres pays d'Austro-Hongrie se servent des timbres autrichiens ou des timbres hongrois, suivant qu'ils sont ressortissants de l'une ou de l'autre des royautés du dualisme.

(2) La proclamation, au reste, fait une fort claire allusion aux droits, vrais ou prétendus, de la couronne de Hongrie sur la Bosnie-Herzégovine.

deux titres de plus à ajouter à son interminable liste protocolaire (1).

Ainsi, depuis 1908, la situation de ces deux provinces, laissée indécise par le Congrès de Berlin, a été régularisée, définitivement par le gouvernement de François-Joseph I[er] : elles font maintenant partie intégrante de l'empire d'Autriche-Hongrie. Cette annexion a soulevé beaucoup de critiques. On a prétendu qu'il y avait violation de traité; rien n'est plus faux, l'Autriche n'a fait que régulariser — avec l'assentiment des puissances signataires — les dispositions du traité de Berlin. On a prétendu que la Bosnie-Herzégovine aurait dû recevoir une situation analogue à celle du Monténégro, de la Serbie, de la Bulgarie. L'application de l'indépendance, possible, de nos jours dans les deux derniers de ces États, de tout temps dans le premier, ne paraît guère envisageable actuellement pour la Bosnie-Herzégovine. Ce qui fit toujours le malheur et la faiblesse de ces deux provinces, ce sont leurs éter-

(1) Qu'on en juge. Voici les titres de l'empereur régnant : François-Joseph I[er], par la grâce de Dieu, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomérie, d'Illyrie, de Jérusalem, etc., archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de Bukovine, grand prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de Haute-Silésie, de Basse-Silésie, de Modène, de Parme, de Plaisance et Guastalla, d'Auschwitz et de Zator, de Teschen, de Frioul, de Raguse, de Zara, comte princier de Habsbourg et Tyrol, de Kybourg, de Goritz et Gradisca, prince de Trente et Brixen, margrave de Haute et Basse-Lusace, d'Istrie, comte de Hohenembs, de Feldkirch, de Brigance, de Sonnenberg, etc., seigneur de Trieste, de Cattaro, de la marche wende, grand voïvode de Serbie, etc.

nelles luttes religieuses... cet état de choses subsiste toujours. La population y est un mélange de mahométans, de catholiques grecs et de catholiques romains (1) divisés par de farouches haines. Ce manque d'unité religieuse, qui peut n'être pas un obstacle au fonctionnement d'un État dont les membres seraient d'une autre race, paraît être une cause insurmontable d'anarchie avec le caractère volage et querelleur des Slaves méridionaux. Le Monténégro et la Serbie sont peuplés presque exclusivement d'orthodoxes... la Bosnie-Herzégovine libre verrait ses luttes de religions reprendre, à n'en pas douter, au point d'entraver la marche de l'État.

L'annexion à l'Autriche, envisagée au seul point de vue de l'intérêt matériel de ces provinces, apparaît donc pour elles comme un bienfait. Il faut, de plus, rendre pleinement justice à l'Autriche qui, depuis 1878, a su administrer si sagement ces pays qu'elle leur a donné, comme elle le leur avait promis, la tranquillité et la richesse, ces deux biens qui, auparavant, leur manquaient totalement.

Après avoir eu l'occasion de recueillir en Dalmatie l'impression que l'annexion de la Bosnie-Herzégovine avait produite sur les Serbes dalmates, nous eûmes la bonne fortune de pouvoir interroger

(1) D'après le recensement de 1895, les diverses confessions se partageaient ainsi que suit les populations de Bosnie-Herségovine :

Orthodoxes grecs	43 0/0
Catholiques romains	21,5 0/0
Mahométans	35 0/0
Israélites	0,5 0/0
Divers	0,2 0/0

à Sarajevo un Bosnien des classes cultivées qui voulut bien nous dire ce que ses frères de Bosnie pensaient de ce même événement. Voici ce qu'il nous dit :

« Les opinions furent ici encore plus divisées qu'en Dalmatie, car le fait nous touchait de plus près. Il y avait, à vrai dire, peu de partisans de l'autonomie... nous ne sommes point assez grands garçons encore pour nous diriger tout seuls. Mais si les uns approuvèrent l'annexion à l'Autriche, d'autres auraient voulu la réunion à la Serbie, d'autres enfin auraient préféré rester Turcs. Inutile d'ajouter que chacune de ces opinions correspondait à l'une des trois religions qui nous divisent.

« La logique penche incontestablement en faveur de la Serbie, car, en somme, tous les Serbes sont frères de race, mais on n'aime guère la Serbie, ou plutôt ses gouvernants; on méprisait la dynastie des Obrenovitch qui n'avaient apporté que luxure sur le trône; quant à celle des Karageorgevitch on est nettement persuadé qu'elle a pris une part, au moins morale, à l'assassinat du roi et de la reine, qui fu un coup de force qui n'aurait pas été populaire s'il avait été prévu. Un de ses bons amis demandait un jour à l'un des officiers qui avaient participé à l'attentat pourquoi les conjurés avaient poussé la cruauté jusqu'à jeter par les fenêtres du palais les cadavres du roi et de la reine : « Il fallait, répondit « le régicide, frapper l'imagination populaire, car si « nous ne l'avions pas fait, nous aurions eu une « contre-révolution immédiate. » Le peuple serbe est

droit, énergique, travailleur et brave, mais il est fort mal gouverné. Les représentants des classes élevées, ou plutôt les fils de ceux qui sont parvenus à la fortune, vont faire leurs études à Berlin, à Paris ou dans les universités anglaises; ils en reviennent fortement teintés de socialisme et veulent appliquer leurs idées dans la politique de leur pays, ce qui est absurde quand on songe que la Serbie est un État neuf, sans industrie, pour ainsi dire sans commerce, avec un nivellement peu ordinaire des fortunes; chacun, là-bas, est agriculteur et propriétaire, il n'y a presque pas de pauvres, ce qu'on appelle le prolétariat n'existe pour ainsi dire pas. Il en résulte une politique bizarre, incertaine, maladive, un gouvernement faible et discrédité, incapable de donner cette impulsion vigoureuse qui fait les États d'avenir.

« Le parti serbe de Bosnie n'est donc pas particulièrement envieux d'entrer dans le royaume de Serbie. Les catholiques romains et les Grecs unis ne veulent pas, comme de juste, en entendre parler. Quant aux mahométans, ils oscillent entre la Serbie et l'Autriche, ils n'aiment guère ni l'une ni l'autre, ils pencheraient plutôt vers la dernière... entre deux maux le moindre. Car il ne faut pas oublier que pour tout mahométan, l'ennemi c'est surtout l'orthodoxe. C'est cependant parmi les musulmans que l'annexion a provoqué le trouble le plus grave dans les esprits; ils ont protesté surtout quand l'entente s'est établie entre la Porte et l'Autriche, ils ont accusé le gouvernement de Constantinople de

les avoir trahis et vendus pour 50 millions de livres.

« Au moment de l'annexion la population serbe des deux provinces se fit toute petite... c'est qu'alors la police autrichienne, la fameuse police à jamais célèbre de Lombardo-Vénétie, déployait une activité et une surveillance inaccoutumées... il ne faisait pas bon alors se montrer ouvertement patriote.

« Il ne faudrait pas toutefois exagérer le caractère vexatoire de l'annexion. On a voulu comparer la Bosnie et l'Herzégovine aux provinces du nord de l'Italie avant la libération. Il n'y a pas de ressemblance possible. Les Lombards et les Vénitiens avaient la religion, les tendances, le patriotisme, l'idéal d'unité, communs avec le reste de l'Italie, il était juste et nécessaire qu'ils se soudassent avec celle-ci. La Bosnie et l'Herzégovine, nous venons de le voir, n'ont malheureusement, pour le moment du moins, aucune de ces qualités propres à faire une unité viable.

« Enfin, quel que soit le parti, tous ici ont comme une arrière pensée de reconnaissance envers l'Autriche à la suite de la grandeur de l'œuvre accomplie par elle. Avant l'occupation, le sang coulait à chaque instant en ce pays aujourd'hui si tranquille. L'Autriche n'a imposé ni ses lois ni ses coutumes, elle a laissé à chacun ses mœurs, sa religion, sa langue, ses habitudes. »



Il n'y a pas que des maisons modernes, de beaux boulevards, des rues bien pavées et des tramways

électriques à Sarajevo; au delà de la ville nouvelle, le quartier turc, la *Tchardja*, couvre un très grand espace; il est superlativement intéressant.

A peine sorti de son hôtel, l'étranger s'en va voir le *bazar*, il y est en quelque sorte conduit par l'instinct de sa curiosité qui l'incite à suivre le mouvement des indigènes, dont la foule nombreuse emplit les rues qui relient le quartier autrichien avec la ville turque.

Le bazar de Sarajevo est assurément le plus curieux entre tous ceux que nous avions jusqu'alors visités, plus original que les bazars classiques de Constantinople et de Brousse, plus turc, si j'ose dire et tout paradoxal que cela puisse sembler.

Ce sont, bien entendu, toujours ces si petites boutiques qu'on dirait des jouets d'enfants. Elles sont rangées presque avec ordre, elles forment de véritables rues et tellement nombreuses que ces rues forment une ville... Chaque rue est réservée à une catégorie. Les chaudronniers, qui sont légion, occupent des quantités de cases. Ils ont leurs boutiques de vente dans les rues les plus larges, c'est le *bezesten* (1) où ils offrent en criant aiguières, plateaux, tasses en cuivre rouge ou en laiton, grossier travail, dessins en relief repoussés au marteau; dans les ruelles écartées et sordides on les peut voir travailler, ils transforment les plaques de métal brut en ces divers objets ci-dessus, c'est la *Tchardja* (2). En ce coin, c'est un bondissant vacarme de mar-

(1) Bazar de vente.
(2) Bazar où l'on fabrique.

teaux tombant et retombant sur le métal sonore.

Tout un monde d'artisans et de marchands peuple les cases de la Tchardja et du Bezesten, abeilles sales nichant dans ces myriades d'alvéoles. Voici des potiers tournant des cruches d'argile et des amphores que les femmes porteront gracieusement sur la tête pour aller puiser de l'eau; des selliers au milieu d'une profusion de harnais de cuir, jaune ou rouge, enjolivés de broderies et de clous dorés; des orfèvres qui tissent de délicats filigranes; des fabricants de tapis, de ces délicieux tapis turcs à la fabrication desquels les Bosniens ont acquis une réputation vraiment artistique; voici encore des savetiers dont la boutique exhale une terrible odeur de cuir cru, et des marchands de babouches à moitié ensevelis sous un monceau colossal de pantoufles de toutes couleurs, qui semblent jetées sans ordre les unes sur les autres, et parmi lesquelles l'homme accroupi, d'un seul geste de la main, sans se soulever, sans même se retourner, saisit du premier coup celles que le chaland désire. Voilà maintenant un tailleur, assis à la turque naturellement, cette position ayant été inventée spécialement pour ce métier; il coud nonchalamment en fumant son narghilé. Des étalages de fruits et de légumes qui semblent des cascades multicolores et parfumées. Ici un droguiste : un homme à barbe grise, marmottant des choses mystérieuses, est entouré de petites étagères, de petits tiroirs, de petits flacons. Des épiciers qui vendent de bizarres produits d'Orient... et des boîtes de moutarde Colman's.

Les boutiques des fripiers juifs sont autant d'irritants problèmes : avec un art consommé, destiné à exciter l'envie des passants, ils arrangent d'alléchants étalages où l'on peut admirer de vieux débris de cuir, des morceaux de fer tordus, des hardes informes et qui dégagent une odeur immonde, des morceaux de papiers chiffonnés et maculés, des fragments de poteries, des bouteilles cassées et par dessus tout, des quantités de boutons disparates...

Ce n'est pas sans une vive curiosité qu'on voit opérer ce barbier musulman rasant le sommet des crânes; ses fonctions sont aussi importantes que celles de nos anciens figaros, il est médecin aussi, il guérit ou fait semblant de guérir ses frères en Mahomet. Il a un redoutable concurrent là tout à côté, dans cette boutique que par ses bocaux vous prendriez pour une droguerie et qui est bel et bien la demeure d'un médecin, un médecin juif qui pond des ordonnances et les exécute lui-même.

Les boutiques des bouchers sont tout bonnement répugnantes. Là, dans un amas de chairs saignantes aux exhalaisons fétides, dans un grand bourdonnement de mouches, des hommes s'agitent en brandissant d'énormes coutelas, ils ont des membres athlétiques, d'épaisses moustaches, des faces dures, ils ont des airs de bourreaux.

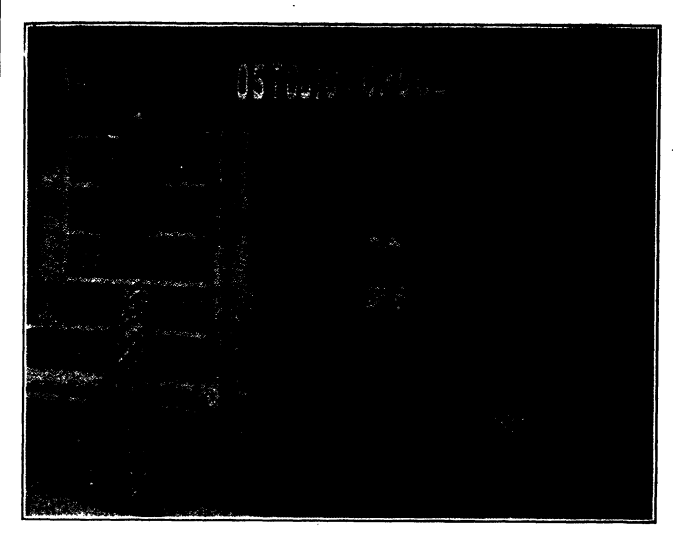
La grande variété des costumes indigènes n'est pas le moindre attrait du bazar, catholiques et musulmans rivalisent de couleur et d'originalité. Certains vêtements, entièrement brodés, sont fort riches. Montez sur quelque borne, afin de dominer

un peu la foule, et vous verrez une mer, aux flots pressés, de coiffures de toutes formes et de toutes couleurs, des fez rouges, des fez blancs, des calottes plates, des turbans rouges, verts, blancs, jaunes, bariolés, des képis aussi et même des *tuyaux de poêle*.

Beaucoup de femmes dans ce monde, depuis celles dont le costume européen, fourvoyé là, fait tache, jusqu'aux juives en pantalons bouffants et à la singulière coiffure en forme de bateau la quille en l'air, jusqu'aux musulmanes voilées hermétiquement.

L'accoutrement des musulmanes de Bosnie est très différent de celui des Herzégoviniennes, mais il est non moins étanche. Elles portent sur la tête un grand voile, ou tout blanc, ou blanc à larges rayures rouges ou bleues... ceci n'est qu'une première précaution, deux autres voiles blancs cachent; le premier le front, le second le menton... et cela ne suffit pas encore, sous ces deux derniers voiles un masque, un masque de carton, un véritable masque de carnaval, cache entièrement la face; tout noir, il donne l'illusion que ce sont des négresses qui se dissimulent ainsi; enfin, précaution suprême, les trous ménagés pour les yeux sont grillagés par un treillis de crin.

Les jours de pluie, les ruelles du bazar sont des cloaques où l'on enfonce dans une boue grasse et profonde. Les gens d'ici ont découvert un moyen, ingénieux autant que simple, pour ne pas se crotter les pieds : ils adoptent alors une chaussure spéciale faite de trois petites planches, une planchette horizontale sur laquelle le pied est posé, deux planchettes



SARAJEVO. — FEMME VOILÉE



SARAJEVO. — GROUPES BOSNIAQUES

verticales formant en dessous comme de courtes échasses, le système est fixé au pied par deux courroies, et voilà! Les femmes usent beaucoup de cette chaussure avec laquelle elles ont une démarche de cigognes.



Je n'ai point pour intention d'entreprendre une description complète de la capitale de la Bosnie, cela n'entre pas dans le cadre de ce récit à vol d'oiseau, cela aussi me semble besogne au-dessus de mes faibles moyens... Enfin l'on a déjà beaucoup écrit sur Sarajevo, je craindrais une comparaison à mon désavantage, et je préfère me réserver pour vous décrire d'autres contrées plus sauvages et moins connues de la Bosnie.

Je me bornerai à compléter mon récit sur cette ville en recopiant, au hasard, les quelques notes que je retrouve, éparses, sur mon carnet de route.

L'Autriche a installé ici un musée qui est du plus grand intérêt, car il permet d'étudier à même ce pays qui, hier encore, était à moitié sauvage, fermé à la civilisation, inconnu. Les collections sont nombreuses, riches, elles sont étiquetées, classifiées, arrangées avec cet art et cette méthode que possèdent les Allemands à un si rare degré de perfection. Ce musée est un merveilleux réservoir de documents pour l'étude des deux provinces (1).

---

(1) Il fut fondé en 1885.

Il possède tout d'abord trente mille pièces préhistoriques provenant de la nécropole de *Glasinatz* (1), de l'âge du bronze et de l'âge du fer, où les savants fouillent avec activité et que l'on considère aujourd'hui comme la source d'Europe la plus riche en documents pour l'étude de la préhistoire : sépultures, squelettes entiers, empreintes, armes de pierre, de bronze, de fer, bijoux, objets manufacturés, etc.

Il renferme une collection de médailles déjà fort riche (2), de nombreux échantillons de minéraux et tous les spécimens de la flore bosno-herzégovinienne.

Soixante-quinze mannequins représentent les types ethniques du pays avec leurs vêtements originaux.

Les collections zoologiques sont particulièrement curieuses, car la Bosnie est encore extrêmement riche en animaux de toute espèce. On voit de grands ours qui se tuent, aujourd'hui encore, aux portes mêmes de Sarajevo, des sangliers d'une espèce énorme dont la contrée foisonne, de gros loups à l'air féroce dont les frères errent toujours sur les hauts plateaux déserts, des phoques qui furent capturés récemment dans la Narenta et enfin des spécimens du grand gypaète, oiseau redoutable

(1) Cette nécropole, formée de plus de 20 000 tumuli, est située à une trentaine de kilomètres au nord de Sarajevo; elle fut découverte en 1880 durant les travaux de construction de la route de Sarajevo à Visegrad.

(2) Huit mille pièces.

dont l'espèce disparue partout ailleurs en Europe possède encore en Bosnie de libres représentants, qui planent majestueusement au-dessus des vastes plaines verdoyantes.

Les échantillons de l'activité moderne y sont également fort nombreux : tissus, objets de cuivre et de bronze, dentelles, narghilés, armes damasquinées pour lesquelles l'ancienne Bosna-Sérail était si célèbre qu'on l'avait surnommée la Damas d'Occident, et surtout ces fameux tapis turcs de Bosnie qui sont vraiment merveilleux et qui valent de très hauts prix.



Sarajevo est construite à l'endroit où l'étroite vallée de la *Miliatchka* débouche dans la plaine. La ville neuve s'étale librement sur le terrain plat, tandis que l'ancienne cité turque s'étrangle dans le val bordé de collines vertes.

Nous grimpâmes un jour sur l'une des collines.

Une rue très raide et très étroite, en forme de rigole, dont les pavés étaient sertis de verdure. Des deux côtés de petites maisons turques, grises, masquées de moucharabies derrière lesquelles on distingue à peine quelques silhouettes confuses. Les maisons s'espacent à mesure que l'on monte, elles s'entourent de claires verdures. Tout est silencieux, la rue est à peu près déserte. De temps en temps des femmes, blanches et voilées, grasses, dandinantes, s'en allant par groupes comme de graves

troupes d'oies. La femme musulmane est une énigme qui se promène : laides ou belles, jeunes ou vieilles, elles sont invisibles; elles marchent sans faire un geste qui permette de savoir au moins si elles sont jeunes. Lorsqu'elles rencontrent l'Infidèle masculin elles tournent leur visage, leur visage déjà invisible, du côté de la muraille; si vous les regardez, elles s'arrêtent, vous tournent le dos et attendent, immobiles, que vous ayez passé. Et si cet Infidèle est, comme moi, armé d'un appareil photographique, alors c'est un sauve-qui-peut général, elles s'enfuient de toute la vitesse de leurs jambes empêtrées, mais sans bruit; c'est à peine si l'on entend le léger clappement de leurs babouches.

Nous atteignîmes le sommet. Là ce n'était plus qu'arbres verts et délicieux gazon, et sous les ombrages un grand cimetière musulman s'étendait tranquille et désert. Les pierres couronnées d'un turban, fichées irrégulièrement dans la terre, nombreuses et rapprochées, se dressaient mélancoliquement dans l'herbe; quelques rares turbés aux légères colonnettes rompaient seuls cette uniformité décevante qui caractérise les cimetières turcs, ces cimetières qui rappellent si lamentablement l'égalité de tous devant la mort.

La vue s'étend librement sur la *ville des Palais* et sur la *Miliatchka* qui sort du ravin dont les flancs rouges semblent saigner sous leur parure sylvestre, collines d'ocre communiquant à l'eau de la rivière sa couleur imprévue.

Sarajevo s'étend à nos pieds dans le vallon. Entre

les deux collines vertes, elle forme un grand sillon blanc sectionné tout du long par le mince ruban rouge de la Miliatchka.

A côté des petites maisons d'un âge disparu, de grands monuments se dressent proclamant l'œuvre de réorganisation de l'Autriche : un immense *Rathaus* en style turco-autrichien, surtout criard, la nouvelle synagogue quadruplement couronnée de zinc, la nouvelle cathédrale grecque, l'hôtel des postes, immense, les palais des administrations, allemands et *kolossaux*, des casernes, des hôtels, tous gigantesques auprès des petites maisons turques, mais aussi des quantités de mosquées, blanches et arrondies, dont les minarets élancés montent haut, bien haut et regardent dédaigneusement tous les nouveaux venus dont la lourdeur fait ressortir leur élégance et dont l'orgueil n'a pu cependant atteindre à leur niveau.



On ne sait pas grand'chose sur l'origine de cette ville. Certains historiens assurent que Sarajevo aurait été fondée par des Ragusains que l'ardeur mercantile avait entraînés jusque sur les plateaux de l'intérieur (1); ils auraient découvert des mines dans la vallée de la Miliatchka et pour les exploiter se seraient fixés là (2). On ne voit apparaître la ville

(1) La plaine de Sarajevo est à 540 mètres d'altitude.
(2) G. Capus, *ouvrage déjà cité.*

comme centre important qu'après l'arrivée des Turcs, c'est à eux que remonte l'initiative de l'agrandissement et de l'embellissement de la cité.

Elle ne fut, en tout cas, ni la capitale des rois bosniaques serbes, ni même celle des Turcs (1). Ce ne fut qu'en 1850, c'est-à-dire vingt-huit ans seulement avant la fin de la domination ottomane, que le vali turc transporta sa résidence de *Traunik* à Sarajevo. On peut dire que c'est l'Autriche qui a vraiment consacré la cité de la Miliatchka comme capitale de la Bosnie (2).

Au temps des Turcs cette ville était, pour la presque totalité, faite de maisons de bois (3)... Le 15 août 1879, un incendie éclata qui, dans un milieu si propice, prit immédiatement des proportions de catastrophe : la moitié de Sarajevo fut la proie des flammes. Afin d'éviter le retour d'une pareille calamité, l'administration autrichienne décida qu'aucune maison ne pourrait être reconstruite en bois ; c'était un changement considérable dans les habitudes des musulmans, or ceux-ci sont conservateurs opiniâtres, ils résistèrent à qui mieux mieux. Pendant long-

---

(1) J'ai rapporté plus haut que la capitale des rois serbes de Bosnie était *Busovaca;* sous la domination ottomane la capitale fut *Traunik*. Nous verrons ces deux villes en poursuivant notre voyage.

(2) Chiffre de la population de Sarajevo :

En 1885	26 000	habitants.
— 1895	37 000	—
— 1905	41 000	—
— 1910	52 000	—

(3) Nous verrons par la suite qu'il en est encore ainsi pour la plupart des villages de ce pays... nous verrons même des cimetières dont les stèles sont de bois.

temps l'on vit au milieu de Sarajevo d'immenses terrains vides où l'on ne reconstruisait pas..... L'administration finira bien par se lasser, pensaient les braves disciples de Mahomet..... On voit encore aujourd'hui quelques-uns de ces terrains, dont les propriétaires, les plus têtus, continuent à espérer que leur inertie aura le dessus!

Il reste cependant encore beaucoup de maisons de bois qui avaient échappé à l'incendie, et celles-ci sont les plus pittoresques avec leurs échoppes sombres, leurs balcons fleuris et leurs moucharabies.



La Miliatchka traverse Sarajevo dans toute sa longueur. Autrefois elle était là chez elle, elle circulait en ville comme un passant; pour un rien elle allait faire sa petite promenade dans les rues et, quand ça lui plaisait, entrait dans les maisons faire une visite sans façons. Les Autrichiens l'ont contrainte, elle aussi, à abandonner ses orientales coutumes. Aujourd'hui, elle coule entre des quais rectilignes, on dirait qu'on lui a mis un faux col, et allemande désormais, elle s'en va raide et gourmée.

Quelques maisonnettes turques rompent encore par endroit cette géométrique froideur; ce sont pour la plupart des cafés mahométans. Leurs balcons de bois, enguirlandés de plantes grimpantes, s'avancent et se mirent sur les eaux rouges de la

rivière; on y va savourer le fin moka, *le petit café*, qu'on vous sert avec son marc en de minuscules tassettes; on y va fumer aussi le blond latakié de Bosnie, ce tabac si parfumé et si subtil que les musulmans assurent être le seul employé par les houris du ciel de Mahomet.

Des bords de la Miliatchka le regard s'envole sur les deux rangées de collines qui s'allongent de part et d'autre de la cité à laquelle elles forment un adorable décor, avec leur gracieux manteau vert, sur lequel se plaquent çà et là, au hasard, des villages tout blancs.



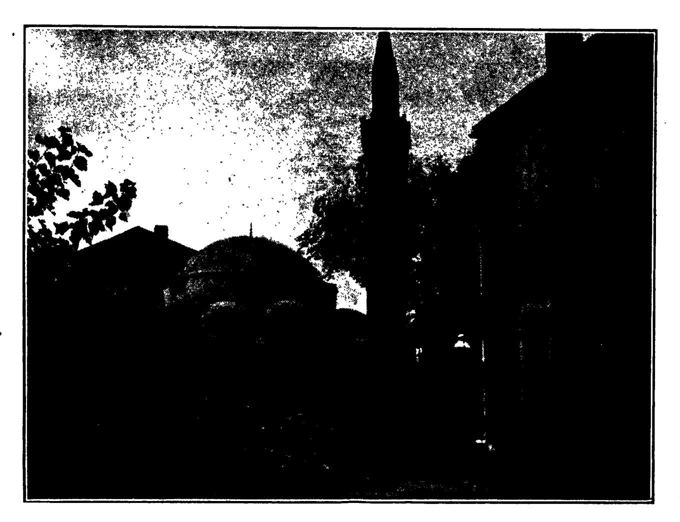
Ce qui contribue le plus à donner à la capitale de Bosnie son air original, son aspect vraiment oriental, ce sont les nombreux minarets, qui semblent autant de lances dressées, hérissant l'horizon des toitures.

On y compte une bonne centaine de mosquées.

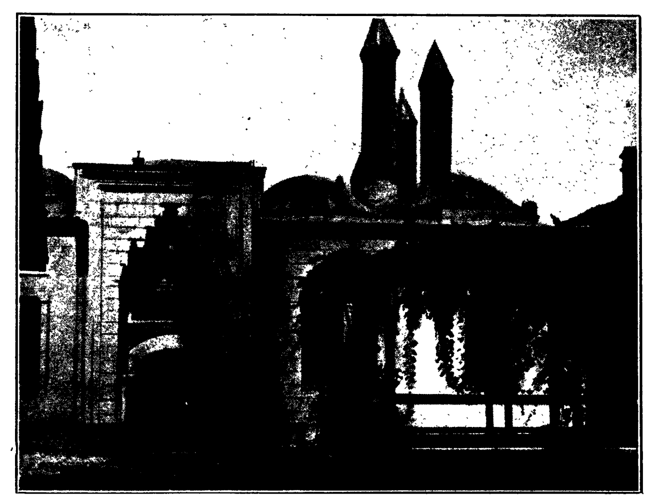
Le gouvernement autrichien a laissé entière liberté à tous les cultes, mieux, il les a tous reconnus. Une aussi large tolérance lui a gagné les cœurs de ses sujets mahométans. Le Reis-el-Ulémas, qui est officiellement à la tête de l'islamisme en Bosnie, touche le même traitement (1) et jouit des mêmes prérogatives que l'archevêque catholique et que le patriarche grec.

---

(1) Seize mille francs par an.



SARAJEVO. — LA GRANDE MOSQUÉE



SARAJEVO. — ÉCOLE DES IMANS

La principale mosquée, la *mosquée du bey* (1), est située à l'entrée du *bazar*, vers la fin de la ville européenne; on l'appelle aussi la *Grande Mosquée*. Elle fut édifiée en l'an 937 de l'hégire (2) par Osrew bey, l'un des valis turcs qui contribuèrent le plus à l'agrandissement et à l'embellissement de Sarajevo. Son tombeau est devant l'entrée du sanctuaire.

Ce même Osrew construisit en face de sa mosquée l'école des imans, curieux monument de style arabe, couvert de sculptures, toituré de plomb et surmonté de cheminées bizarrement casquées.

La *mosquée du Sultan* (3) est de l'autre côté de la Miliatchka, à côté du palais du gouverneur, elle fut construite à peu près à la même époque. C'est un fort beau monument, empreint de cette grâce à la fois austère et gaie, de ce contraste de grandiose et de légèreté, qui font le charme de toutes les manifestations de l'art islamique.

Mais la merveille des merveilles, le plus adorable de tous les bijoux turcs, c'est la *mosquée d'Ali-Pacha*, claire, élancée, admirablement proportionnée, finement élégante, ajourée de sculptures et cependant sobrement ornée; d'un blanc éclatant au milieu des jardins qui l'environnent, elle est en plein quartier moderne, non loin de la gare. Elle fut construite par un autre vali de Bosnie, Ali-Pacha, en 1559.

---

(1) *Begova Djami.*
(2) Année 1528 de notre ère.
(3) *Tzareva Djami.*



De nombreux jardins publics, où les beaux arbres et les joyeuses fleurs n'invitent qu'aux idées de gaieté, sont cependant d'anciens cimetières turcs. Adroitement dissimulées sous les fleurs, dans les herbes, parfois même fort apparentes, les pierres funéraires sont encore toutes à leur place et les corps, décomposés, sont dessous.

Les musulmans ont bien toléré que les Autrichiens transformassent leurs cimetières en jardins, la mort n'évoquant point chez eux la tristesse, mais ils n'ont jamais admis qu'il soit touché aux stèles de leurs morts.

Lorsqu'on procéda ainsi à la transformation d'un premier cimetière, ils comptèrent auparavant très soigneusement le nombre des pierres. Or, l'adminis tration, pour la beauté d'un massif ou pour l'alignement d'une allée, crut pouvoir, sans grand sacrilège, enlever quelques cippes par trop gênants. Aussitôt les réclamations musulmanes de pleuvoir. L'administration, fidèle à son principe de respect aux croyances, nia formellement avoir dérobé aucun des funèbres cailloux; on recompta, et les fils du Prophète ébahis purent constater que le compte y était bien et même qu'il y était trop... les Autrichiens, pleins de zèle, avaient trop bien réparé le mal : le nombre des pierres avait augmenté d'une demi-douzaine (1).

1) G. CAPUS, *ouvrage déjà cité.*



Nous roulons, en sens inverse, sur la route boueuse par laquelle nous étions arrivés à Sarajevo quelques jours auparavant. Beaucoup de piétons s'en vont dans ce cloaque, qui ne doivent qu'à leurs fameuses chaussures de bois de pouvoir s'en tirer.

Un peu après *Ilidzé* on franchit la *Bosna,* cette marraine de la Bosnie, ou sa filleule, comme on voudra, qui, importante déjà, vient cependant de naître brusquement là tout auprès, au pied du *mont Igman;* elle serpente et coule paresseusement à travers les prés d'émeraude, s'en allant vers le nord, aux confins, à la Save.

Encore quelques tours de roue et l'on abandonne, à gauche, la route de Mostar qui descend des montagnes.

Le pays est accidenté, la route, pas trop bonne, monte et descend sans cesse et sans ménagements. Collines, vallées, plaines et montagnes, prairies, forêts, tout est vert, de ce vert frais et plantureux qui caractérise la Bosnie. Seuls, quelques villages sont de couleur différente, ternes et gris, ils sont en bois, tous et tout entiers, les mosquées elles-mêmes, pauvres mosquées, et jusqu'aux minarets, de bois, l'air misérable et turc.

Nous courons longuement dans la campagne fraîche, trouvant à chaque instant sous nos pas, si j'ose m'exprimer ainsi, des ruisseaux et des rivières qui rendent si fertile le pays. Des porcs et des porcs,

par troupes, par groupes ou isolés, nous disputent le chemin et nous retardent à qui mieux mieux. Il est un fait que jamais je ne vis autant de porcs qu'en Bosnie, pays musulman cependant. Du reste les Turcs appellent la Bosnie *le pays des cochons*.

Par endroits la campagne est couverte de pruniers, sous lesquels des paysans affairés s'emploient à une abondante cueillette. Leurs vêtements aux nuances vives, où le rouge domine, forment sur le grand tapis vert un tableau aux tons heurtés, aux effets tranchants et pourtant plein d'harmonie. Ils empilent les beaux fruits d'ouate violette dans d'immenses corbeilles. Nous croisons sur le chemin des chars pesamment chargés de prunes, et dans les villages traversés nous en apercevons des monceaux, de vraies montagnes. La prune de Bosnie, énorme et savoureuse, est justement célèbre; c'est une des richesses du pays qui en récolte des quantités colossales. On les fait dessécher et on les exporte comme pruneaux; on en fait encore cette *slivovitza* (1) si chère aux gosiers des Serbes catholiques... peut-être aussi à ceux des musulmans, mais ceux-ci ne s'en vantent pas.

Nous arrivâmes à *Busovaca* à l'heure du déjeüner. Une petite auberge, moitié turque moitié autrichienne, où l'on nous servit des choses turques... et qui passèrent difficilement.

L'ancienne capitale des rois de Bosnie n'a, hélas! rien conservé des temps de sa grandeur. On a vu

(1) Eau-de-vie de prunes, de *sliva*, prune.

précédemment que le premier des souverains serbes qui prit le titre de roi, Étienne Ier Turtko, choisit *Busovaca* (1) pour capitale. Il y déploya un luxe vraiment byzantin, au milieu d'une cour comprenant une foule de magnats bosniens, croates, herzégoviniens, dalmates et serbes, qui témoignait de son pouvoir étendu (2). On a vu que ce roi régnait non seulement sur la Bosnie et sur l'Herzégovine, mais aussi sur la Dalmatie et sur la Croatie. Il prit même le titre de roi de Serbie après que la véritable Serbie eut été virtuellement anéantie à Kossovo.

Les Ottomans l'avaient transformée à leur manière. Les Autrichiens n'ont pas encore commencé sa nouvelle évolution. C'est une véritable cité turque, en bois. Deux rues se coupant à angle droit, voilà tout. Les traditionnelles échoppes sont alignées de part et d'autre, leur contenu, marchand et marchandises, est plus typique encore qu'à Sarajevo, parce que moins défloré en ce trou attardé. La foule enturbannée de rouge s'est amassée autour de notre automobile... curieuse et bavarde, elle admire et elle commente... quelques femmes voilées ont osé s'arrêter et glissent un œil luisant de curiosité. Toute la ville est accourue pour voir; seul un *kafedji* philosophe continue sa besogne sur le pas de sa porte, il moud son café, ou plutôt il le pile avec une masse de fer dans un tronc d'arbre creux.

---

(1) Alors appelée *Bobovac*.

(2) P. Coquelle, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895.

***

A peu de distance de la métropole déchue, la route s'engage dans une gorge étoite où coule la *Lasva*. C'est un val charmant et plein de fraîcheur où d'épais taillis s'entremêlent d'eaux qui clapotent; mais il ne tarde pas à s'élargir pour former une vallée où les bois font place à des campagnes bien cultivées; de nombreux villages se mettent à défiler sous nos yeux, les habitants nous regardent passer avec quelque étonnement et les animaux avec quelque colère. C'est une succession de tableaux champêtres pleins d'intérêt : ici un paysan conduit son âne chargé de sacs de grain; il s'en va gravement, et du col de sa chemise, derrière la nuque, sort le long tuyau de son chibouk; plus loin, c'est la place d'un village, où devant une espèce de guinguette, des mahométans tranquillement assis boivent de la bière; ils ont la conscience en paix, car Mahomet, qui ignorait cette boisson fermentée, n'a pu leur en interdire l'usage; là, c'est un groupe de campagnards qui, vêtus de peaux de moutons à la fourrure râpée et sale, cheminent pieds nus dans la poussière, un gros bâton à la main; plus loin encore, voici une fontaine où des femmes puisent de l'eau en de gracieuses amphores de métal à long col.

En approchant de *Traunik* on voit la vallée perdre de cette douceur bosniaque à laquelle nous nous étions accoutumés, les collines s'élèvent et se font montagnes, elles abandonnent une partie de

leur parure et sont à peu près nues lorsque, tout à coup, la sainte cité islamique apparaît, obstruant le val.

Imaginez-vous un barrage, une digue, ou mieux un large escalier barrant la vallée de la Lasva : Traunik s'est établie sur les marches de ce seuil gigantesque. C'est ici l'ancienne capitale turque. Un vieux konak, où résidaient jadis les valis ottomans de Bosnie, vide et morose aujourd'hui, semble surveiller encore la ville du haut d'une petite éminence, surveillé lui-même par le majestueux *mont Vlasitch,* qui domine tout le tableau.

Au premier plan, tout au bas des gradins, un couvent musulman, avec ses bariolages jaunes et blancs, son architecture mauresque et ses minarets enclochetonnés, donne à l'aspect général de la ville un air particulier qu'on n'oubliera plus. Puis c'est une ruée de maisons et de mosquées se pressant, se bousculant pour monter l'escalier; il semble qu'on voit une armée, une armée turque, une armée de pierre, se précipitant à l'assaut; les maisons, petites et blanches, casquées de leurs toitures suraiguës; les mosquées, ce sont les chefs, rondes et majestueuses, avec leur minaret qu'elles portent fièrement comme une lance effilée, symbole de leur commandement. Mais au sommet la troupe se heurte à la ville autrichienne qui, jeune et vigoureuse, reste inébranlable et refoule peu à peu cet assaillant d'un âge condamné.

Nous traversâmes Traunik dans toute sa longueur; nous grimpâmes la pente raide du vieux

quartier qui n'est qu'un immense bazar où pullulent, comme toujours, les accoutrements multicolores, mais où l'on voit aussi un assez grand nombre de vêtements noirs qui sont portés par des juifs dont la présence ici est très particulière. Ces juifs vinrent s'établir à Traunik aux quinzième et seizième siècles; ils arrivaient d'Espagne dont ils avaient été chassés par les terreurs de l'Inquisition. On les appelle du reste des *Spanioles,* Espagnols. Ils parlent entre eux une langue semblable à celle qui est encore en usage aujourd'hui aux îles Canaries, l'espagnol du seizième siècle, et, chose assurément curieuse, ils écrivent cet espagnol en caractères hébreux (1). Les Turcs leur accordèrent asile tout en respectant leur religion.

On croit généralement que les Turcs n'admettaient pas dans leur empire d'individus professant une autre religion que celle du Prophète. Rien de plus faux. Ils laissaient au contraire une très large liberté de conscience à tous leurs sujets; ils toléraient même les clergés de ceux qu'ils appelaient des Infidèles. Seulement tout ce qui n'était pas mahométan ne pouvait prétendre aux charges publiques, aux honneurs, à la richesse. Les *rayas,* comme ils les appelaient encore, étaient considérés comme des êtres inférieurs, de véritables parias, n'ayant pas le droit de posséder la terre, bons à être écrasés d'impôts et de corvées. Bon nombre de Bosniaques s'étaient convertis à l'islamisme, ils

(1 G. CAPUS, *ouvrage déjà cité.*

vivaient heureux; d'autres, pour fuir l'état d'abaissement où les tenait leur fidélité au Dieu de leurs pères, s'étaient enfuis dans les montagnes et quelques-uns s'y firent brigands... Telle est l'origine des fameux brigands bosniens.

Les mosquées de *Traunik,* au lieu d'être extérieurement blanches comme ailleurs, sont bizarrement peinturlurées de jaune, de rouge, d'ocre, de bleu et de vert, l'effet est criard et disgracieux. La *Grande Mosquée* s'enorgueillit de posséder une relique sacro-sainte : trois poils de la barbe du Prophète.



La haute vallée de la *Lasva* se déroule ensuite sous la verdure entièrement reconquise, bois et taillis sur les côtés, tapis de cultures au thalweg. Elle se resserre insensiblement à mesure qu'on avance; la rivière se fait tout petite, son chant devient un murmure, mais toujours de nombreux ruisseaux descendent des coteaux humides.

Au bord du chemin, voici un *turbé* qui s'abrite sous un peuplier géant : c'est le tombeau d'Ismaïl-Baba, que les Turcs assurent avoir été un saint derviche, mais que les catholiques leur disputent, affirmant que ce fut un martyr chrétien, de sorte que ce brave Baba se voit adoré par tout le monde! L'endroit est délicieux, ombragé, entouré de verdure, rafraîchi d'eaux vives.

A force de se rétrécir la vallée se termine enfin

et la route commence à monter, mais elle monte sagement, sans hâte ni brusquerie; étroite mais bonne, elle tourne et retourne en larges virages et en lacets qui évitent de trop fortes pentes, elle monte comme cela entre les bois de chênes, jusqu'au *col de Komar* (1) d'où la vue embrasse un vaste panorama. Les hauteurs sont de formes arrondies et douces, vêtues de pâturages clairs ou de forêts plus foncées, les vallées sont gaies et verdoyantes, parsemées de villages. Les maisons de bois donnent à l'ensemble du paysage un air bien spécial, rendu plus original encore par les minarets grêles et blancs qui s'élancent du milieu des habitations... Tel est le rapide croquis de la vue des hauteurs du *Komar,* tel on peut l'appliquer à tous les paysages de la verte Bosnie.

Puis c'est la descente rapide en un ravin encaissé profondément, dont on atteint le fond après de longs détours et où l'on roule longtemps, jusqu'à *Dolni-Vakuf*. On joint alors le *Vrbas* (2), le célèbre fleuve de Bosnie, au cours embué de légendes...



Sur le bord du Vrbas, aux rives tapissées de fleurs qui sourient au soleil, une brillante escorte, d'or et de soie vêtue, suit la reine. Celle-ci va d'un air courroucé, le visage dur, l'œil méchant. Elle s'ar-

(1) Altitude, 910 mètres.
(2) Se prononce *Verbas*.

rête devant un gracieux essaim de jeunes filles qui dansaient le kolo; la ronde nationale, que conduisait la belle Dinka, fille du magnat Ysevitch, cesse aussitôt devant la princesse aux traits altiers :

— Quelle est celle d'entre vous, jeunes filles, qui m'a dérobé le cœur de mon fils, celle qu'il aime, je veux savoir son nom?

Toutes les filles gardent un respectueux silence... La reine tire de son sein un mouchoir brodé d'or et dit :

— Quelle est celle qui lui a donné ce mouchoir dont le parfum emplit la chambre de mon Ivo?

La belle Dinka s'avance, elle a reconnu son mouchoir parfumé, qu'avec son amour elle a donné au jeune prince...

Avec son mouchoir, son propre mouchoir brodé d'or, la reine bande les yeux de Dinka et, par ses esclaves, la fait précipiter dans les eaux du Vrbas!

Mais Anitza, la blonde Anitza, la tendre amie de la fille du magnat, court éperdue vers le palais annoncer au prince Ivo l'horrible nouvelle. Celui-ci a bondi sous la douleur, il vole où le conduit son cœur, il s'élance dans le Vrbas, il plonge, il ramène à la rive la pauvre Dinka échevelée et doucement il la pose sur le tapis de fleurs qui sourient au soleil.

Dinka n'a plus le souffle et Ivo prie :

— O Dieu bon, rends-moi ma douce fiancée, et je ferai don d'une couronne d'or à la Madone de Bobovac!

Et un doigt de Dinka a remué.

— Dieu grand, rends-moi ma fiancée, et je jure d'élever un autel à la Vierge!

Et Dinka a remué la main tout entière.

— Dieu tout-puissant, rends-moi ma fiancée, et je fais serment de construire une grande église à Ta Sainte Mère!

Et les yeux de Dinka se sont ouverts tout grands; la gentille fiancée s'est levée et langoureusement s'appuye au bras d'Ivo qui la prend par la main et qui, aux joyeuses acclamations du peuple, la conduit au palais.

Là, il fait paraître sa mère devant lui et lui parle en ces termes :

— O ma mère, ma chère mère, si ce n'était un péché devant Dieu, je ferais dresser un bûcher et t'y ferais brûler vive...

Il paraît que cette légende rapporte le premier des faits qui depuis illustrèrent les belles-mères : avant, elles étaient toutes aimantes et douces.



Nous allons descendre le Vrbas pendant plus de vingt kilomètres, jusqu'à *Jajce* (1).

La vallée, si verte, est inondée de lumière. De légers nuages, d'impalpables buées colorées de violet, passent, gracieusement agitées par la brise, comme des écharpes de sultanes! Et sur le fleuve, des hérons solitaires ou des canards sauvages en

(1) Se prononce *Yaïtzé*.

bandes barbotent joyeusement, pendant qu'au plus haut du ciel un grand aigle, majestueusement les surveille.

Les montagnes, hautes, nous dominent; revêtues d'un épais manteau d'arbres touffus, elles simulent un paysage vosgien; elles bordent régulièrement la vallée de part et d'autre, la vallée au milieu de laquelle, soudain, Jajce apparaît, couronnant un mamelon pointu.

Jajce (1), enveloppée par ses collines d'émeraude, est un délicieux petit tableau qu'on croirait peint sur une toile verte, comme ces dessins en couleurs vives qui agrémentent les stores des villas italiennes. Vieille petite ville à la turque, avec ses maisons aux murs blancs et aux toits pointus et gris, entremêlées d'arbres, ses minarets, sa massive citadelle, avec sa situation unique sur le ravin de la *Pliva* et sur le gouffre du Vrbas, avec sa fameuse cascade enfin, elle constitue l'un des attraits principaux de la charmante Bosnie.

On passe à côté d'une usine électro-chimique dont les nombreuses baies crachent des torrents de fumée âcre et des éclairs de troublantes clartés. Des musulmans demi-nus, mais coiffés du turban, — oh! Mahomet, — s'agitent dans la fournaise...

A mesure qu'on approche de *Jajce* un bruit s'entend qui s'en va grossissant, murmure incertain d'abord, puis grondement, puis tonnerre. L'on est

---

(1) De *Sarajevo* à *Jajce* : 162 kilomètres. Très mauvaise route dans la plaine de Sarajevo et passable sur tout le reste du parcours.

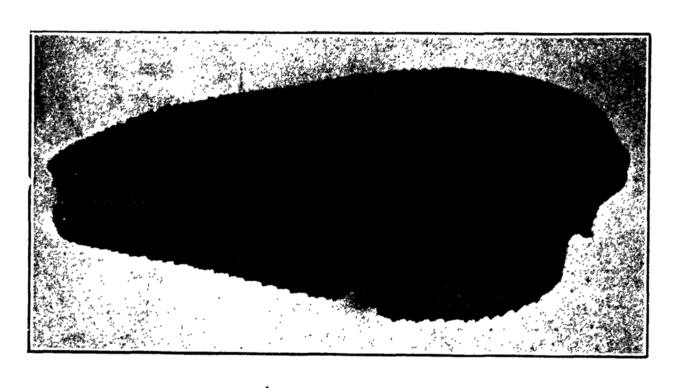
en plein fracas qu'on en ignore toujours la cause; mais, soudain, un nuage de vapeurs s'élève vers le ciel, une coulée blanche, énorme et agitée, brusquement apparue, se précipite dans le gouffre étroit au fond duquel coule maintenant le *Vrbas* : c'est la *chute de la Pliva*.

La route parvient en face de la ville au niveau du sommet de la chute, elle franchit la *Pliva* sur un léger pont métallique et pénètre dans *Jajce* par une vieille porte, étroite et sombre, entre les piliers de laquelle la voiture a tout juste la place de passer.

Ici encore le gouvernement autrichien s'est chargé de nous préparer un gite : le Grand Hôtel a été construit par l'administration, qui le fait exploiter en régie. C'est un bâtiment immense, s'élevant immédiatement au bord du précipice du *Vrbas;* aménagements et service y sont modernes et confortables. A chacun de nos repas l'on nous y servit de ces célèbres écrevisses de Jajce, véritables monstres qui, s'ils n'ont peut-être pas une chair aussi savoureuse que celles de France, ont du moins le mérite d'atteindre une taille inusitée : une pince de ces écrevisses est à elle seule presque aussi grosse qu'une écrevisse entière de notre pays... On pourrait croire que j'exagère si je n'avais pris la précaution de rapporter la patte de l'un de ces phénomènes afin de pouvoir en donner la photographie.

Il y avait beaucoup d'étrangers réunis dans la salle à manger du Grand Hôtel, car les efforts de l'administration commencent à recevoir leur juste récompense et tous les touristes qui, des pays ger-

LA PLIVA ET LE VRBAS



LES ÉCREVISSES DE JAJCE

UNE PINCE (GRANDEUR NATURELLE)

mains surtout, viennent de plus en plus nombreux en Bosnie, ne manquent pas d'accourir à Jajce. Nous y étions hélas ! les seuls Français, nous nous trouvions même être les seuls représentants des races latines, mais on voyait quelques Anglais, beaucoup d'Allemands recouverts de l'inévitable livrée verte, beaucoup d'Autrichiens qui se trouvant là comme chez eux semblaient — avec leur si exquise politesse — faire les honneurs de la maison, et aussi des Hongrois noirs et barbus, regardant les précédents d'un œil courroucé, les traitant en eux-mêmes d'intrus, car on sait que la Hongrie considère la Bosnie-Herzégovine comme sa chose, tant en vertu de droits anciens que parce que la possession de ces deux provinces résulte de l'habile politique d'un de ses enfants, du plus habile de ses hommes d'État, du comte Andrassy (1).

Seul à une petite table, dînait un être dont la nationalité restait mystérieuse, mais dont l'aspect était effarant. C'était évidemment le modèle de toutes les élégances : un chapeau de soie, dont les reflets éblouissaient alentour, était soigneusement posé sur une chaise voisine avec des gants crème et une légère badine à pomme d'argent ; notre homme était

(1) Le comte Andrassy, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, était le chef des plénipotentiaires autrichiens au congrès de Berlin. Le succès inespéré qu'il y obtint pour la politique austro-hongroise ne fut point au moment apprécié par ses compatriotes, qu'effrayèrent un aussi considérable accroissement de l'élément slave dans l'empire. Le comte Andrassy dut payer, de sa popularité et de sa situation, le service rendu par lui à la cause germanique dans les Balkans. (Gabriel HANOTAUX, *Histoire de la France contemporaine*, t. IV.)

revêtu d'une longue redingote de la coupe la plus suave qui s'ouvrait négligemment sur un délicat gilet amaranthe, un pantalon chamois moulait sa cuisse, son pied était étroitement enfermé en un soulier verni que cachait à moitié une impeccable guêtre blanche; un monocle à large monture d'écaille à l'œil, de nombreuses bagues aux doigts et au poignet un bracelet gourmette auquel était noué un mouchoir de soie bleue, complétaient ce personnage que nous eûmes certainement remarqué en un pays plus civilisé, mais qui, en ces lieux, nous produisit un effet d'ahurissement inénarrable. Il devait avoir une trentaine d'années au plus... et par-dessus toutes ses élégances, une face entièrement rasée lui donnait un tel air simiesque que nous crûmes voir, en cette caricature d'homme, le fameux singe qu'un barnum exhiba récemment, et que nous le décorâmes incontinent du nom de *Consul*.



En passant sur l'autre rive du Vrbas et en allant se poster sur le versant qui fait face à la chute, — où l'on a construit un commode belvédère, — on jouit de la vue la plus merveilleuse sur la cataracte, que domine Jajce pittoresquement groupée sur son cône et qui semble présider au bruyant mariage du Vrbas et de la Pliva.

Une gorge étroite et profonde, faite de deux parois verticales de roches lisses, polies par les eaux depuis la naissance de la terre; au fond coule le

calme Vrbas où se mire le ciel clair. Sur le bord du précipice, Jajce s'accroche, superposant ses maisons aux toitures de bois délavé par les pluies, fragile château de cartes, pyramide à la base sans cesse rongée par les eaux furieuses. Comme sortant de dessous les dernières maisons, la Pliva s'élance et s'étale en une blanche nappe qui rugit et qui fume, et qui s'écroule tout d'un bloc, large, imposante, effrayante, qui s'écroule dans le Vrbas dont elle mue la sérénité en un tumultueux désordre.

La *chute de la Pliva* passe pour la plus belle cataracte de toute l'Europe.

La *Pliva* sort du *lac Jezero,* qui est non loin; elle suit une vallée barrée de rochers qu'elle saute tour à tour en bouillonnant, formant autant de rapides, puis elle vient à Jajce même, parmi les aulnes et les saules, faire son saut colossal.

A côté de la chute principale une infinité de cascatelles se sont formées qui glissent sur la mousse des taillis et que d'industrieux indigènes ont captées dans de primitives turbines actionnant des tours avec lesquels ils confectionnent divers objets de cuivre ou de bois.

Il y a quatre années nous vîmes la Pliva au moment des basses eaux et déjà nous eûmes une admiration profonde pour l'indicible majesté de sa cataracte... Cette fois, après plusieurs journées de pluies torrentielles, elle se présenta à nous dans sa toute-puissance. L'énorme masse qui tombe, qui tombe toujours, fait songer à un cataclysme éternel, son poids est tel et telle est la force de la chute que tout

alentour la terre ébranlée tressaute et vibre, le fracas est si grand que c'est à peine si l'on s'entend parler, c'est un roulement, un tonnerre ininterrompu; enfin l'eau, pulvérisée sous le choc, se résout en vapeurs qui s'élèvent tout droit dans le ciel comme la fumée d'un volcan.

La Pliva bondit du sommet d'une falaise de tuf calcaire qu'elle use, qu'elle échancre peu à peu, peu à peu se rapprochant du Vrbas... Mais rassurez-vous, elle tombe encore de très haut (1) et beaucoup de siècles s'écouleront avant qu'elle ne s'abaisse jusqu'au niveau du fleuve où, dans les remous d'écume, l'on voit un gros rocher inusable montrant sa tête noire, et qu'on dirait de quelque monstre amphibie.

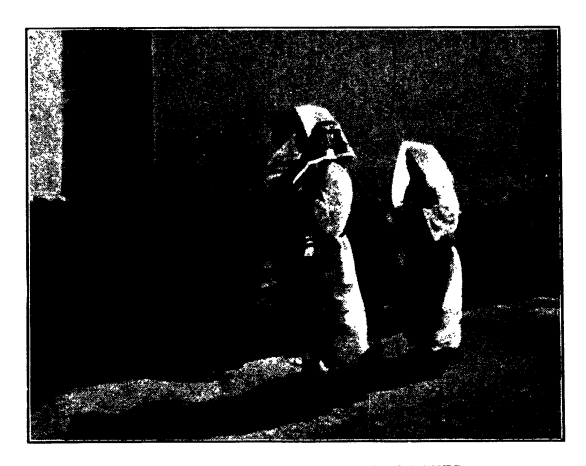
Lorsque le roi de Bosnie s'enfuit de Jajce à l'approche des Ottomans, il laissa dans son palais son oncle et les trois filles de celui-ci. Les Turcs s'étant emparés de la ville, les trois princesses se réfugièrent dans une caverne dont l'entrée dominait le précipice du Vrbas. A l'approche des janissaires qui avaient découvert leur cachette, affolées, elles se précipitèrent dans l'abîme. Depuis ce jour, tout au fond du gouffre, au bord des eaux tumultueuses, trois rosiers ont poussé dont les fleurs toujours fraîches répandent un délicieux parfum.

On passe des heures à contempler sans fatigue le sublime spectacle de la chute, heures de rêveries, heures évocatrices... Ces mille bruits assourdissants, ne sont-ce point les clameurs des Turcs? Ce ton-

---

(1) La hauteur de la chute est de 30 mètres d'un seul jet.

JAJCE



JAJCE. — CATHOLIQUES BOSNIAQUES

nerre continu n'est-il pas la voix du canon? Et ces vapeurs qui montent, masquant parfois le vieux château fort, n'est-ce pas la fumée de la poudre? Illusion ou réalité? L'armée turque n'était-elle point là, donnant l'ultime assaut à la dernière place de Bosnie?



Un couvent de Franciscains est tapi dans les arbres, au pied de la ville. On y va voir, enfermé en un cercueil de verre, le squelette du dernier des rois de Bosnie qui fut décapité à Jajce par le Turc victorieux. Étienne VII Thomasevitch avait été couronné à Jajce en 1461 par le légat du pape. C'est aussi à Jajce que ce roi avait transféré la capitale de la Bosnie, afin de s'éloigner le plus possible des Turcs alors tout proches de Busovaca, l'ancienne métropole. Ce malheureux prince fut le premier des rois serbes de ce pays qui ait été couronné par un ambassadeur du Saint-Père (avant lui beaucoup étaient patariens); il fut aussi le dernier! Il fut le premier des souverains de Bosnie qui vit tous les magnats, sans exception, approuver son érection au trône, la peur de l'Ottoman ayant fait taire les querelles slaves... il fut, hélas! le dernier.

Lorsque nous parvînmes au couvent, l'église gaiement ensoleillée avait ses portes grandes ouvertes, un prêtre au maître-autel disait la messe; de nombreux Serbes, vêtus de couleurs violentes, tournaient lentement et gravement autour du monument : c'était une procession. Une image de la Vierge, une

sainte icone, dirait-on, s'il agissait d'orthodoxes, était posée par terre, dans la prairie, entre deux cierges de cire, et tour à tour, venaient s'agenouiller et baiser dévotieusement l'image sainte, les paysans et les paysannes, qui après, reprenaient leur marche circulaire, égrenant un chapelet, se prosternant devant chacune des quatre portes du sanctuaire dont s'échappaient des bouffées de chants religieux. Les hommes, à part une petite veste de drap brodé, étaient tout de blanc vêtus, les femmes portaient la dalmatique rigide qui ressemble à un tapis garni de longues franges noires, la jupe blanche, un fichu rouge sur la tête, avec aux jambes de lourdes et disgracieuses jambières, et aux pieds des babouches de cuir tressé... Beaucoup avaient de douces figures. Quelques Turcs en turbans regardaient d'un œil indifférent les catholiques accomplir les rites sacrés de leur religion.



La ville elle-même, bien que fort petite, est vraiment originale et plaît aux touristes.

Le bazar, peu étendu, est très animé; on y débite quantité de choses toutes plus orientales les unes que les autres : concombres énormes, cargaisons de prunes bosniaques, viande cuite, bouillie de maïs, et surtout des monceaux, de vraies montagnes de pains dorés, espèces de galettes sans levain, lourdes et dures, dont on semble ici faire une immodérée consommation.

Il paraîtrait que saint Luc — dont on rencontre le souvenir en maint lieu — serait venu mourir à Jajce. On y voit un campanile vénitien qui appartint à une ancienne église élevée là jadis, avant la venue du Turc, en l'honneur du saint ambulant.

Enfin le vieux castel, qui s'élève au sommet de la ville et qui semble être encore la forteresse tutélaire, aurait été construit au quinzième siècle par le fameux et puissant duc Hervoja (1) auquel on attribue pareillement une chapelle souterraine, de quatorze mètres de long par quatre de haut, entièrement taillée dans le roc sur lequel on discerne encore de grossières sculptures, et que le susdit Hervoja aurait creusée pour en faire sa demeure dernière.



Nous allons maintenant pénétrer dans une Bosnie vraiment sauvage, une Bosnie que ne fréquentent pas les touristes, une Bosnie que l'Autriche n'a point encore songé à aménager, où les chemins de fer n'existent pas, où les routes sont restées dans un état presque turc, où les villages sont rares, les villes à peu près inconnues... et où, l'administration n'y ayant point pourvu, les hôtels sont, comme le pays, sauvages et inconfortables. Mais ce sera aussi une Bosnie attardée au régime de la domination

(1) La puissance de ce prince s'étendit jusqu'à Spalato, où l'on peut encore voir aujourd'hui une vieille tour trapue qui porte toujours son nom, la *tour Hervoje*.

ottomane, une Bosnie d'un autre siècle, qui est isolée du reste du monde derrière un voile de grandes forêts mystérieuses.

Laissant à droite la route de *Banjaluka,* qui continue à suivre le Vrbas et qui s'engage dans les gorges fameuses que ce fleuve s'est creusées à travers les montagnes (1), nous allons pousser directement à l'ouest, notre dessein étant de sortir de Bosnie par *Bihac*.

Et d'abord nous remonterons la Pliva.

La rivière bourdonne doucement le long des rochers; de temps en temps la voix s'élève, son chant se fait hurlement, c'est qu'alors elle franchit un rapide... puis un grand silence se fait quand on parvient au bord du *lac Jezero*. En serbo-croate *jezero* signifie *le lac*. Est-ce à dire qu'il s'agit là du lac par excellence ou est-ce que les Bosniaques indolents ne sont point parvenus à faire un effort d'imagination pour trouver un nom à leur lac? Les Turcs, eux, l'avaient baptisé *le Château d'Eau* (2), appellation que les temps modernes se sont chargés de justifier pleinement, puisque aujourd'hui c'est lui qui fournit la puissance à l'usine électrique de Jajce, dont les gros tuyaux d'acier viennent jusqu'à lui puiser la houille blanche.

Le lac Jezero n'est qu'un élargissement de la

(1) Le trajet de *Jajce* à *Banjaluka* est de 75 kilomètres. La route, excellente, suit pendant tout le parcours les *gorges du Vrbas,* justement réputées pour leur pittoresque aspect qui change à chaque instant. Un service public d'automobiles relie depuis peu les deux villes en suivant les gorges.

(2) *Gieul-Hissar*.

Pliva, qui alors est tranquille et dort entre deux rives de roseaux où barbotent des nuées de canards sauvages, de sarcelles et de poules d'eau.

Le site est fort joli. La grande bande d'eau, unie comme une glace, mire des montagnes très boisées, vert sombre. Sur une hauteur, quelques ruines d'un vieux castel, ce serait l'antique château du ban Kulin le Bon (1)...

La petite bourgade de *Jezero* est à moitié cachée dans les saules, à l'autre bout du lac. Là, on abandonne la vallée de la Pliva pour remonter celle de l'un de ses affluents, *la Josavka,* et la route se met à monter, lentement d'abord, puis plus rudement, sous les ombrages d'une grande chênaie.

Avant de visiter ce pays j'avais lu et relu qu'on avait surnommé la Bosnie « la Suisse musulmane », et je m'en étais fait une idée absolument fausse. Rien ne rappelle ici la Suisse et ses grands lacs, et ses forêts de sapins noirs, et ses glaciers et ses colosses étincelants de neige... Les arbres de Bosnie sont le chêne et le hêtre, ses montagnes ne connaissent ni les glaciers, ni les neiges éternelles, ses lacs sont plutôt des étangs... Cela ne veut pas dire que la Bosnie n'ait point un caractère de grande beauté, car la Suisse n'en a pas le monopole, mais les beautés des deux pays sont autres, essentiellement différentes. Cette contrée ressemblerait plus exactement à nos paysages les plus sauvages et les plus riants tout à la fois des Cévennes ou du Morvan...

---

(1) 1180-1204 (voir p. 283).

Lorsqu'on atteint le *col de Vrane* (1), un doux panorama de montagnes arrondies se déroule subitement, et dans un creux où nous allons descendre, un gros village, à l'allure toujours ottomane, plaque ses grises maisons de bois entremêlées de mosquées blanches sur l'uniforme tapis vert : c'est *Varkar-Vakuf.*

Du plus loin nous pouvions distinguer une foule considérable qui se pressait dans les rues de la bourgade : c'était le jour de la fête et du marché annuel de *Varkar-Vakuf.* La foire se tenait sur un étroit plateau en forme d'aire dominant légèrement la petite ville, et là c'était une cohue de gens se touchant tous; des hauteurs de la route qui descendait en tournoyant nous dominions ainsi un très curieux tableau : auprès de la ville on aurait dit d'un champ de pavots tellement toutes ces têtes coiffées de rouge étaient serrées, ne formant qu'une surface uniformément colorée d'incarnat.

Tous ces gens ont quitté ce matin leur ferme de bonne heure. Ils avaient revêtu leurs plus beaux habits, attelé deux maigres petits chevaux à la longue et étroite charrette sans ressorts en laquelle ils s'étaient empilés pêle-mêle, les hommes, les femmes, avec les courges, les paprikas, les concombres; le plus habile s'était installé à l'avant, il avait savamment agité son long fouet dont s'échappèrent de sonores pétarades et tout cela était parti au grand galop en tressautant sur la route caillou-

(1) Sept cent huit mètres d'altitude.

teuse; les moutons, les vaches et les bœufs qu'on avait sortis de l'étable, suivaient en se pressant à qui mieux mieux, et tout cela s'en était allé à la foire de *Varkar-Vakuf*.

Nous déjeunâmes — comme nous pûmes — au milieu de la cohue. Croates, Serbes, Juifs, Autrichiens, Magyars, catholiques, musulmans, orthodoxes se mêlent pour former un tableau de genre, étourdissant car ils sont là plus d'un millier. C'est le cas ou jamais d'examiner les costumes. La chaussure est toujours l'*opanké* en cuir tressé ou bien la botte molle; des bas ou des guêtres de couleur voyante enveloppent les mollets. Le pantalon à la turque, d'une ampleur invraisemblable au bas des reins, — ainsi l'exige la manière de s'asseoir à l'orientale, — va se rétrécissant à mesure qu'il descend vers le genou. Une ceinture rouge, en drap ou en soie, entoure largement les reins, le ventre et une partie de la poitrine. Un ou deux gilets superposés, très courts, ouverts sur la blanche chemise, sont ornés de gros boutons de métal ou de filigrane. Et par-dessus, une course veste, noire avec des broderies d'or, ou bien de couleur vive, ouverte également et avec des manches étroites. Gilets et veste n'ont pas de lignes droites, toutes les coupes sont largement arrondies. Et tous ont sur le chef un turban rouge... tous, car ici les chrétiens eux-mêmes se sont enturbannés.

Les femmes, qu'elles soient mahométanes ou qu'elles soient catholiques, portent le large pantalon, si large qu'elles pourraient s'y tailler deux ou

trois vêtements à l'européenne. Les catholiques s'enjolivent, sur la tête, sur les épaules, autour du corps, de fichus épais ourlés de longues franges noires.

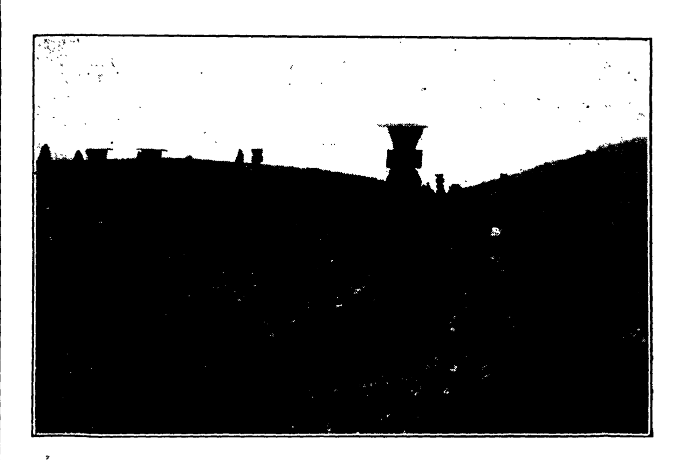
Les costumes de cette région diffèrent quelque peu de ceux de la Bosnie orientale : la manière du voisin croate y est nettement perceptible. Comme en Croatie le blanc tient une large place, mais ces populations ont gardé du Turc, qui fut si longtemps leur maître, avec le rouge turban, le goût du clinquant qui se manifeste par ces broderies, ces franges et ces nombreux boutons brillants.

***

Après Varkar-Vakuf, bien vite il faut regagner les hautes régions. Pendant quelques instants encore l'on a sous les yeux le spectacle charmant de la petite ville orientale qui va se rapetissant, s'aplatissant, semblant humblement se prosterner aux pieds de son haut minaret et du clocher de son église, qui tous deux la dominent, fraternellement.

La route est très mauvaise, à peine tracée, nullement entretenue, pleine d'ornières, de trous et de roches; elle s'en va au milieu d'une région mouvementée, faite en partie de grandes prairies où coulent des eaux claires, en partie de forêts impénétrables qui sont le repaire inviolé des ours, des loups et des grands sangliers.

Voici une bifurcation... le fait mérite d'être signalé car les voies de communication sont si rares en ces



CIMETIÈRE EN BOIS



VARKAR-VAKUF. — PAYSANS BOSNIAQUES

pays perdus ! Habituellement la chaussée va toujours avant, solitaire, sans rencontrer ni route ni chemin. La voie qui se détache sur notre droite se dirige vers le nord, elle conduit à *Banjaluka*.

Nous nous sommes arrêtés longuement pour considérer quelque chose d'imprévu : un cimetière en bois. Au revers d'une vallée, à l'orée d'une forêt, en pleine solitude, un pauvre cimetière enclos de palissades allongeait ses tombes, nombreuses et misérables. Point de fleurs, point d'ornements, abandon complet, les herbes folles tiennent seules compagnie aux morts qui dorment là; elles ont poussé bien haut dans ce sol richement fécondé, elles forment comme un vaste champ, un champ macabre dont toutes les tiges s'inclinent moelleusement au souffle d'une légère brise. Les stèles, régulièrement alignées par endroits, et ailleurs éparses, surgissent au-dessus de la funèbre moisson... Toutes sont en bois. Bois brut que les pluies ont endeuillé de gris, bois grossièrement façonné en forme de poteaux suivant la mode ottomane, les cippes des mahométans sont surmontées d'un ornement imitant un turban, ceux des catholiques sont reconnaissables à la croix naïve qu'on a gravée en leur milieu, les uns et les autres sont presque pareils (1), et indistinctement

(1) Si la religion islamique fit de nombreux adeptes dans la noblesse bosniaque, qui voyait le moyen de conserver et richesses et pouvoir en se convertissant à la foi du vainqueur, par contre, la plupart des pauvres, qui n'avaient rien à perdre, étaient restés fidèles au catholicisme. Mais la domination turque fut si lourde et dura si longtemps qu'on voit aujourd'hui les catholiques bosniens se coiffer, s'habiller, parler, agir et même se faire enterrer comme de vrais musulmans.

mêlés. A voir toutes ces planches dressées, qui chacune a la prétention de représenter son défunt propriétaire, tous ces bois debout, on s'imagine quelque chose d'étonnamment bizarre, quelque chose comme une forêt ébranchée par de malfaisants génies.

Une longue, très longue descente dans les bois touffus, par un fort mauvais chemin, empierré, sinueux, encombré de racines assez semblables à de monstrueux serpents, et l'on parvient au bord de la *Sana*.



De hautes montagnes forment une vallée profonde et sauvage, sauvage par sa solitude, par l'aspect quelque peu farouche des grands monts, par les forêts séculaires qui recouvrent toutes les pentes. La *Sana* roule vers le nord ses tranquilles eaux et la petite ville de *Kliutsch* nous apparut sur la rive opposée, triste en sa solitude, triste encore au souvenir de l'éternel deuil de la Bosnie. C'est à Kliutsch, en effet, que se déroula le dernier acte du drame turco-bosniaque.

Sur une hauteur, un vieux château fort, sombre silhouette noirâtre, dresse encore une tour et quelques murs : ce fut là que le dernier des rois de Bosnie se fit capturer par les Turcs.

Nous avons vu précédemment qu'Étienne VII Thomasevitch, trahi par son peuple et par ses soldats, avait du s'enfuir de Jacje où il avait espéré pouvoir résister à l'armée ottomane. Suivi

de quelques irréductibles fidèles, il fuit vers la Croatie, il fuit de toute la vitesse de son cheval; lui et ses compagnons passent comme un ouragan sur les campagnes, se ruant à travers les forêts, dévalant les ravins, escaladant les montagnes. Les Turcs, comme de fins limiers, suivent ses traces. Il se repose un court instant à son château de Kliutsch, mais cet instant suffit pour qu'un traître le vende à ses ennemis qui le rejoignent, le cernent, mettent le siège devant le castel.

Alors ce roi jusqu'alors courageux, éperdu par la lâcheté de ses sujets, devient lâche à son tour; oubliant qu'il est des circonstances où un roi ne peut que mourir pour sauver son honneur et l'honneur de son peuple, il se rend au pacha qui l'assiégeait, sur la promesse de celui-ci qu'il aura la vie sauve. Il signa une capitulation honteuse, par laquelle la Bosnie et l'Herzégovine devenaient provinces turques! Fin sans gloire et sans espérance de l'un des plus grands royaumes des peuples serbes!

Mahomet II le fit comparaître devant lui et, refusant de ratifier la parole engagée par son général, fit décapiter (1) le malheureux roi dont nous vîmes le squelette à Jajce en une cage de verre.

Telle fut la mort tragique du dernier roi de Bosnie. La légende, qui se perpétue dans les complaintes bosniaques, dépeint cet événement sous des couleurs plus sombres encore. Écoutons la légende.

---

(1) En 1463.

Le tonnerre gronde sinistrement sur les monts du Proloque, la nuit noire comme l'abîme est sillonnée d'effrayants éclairs... Le roi ne peut s'endormir, il parcourt à grands pas la salle d'armes du château de Kliutsch, *ses yeux brûlés par la fièvre ne savent plus pleurer, sa tête lourde comme vingt massues est penchée sur sa poitrine, sa tête que Mahomet II a juré d'envoyer à la grande mosquée de Constantinople*... Il veille douloureusement pendant que ses guerriers dorment, roulés dans leurs manteaux.

Il s'arrête parfois, et paraît écouter des bruits indistincts dans le fracas de l'orage, puis livide, il frissonne et reprend sa marche fiévreuse. *Il se souvient!... Par une nuit lugubre comme celle-ci*, il n'y a que peu d'années, il a commis le crime épouvantable : aidé par son frère Radivoj, il a assassiné son père, le roi Thomas Ier. Le peuple, ignorant le forfait, a *mis sur son front taché de sang la couronne royale... et Radivoj s'est vengé... Il a révélé l'abomination puis s'est réfugié auprès de Mahomet II, qui le protège en le méprisant*... Le nouveau roi a voulu expier son crime, il a couché sur la cendre, il a porté le cilice, mais en vain : chaque nuit le fantôme de Thomas Ier le poursuit et *secoue sa robe sanglante sur la tête du parricide*... et le ciel, pour son châtiment, a lancé sur lui la horde turque qui le traque comme un cerf aux abois... *Il pense à toutes ces choses, l'infortuné qui veille seul au milieu de ses soldats endormis... Il pense!... et soudain son visage devient plus pâle encore*... il a cru entendre, entre deux roulements du tonnerre, *l'infernale mu-*

sique des guerriers du Prophète... Il s'élance au dehors, il sort de la forteresse, il se dirige vers la vieille église de Kliutsch dont les vitraux lui apparaissent ruisselants de lumière, trouant la nuit ; le voilà devant le parvis, il monte les degrés, et ayant fait le signe de la croix, il pousse la lourde porte... *O roi, que vois-tu de si horrible que ta main tremble et cherche l'amulette protectrice?... Que vois-tu de si effrayant que tes yeux s'agrandissent comme deux cavernes en flammes?... Thomas est brave, il entre,... oh! ce qu'il voit!... des cadavres amoncelés jusqu'au chœur de l'église*, une montagne de cadavres où naissent des rivières de sang!... Mahomet II est là, sa main s'appuye sur l'autel profané, le sultan a les pieds dans le sang, sa robe est tachée de sang, du sang a éclaboussé son visage; auprès de lui est Radivoj, l'infâme assassin de son père, traître à son pays... *Le roi s'avance, Mahomet II le regarde venir... : « Radivoj, s'écrie le Sultan, je te donne ma Bosnie, et pour manteau royal tu auras le caftan le plus précieux qu'ait jamais porté un vizir : ce caftan, qu'on le taille dans la peau de Thomasevitch!* » Les Tartares alors s'élancent sur le roi, ils déchirent ses vêtements, *puis, de leurs ongles et de leurs dents, ils l'écorchent jusqu'aux chevilles... L'infortuné voit le Padischah jeter cette peau à son frère qui s'en revêt avec un sourire de triomphe...*

Le roi marche toujours à grands pas dans la salle d'armes du château de Kliutsch. *Il sait que sa vision fut un rêve... un mauvais rêve, tel que lui en donne*

sans cesse le fantôme de son père qui l'a maudit... Et cependant, qui sait?...

La vision était une pitié du Ciel pour que le roi se prépare. Bientôt le rêve se fera réalité. Cette nuit est sa dernière. Au lever du jour les Turcs seront là, le roi sera leur prisonnier, le roi paraîtra devant Mahomet II; le roi, le dernier roi de Bosnie sera mis à mort par le féroce sultan!... (1).



Nous n'étions descendus dans la vallée de la *Sana* que pour remonter au plus vite sur les montagnes de l'autre versant; *Kliutsch,* que nous avions traversée en quelques tours de roue, nous était apparue comme une fugitive vision tôt disparue derrière le rideau de la grande forêt. Nous gravîmes alors une très longue montée serpentant dans la haute futaie de hêtres centenaires. Sublime spectacle de la nature non encore asservie par l'homme, c'est la forêt libre, faite d'une perspective infinie de fûts très hauts, de tous calibres et de tous âges, qui supportent, comme autant de colonnes, un majestueux dôme vert; des guirlandes de lierre s'accrochent aux troncs moussus et sur le sol des gerbes de fougères s'épanouissent; le silence impressionnant n'est troublé qu'à de rares intervalles par l'indistinct glissement d'un écureuil qui s'élance

(1) « La vision de Thomasevitch, dernier roi de Bosnie. » — M. Colonna, *Contes de la Bosnie*, Paris, 1897.

d'arbre en arbre ou par la chute crépitante d'une branche morte... c'est la forêt vierge, l'on n'y rencontre âme qui vive; si ce n'était le chemin, piste ou sentier plutôt que route, l'homme ici nulle part n'aurait mis son empreinte... telles devaient être nos grandes forêts de Gaule, il y a deux mille ans.

Vers le haut, les chênes succèdent aux hêtres; le sol est un tapis de glands sur lequel les sangliers viennent s'ébattre par bandes. Puis on atteint une haute vallée, toute verte, qui court longuement entre deux chaînes de montagnes pareillement vertes... d'un vert clair et tendre, car ce sont des prairies. La vallée et les montagnes sont criblées de petits *poljes* comme si la terre avait été atteinte de la petite vérole... c'est toujours la formation karstique, nous avons vu cela en Dalmatie et au Monténégro, mais là-bas, c'était l'aridité des pierres, tandis qu'ici un épais manteau vert recouvre uniformément l'infinie solitude.

On roule longtemps sur les hauts plateaux déserts, quelque bétail, de rares humains. De loin en loin, un tout minuscule village, sept ou huit pauvres maisons de bois groupées autour de la place de l'église, la petite place où le jour de Pâques les jeunes filles bosniaques viennent, parées de tous leurs atours, danser le *kolo*.

A mesure qu'on s'avance vers les confins, plus on pénètre avant dans cette région sauvage et plus on voit s'éclaircir et se dissiper cette atmosphère islamique qui semble encore peser sur la plus grande partie de la Bosnie... La turquerie décroît à mesure

que les indices chrétiens s'accentuent... Les minarets et les turbans se font plus rares, les clochers et les toques croates plus nombreux.

Pêtrovac est située au milieu de cette plaine élevée (1). C'est quelque chose comme la capitale du désert Émeraude, bourgade égarée sur la lande nue, sans moyens de communication, — les chemins de fer sont loin, bien loin, — bloquée par les neiges en hiver; ses habitants sont isolés du reste de l'Europe comme ceux du fond de la Sibérie. C'est un agglomérat de petites maisons, toutes pareilles, dont la tournure est bien particulière au pays. La maison bosniaque se compose d'un soubassement de pierres ou de briques, haut de cinquante centimètres à un mètre au plus, sur lequel on a disposé un barraudage de solives et de poutres. Sur cette espèce de claie, portant les lattes du plancher qui est ainsi isolé du sol, on a élevé le reste de la maison, qui, neuf fois sur dix, est entièrement en bois. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage sont soigneusement garnies de grillages de bois. Le rez-de-chaussée est à l'alignement du soubassement, mais le premier étage déborde toujours de la largeur d'un balcon, comme dans les vieilles maisons françaises; ce renflement sert à loger le divan qui fait tout le tour de l'unique pièce du premier. Le toit, de lattes de bois, est à pente très vive pour empêcher l'amoncellement des neiges e se présente ainsi avec une forme cocassement pointue.

(1) Altitude, 669 mètres.

Un autre indice que nous sommes parvenus à la limite des pays musulmans, c'est qu'à *Pétrovac* l'on aperçoit beaucoup plus de femmes dans les rues : des mahométanes voilées en très petit nombre, quelques juives cachant leurs cheveux sous un treillis de fils de soie noire, et des quantités de jeunes filles ou de femmes catholiques au pimpant costume blanc et rouge. Il semble même qu'on rencontre maintenant plus de femmes que d'hommes... il faut alors plaindre les hommes de Pétrovac car les Bosniaques paraissent avoir du sexe faible une véritable peur, qu'ils manifestent en de nombreux proverbes dont voici quelques échantillons :

« *Les plus grands fléaux du monde sont l'eau, le feu... et la femme !* »

« *Si tu te maries jeune, c'est toujours trop tôt; si tu te maries vieux, c'est toujours trop tard.* »

« *Où le Diable ne peut achever son ouvrage, il envoie une femme.* »

« *Il est plus aisé de vaincre le Diable qu'une jolie femme.* »



Puis encore on s'en va sur le gigantesque champ de sinople, entre la double haie de montagnes vertes, dans le silence désertique.

Ces immenses régions impeuplées semblent cependant fertiles; on dirait qu'un terrible cataclysme a subitement fait disparaître les hommes qui, normalement, devraient les habiter... ne serait-ce point la

peste qui, par ses nombreuses apparitions en Bosnie, aurait ainsi fait le vide (1) ?

La peste est le fléau que les Bosniaques redoutent à l'égal du Turc, la peste et le Turc, voilà les deux grandes terreurs nationales!... Et comme la nuit peu à peu tombait sur la solitude maudite, il nous sembla que les voiles brumeux du crépuscule nous apportaient, indistincts, les accords d'une invisible guzla, et qu'une voix mystérieuse et plaintive murmurait du fond des ténèbres grandissantes la douloureuse ballade de Mourtia (2)...

Yanka, Yanka la blonde, est belle comme les étoiles du firmament. Le bonheur éclaire son adorable visage, car, parée de tous ses atours, elle attend l'escorte qui doit la conduire auprès du fiancé qu'elle aime; et cependant ses yeux sont humides de larmes, car elle va quitter ses frères chéris.

Ses frères, ses neuf frères... Hussein... Braïm... Hassan... Vuko... Yousouf... Yéto... Hadjar... Courtich... Milich... sont tristes comme la mort, ils vont perdre leur sœur bien-aimée, ils la donnent au fiancé dont la maison est à neuf jours de marche...

Leur vieille mère ne retient pas ses larmes : elle va perdre sa fille.

Voici l'escorte : trente-cinq invités montés sur des chevaux noirs, et pour Yanka un beau cheval blanc.

Assise sur la selle où doit monter Yanka est déjà

(1) La peste sévissait jadis périodiquement en Bosnie; elle y fit d'incommensurables ravages, notamment aux seizième et dix-septième siècles.

(2) *Mourtia*, la peste.

une femme, une femme voilée de noir et vêtue de blanc, aux yeux de glace et au visage décharné. Sans doute est-ce la sœur du noble fiancé? Sans pouvoir s'expliquer leur émotion, les neuf frères ont pâli en l'apercevant... Elle est descendue de cheval et se tient à l'écart.

Les frères embrassent tendrement leur sœur, puis ils la hissent sur la selle de velours et d'or du beau coursier blanc. Les trente-cinq invités embrassent les neuf frères, la femme inconnue s'avance et elle aussi les baise sur le front, puis elle s'éloigne à pas pressés.

L'escorte se met en marche, et disparaît bientôt au tournant de la route, derrière la montagne de Banjaluka... et les frères rentrent silencieux dans leur maison solitaire.

Ils rentrent!... et soudain chacun d'eux ressent au front une grande douleur, là, juste là où la femme pâle a posé ses froides lèvres... Cette femme était Mourtia, la Peste, et les neuf frères en neuf jours meurent de son baiser... Leur vieille mère les ensevelit tous, car les voisins fuient la maison maudite... elle les ensevelit tous, de ses pauvres mains tremblantes, puis elle s'assied entre les neuf tombes, et pleure tant et tant qu'elle devient aveugle...

Yanka est heureuse auprès de son noble époux. Elle serait plus heureuse encore si elle avait aussi ses frères. Mais ceux-ci lui ont promis que chaque année l'un d'eux viendrait la voir. Et elle attend, et chaque soir elle va sur la route... elle attend ainsi pendant neuf ans!... et son chagrin est profond, elle est inconsolable...

Yanka n'y tient plus : elle couvre de baisers ses chers petits enfants et, furtivement, avant que le bey, son mari, ne rentre de la chasse, elle part sur le beau cheval blanc qu'elle a eu le courage de harnacher de ses faibles bras de femme.

Pendant neuf jours, elle galope, angoissée, palpitante, vers la maison des ancêtres. Voici les champs où jadis ses frères récoltaient de si riches moissons; à les voir incultes, un affreux pressentiment étreint son cœur,... voici le jardin délicieux où elle promenait ses rêveries de vierge, les broussailles l'ont envahi,... et voici la maison qu'elle a connue coquette et blanche et qu'elle retrouve noire et délabrée... Le seuil est vide, elle entre,... seule est là sa vieille mère, aveugle, qui prie et qui pleure... sa vieille mère qui, silencieuse, l'a prise par la main et l'a conduite auprès des neuf tombeaux... sa vieille mère qui n'attendait plus qu'elle et qui meurt dans ses bras après avoir embrassé sa fille...

Yanka a compris, Yanka ne retourne pas auprès de ses petits qu'elle aime... Yanka devient un coucou gris qui toujours pleure et qui toujours appelle ses neuf frères : « Hussein,... Braïm,... Hassan,... Vuko,... Yousouf,... Yéto,... Hadjar,... Courtich,... Milich... (1). »



Dans la nuit tout à fait venue, nous roulâmes durement sur la piste incertaine. Des crêtes se

(1) M. Colonna, *Contes de la Bosnie*, Paris, 1897.

silhouettaient autour de nous, sous les rayons blancs de la lune. Une pénible descente nous fit dévaler longtemps pendant qu'en avant, loin, nous apercevions de petites lumières piquées dans une large plaine. Celle-ci est encore un *polje* et ces lumières sont celles de *Bihac,* c'est l'étape (1).

Une large rivière qu'on traverse sur un pont de bois; dès l'autre bord on pénètre dans la dernière ville de Bosnie aux confins occidentaux. A la meilleure et, je crois bien, unique auberge du lieu, au nombre de chambres plus que restreint, l'un de nous dut s'accommoder en manière de lit d'une table sur laquelle on disposa un matelas et ce... au milieu d'un corridor!

Bihac est groupée au bord de l'*Una,* qui coule large et lente sous ses deux ponts de bois disposés en équerre. Une grande église semble abriter de son ombre un délicieux petit turbé turc; quelques pauvres mosquées aux minarets de bois font maigre figure à côté d'une belle cathédrale grecque; le bazar turc est petit et sale, peu animé, il contraste avec les quartiers catholiques propres et fort peuplés; les pierres oubliées d'un ancien cimetière ottoman dorment sous les arbres d'un grand parc ombreux servant de promenade publique... on se sent bien cette fois à la fin de l'Islam, apparent encore, mais à l'état presque de souvenir. Nous sommes dans ce pays de transition entre la croix et

---

(1) *Jajce-Bihac,* 158 kilomètres, chemins forestiers plutôt que route, pentes fort dures, ornières, cailloux et rochers, en somme route très mauvaise.

le croissant, qui n'est plus la Bosnie, qui n'est pas encore la Croatie et qu'on appelait jadis la *Bosnie croate.*

Au reste la ville est de peu d'importance, mais délicieusement située dans le *polje* fertile, au pied des montagnes couvertes de forêts d'où descendent des eaux abondantes. Connue surtout des savants (1), elle mériterait de l'être aussi des touristes; elle est malheureusement privée de tout moyen de communication.



La route s'élève doucement au flanc d'un plateau qui s'étend comme un talus intermédiaire entre la vallée et la haute montagne. On découvre bientôt le *polje* dans son entier, verdoyant et gai, rayé par le ruban brillant de l'*Una* et au centre duquel s'étale une large tache blanche : *Bihac.* On voit l'Una se sauver vers le nord par un étroit corridor entre deux montagnes à pic.

La frontière croate est toute proche : nous allons la franchir.

Du moyen plateau, où la route sinue à présent, nos yeux peuvent contempler une dernière fois un panorama de Bosnie, de cette Bosnie que nous allons

---

(1) L'intérêt scientifique de Bihac provient des curiosités préhistoriques qu'on a découvertes dans son voisinage : d'abord la nécropole de *Jézériné* qui renferme des sépultures allant de l'âge du fer au deuxième siècle après Jésus-Christ, puis les habitations lacustres trouvées dans le lit de l'*Una* à *Ripac.*

quitter (1), ce pays qui semble vivre sous l'égide des dieux agricoles (2), mais sous la protection aussi, intelligente et ferme, de l'Autriche qui s'ingénie à lui faire oublier dans une ère de prospérité ses longs siècles de servitude et de misère (3).

---

(1) Consulter sur la Bosnie-Herzégovine : P. COQUELLE, *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895. — Élysée RECLUS, *Géographie universelle*, t. III. — G. CAPUS, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1896. — M. COLONNA, *Contes de la Bosnie*, Paris, 1897. — E. MEIGNEN, *Huit jours en Bosnie*, Paris, 1897. — H. AVELOT et J. DE LA NÉZIÈRE, *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, Paris. — André BARRE, *la Bosnie-Herzégovine*, Paris. — Bertrand AUERBACH, *les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie*, Paris, 1898. — L. BERTRAND, *la Nature physique en Bosnie et en Herzégovine*, « Revue générale des Sciences », 30 mars 1900. — L. OLIVIER, *la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1901. — R. HENRY, *Question d'Autriche-Hongrie et question d'Orient*, Paris, 1903. — L. LALOY, *l'Anthropogéographie de l'Herzégovine*, « la Géographie », 15 août 1904. — A. BORDEAUX, *la Bosnie populaire*, Paris, 1904. — V. DANES, *la Région de la Narenta inférieure*, « la Géographie, » 15 février 1906. — Gino BERTOLINI, *Tra Mussulmani e Slavi in automobile a traverso Bosnia ed Erzégovina*, Milan, 1909. — Charles DIEHL, *En Méditerranée, promenades d'histoire et d'art*, Paris, 1909.

(2) La Bosnie est un pays essentiellement agricole : la population agricole y atteint 88 pour 100 de la population civile totale. On peut dire que son sol est actuellement son unique richesse : cultures de toutes sortes, immenses forêts qui sont le réservoir de bois de l'Europe, et richesses minières aussi : lignite, sel, minerai de fer, manganèse, minerai de cuivre, pyrite de fer aurifère, antimoine, etc.

(3) Depuis 1878, date de prise de possession par l'Autriche, la population totale de la Bosnie-Herzégovine a passé de 1 237 000 à 1 931 000 habitants (à fin 1910).

Le réseau routier a passé de 1 500 kilomètres de mauvais chemins à 5 000 kilomètres de routes qu'on peut qualifier en général de bonnes.

Les chemins de fer n'existaient pas, le réseau est aujourd'hui de 2 000 kilomètres (en exploitation en 1910).

Le commerce a fait, en 1908, l'objet des échanges suivants :

Importations	121 686 000 couronnes.
Exportations	109 000 000 —

Enfin le budget de ces deux provinces est ainsi établi (pour 1911) :

Recettes................	79 129 000 couronnes.
Dépenses................	79 535 000 —

Immenses landes vertes alternant avec le damier des cultures, vieilles ruines féodales qui, superbement dressées sur les rocs émergeant des noires forêts, rappellent les châteaux des Karpathes ou les burgs des bords du Rhin, villages de bois perdus dans la verdure des collines, minarets grêles et blancs, et cimetières ottomans où les morts dorment dans l'oubli, parmi l'envahissement des herbes... adieu !

CHAPITRE VIII

LA SUISSE CROATE

Les Confins militaires. — Pays de forêts. — Les lacs Plivitza. — Touristenhaus. — Jesenika. — Ogulin. — La perte de la Dobra. — La Rudolfstrasse. — Autres forêts. — Les monts Kapella. — Réapparition de l'Adriatique.

La frontière passée voici *Zavalje,* petit assemblement de misérables huttes croates, entre lesquelles la route est un bourbier que les vaches, les cochons et les ménagères s'efforcent à qui mieux mieux de maintenir en son état de définition.

A gauche une chaîne de montagnes (1) couverte de forêts épaisses se dresse comme une barrière touffue, pendant qu'à droite, marqué tout du long par une arète vive, le talus s'abaisse brusquement vers le *polje* de *Bihac*. Entre montagne et talus, un plateau long et étroit où court notre chemin. Le plateau est croate, le talus est bosnien, l'arête marque la frontière, frontière idéale, sorte de muraille naturelle du haut de laquelle les Autrichiens pouvaient jadis surveiller et repousser leurs terribles voisins turcs.

---

(1) C'est la chaîne de *Pljesevika.*

Autrefois, nous aurions vu là, de distance en distance, des grands corps de garde aux murailles blanches, reliés entre eux par un cordon de cabanes en branches entrelacées où s'abritaient les vigilantes sentinelles. Nous suivons en effet la ligne des *Confins militaires*, cette immense barrière humaine, qui allait des rivages de l'Adriatique aux montagnes de Transylvanie, que la prudence de l'Autriche avait disposée à la fois comme une garde de frontière et comme un cordon sanitaire, pour se protéger des Turcs et de la peste, les uns et l'autre marchant habituellement de compagnie.

Le Territoire des Confins était administré militairement : tous les habitants, les *grenzer* (1), y étaient soldats. La division administrative n'était ni la commune, ni le district, c'était le régiment. Pas de fonctionnaires civils, les officiers en tenaient lieu... c'était quelque chose d'un peu comparable à nos cercles militaires de l'Algérie...

Les grenzer devaient le service militaire perpétuel, — de la naissance à la mort, — en échange des terres dont on leur avait donné la jouissance, également perpétuelle. Une semaine sur trois ils étaient de garde; pendant les deux autres semaines ils cultivaient leurs champs, mais ils étaient toujours en armes, toujours en uniforme. Les *confinaires* ne pouvaient quitter le pays, c'eût été déserter. Ils ne pouvaient, non plus, apprendre un métier, ils ne pouvaient être que soldats et cultiva-

(1) Ou *confinaires*.

teurs. Leurs fils eux-mêmes étaient astreints à la même obligation. Quelle rude existence que celle du grenzer! Sans cesse sur le qui-vive, échangeant à tout moment la bêche pour le fusil, vivant de longs jours sous la *czadak* (1), bloqué l'hiver dans la neige et l'été souvent isolé à son poste par les débordements de l'Una ou de la Save. C'est ainsi que se formait cette race guerrière qui fournit à l'Autriche ses meilleurs soldats. Car si, dans le principe, les confinaires étaient non pas des soldats d'armée et de conquêtes, mais uniquement des gardes chargés de veiller sans cesse ni trêve à l'intégrité de leur propre sol et partant du reste de l'empire en face du Turc toujours menaçant, l'Autriche, cependant, ne se fit jamais scrupule de venir recruter parmi eux le meilleur de ses troupes, car elle savait trouver là d'admirables soldats, toujours entraînés.

Les Confins étaient, en somme, de véritables colonies militaires. Ils étaient aussi une réminiscence du régime féodal. Ils furent organisés par le prince Eugène, au temps où la lutte contre l'Ottoman avait atteint son plus haut degré d'acuité (2).

Les villages ressemblaient à des camps : une grande maison pour l'état major, des hangars pour les magasins de vivres et d'approvisionnements, puis, rangées en files, les simples maisons de bois

(1) Hutte de garde.

(2) Le régime politique des *Confins militaires* est aboli depuis 1873. En 1881, une loi, votée par la Diète de Buda-Pesth, ordonna l'incorporation à la Croatie du Territoire des Confins.

où les confinaires s'empilaient pêle-mêle avec leurs femmes et leurs enfants.

Pendant que les deux brigades dont ce n'était pas le tour de garde cultivaient les champs, la troisième accomplissait sa vigilante faction et scrutait sans cesse les horizons turcs. Le féroce Ottoman était-il signalé par une sentinelle? Vite, le poste le plus voisin allumait la poix contenue dans un petit baril fixé bien haut sur une longue perche, les postes alentour apercevaient le signal et se hâtaient de le répéter, si bien qu'en peu d'instants toute la frontière se dessinait par un long cordon de fumée noire si c'était le jour, et la nuit par de brillantes lumières.



A partir de *Baljevac* la route, s'écartant peu à peu du bord du plateau, s'est rapprochée de la base des montagnes. Voici qu'une étroite vallée s'ouvre sous nos yeux, entaillant les dernières pentes, une vallée tortueuse à l'entrée de laquelle des masures paraissent guetter; ce sont les premières habitations de *Petrovo Selo Liko,* petit village au nom simple et harmonieux, qui s'allonge dans la mince vallée et qui, épousant sa forme contournée, a dessiné un S parfait. Laissant filer tout droit vers la Croatie du Nord le mauvais chemin que nous avions jusqu'alors suivi, nous prenons cet autre, encore plus mauvais, qui s'engage dans le village tortu. La petite vallée est l'amorce de la longue montée que nous allons suivre pour nous élever au sein de ces montagnes

aux forêts impénétrables parmi lesquelles se cachent les *lacs Plivitza*.

La montée, progressivement, élargit et approfondit le panorama qui, depuis le matin, se déroulait sous nos yeux; ce fut alors vraiment que nous pûmes saluer d'un dernier regard la Bosnie, dont les vagues d'émeraude se déroulaient jusqu'à l'horizon sous les buées légères d'une matinée septembrale.

Les flancs de la montagne que nous gravissions étaient couverts d'une profusion d'arbres aux essences les plus variées : hêtre, chêne, ormeau, charme, sycomore, bouleau, noisetier, tremble, frêne, dont les feuillages verts de tous les verts tressaillaient au souffle de la brise. Puis, sur le haut, cette diversité fit place à l'uniformité des seuls sapins en robes noires, aux feuilles immobiles... C'est la grande forêt croate qui commence, c'est la Suisse orientale, la région magnifique des monts, des lacs et des bois qu'on peut comparer à l'Helvétie, bien plus justement qu'on a pu le faire pour la douce Bosnie.

Après avoir erré quelque temps sur les sommets, dans la forêt compacte des sapins, le chemin se mit à descendre doucement, toujours en pleine futaie, sur le revers d'une étroite vallée dont le fond et les parois disparaissent sous une épaisse végétation d'arbres de toutes espèces. C'est au thalweg de cette vallée que se superposent les lacs, c'est là que se cachent, si bien qu'on ne les voit que lorsqu'on arrive immédiatement dessus, les *lacs Plivitza,* cet adorable chapelet de perles liquides égrenées dans la verte dentelle des bois.

Chaque fois que le regard peut traverser l'épais rideau des feuilles, c'est pour planer sur la vallée tout emplie par la forêt; puis à mesure qu'on descend, on voit sur un point, sur un seul point, les arbres s'écarter, un large vide se faire, et au fond apparaître un premier lac, vert clair, long et mince, uni comme un cristal. C'est le *lac Proscansko,* le plus élevé des *Yeux de la mer croates* (1), pure merveille surgie tout à coup en un décor qui semble truqué à force d'être sublime. On ne voit tout d'abord que le milieu de l'eau, tant les bords sont encombrés par un fouillis d'arbres entremêlés de plantes grimpantes et parsemés de fleurs aux vives couleurs. Le chemin parvenu à peu près au niveau du lac se plaît à en suivre les moindres contours; c'est un chemin rustique, aux ornières en partie comblées par les détritus qui tombent incessamment des vieux arbres, c'est un tunnel de verdure où le soleil peut à peine pénétrer, où une douce et humide fraîcheur vous caresse délicieusement; les branches craquent, les oiseaux gazouillent, et le lac, inondé de lumière, darde son clair regard à travers les fûts pressés, jusque vers nous.

La forêt s'est à nouveau refermée sur le lac disparu, mais le chemin descend toujours et bientôt un second lac surgit, clair et vert, dans le chaos des

(1) Les Croates comme les Hongrois ont donné le nom si poétique d'*Yeux de la mer* à leurs petits lacs de montagnes. En Croatie les Yeux de la mer sont les lacs Plivitza, en Hongrie ce sont les lacs du Tatra (voir mon précédent ouvrage : *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque, Fatra-Tatra-Matra,* chez Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1910).



LACS PLIVITZA : LE LAC KOZIAKOVO



TOURISTENHAUS

plantes et des arbres. Il est plus petit, celui-là, mais son cristal est aussi pur, son cristal éblouissant serti de nénufars aux feuilles éployées. Et doucement l'on descend encore et les lacs succèdent aux lacs, formant comme une chaîne dont les maillons sont reliés entre eux par de minces rubans blancs qui sont des cascades. Celles-ci, suivant leur importance, bruissent légèrement dans le feuillage ou grondent en écumant...

Après avoir contourné un dernier lac, plus grand et plus découvert que les autres, on aperçoit enfin la vaste Maison des Touristes, *Touristenhaus,* dont les grands bâtiments blancs se détachent vigoureusement contre le vert sombre des bois, à mi-mon tagne sur l'autre rive (1).

La Maison des Touristes est un vaste hôtel où l'on est surpris et heureux de trouver un bon gîte en ce pays si loin de tout. Construite en un site admirablement choisi, elle procure à ses habitants de hasard la plus délicieuse des vues sur le plus grand des lacs, le *lac Koziakovo,* et sur la forêt au sein de laquelle les autres Yeux de la mer sont enfouis.

Quelle charmante journée je me souviens avoir passée à parcourir pédestrement toute la théorie des lacs, à contempler les cascades, à visiter les grottes, à franchir les ponts de bois rustiques, à errer sous les arbres et dans les prairies où des

---

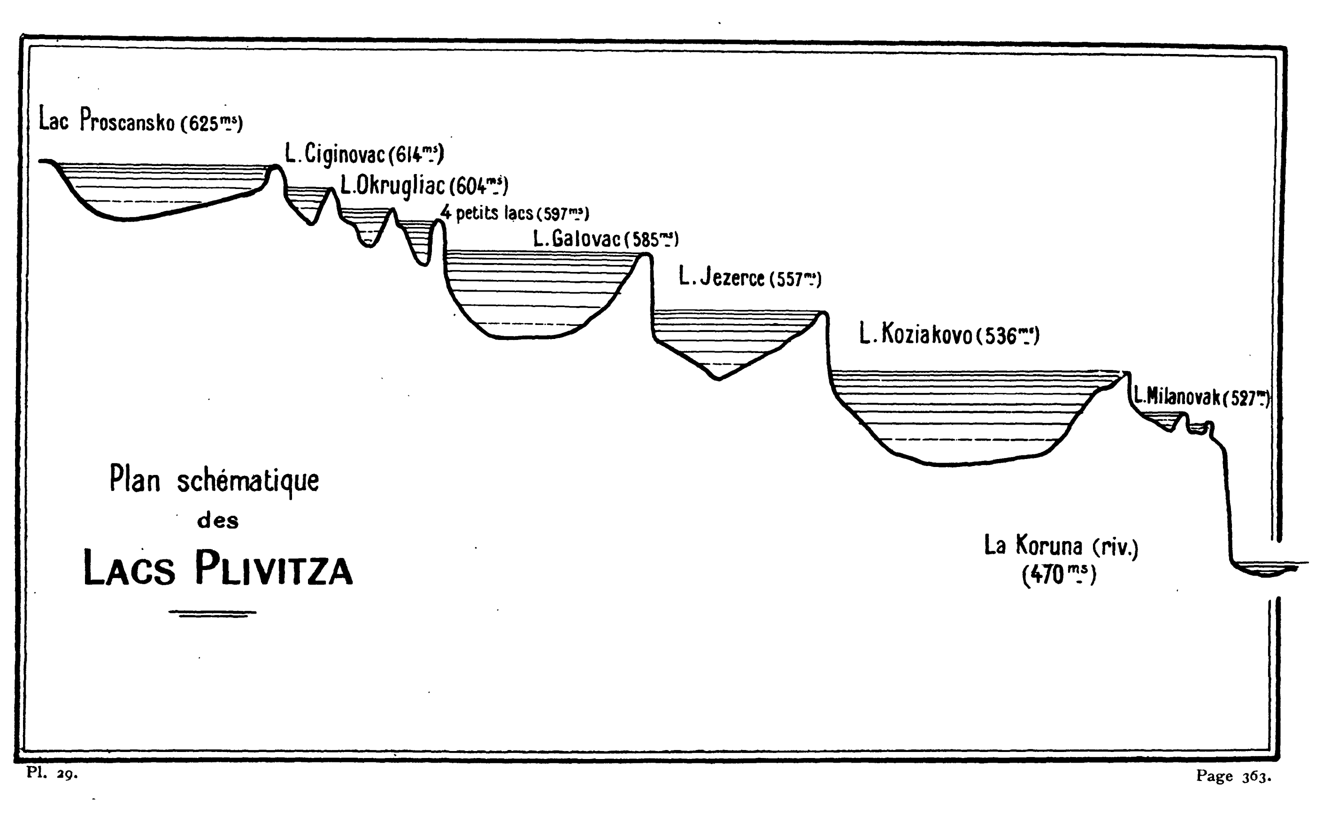
(1) De *Bihac* à *Touristenhaus* la distance est de 50 kilomètres. La route est très médiocre.

cyclamens violets embaumaient l'air toujours humidifié! Et le soir, bien que harassé de fatigue, je ne pouvais m'arracher à l'attrait sublime d'une nuit de la forêt; une étoile mystérieuse se mirait dans le lac pendant que chantait doucement une invisible cascade.

Les *lacs Plivitza* (1) sont au nombre de douze, sans compter quelques petits étangs Imaginez-vous une série de cuvettes arrondies que les eaux ont creusées dans un tuf épais, dense, homogène... bien que calcaire cette partie du pays ne ressemble nullement au Karst où de pareilles formations n'auraient pu se produire. Chaque lac se déverse dans le suivant par une cascade; les unes ont créé les autres : la cascade a creusé un trou qui a été s'agrandissant, le trou est devenu cuvette, le lac s'y est installé. La dernière des cascades donne naissance à la rivière *la Koruna,* déversoir définitif des lacs Plivitza. Le premier des lacs, *le lac Proscansko,* est à 625 mètres d'altitude, la rivière *la Koruna* prend naissance à l'altitude de 470 mètres; il y a donc une différence de niveau de 155 mètres entre le haut et le bas de cette sorte d'escalier dont chaque marche est cons-

(1) Voici la succession des *lacs de Plivitza :*

Lac Proscansko	altitude	625	mètres.
— Ciginovac	—	614	—
— Okrugliac	—	604	—
Quatre petits lacs	—	597	—
Lac Galovac	—	585	—
— Jezerce	—	557	—
— Koziakovo	—	536	—
— Milanovak	—	527	—
— Kaludjerovo	—	480	—


Lac Proscansko (625 ms)
L. Ciginovac (614 ms)
L. Okrugliac (604 ms)
4 petits lacs (597 ms)
L. Galovac (585 ms)
L. Jezerce (557 ms)
L. Koziakovo (536 ms)
L. Milanovak (527 m)
La Koruna (riv.)
(470 ms)
Plan schématique
des
LACS PLIVITZA

tituée par un lac. Lacs et cascades, toute cette profusion d'eaux bouillonnantes et miroitantes sont réunis dans un espace restreint où la densité de la forêt est telle que de quelque point qu'on observe, il est à peu près impossible d'apercevoir plus d'un lac et plus d'une cascade.

Les eaux fugitives joignent sous la feuillée leur gazouillis au gazouillis des oiseaux, le soleil, descendant d'un ciel bleu d'Orient, inonde la forêt de sa lumière que les lacs lui renvoient plus brillante, plus éclatante encore. Oui, ces montagnes, ces forêts, ces lacs et ces cascades sont autant de ressouvenirs d'Helvétie... les grands panoramas suisses ont plus de majesté, plus de grandeur,... le paysage croate est plus souriant... les uns et les autres sont très proches parents... ce pays est le cousin de la Suisse... mais ses habitants sont doux, serviables et polis...



En quittant *Touristenhaus,* le chemin, — n'oublions pas qu'en ce pays on ne peut parler de routes, mais seulement de simples chemins, — le chemin suit quelques instants le grand lac, puis il franchit, sur un primitif pont de bois, le torrent qui s'en échappe, et l'on commence à grimper, laissant à droite un profond ravin où quelques derniers petits étangs précèdent encore la rivière *la Koruna.*

Et toujours des bois.

Longtemps on évolue parmi les sapins, dans la

verdure, dans la fraîcheur... et dire que la côte désolée de l'Adriatique est toute voisine maintenant. quel contraste!

C'est ensuite une vallée verdoyante où, dans les prairies, la *Jesenika* serpente avec mollesse; la paresseuse rivière semble ne pouvoir se résoudre à s'éloigner, elle s'arrête même pour former un étang dans lequel le village de *Jesenika* mire son vieux château médiéval.

Plus loin, encore un lac, ou mieux un étang marécageux, le *lac de Monicilovic*.

Le pays va s'aplanissant peu à peu : aux montagnes de tout à l'heure ont succédé de longues ondulations, puis ce sera bientôt la plaine uniforme. Des cultures variées, blé, riz, maïs, orge, millet, alternent avec des prairies où paît un bétail de petite taille. L'œil, blasé, erre sans intérêt sur le paysage monotone pendant que la vitesse de l'auto s'accélère.

De nombreuses rivières ont creusé dans la terre friable de profonds sillons : ce sont de vrais fossés, aux bords rongés qui s'éboulent sans cesse et au fond desquels l'eau cherche à se mettre à l'abri des rayons absorbants du soleil.

Voici *Ogulin* (1), au bord de la *Dobra*, qui, elle, s'est creusé un véritable gouffre. La ville a l'air hongrois avec ses petites maisons basses, alignées, espacées. Nous déjeunâmes dans une auberge tout à

---

(1) *Ogulin*, chef-lieu de comitat, est cité assez importante, sa population est d'environ 8 000 âmes, elle est essentiellement croate.

fait indigène où il me fut donné de constater une fois de plus la déplorable habitude qu'ont les gens de ce pays de vous servir les fruits pêle-mêle avec les fromages; les beaux raisins, les poires savoureuses, les prunes duvetées, mélangent leur délicieux parfum aux immondes émanations du lait putréfié.

Rivière fantasque comme la plupart de ses sœurs du Karst, la *Dobra* disparaît tout à coup au beau milieu de la ville. Son profond ravin se termine brusquement, fermé par une muraille rocheuse qui supporte le château de Frangipani. On pénètre facilement dans le château, l'une de ces innombrables demeures que la puissante et malheureuse famille possédait en Croatie, et là, du haut d'une terrasse dominant l'abîme, on voit la *Dobra* s'engouffrer bruyamment dans une caverne obscure et mystérieuse (1)...; et ce n'est que cinq kilomètres plus loin, au nord d'*Ogulin,* qu'elle reparaît à la surface de la terre.

Les Slaves appellent *Grotte de Jula* l'antre où se perd la rivière en souvenir d'une fille des Frangipani, du nom de Julie (2), qui, affolée par un chagrin d'amour, s'y serait précipitée du haut de la terrasse et dont le corps n'aurait jamais pu être retrouvé (3).

(1) La grotte où se perd la *Dobra* n'a pas encore été explorée. Il y a peut-être là de vastes et merveilleuses excavations qui, comme celles d'Adelseberg, feront un jour l'admiration des touristes.

(2) *Jula* en serbo-croate.

(3) *Du Danube au Quarnero,* par Géza KENEDI et Guillaume GERLAI, Zurich.

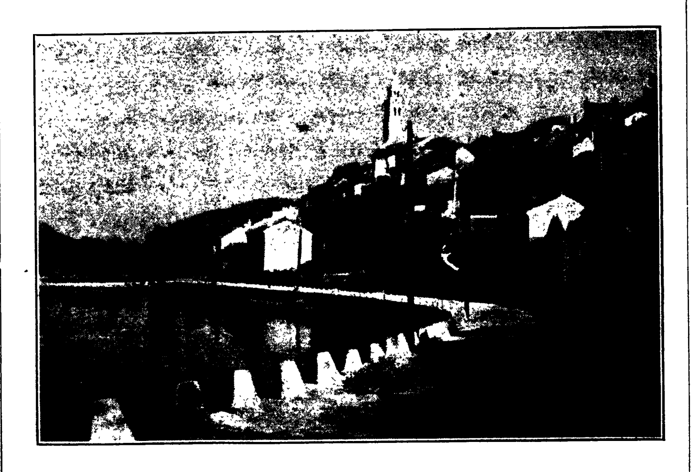


Laissant *Ogulin,* que domine curieusement la montagne du *Kleck,* au sommet doublement pointu, nous suivons la *Rudolfstrasse,* la route qui mène à l'Adriatique à travers les rudes montagnes de la *Grande Kapella.*

La Rudolfstrasse relie Ogulin à Novi; elle a soixante-dix kilomètres de long et court continuellement dans les bois. Elle est malheureusement très mal entretenue, partout défoncée par de lourds chariots transportant les dépouilles des beaux arbres qu'on abat sans trève. On déboise trop ces régions, incontestablement... Ah! nous sommes loin de la belle réglementation forestière du Tyrol, et, si le gouvernement hongrois ne met promptement ordre à cette fureur de destruction, il est à craindre que le versant continental de la Kapella ne soit un jour aussi tristement aride que son versant maritime.

On monte par deux fois à deux cols qui permettent de franchir la double chaîne des montagnes bordant l'Adriatique... toujours sous les hautes futaies; une première fois on parvient à 1 000 mètres, puis on redescend à 900 pour remonter à 1 100. Peu après avoir passé le deuxième col on s'aperçoit que la forêt s'éclaircit, que les arbres diminuent de hauteur, s'espacent et peu à peu disparaissent complètement, ayant cédé la place à l'herbe verte des grandes prairies alpestres au milieu desquelles la route descend en tournoyant. Mais bientôt, dans les

JESENIKA



NOVI

prés, voici qu'apparaissent quelques roches, et à mesure qu'on descend les rocs blanchâtres se multiplient pendant que l'herbe se fait plus rare. Enfin, en même temps que l'Adriatique se découvre soudain dans toute sa splendeur, on se retrouve au milieu du Karst désolé, fait uniquement de pierres amoncelées, sans un arbre, sans un brin d'herbe. Hormis la mer rayonnante, tout l'horizon est désormais formé par les montagnes arides, décharnées, à vif, auxquelles la peau fut jadis enlevée et dont il ne reste plus que le squelette.

En interminables lacets la route descend vers la mer parsemée d'îles grises. A mesure que nous dévalions de la montagne, le jour déclinait dans une apothéose et nous ne cessions d'admirer le sublime spectacle de la rivière d'Adriatique, surpris de trouver toujours en nous des trésors d'enthousiasme pour ses beautés que nous avions déjà si souvent contemplées. Nous rejoignîmes le rivage un peu en avant de *Novi,* alors que l'ombre naissante enveloppait de douceur la série des tableaux sauvages que nous avions vus au début sous la lumière crue d'un implacable soleil.

Et puis nous roulâmes vers Buccari et vers Fiume (1), dans la nuit descendue.

Les étoiles étaient si nombreuses et si brillantes

---

(1) De *Touristenhaus* à *Fiume*, il y a 182 kilomètres. Chemin forestier passable de *Touristenhaus* à *Jesenika*, médiocre route de *Jesenika* à *Ogulin*, d'*Ogulin* à *Novi* : c'est *la Rudolfstrasse*, très bien tracée mais déplorablement entretenue (ornières, cailloux, trous), enfin de *Novi* à *Fiume*, route très mauvaise et très dure.

que le ciel tout entier paraissait tapissé de poudre d'or. Nous allions, dans l'auto silencieuse, bercés par le doux murmure des vagues qui, comme fatiguées par une journée de mouvement, semblaient alanguies et sommeillantes.

La mer et le ciel, ne faisant plus qu'un dans la nuit transparente, avaient des reflets d'opale, car la lune avait sur eux versé des flots de lait.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

D

E

F

G

H

I

J

K

L

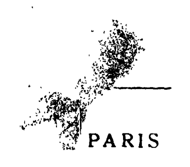
M

N

O

P

Z



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00111 2237

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière